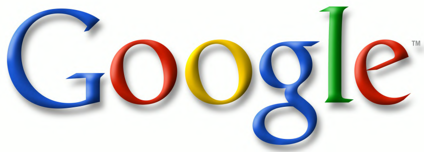
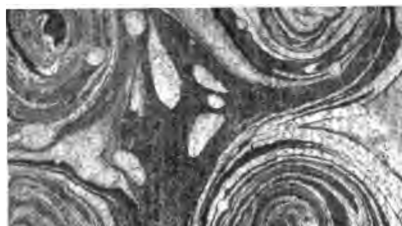
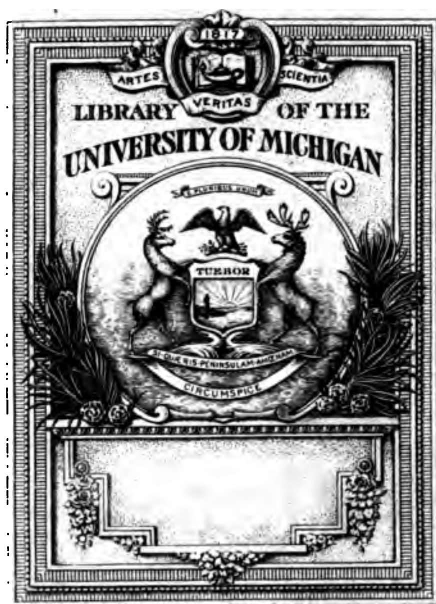
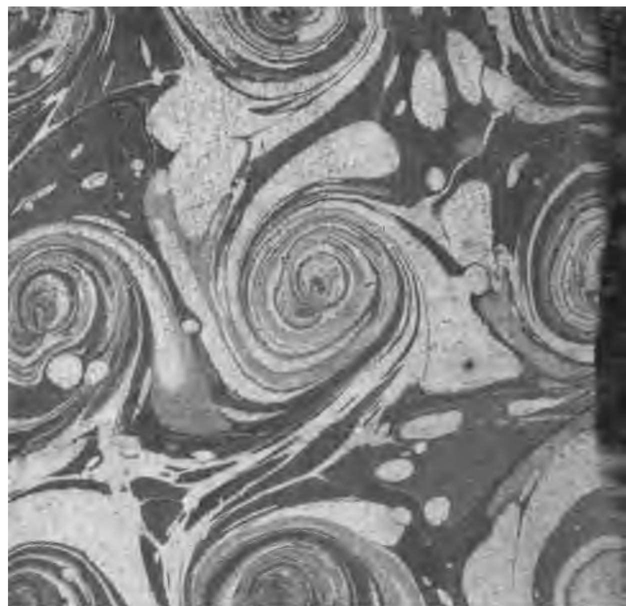


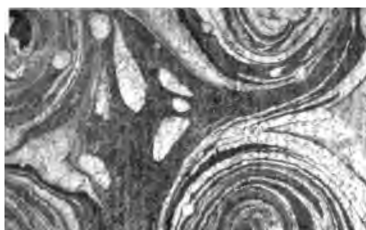




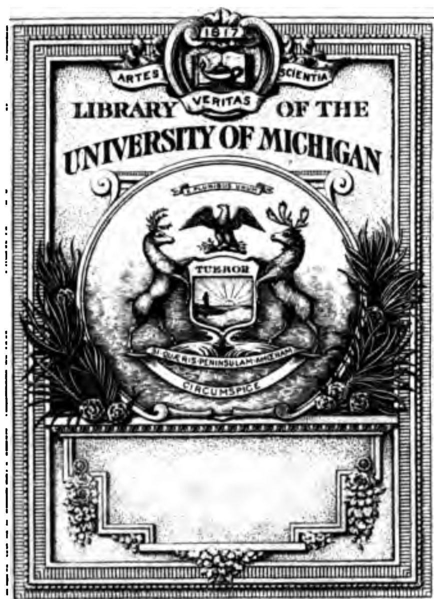



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE









1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SEPTIEME.

HISTOIR

ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS
DES CARTHAGINO
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS
DES MÈDES ET DES PERSI
DES MACÉDONIEN
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'U*
sité de Paris, Professeur d'Éloquence au
lége Roial, & Associé à l'Académie
des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME SEPTIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jac
à la Vertu.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Ro



HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.



AVANT-PROPOS.

§. I. *Caractére & plan de l'histoire renfermée dans ce Volume.*



L'HISTOIRE dont il me reste à parler dans cet Ouvrage, qui est celle des Successeurs d'Alexandre, renferme l'espace de deux cens quatre-vingts treize années, depuis la mort d'Alexandre & le commencement du régne de Ptolémée fils de Lagus en Egypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Egypte devint sous l'Empereur Auguste une province de l'Empire Romain.

Cette histoire va présenter à nos yeux tous les crimes qu'une ambition effré-

née entraîne ordinairement après elle : jalousie, mauvaise foi, trahison, ingratitude, abus criant du souverain pouvoir, cruauté, impiété ; en un mot, l'oubli de tous les sentimens naturels de probité & d'honneur, & le violement de toutes les loix tant humaines que divines. Ce ne seront plus que discordes funestes, que batailles sanglantes, que révolutions affreuses. Des hommes autrefois amis, élevés ensemble, d'une même nation, compagnons des mêmes périls, instrumens des mêmes exploits & des mêmes conquêtes, conspireront à mettre en piéces l'Empire qu'ils avoient tous concouru à former aux dépens de leur sang. On verra les Capitaines d'Alexandre immoler à leur ambition la famille de ce Prince, son frere, sa mere, ses femmes, ses enfans, ses sœurs ; & n'épargner point eux-mêmes ceux à qui ils avoient donné la vie. Ce ne sont plus ces beaux siécles de la Gréce, féconds en grands hommes & en grands exemples. Si l'on en trouve encore quelques traces & quelques restes, ce sont comme des éclairs qui passent rapidement, & qui ne se font remarquer que par la profonde nuit qui les précéde & qui les suit.

Je ſens parfaitement, & je ne puis le diſſimuler, combien un Ecrivain eſt à plaindre, de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la deshonorent, & qui ne peuvent manquer de cauſer un fonds de dégoût & une ſecrette affliction à ceux qu'on en rend les ſpectateurs. L'Hiſtoire perd ce qu'elle a de plus intéreſſant, & de plus capable de plaire & d'inſtruire, quand elle eſt réduite à ne le faire que par l'horreur du crime, & par les malheurs qui le ſuivent ordinairement, & qui en ſont la juſte punition. Il eſt difficile de retenir lontems l'attention du Lecteur ſur des objets qui n'excitent que ſon indignation, & ce ſeroit lui faire injure que de paroitre vouloir le porter à éviter des paſſions pouſſées aux derniers excès, dont il ne ſe croit point capable.

Quel moien de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits, & qui met dans la néceſſité de développer avec ſoin & en détail les actions & les caractéres d'hommes qui ne ſont nés que pour le malheur du genre humain, & dont la poſtérité devroit ignorer juſqu'au nom? Pluſieurs même pourront penſer qu'il eſt dange-

reux de familiariser l'esprit du commun des hommes avec un spectacle assidu de crimes trop heureux, & de s'arrêter à décrire les injustes succès de ces illustres criminels, dont la longue prospérité, accompagnée souvent des priviléges & des récompenses de la vertu, semble aux personnes foibles accuser la Providence.

Cette histoire, déja fort désagréable par l'endroit que je viens de marquer, le devient encore davantage par l'obscurité & la confusion qui y régnent, auxquelles il est difficile, pour ne pas dire impossible, de remédier. Dix ou douze Capitaines d'Alexandre se font mutuellement la guerre après sa mort pour partager entr'eux son Empire, & pour s'assurer chacun quelque démembrement plus ou moins grand de ce vaste corps. Tantôt amis feints, tantôt ennemis déclarés, ils forment différens partis, différentes ligues, qui ne durent qu'autant que l'intérêt de chaque particulier le souffre. La Macédoine changea de maître cinq ou six fois en assez peu de tems. Comment mettre de l'ordre & de la clarté dans une si grande multitude & une si prodigieuse diversité d'événemens qui se croisent les uns les autres, &

dont le fil se rompt à chaque instant ?

D'ailleurs, je n'ai plus d'Auteurs anciens qui puissent me conduire dans ces ténébres & dans ce cahos. Diodore, après m'avoir guidé quelque tems, m'abandonnera, & aucun autre ne prend sa place. On ne trouve nulle part rien de suivi. On ne peut donner ni les liaisons des événemens, ni les circonstances exactes des faits essentiels, ni les motifs des résolutions, ni le caractére propre des principaux acteurs. Je me trouve heureux & me console quand Polybe ou Plutarque viennent à mon secours. Dans ce que je dirai des successeurs d'Alexandre, qui est peutêtre la partie de l'histoire ancienne la plus compliquée, & la plus mélée d'obscurités & d'embarras, Ussérius, Prideaux, & M. Vaillant, seront mes guides ordinaires; & souvent je ne ferai que copier Prideaux. Je ne me promets pas, avec cela, de pouvoir mettre dans cette histoire toute la clarté que je souhaiterois.

Après plus de vingt ans de guerre, les principaux Compétiteurs se trouvant réduits au nombre de quatre, Ptolémée, Cassandre, Séleucus, & Lysimaque, l'Empire d'Alexandre se par-

tagea en quatre Roiaumes fixes, selon la prédiction de Daniel, par un Traité solennel & par un accord conclu entre les parties. Trois de ces Royaumes, savoir l'Egypte, la Macédoine, la Syrie ou l'Asie, auront une suite de Rois assez claire & distinguée. Le quatriéme, qui comprenoit la Thrace, une partie de l'Asie Mineure, & quelques provinces voisines, souffrira beaucoup de variations.

Comme le Roiaume d'Egypte est celui où il y a eu le moins de changement, parce que Ptolémée, qui y étoit établi sous le nom de Gouverneur à la mort d'Alexandre, s'y conserva toujours dans la suite, & le laissa à sa postérité : ce sera celui qui servira comme de base à notre chronologie, & qui fixera nos différentes Epoques.

Ainsi ce VII Tome renfermera l'espace de cent trois ou cent quatre ans, sous les trois premiers Rois d'Egypte : savoir, Ptolémée fils de Lagus, qui régna trente-huit ans; Ptolémée Philadelphe, qui en régna quarante; & Ptolémée Evergéte, dont le régne dura vingt-cinq ans.

Pour tâcher de jetter quelque lumiére sur l'histoire contenue dans ce Volume,

j'en donnerai ici par avance un abrégé chronologique, qui en renfermera les principaux événemens.

Mais auparavant je prie le Lecteur de faire avec moi quelques réflexions, qui n'ont pas échapé à M. Bossuet, au sujet d'Alexandre. Ce Conquérant, le plus renommé & le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier Roi de sa race. La Macédoine, son ancien roiaume, possédée par ses ancêtres depuis tant de siécles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante, & après avoir été lontems la proie du plus fort, elle passa enfin à une autre famille. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son Empire n'auroit pas tenté ses Capitaines, & il eût pu laisser à ses enfans le roiaume de ses peres. Mais parce qu'il n'avoit point mis de bornes à sa puissance, il fut cause de la perte de tous les siens. Nous verrons sa famille entiérement exterminée sans qu'il en reste de traces. Ses conquêtes deviendront une occasion de meurtres & de carnage, & donneront lieu à ses Capitaines de s'entr'égorger les uns les autres. Voila où aboutira cette bravoure d'Alexandre si vantée, ou, pour parler plus juste, cette férocité, qui, sous de beaux noms d'am-

Dis[c.] sur l'hi[st.] Univers[.]

bition & de gloire, alloit gratuitement ravager les provinces, porter par tout le fer & le feu, & répandre le ſang de tant d'hommes qui ne lui avoient fait aucun mal.

Il ne faut pas croire néanmoins que la Providence ait abandonné ces événemens au hazard. Comme elle préparoit tout pour la venue prochaine du Meſſie, elle a eu ſoin de réunir toutes les nations qui devoient être les premiéres éclairées de l'Evangile, par le lien d'une même langue, qui eſt la grecque; & elle les a miſes dans la néceſſité d'apprendre cette langue étrangére, en les aſſujettiſſant à des maîtres qui n'en parloient point d'autre. Par le commerce de cette langue, devenue la plus vulgaire & la plus générale, Dieu a rendu la prédication des Apôtres plus promte, plus facile, & plus uniforme.

On a remarqué encore que le deſſein de Dieu, en étendant les conquêtes des Grecs préciſément dans les contrées que l'Evangile devoit convertir, a été d'y répandre auparavant la philoſophie des Grecs, afin d'humaniſer l'eſprit des peuples barbares; de les accoutumer à rentrer en eux-mêmes par de ſérieuſes réflexions; de les rendre attentifs à la diſtinc-

tion du corps & de l'ame, de la matiére & de l'esprit; de réveiller en eux l'idée de l'immortalité de l'ame, & de la derniére fin de l'homme; de rappeller les premiers principes de la loi naturelle; de distinguer le caractére des principales vertus, de donner des régles pour les devoirs de la vie, & d'établir les liens les plus essentiels de la société, dont les particuliers sont les membres. Le Christianisme a profité de tous ces préparatifs, & a recueilli le fruit de toutes ces semences, que la Providence avoit jettées de loin dans les esprits, & que la grace de JESUS-CHRIST y a fait germer dans les tems arrétés de toute éternité par les décrets divins.

Quoique Dieu ait tiré pour son Eglise tous ces avantages des conquêtes des Grecs, il ne les regardoit pas comme moins criminels, ni comme moins punissables. Ce n'étoit point ses desseins éternels de miséricorde qu'ils se proposoient de servir, mais leur propre ambition & leur avarice. Sa sagesse & sa puissance ont tourné à l'exécution de ses décrets leurs injustes desirs. En effet il est très remarquable, comme je viens de l'observer, que presque tous les proches & tous les Officiers d'Alexandre ont péri

misérablement. Dieu a exterminé ces usurpateurs les uns par les autres, & il s'est servi de leur propre ministére pour les punir réciproquement des rapines, des injustices, des cruautés commises contre tant de nations, qui ne les avoient point offensés, & dont tout le crime avoit été de vouloir demeurer libres, & de ne les point reconnoitre pour maîtres. *Victumque ulciscitur orbem.*

§. II. *Abrégé chronologique de l'histoire renfermée dans ce septiéme Volume.*

LE PARTAGE de l'Empire d'Alexandre le Grand qui se fit aussitôt après la mort de ce Prince entre ses Généraux, ne subsista pas lontems, & n'eut presque point de lieu, si l'on en excepte l'Egypte, où Ptolémée s'étoit établi d'abord, & où il se maintint toujours sans relever de personne.

M. 3704. J.C. 300. Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipsus en Phrygie, où Antigone & son fils Démétrius surnommé *le Poliorcéte* furent vaincus, & où le premier perdit la vie, que ce partage prit une forme réglée & fixe. Alors l'Empire d'Alexandre, selon la prophétie de Daniel, fut divisé en quatre Roiaumes par un Traité solennel.

Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie, & la Palestine. Cassandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine & la Gréce. Lysimaque eut la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces au-delà de l'Hellespont & du Bosphore. Enfin Séleucus eut la Syrie & la grande Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate & jusqu'au fleuve Indus.

De ces quatre Roiaumes, celui d'Egypte & celui de Syrie subsistérent presque toujours dans les mêmes familles sous une longue suite de successeurs. Le Royaume de Macédoine eut successivement plusieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace, partagé dans la suite en diverses branches, ne fit plus un seul corps, & ne laissa point de traces marquées ni suivies.

I. *Roiaume d'Egypte.*

LE ROIAUME d'Egypte eut quatorze Rois, en y comprenant la Reine Cléopatre, après la mort de laquelle l'Egypte devint une province de l'Empire Romain. Tous ces Rois s'appellérent Ptolémées d'un nom commun : mais on les distingue tous par des surnoms particuliers. On les appelle aussi *Lagides*

du nom de Lagus, pere de Ptolémée qui régna le premier en Egypte. Ce Volume renfermera l'hiſtoire des trois premiers de ces Rois. Je mettrai ici leurs noms, & la durée de leurs régnes, qui commence auſſitôt après la mort d'Alexandre le Grand.

M. 3681. PTOLÉMÉE SOTER. Il régna trente-huit ans & quelques mois.

M. 3719. PTOLÉMÉE PHILADELPHE. 40, en comptant les deux années qu'il régna du vivant de ſon pere.

M. 3758. PTOLÉMÉE EVERGETE. 25.

II. *Roiaume de Syrie.*

LE ROIAUME de Syrie eut juſqu'à vingt-ſept Rois : ce qui marque que la durée de leur régne fut ſouvent fort courte. En effet pluſieurs montérent ſur le trône par le meurtre de leurs prédéceſſeurs.

On les appelle ordinairement *les Séleucides*, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte ſix Séleucus, & treize Antiochus : ils ſont diſtingués par différens ſurnoms. D'autres prirent quelques autres noms. Le dernier fut Antiochus XIII du nom, ſurnommé *Epiphane*, & *l'Aſiatique*, & *Commagéne*.

Ce fut de son tems que Pompée réduisit la Syrie en province de l'Empire Romain. Selon Eusébe, elle avoit été gouvernée par des Rois pendant deux cens cinquante ans.

Les Rois de Syrie, dont il est parlé dans ce Volume, sont au nombre de quatre.

SELEUCUS NICATOR. Il régna 20 ans. An. M. 3

ANTIOCHUS SOTER. 19. 3724.

ANTIOCHUS THEUS. 15. 3741.

SELEUCUS CALLINICUS. 20. 3758.

III. *Roiaume de Macédoine.*

DEPUIS le partage solennel fait entre les quatre Princes, la Macédoine changea souvent de maîtres. CASSANDRE, trois ou quatre ans après ce partage, mourut, & laissa trois fils. Philippe, l'aîné, mourut presque aussitôt que son pere. Les deux autres se disputérent le Roiaume, & n'en jouirent pas, étant morts peu de tems après tous deux sans enfans. An. M. 370

DÉMÉTRIUS POLIORCETE, PYRRHUS, & LYSIMAQUE, se rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément. 3710.

3723. Après la mort de Lysimaque, SÉLEUCUS devint maître de la Macédoine, mais il le fut très peu de tems.

3724. PTOLÉMÉE CÉRAUNUS l'aiant égorgé, s'empara du Roiaume. Il le posséda lui-même aussi fort peu de tems, aiant été tué dans un combat par les Gaulois qui avoient fait une irruption dans le pays.

3726. SOSTHENE, qui vainquit les Gaulois, régna peu de tems dans la Macédoine.

A. M. 3728. Enfin ANTIGONE GONATAS, fils de Démétrius Poliorcéte, en conséquence d'un Traité fait avec Antiochus Soter, demeura paisible possesseur du Roiaume de Macédoine, & le transmit à ses descendans. Il le gouverna pendant trente-quatre ans.

3762. DÉMÉTRIUS son fils lui succéda, & régna dix ans. Il laissa, en mourant, un fils nommé Philippe, âgé seulement de deux ans.

3772. ANTIGONE DOSON, en qualité de son Tuteur, régna pendant douze ans.

3784. PHILIPPE, après sa mort, âgé de quatorze ans, monta sur le trône, & gouverna pendant quarante ans & plus.

3826. PERSÉE, son fils, régna après lui

pendant près d'onze années. Il fut vaincu & pris par Paul Emile ; & la Macédoine, peu après cette victoire, fut mise au nombre des provinces de l'Empire Romain.

IV. *Roiaume de Thrace & de Bithynie, &c.*

CE quatriéme Roiaume, composé de plusieurs provinces séparées & assez distantes les unes des autres, n'eut point de suite, & ne subsista pas lontems dans son premier état. Lysimaque, qui en avoit été d'abord revêtu, aiant été tué dans un combat après un régne de vingt ans, & toute sa famille exterminée par des meurtres sanglans, ses Etats furent démembrés, & cessérent de composer un seul Roiaume.

§. III. *Abrégé chronologique de l'histoire de plusieurs petits Roiaumes.*

OUTRE les provinces, dont le partage se fit entre les Capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes, dans lesquelles s'étoient déja formés, ou se formérent alors, différens Etats indépendans des Grecs, & dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite.

ROIS DE BITHYNIE.

3686. PENDANT qu'Alexandre faisoit ses conquêtes en Orient, Zypéthes avoit jetté les fondemens du roiaume de Bithynie. On ne sait qui étoit ce Zypéthes,
m. lib. si ce n'est que Pausanias juge sur son
. 110. nom qu'il devoit être de Thrace. Ses Successeurs sont plus connus.

3726. NICOMEDE I, qui appella les Gaulois pour s'en servir contre son frere avec qui il étoit en guerre.

PRUSIAS I.

3820. PRUSIAS II, surnommé le Chasseur, chez qui Annibal se retira. Celui-ci l'aida de ses conseils dans la guerre qu'il entreprit contre Euméne II, Roi de Pergame.

NICOMEDE II, qui fut tué par son fils Socrate.

NICOMEDE III. Il fut secouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate; & par reconnoissance pour eux, il leur laissa en mourant le roiaume de Bithynie, qui devint province Romaine.

ROIS DE PERGAME.

CE ROIAUME ne comprenoit d'a-

bord qu'une des plus petites provinces de la Mysie, sur les côtes de la Mer Egée, vis-à-vis l'île de Lesbos.

PHILETERE en fut le fondateur. C'étoit un Eunuque, qui avoit servi sous Docime, Officier des troupes d'Antigone. Lysimaque lui confia ses trésors qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lysimaque, il demeura maître des trésors & de la ville. Après avoir gouverné pendant vingt ans cette petite souveraineté, il la laissa à Euméne son neveu. An. M. 3721. Av. J.C. 283.

EUMENE I. Il augmenta sa principauté de quelques villes qu'il prit sur les Rois de Syrie, aiant vaincu dans un combat Antiochus fils de Séleucus. Il régna 22 ans. An. M. 3741. Av. J.C. 263.

ATTALE I son cousin germain lui succéda. Il prit le titre de Roi après avoir vaincu les Galates, & le transmit à sa postérité, qui en jouit jusques à la troisiéme génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir régné quarante-trois ans, & laissa quatre fils. An. M. 3763. Av. J.C. 241.

EUMENE II son aîné lui succéda. Ce fut lui qui fonda la fameuse bibliothéque de Pergame. Il régna 39 ans, & laissa la couronne à son frere Attale An. M. 3807. Av. J.C. 197.

ſous la qualité de Tuteur d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice, ſœur d'Ariarathe roi de Cappadoce. Les Romains augmentérent conſidérablement ſes Etats après la victoire qu'ils remportérent ſur Antiochus le Grand.

An. M. 3845. Av. J.C. 159. ATTALE II. Il épouſa Stratonice veuve de ſon frere, à qui il laiſſa la couronne, après l'avoir portée vingt & un ans.

An. M. 3866. Av. J.C. 138. ATTALE III, ſurnommé Philométor. Il ſe diſtingua par ſes cruautés & ſon extravagance. Il mourut après un régne de cinq ans, & laiſſa les Romains héritiers de ſes richeſſes & de ſon roiaume.

An. M. 3871. Av. J.C. 133. ARISTONIC, qui prétendoit devoir y ſuccéder, voulut défendre ſes droits contre les Romains. Après une guerre de quatre ans, le roiaume de Pergame fut réduit en province Romaine.

ROIS DE PONT.

An. M. 3490. Av. J.C. 514. LE ROIAUME de Pont dans l'Aſie Mineure étoit un démembrement ancien que Darius fils d'Hyſtaſpe, roi de Perſe, fit lui-même de ſa monarchie en faveur d'Artabaze, que quelques Hiſtoriens diſent avoir été fils d'un des Seigneurs

Persans qui avoient conspiré contre les Mages.

Le Pont est une région de l'Asie Mineure, située en partie sur les bords du Pont Euxin, d'où elle a tiré son nom. Elle s'étend depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Plusieurs Princes y régnérent depuis Artabaze.

Le sixiéme fut MITHRIDATE I: An. M. 360
& c'est lui proprement qu'on regarde Av. J.C. 40
comme le fondateur du roiaume de Pont. La plupart de ses successeurs portérent le même nom.

ARIOBARZANE son fils lui succéda. An. M. 363
Av. J.C. 36
Il avoit le gouvernement de Phrygie sous Artaxerxe Mnémon. Il régna vingt-six ans.

MITHRIDATE II. Antigone, soup- An. M. 366
çonnant qu'il favorisoit Cassandre, vou- Av. J.C. 33
lut, sur un songe qu'il eut, le faire mourir. Il évita ce danger par la fuite. C'est lui qui est appellé Κτιςὴς ou Fondateur. Il régna 35 ans.

MITHRIDATE III. Il ajouta à ses An. M. 370
Av. J C. 30
Etats la Cappadoce & la Paphlagonie. Il régna 36 ans.

Après deux autres Rois, régna MITHRIDATE IV, bisaieul du grand Mithridate. Il épousa une fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie, dont il eut

Laodice, qui fut mariée à Antiochus le Grand.

M 3819. J.C. 185. PHARNACE son fils lui succéda. Il eut quelques différens avec les Rois de Pergame. Il se rendit maître de Sinope, qui dans la suite devint la capitale du roiaume de Pont.

MITHRIDATE V fut surnommé *Evergéte*. C'est le premier qui fut appellé ami des Romains, parce qu'il leur avoit envoié du secours contre les Carthaginois dans la troisieme guerre Punique.

M. 3881. J.C. 123. MITHRIDATE VI son fils lui succéda. Il fut surnommé *Eupator*. C'est le grand Mithridate qui fit si lontems la guerre aux Romains. Il régna *66* ans.

ROIS DE CAPPADOCE.

ab. l. 12. 534. STRABON nous apprend que sous les Perses la Cappadoce étoit divisée en deux Satrapies, deux Gouvernemens; & qu'elle le fut aussi de même sous les Macédoniens. La Cappadoce maritime étoit celle où se forma le roiaume de Pont dont je viens de parler. L'autre étoit la Cappadoce proprement dite, ou la Grande Cappadoce, qui s'étendoit le long du Mont Taurus, & beaucoup encore par dela.

Quand les Capitaines d'Alexandre partagérent entr'eux les provinces de son Empire, la Cappadoce étoit possédée par un Prince nommé ARIARATHE. Perdiccas l'attaqua, le vainquit, & le fit mourir. AN M. 36 Av. J.C. 3

ARIARATHE son fils, quelque tems après, rentra dans le roiaume de son pere, & s'y affermit si bien, qu'il le laissa à sa postérité.

La plupart de ses successeurs portérent le même nom : il en sera parlé dans le corps de l'histoire.

Après la mort d'ARCHÉLAUS le dernier de ses Rois, la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain, comme tout le reste de l'Asie le fut aussi à peu près dans le même tems.

ROIS D'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE, qui est un vaste pays de l'Asie en deça & au dela de l'Euphrate, fut soumise par les Perses, puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens, & enfin elle devint le partage des Romains. Elle a conservé lontems ses Rois. Le plus considérable de tous est Tigrane, qui épousa la fille du grand

Laodice, qui fut mari
Grand.

9. PHARNACE son
cut quelques différens
Pergame. Il se rendit m
qui dans la suite devi
roiaume de Pont.

MITHRIDATE
Evergète C'est le prem
ami des Romains, par
envoié du secours co
nois dans la troisieme

11. MITHRIDATE
céda. Il fut surnomm
grand Mithridate qu
guerre aux Romains.

ROIS DE C

1. STRABON no
les Perses la Ca
en deux Satrapies
& qu'elle le fut
Macédoniens. I
étoit celle où
Pont dont je v
étoit la
la Gr

...ment plus eſtimé &
...qu'ils ne l'avoient été.
... des loix, établit un
...tats, & régla la forme

...ME, dont la fille
...pouſé Philippe roi de
...nt par le crédit de ſon
...la roiauté avec Arym-
... Après la mort de celui-
...fils devoit lui ſuccéder.
...ore le crédit de le faire
...Moloſſes, qui établirent
...le Néoptolème, ſeul roi

...RE épouſa Cléopatre,
... Il porta la guerre en
...rit dans le pays des Bru-

...alors monta ſur le trône,

fille de Ménon le Thessalien, dont il eut deux filles, Déidamie & Troïade, & un fils, qui est le célébre Pyrrhus.

Comme Eacidas marchoit au secours d'Olympias, ses troupes se révoltérent contre lui, le firent condanner à l'exil, & tuérent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échapa heureusement de ce meurtre.

NÉOPTOLÉME, Prince du Sang, dont on connoit peu l'origine, fut placé sur le trône par les Epirotes.

PYRRHUS, rappellé par ses sujets à l'âge de douze ans, partagea d'abord le roiaume avec Néoptoléme : puis, s'en étant défait, il régna seul.

A. M. 3733. Av. J.C. 271. L'histoire nous apprendra les différentes avantures de ce Prince. Il fut tué dans la ville d'Argos, dont il vouloit se rendre maître.

HÉLÉNUS son fils régna après lui quelque tems en Epire, qui fut dans la suite réunie à l'Empire Romain.

TYRANS D'HÉRACLÉE.

HÉRACLÉE est une ville du Pont, bâtie anciennement par les Béotiens, qui, sur l'ordre d'un oracle, y envoiérent une colonie.

Dans

ıs le tems que les Athéniens, vain- *Justin. l.*
des Perses, imposérent un tribut *16. cap. 3.*
les de la Gréce & de l'Asie Mi- *Diod. l.*
15. pag. 39
pour l'équipement & l'entretien
lote destinée à défendre la liberté
ıne, les habitans d'Héraclée, par
:ment pour les Perses, furent les
ui refusérent d'entrer dans une si
ɔntribution. Lamachus fut envoié
ux, & ravagea leurs terres. Une
mpête cependant aiant ruiné toute
, il se vit abandonné à la merci de
ples, dont la férocité naturelle de-
:e beaucoup aigrie par le mauvais
:ent qu'ils venoient d'en recevoir.
ils crurent ne devoir s'en venger
t des bienfaits, en lui fournissant
:es & des troupes pour s'en retour-
; regardoient le ravage de leurs
omme un gain pour eux, s'ils pou-
à ce prix, d'ennemis qu'étoient
éniens, s'en faire des amis.

:xcita quelque tems après à Héra- An. M. 3540
e violente émeute de la populace Av. J.C 364
les riches & contre les Sénateurs.
:i aiant imploré inutilement le se-

:lienses honestio- rum suorum populatio-
icii, quàm ultio- nem impensam existiman-
ınem rati, instru- tes, si, quos hostes habue-
neatibus auxiliis f- rant, amicos reddidissent.
runt: bere agro- *Just.*

dans le parti des Carthaginois qu'Hiéronyme lui avoit fait embrasser. C'est ce qui obligea Marcellus d'en former le siége. Il
AN. M.3791. prit la ville l'année suivante. Je traiterai
AV. J.C.213. ailleurs avec étendue l'histoire de ces deux Rois.

AUTRES ROIS.

Il y a eu aussi des Rois particuliers au Bosphore Cimmérien, dans la Thrace, à Cyréne dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, & dans plusieurs autres endroits : mais leur histoire n'est pas fort connue, & ils ont eu peu de suite.

Il n'en est pas de même du Roiaume des Parthes que nous verrons dans la suite se former, & qui se rendra terrible à l'Empire Romain. Celui des Bactriens prendra aussi naissance dans le même tems. Je parlerai de l'un & de l'autre en son lieu.



LIVRE SEIZIÉME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

Cet Article renferme les disputes & les guerres entre les Généraux d'Alexandre depuis la mort de ce Prince jusqu'à la bataille d'Ipsus en Phrygie, qui décida de leur sort. Cet espace est de vingt-trois ans, qui sont les vingt-trois premiéres années du régne de Ptolémée fils de Lagus, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3704.

§. I. *Troubles qui suivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ses Généraux. Aridée choisi pour Roi. Perdiccas établi comme son Tuteur, & comme Régent de l'Empire.*

En raportant, dans le Volume précédent, la mort d'Alexandre le

Grand, j'ai marqué combien, à la première nouvelle qui s'en répandit, il s'excita de mouvemens & de troubles dans l'armée. Tous généralement, Soldats & Officiers, occupés d'abord uniquement de la perte qu'ils venoient de faire d'un Prince qu'ils aimoient comme un pere, & qu'ils respectoient presque comme un dieu, se livrérent sans mesure à la douleur & aux larmes. Un morne silence régna d'abord dans tout le camp, qui fut bientôt suivi de cris & de gémissemens affreux, vrai langage du cœur, où n'avoit aucune part une vaine ostentation de tristesse, accordée à la bienséance & à la coutume, comme [a] il arrive souvent en pareilles occasions.

Quand ces premiers sentimens de tristesse & de regrets eurent fait place à la réflexion, ils envisagérent avec fraieur & tremblement l'état où les laissoit la mort d'Alexandre. Ils se trouvoient infiniment éloignés de leur patrie, au milieu de peuples récemment assujettis, peu accoutumés au nouveau joug, qui connoissoient à peine leurs nouveaux maîtres, & qui n'avoient pas eu le tems d'oublier leur premiére liberté, leurs anciennes loix, &

a Passim silentia & gemitus: nihil compositum in ostentationem ...... altius mœrebant. *Tacit.*

la forme du gouvernement sous lequel ils avoient toujours vécu. Comment maintenir dans l'obéissance tant de pays, & d'une si vaste étendue? Comment arrêter les séditions & les revoltes qui devoient naturellement éclater de tous côtés dans ce moment décisif? Comment même contenir dans le devoir des troupes, accoutumées de longue main aux plaintes & aux murmures, & commandées par des Chefs qui avoient chacun des vûes & des prétentions bien différentes.

L'unique remède à tant de maux étoit, ce semble, de donner le plus promtement qu'il seroit possible un successeur à Alexandre. Les troupes, les Officiers, tout l'état Macédonien, marquérent d'abord beaucoup d'empressement pour ce parti. En effet leur intérêt commun, leur conservation mutuelle, la sûreté des nouvelles conquêtes au milieu de tant de nations barbares, exigeoient qu'ils regardassent cette élection comme le premier & le plus important de leurs soins, & qu'ils songeassent à choisir quelqu'un capable de remplir une si grande place, de porter un si grand poids, & de maintenir par tout l'ordre & la paix. Mais il étoit écrit que le roiaume d'Alexandre,

Dan. 11. 4. après sa mort, seroit partagé, qu'il seroit déchiré, *regnum ejus lacerabitur*...... *regnum ejus conteretur*; & qu'il ne passeroit point, comme c'est la coutume, à un de ses descendans : *sed non in posteros ejus.* Nulle sagesse humaine ne pouvoit lui donner un successeur unique. Ils avoient beau délibérer, consulter, décider : rien de contraire ne devoit être exécuté, ou du moins ne pouvoit subsister. Une puissance supérieure & invisible avoit déja disposé de ce roiaume, & en avoit fait le partage sans retour, comme on le verra dans la suite. Les circonstances du démembrement en avoient été annoncées près de trois cens ans auparavant : les portions étoient déja assignées aux différens possesseurs, & rien ne pouvoit mettre obstacle à leur prise de possession, qui ne sera différée que de quelques années. Jusqu'à ce tems les hommes se remueront, s'agiteront, se donneront bien des mouvemens : mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'accomplissement de ce que le souverain maître des roiaumes avoit ordonné, & qu'il avoit fait prédire par son Prophéte.

Non erit.. non stabit.. non fiet. *Isai.*

Alexandre avoit eu de Barsine un fils, à qui il donna le nom d'Hercule. Roxane, une autre de ses femmes, étoit grosse

quand ce Prince mourut. Outre cela il avoit un frere naturel, appellé Aridée. Mais en mourant, il ne voulut disposer de ses Etats en faveur d'aucun héritier. Ainsi ce vaste Empire, qui n'avoit plus de maître, devint une source de discordes & de guerres, comme Alexandre l'avoit bien prévû, en disant que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes.

Ce qui augmentoit la division, étoit l'égalité qui se trouvoit entre les Généraux de l'armée, dont aucun n'étoit tellement supérieur à ses Collégues ou par la naissance ou par le mérite, que les autres voulussent lui céder l'Empire, & se soumettre à son autorité. La cavalerie vouloit qu'on donnât pour successeur à Alexandre Aridée son frere bâtard. Il n'avoit pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avoit eue dans son enfance, causée, à ce qu'on prétendoit, par des breuvages que lui avoit fait donner Olympias, & qui lui troublérent l'esprit. Cette Princesse ambitieuse, craignant que les bonnes qualités qu'elle voioit paroitre dans Aridée ne devinssent un obstacle à la grandeur de son fils Alexandre, crut devoir prendre les criminelles précautions dont je viens de parler. L'in-

Plut. Alex, p.

fanterie étoit déclarée contre ce Prince; & elle avoit à sa tête Ptolémée, & d'autres Chefs d'un grand nom, qui commencérent à songer, chacun de son côté, à leur propre établissement. Car il se fit alors une subite révolution dans l'esprit de ces Officiers, qui leur fit dédaigner tout d'un coup l'état de particulier, & tout établissement dépendant & subalterne, pour aspirer à la souveraineté, à laquelle aucun d'eux n'avoit jamais pensé, & ne se seroit pas même cru capable de prétendre.

Q. Curt. l. 10. Justin. l. 13. Diod. l. 18.

Ces disputes, qui occupoient tous les esprits, furent cause que le corps d'Alexandre demeura sept jours sans être enseveli, &, si l'on croit quelques Auteurs, sans éprouver la corruption. Il fut ensuite livré aux Egyptiens & aux Caldéens qui l'embaumérent à leur maniére, & un Aridée, autre que celui dont je viens de parler, fut chargé du soin de le faire transporter à Alexandrie.

Après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux Officiers s'étant abouchés dans une Conférence dont on étoit convenu, il fut arrêté d'un commun consentement qu'Aridée seroit Roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la roiauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux

dire l'imbécillité de ſon eſprit, fut préciſément la raiſon qu'on eut de l'y faire monter, & qui réunit tous les ſuffrages en ſa faveur. Elle laiſſoit à chacun ſes eſpérances & ſes prétentions, & les couvroit. On convint dans la même aſſemblée, que, ſi Roxane, qui étoit groſſe de ſix ou huit mois, avoit un fils, il ſeroit joint à Aridée, & mis ſur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avoit laiſſé ſon anneau, fut chargé de la perſonne du Prince comme une eſpéce de Tuteur, & fut établi Régent du Roiaume.

La même Aſſemblée, quelque reſpect qu'elle eût pour la mémoire d'Alexandre, caſſa quelques-unes de ſes diſpoſitions énoncées dans ſes regîtres, qui auroient été ruineuſes à l'Etat, & qui en auroient épuiſé les finances. Il avoit ordonné qu'on éleveroit ſix temples magnifiques en certaines villes qu'il marquoit, & il avoit fixé le prix de chacun à cinq cens talens, c'eſt-à-dire, à cinq cens mille écus. Il vouloit qu'on bâtît au tombeau de Philippe ſon pere une Pyramide, qui ne le cédât en rien pour la grandeur & la magnificence à celle d'Egypte qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde. Il y avoit encore d'autres dépenſes de

ce genre, qui furent sagement abrogées.

Peu de tems après Roxane accoucha d'un fils, qu'on appela Alexandre, & il fut reconnu pour Roi conjointement avec Aridée : mais l'un & l'autre n'en avoient que le nom. L'autorité étoit toute entière entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entr'eux les Provinces.

Diod. l. 18. 587. 588. Justin. l. 13. c. 4. Q. Curt. lib. 10. cap. 10.

En Europe, la Thrace & les régions voisines furent confiées à Lysimaque : la Macédoine, l'Epire, & la Gréce, à Antipater & à Cratére.

En Afrique, l'Egypte & les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye & la Cyrénaïque furent laissées à Ptolémée fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Egypte. Et c'est de ce tems, vers l'Automne au mois de Taot, qu'on commence à compter les années de l'Empire des Lagides en Egypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de Roi qu'environ dix-sept ans après conjointement avec les autres successeurs d'Alexandre.

Dans l'Asie Mineure, la Lycie, la Pamphylie, la grande Phrygie, furent données à Antigone : la Carie, à Cassandre : la Lydie, à Ménandre : la petite Phrygie, à Léonat : l'Arménie à Néoptoléme : la Cappadoce & la Paphlagonie, à Euméne.

Ces deux Provinces n'avoient jamais été bien soumises aux Macédoniens. Ariarathe, roi de Cappadoce, continuoit à les gouverner comme auparavant, Alexandre aiant passé avec tant de rapidité à ses autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuser à le réduire tout-à-fait, & se contenta d'une légére soumission.

La Syrie & la Phénicie échurent à Laomédon : des deux Médies, l'une à Atropate, & l'autre à Perdiccas : la Perse, à Peuceste : la Babylonie, à Archon : la Mésopotamie, à Arcésilas : la Parthie & l'Hyrcanie, à Phratapherne : la Bactriane & la Sogdiane, à Philippe : & d'autres régions, à des Généraux dont les noms sont peu connus.

Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la Cavalerie des Alliés, ce qui étoit une place considérable ; & Cassandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies des Gardes.

La haute Asie qui approche des Indes, & les Indes même, furent laissées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avoit établis pour Gouverneurs.

Il en fut de même presque généralement pour toutes les Provinces que je viens de nommer : & c'est dans ce sens que la plupart des Interprétes expliquent

Diod. l. 18. 587. 588. Justin. l. 13. c. 4. Curt. lib. cap. 10.

dans l'Asie superieure, & par là qu'Antipater eut à soutenir contre ce, parce que ces matiéres sont pl lées, & presque entiérement separe

§. II. *Revolte des Grecs dans l'Asie supérieure. Mouvemens à Athénes sur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Gréce. Il est d'abord vaincu, puis vainqueur. Il se rend maître d'Athénes, & y laisse garnison. Fuite & mort de Démosthéne.*

Les Grecs, qu'Alexandre avoit établis en forme de colonies dans les provinces de l'Asie supérieure, n'y demeuroient qu'avec regret, parce qu'ils n'y trouvoient pas les douceurs & les agrémens dont ils s'étoient flatés, & ils conservoient dans leur cœur depuis lontems un vif desir de retourner dans leur patrie. Ils n'avoient pas osé témoigner leur mécontentement du vivant d'Alexandre: mais dès qu'ils eurent appris la nouvelle de sa mort, ils se déclarérent ouvertement. Aiant armé vingt mille hommes d'Infanterie, tous gens aguerris & expérimentés, avec trois mille chevaux, ils mirent à leur tête Philon, & se préparérent au départ, sans prendre de conseil ni recevoir d'ordre que d'eux-mêmes, comme s'ils n'eussent plus été soumis à aucune autorité, & qu'ils n'eussent plus reconnu de maîtres ni de supérieurs.

An. M. 3 8[...]
Av. J.C. [...]
Diod. l[...]
p. 591. 5[...]

Perdiccas, qui prévoioit les conséquences d'une telle entreprise dans un tems où tout étoit en mouvement, & où les troupes, aussi bien que la plupart des Officiers, ne respiroient que l'indépendance, envoia contr'eux Pithon, Officier d'un mérite généralement reconnu. Celui-ci se chargea volontiers de cette commission, dans l'espérance de gagner ces Grecs, & de se procurer par leur moien un établissement considérable dans l'Asie supérieure. Perdiccas, averti de son dessein, donna un étrange ordre aux Macédoniens qu'il envoioit avec lui, qui étoit d'exterminer généralement tous les révoltés. Quand Pithon fut arrivé, il gagna par argent trois mille des Grecs, qui aiant lâché le pié dans le combat, lui procurérent une pleine victoire. Les vaincus se rendirent, à condition qu'on leur conserveroit la liberté & la vie; & c'étoit l'intention de Pithon. Mais il n'en fut pas le maître. Les Macédoniens, se croiant obligés d'exécuter les ordres de Perdiccas, égorgérent sans pitié tous ces Grecs, sans avoir égard à la parole qu'ils leur avoient donnée. Pithon, frustré de son espérance, retourna avec les Macédoniens vers Perdiccas.

Plut. in Phoc. p. 751. 752.

Cette expédition fut suivie de près d

la guerre de Gréce. La nouvelle de la mort d'Alexandre étant arrivée à Athénes, y avoit excité de grandes rumeurs, & causé une joie presque universelle. Le peuple, qui depuis lontems portoit avec peine le joug que la Macédoine avoit imposé à la Gréce, ne parloit que de liberté, ne respiroit que guerre, & se livroit sans mesure aux emportemens d'une joie folle & excessive. Phocion, qui étoit d'un caractére sage & modéré, & qui craignoit que la nouvelle ne se trouvât pas véritable, tâchoit de calmer les esprits, & d'arrêter ces saillies fougueuses, qui ne laissoient point de lieu à la réflexion & au conseil. Comme, malgré ses efforts, la plupart des Orateurs crioient que la nouvelle étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se leva & leur dit: » Mais, s'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain, & encore après demain, de sorte que nous » aurons tout le tems de délibérer en » repos & avec plus de sûreté.

Léosthéne, qui le premier avoit répandu cette nouvelle à Athénes, ne cessoit de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance & de vanité. Phocion, las de l'entendre, lui dit: » Jeune homme, » vos discours ressemblent à des cyprès;

» ils sont grands & hauts, mais ne por-
» tent point de fruit. « On lui savoit mauvais gré de s'opposer si fortement aux volontés du peuple. Hypéride s'étant levé, lui demanda : » Quand sera-ce
» donc que vous conseillerez aux Athé-
» niens de faire la guerre ? Ce sera, lui
» répondit Phocion, quand je verrai les
» jeunes gens prendre une ferme résolu-
» tion de garder une exacte discipline,
» les riches contribuer selon leur pouvoir
» aux frais de la guerre, & les Orateurs
» s'abstenir de voler les deniers publics.

Les remontrances de Phocion furent inutiles. La guerre fut résolue, & il fut arrété qu'on députeroit vers tous les peuples de la Gréce pour les exhorter à entrer dans la ligue. C'est la guerre que tous les Grecs, excepté les Thébains, unis ensemble pour la liberté de la Gréce, firent sous la conduite de Léosthéne contre Antipater, & qui fut appellée *la guerre Lamiaque*, du nom d'une ville où ce dernier fut défait dans une premiére bataille.

Plut. in Demosth. p. 858. Justin. l. 13. p. 5.

Démosthéne, qui étoit alors en exil à Mégare, mais qui dans son malheur conservoit toujours un zéle vif & ardent pour les intérêts de sa patrie & pour la défense de la liberté commune, se joignit aux Ambassadeurs d'Athénes envoiés vers le

loponnéfe ; & les aiant merveilleufe-
ent fecondés par la force de fon élo-
ience, il engagea dans la ligue Sicyo-
, Argos, Corinthe, & les autres villes
i Péloponnéfe.
Le peuple d'Athénes, admirant un
le fi noble & fi généreux, fit fur le
amp un Décret pour le rappeller de
n exil. On lui envoia à Egine une galére
rois rangs de rames. Quand il fut entré
port de Pirée, il n'y eut ni Magiftrats
Prêtres qui reftaffent dans la ville. Tous
citoiens fortirent en foule pour aller
devant de cet illuftre Exilé, & le reçu-
it avec toutes les démonftrations pof-
les d'affection & de joie, & en même
ns de douleur & de repentir de l'injure
'on lui avoit faite. Démofthéne, vive-
nt touché des honneurs extraordinaires
'on lui rendoit, & rentrant comme en
omphe dans fa patrie au milieu des
clamations publiques, levoit les mains
rs le ciel pour remercier les dieux d'une
otection fi éclatante ; & fe félicitoit
i-même d'une journée plus glorieufe
core pour lui, que n'avoit été pour
lcibiade celle où il revint de fon exil.
ar fes citoiens le recevoient de leur pur
ouvement & de leur bon gré, au lieu
ie la réception d'Alcibiade n'avoit pas

été pleinement volontaire, & qu'il y étoi
entré de la contrainte.

Diod. l. 18. p. 594-599.

La plupart des anciens redoutoie extrêmement les suites d'une guerre, o il leur paroissoit qu'on s'étoit engag avec trop de précipitation, & sans e avoir examiné les conséquences avec tou l'attention & toute la maturité que d mandoit une entreprise de cette impo tance. Ils trouvoient qu'il n'y avoit enco aucune nécessité de se déclarer ouvert ment contre les Macédoniens, dont l troupes aguerries de longue main étoie à craindre ; & l'exemple de Thebes, d truite par une pareille témérité, l effraioit. Mais les orateurs, qui tro voient leur avantage dans les troubl publics, & à qui, comme le disoit Ph lippe, la guerre tenoit lieu de paix, & l paix de guerre, ne laissoient pas au peup le tems de délibérer mûrement sur l affaires qu'on lui proposoit, & l'entra noient dans leurs sentimens par une élo quence flateuse, qui ne lui montroit da l'avenir que victoires & triomphes.

Ici, Démosthéne & Phocion, qui n manquoient ni de zêle ni de prudenc & qui n'avoient en vûe que le bien pu blic, se trouvérent d'avis différent, qui ne leur étoit pas extraordinaire. Il

n'appartient point de prononcer lequel des deux avoit raison. Dans une conjoncture aussi embarrassante que celle-ci, il n'est pas étonnant qu'on se sépare, quoiqu'avec de bonnes intentions de part & d'autre. Le parti de Phocion étoit peut-être le plus prudent; celui de Démosthéne, le plus glorieux.

Quoi qu'il en soit, on leva une armée considérable, & l'on équipa une flote très-nombreuse. On enrolla tous les citoiens en âge de porter les armes, qui étoient au-dessous de quarante ans. Des dix Tribus qui composoient la République, trois furent laissées pour la défense de l'Attique, le reste marcha au dehors avec les autres alliés sous la conduite de Léosthéne.

Antipater, sur tous les mouvemens qu'il avoit sû qu'on se donnoit dans la Gréce, ne s'étoit pas endormi, & avoit envoié en Phrygie vers Léonat, & en Cilicie vers Cratére, pour les presser de venir à son secours. En les attendant, il se mit en marche avec treize mille Macédoniens seulement, & six cens chevaux: les fréquentes recrues qu'il avoit envoiées à Alexandre, ne lui avoient pas laissé plus de troupes du pays.

Il est étonnant qu'Antipater ait entre-

pris de combattre toute la Gréce liguée avec cette poignée d'hommes. Il comptoit sans doute que les Grecs n'avoient plus cet ancien zèle & cette ancienne ardeur pour la liberté : qu'ils ne la regardoient plus comme un avantage inestimable, pour la conservation duquel il faloit sacrifier ses biens & sa vie : qu'ils commençoient à se familiariser avec la servitude, & par là s'en rendoient dignes. C'étoit en effet la disposition présente des Grecs ; à laquelle on ne reconnoit pas les enfans de ceux qui avoient soutenu courageusement tous les efforts de l'Orient, & combattu un million d'hommes pour se conserver libres.

Antipater s'avança vers la Thessalie, suivi de sa flote qui rangeoit les côtes de la mer. Elle étoit composée de cent dix galéres à trois rangs de rames. Les Thessaliens s'étoient d'abord déclarés pour lui : mais bientôt après, aiant changé de sentiment, ils se joignirent aux Athéniens, & leur menérent une forte cavalerie.

Comme l'armée des Athéniens & des Alliés étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Macédoine, Antipater n'en put soutenir le choc, & fut vaincu dans un premier combat. N'osant en hazarder un second,

:ond, & ne pouvant pas se retirer en
'eté dans la Macédoine, il se renferma
ns Lamia, petite ville de Thessalie,
ur attendre le secours qui lui devoit
nir d'Asie, & s'y fortifia. Les Athéniens
formérent le siége.

L'attaque de Lamia étoit fort vive,
la résistance non moins vigoureuse.
osthéne, après plusieurs tentatives, dé-
pérant de la pouvoir emporter de for-
, se réduisit à la bloquer, pour la pren-
e par famine. Il l'environna d'un mur
contrevallation, avec un fossé très
ofond, & par ce moien lui coupa les
vres. La disette se fit bientôt sentir dans
ville, & les assiégés songeoient sérieu-
nent à se rendre, lorsque dans une sor-
: qu'ils firent, Léosthéne reçut une
essure considérable, qui obligea de le
orter dans sa tente. On donna le com-
andement de l'armée à Antiphile, éga-
nent estimé des troupes pour sa valeur
pour sa prudence.

Cependant Léonat s'étoit mis en mar- An. M. 3682
e pour aller au secours des Macédo- Av. J.C. 322
ens assiégés dans Lamia. Il étoit chargé, Plut. in Eumen. p. 584.
ussi bien qu'Antigone, par l'accord fait
tre les Généraux, d'établir à main ar-
ée Eumène dans la Cappadoce : mais
s vûes particuliéres leur firent prendre

un autre parti. Léonat, qui avoit pri
une entiére confiance dans Euméne, lu
déclara, en partant, que la promesse d
secourir Antipater n'étoit pour lui qu'u
vain prétexte, & que son véritable dessei
étoit de passer en Gréce pour se rendi
maître de la Macédoine; & il lui fit vo
des lettres de Cléopatre sœur d'Alexan
dre, qui le sollicitoit de venir à Pella
& lui promettoit de l'épouser. Léona
étant près de Lamia, marcha droit à l'e
nemi avec vingt mille hommes d'infan
terie, & deux mille cinq cens chevaux
La prospérité avoit mis le désordre dan
l'armée des Grecs. Plusieurs, sous diffé
rens prétextes, s'étoient retirés chez eux
ce qui avoit beaucoup diminué le nom
bre des troupes, qui se trouvoient rédu
tes à vingt deux mille hommes d'infante
rie. La cavalerie montoit à trois mill
cinq cens chevaux, dont deux mill
étoient de Thessalie, qui faisoient la prin
cipale force de l'armée, & toute l'espé
rance du succès. En effet le combat s'é
tant donné, ce fut cette cavalerie qui eu
la plus grande part à la victoire: ell
étoit commandée par Ménon. Léonat
couvert de blessures, tomba mort sur l
champ de bataille, & fut emporté par le
siens dans le camp. La phalange Macé

ienne, qui craignoit extrêmement le
c de la cavalerie, se retira sur des hau-
s, où les Thessaliens ne purent la sui-
Les Grecs, aiant enlevé leurs morts,
érent un trophée, & se retirérent.

)n ne parloit à Athénes que des glo- *Plut. in Phoc. pag 752.*
x exploits de Léosthéne, qui ne sur-
it pas lontems à sa gloire. Toute la
: étoit dans la joie, & ne cessoit de
brer des fêtes, & d'offrir des sacrifi-
, pour remercier les dieux de tous les
ntages qu'elle remportoit. Les enne-
de Phocion, croiant lui faire beau-
p de dépit, & le réduire à ne savoir
répondre sur l'opposition qu'il avoit
jours apportée à cette guerre, lui de-
ndoient s'il ne voudroit pas avoir fait
tes ces belles choses. » Oui sans dou-
:, répondit Phocion, je voudrois les
voir faites : mais je ne voudrois pas
'avoir point conseillé ce que j'ai con-
eillé. « Il [a] ne croioit pas qu'on dût
er d'un conseil par le succès, mais par
ond même & par la qualité du con-
; & il ne renonçoit pas à son avis,
)ique l'avis contraire eût réussi, ce qui
uvoit seulement que de ce côté-là il

[a] Non damnavit quod viderat, quia, quod malè consulerat, cesserat: felicius hoc existimans, illud etiam sapientius. *Val Max. lib. 3. cap. 8.*

y avoit eu plus de bonheur, mais non pas plus de sagesse. Et comme ces bonnes nouvelles se suivoient de fort près, & arrivoient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignoit les suites, s'écria : *Quand cesserons-nous donc de vaincre ?*

Antipater fut obligé de se rendre par capitulation. L'histoire ne nous apprend point quels furent les articles du Traité. La suite nous fait connoitre seulement que Léosthéne exigea de lui qu'il se rendît à discrétion. Ce dernier mourut peu de jours après de la blessure qu'il avoit reçue au siége. Antipater étant sorti de Lamia le lendemain de la bataille, car il paroit qu'on le traita favorablement, se joignit aux débris de l'armée de Léonat, & prit le commandement des troupes. Il se donna bien de garde de hazarder une seconde bataille : mais, en Capitaine sage & expérimenté, il conduisoit ses troupes sur des hauteurs, inaccessibles à la cavalerie ennemie. Antiphile, le Général des Grecs, retint les siennes dans la Thessalie, se contentant d'observer les mouvemens d'Antipater.

Clitus, qui commandoit la flote Macédonienne, remporta, environ dans ce même tems, deux victoires près des îles

, jointes à celles de Léonat, mon-
t à plus de quarante mille hommes
interie, à trois mille archers ou
leurs, & à cinq mille chevaux. L'ar-
des Alliés étoit beaucoup inférieure
mbre. Elle n'étoit que de vingt-cinq
hommes de pié, & de trois mille
cens chevaux. La discipline y étoit
bservée, depuis les victoires qu'elle
remportées. Il se donna une bataille
considérable près de Cranon, où
recs furent battus. La défaite ne fut
rande, & ils ne perdirent pas beau-
de monde : encore cet échec n'ar-
-il que par la licence des soldats, &
: peu d'autorité des Capitaines, qui
roient pas se faire obéir.

lendemain, Antiphile & Ménon,
ux Généraux de l'armée des Grecs,
blérent le Conseil pour savoir si l'on

commodement. Ce dernier parti l'emporta. Des Députés partirent sur le champ, portant parole pour tout le corps des Alliés. Antipater répondit qu'il vouloit traiter séparément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendroit à bout plus facilement; & il ne se trompoit pas. Cette réponse rompit la négociation. Il ne se fut pas plutôt présenté devant les villes des Alliés, qu'ils se débandérent, & abandonnérent lâchement la liberté, chacun ne songeant qu'à son accommodement particulier.

Ce que l'on voit ici confirme bien ce que j'ai dit auparavant de la disposition présente des peuples de la Gréce. Ce ne sont plus ces anciens zélateurs de la liberté, uniquement attentifs au bien public & à la gloire de la nation, qui regardoient le danger de leurs voisins & de leurs alliés comme le leur propre, & qui au premier signal voloient à leur secours. Un redoutable ennemi est aux portes d'Athénes. Toutes les Républiques de la Gréce sont sans action & sans vigueur: tout le Péloponnése demeure immobile, & il n'est non plus parlé de Sparte que si elle ne subsistoit plus. Triste effet de la jalousie des peuples les uns contre les autres, de leur indifférence pour la li-

berté commune, d'un funeste engourdissement au milieu des plus grands périls, qui annonce & qui prépare une décadence & une ruine prochaine.

Antipater, profitant de cette désertion, marcha incontinent avec son armée vers Athénes, qui se trouvoit abandonnée de tous ses Alliés, & par conséquent hors d'état de se défendre contre un ennemi puissant & victorieux. Avant qu'il y entrât, Démosthéne & tous ceux de son parti, qu'on pouvoit regarder comme les derniers des Grecs, & comme les défenseurs d'une liberté mourante, sortirent de la ville, & le peuple, pour se décharger sur eux du reproche de lui avoir declaré la guerre, & pour gagner ses bonnes graces, les condanna à mort sur le Décret que Démade en dressa. Le Lecteur n'a pas oublié que c'est ce même peuple qui venoit de rappeller Démosthéne par un Décret si honorable, & de le recevoir en triomphe. *Plut. in p. 753.*

Par un second Décret, le même Démade fit ordonner qu'on enverroit à Antipater, qui étoit pour lors à Thébes, des Ambassadeurs avec de pleins pouvoirs, pour traiter avec lui de la paix. Phocion étoit à leur tête. Le vainqueur déclara qu'il faloit que les Athéniens s'en

remissent entiérement à lui, comme lui-même, lorsqu'il fut assiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entiérement remis de la capitulation à Léosthéne leur Général.

Phocion alla raporter cette réponse à Athénes, qui fut obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thébes avec les autres Ambassadeurs auxquels on avoit joint Xénocrate, dans l'espérance que la vûe seule d'un Philosophe si célébre inspireroit du respect à Antipater, & le forceroit à rendre hommage à sa vertu. C'étoit bien mal connoitre le cœur humain, & en particulier le caractére violent & cruel d'Antipater, que de se flater qu'un ennemi, à qui on faisoit une guerre ouverte, renonceroit à ses avantages par respect pour la vertu d'un seul homme, & sur la harangue d'un Philosophe, lequel apparemment s'étoit déclaré contre lui. Antipater ne daigna pas le regarder; & quand il voulut entrer en discours, car il étoit chargé de porter la parole, il l'interrompit brusquement, & voiant qu'il continuoit, il lui imposa silence. Il ne traita pas de la même sorte Phocion. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit réponse. » Qu'il étoit prêt à faire amitié & alliance » avec les Athéniens à ces conditions :

» qu'ils lui livreroient Démosthéne &
» Hypéride ; qu'ils rétabliroient le Gou-
» vernement sur l'ancien pié, où les char-
» ges étoient données aux riches ; qu'ils
» recevroient garnison dans le port de
» Munychia ; qu'ils paieroient tous les
» frais de la guerre, & outre cela une
» grosse amende dont on conviendroit. »
Ainsi, selon Diodore, il n'y eut que
ceux qui avoient plus de deux mille dragmes de revenu qui eurent part au
gouvernement, & droit de suffrage. Antipater par là prétendoit se rendre maître
absolu d'Athénes, sachant bien que les
riches qui possédoient les charges, &
avoient de grands revenus, seroient beaucoup plus dans sa dépendance qu'une
pauvre & vile populace, qui n'avoit rien
à perdre, & qui n'écoutoit que son caprice.

Mille écus

Tous les autres Ambassadeurs étoient
fort contens de ces conditions, qu'ils regardoient comme fort douces vû l'état
où ils se trouvoient. Xénocrate seul en
jugea autrement. *Elles sont très douces*,
dit-il, *pour des esclaves ; mais très dures
pour des hommes libres.*

Les Athéniens furent donc obligés de
recevoir dans Munychia la garnison Macédonienne, qui étoit commandée par

Ménylle, très honnête homme, & des amis particuliers de Phocion. Elle entra pendant la fête des grands Mystéres, & le propre jour que l'on méne en procession de la ville à Eleusine le dieu Jacchus: triste conjoncture pour les Athéniens, & qui les pénétra de douleur. » Hélas, disoient-ils en comparant les tems passés à ce qu'ils voioient, » anciennement dans » nos plus grandes adversités les dieux se » manifestoient à nous pendant cette » sainte cérémonie par des * visions mys- » tiques & par des voix qu'ils faisoient » entendre, au grand étonnement de nos » ennemis qui en étoient effraiés. Et au- » jourd'hui, à la même solennité, les » dieux voient tranquillement le plus » grand des malheurs qui pouvoient arri- » ver à la Gréce: ils voient le plus saint » de tous les jours de l'année, & celui » qui nous est le plus agréable, souillé » & marqué par la plus affreuse de tou- » tes les calamités, qui lui donnera » même son nom jusqu'à la fin des siécles!

La garnison, commandée par Ménylle, ne fit aucun mal aux habitans: mais il y en eut plus de douze mille qui

* *Les Athéniens étoient fort superstitieux, &, par cette raison, très crédules à tout ce qu'on leur disoit de leurs dieux.*

furent, à cause de leur pauvreté, exclus du gouvernement par un des articles du Traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athénes, traînant une triste vie dans l'opprobre & le mépris qu'ils s'étoient justement attiré. Car c'étoit, pour la plupart, des esprits brouillons & mercénaires, sans vertu, sans justice; flatés d'une fausse idée de liberté dont ils ne savoient pas user, & dont ils ne connoissoient ni les bornes, ni les devoirs, ni la fin. Les autres citoiens pauvres, pour éviter cette honte, abandonnérent la ville, & se retirérent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville & des terres pour leur habitation.

Démétrius de Phalére fut obligé de s'enfuir. Il se retira vers Nicanor, en qui Cassandre fils d'Antipater avoit beaucoup de confiance, & qu'il fit Gouverneur de Munychia après la mort de son pere, comme nous le verrons bientôt. Ce Démétrius avoit été non seulement le disciple, mais l'ami intime du célébre Théophraste. Sous un aussi savant maître, il perfectionna les talens naturels qu'il avoit pour l'éloquence, & se rendit habile dans la philosophie, la politique, & histoire. Il étoit fort estimé à Athénes. I avoit commencé à y entrer dans le

Athen. l. pag. 542

Diog. L. in Deme

gouvernement des affaires dès le tems qu'Harpalus s'y étoit rendu, après s'être déclaré contre Alexandre. Dans le tems dont nous parlons, il fut obligé de sortir d'Athénes, qui le condanna même bientôt après, quoiqu'absent, sous un vain prétexte d'irréligion.

Plut. in Demosth. p. 860.

Tout le poids de la colére d'Antipater tomba principalement sur Démosthéne, Hypéride, & quelques autres Athéniens qui les avoient suivis. Quand il sut qu'ils s'étoient dérobés à sa vengeance par la fuite, il envoia après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, qui avoit joué autrefois des tragédies. Cet Archias aiant trouvé à Egine l'Orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himérée frere de Démétrius de Phalére, qui tous trois s'étoient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les arracha de leur asyle, & les envoia à Antipater qui étoit alors à Cléones, où il les fit mourir. On dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride.

Le même Archias aiant appris que Démosthéne, retiré dans l'île de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le temple de Neptune, il y passa sur des esquifs, & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le tem-

plé, & fit tous ses efforts pour persuader à Démosthéne de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Démosthéne connoissoit trop les hommes, pour se fier à sa parole. Il savoit que ces ames vénales & vendues à l'iniquité, ces infâmes Ministres d'ordres également injustes & cruels, ne se piquent pas, non plus que leurs maîtres, de sincérité & de vérité. Pour éviter de tomber entre les mains d'un Tyran, qui auroit exercé sur lui toute sa fureur, il avala du poison qu'il portoit toujours sur lui. Ce poison produisit son effet assez promtement. Se sentant affoiblir, il s'avança soutenu sur les bras de quelques domestiques, & tomba mort au pié de l'autel.

Peu de tems après, les Athéniens, pour lui marquer leur estime & leur reconnoissance, lui firent ériger une statue de bronze, & ordonnérent par un Décret que d'âge en âge l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et au bas de la statue ils firent graver cette Inscription, qui étoit conçue en deux vers élégiaques : *Démosthéne, si tu avois eu autant de force que de bon sens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Gréce.* Quel cas doit-on faire du jugement d'un peuple capable de se por-

ter, presque dans le même tems, extrémités si opposées : qui condam jourd'hui un citoien à mort, & lendemain le comble d'honneurs louanges ?

Ce que j'ai dit de Démosthéne e sieurs occasions, me dispense ici d au long son portrait & son caract étoit, non seulement grand orateur grand homme d'Etat. Il avoit de & de grandes vûes, un zèle à toute ve pour l'honneur & les intérêts de trie, une haine irréconciliable contr ce qui sentoit la tyrannie, & un a de la liberté tel qu'on peut se l'ima dans le Républicain le plus ennemi fut jamais, de toute servitude & de dépendance. Une sagacité merveille faisoit percer dans l'avenir, & lui troit les événemens futurs & éloi comme s'ils eussent été présens. Il p soit informé de tous les desseins de lippe, comme s'il eût été admis Conseil ; & si les Athéniens eussent suivre ses avis, jamais ce Prince ne parvenu à ce dégré de puissance qui

faisoient la plupart des Orateurs. Deux Ambassadeurs, avec qui il avoit été député vers lui, ne cessant, à leur retour, de vanter le Roi de Macédoine, & de dire: Que c'étoit un Prince très éloquent, très beau, & très grand buveur: *Quelle louange, reprit Démosthène! La première qualité est d'un Rhéteur, la seconde d'une femme, la troisième d'une éponge; mais aucune d'un Roi.*

Pour ce qui regarde l'éloquence, on ne peut rien ajouter à ce qu'en dit Quintilien dans le paralléle qu'il fait de Démosthène & de Cicéron. Après avoir montré que les parties essentielles & les grandes qualités de l'orateur leur sont communes, il marque en particulier la différence qui se trouve entr'eux pour le stile & l'élocution. » L'un, a dit-il, est plus » précis, l'autre plus abondant. L'un serre » de plus près son adversaire: l'autre, » pour le combattre, se donne plus de » champ. L'un songe toujours à le per- » cer, pour ainsi dire, par la vivacité de » son stile: l'autre souvent l'accable aussi » par le poids du discours. Il n'y a rien à

a In eloquendo est aliqua diversitas. Densior ille, hic copiosior. Ille concludit astrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille acumine semper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi potest, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

» retrancher à l'un, & rien à ajouter à
» l'autre. On voit en Démosthéne plus de
» soin & d'étude : en Cicéron, plus de
» naturel & de génie.

Dans le Traité des Etudes, parlant de l'éloquence du Barreau. J'ai marqué ailleurs un autre trait de différence entre ces deux grands orateurs, qu'on me permettra de raporter encore ici. Ce qui caractérise Démosthéne plus que tout le reste, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthéne, dans des matiéres si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au dessus de toutes les louanges.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthéne : il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais, persuadé que [a] l'orateur doit, quand

[a] Semper oratorum eloquentiæ, moderatrix fuit auditorum prudentia. Omnes enim qui probari volunt, voluntatem eorum qui audiunt intuentur, ad eamque & ad eorum arbitrium & nutum totos se fingunt & accommodant. *Orat. n.* 24.

il ne s'agit que de choses non essentielles, former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent; il ne crut pas que son siécle fût susceptible d'une si rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, [a] quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément. Et en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moiens de persuader est de plaire. Mais il travailloit aussi pour sa propre réputation, & ne s'oublioit pas lui-même.

La mort de Démosthéne, & celle d'Hypéride, firent regretter aux Athéniens les régnes de Philippe & d'Alexandre, & leur rappellérent dans l'esprit la magnanimité, la générosité, & la clémence que ces deux Princes conservérent même dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à

Plut. in Pl[...] pag. 754.

a Quapropter ne illis quidem repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus..... Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret: cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

remettre les offenses, & à relever leurs ennemis : au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau, & sous les apparences d'une vie simple & frugale, affectant de ne prendre aucun titre d'autorité, se montroit en effet un maître dur & impérieux.

Cependant, malgré toute sa dureté, Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui par ses priéres le rappel de plusieurs bannis. Il y a lieu de croire que Démétrius fut de ce nombre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut beaucoup de part aux affaires de la République depuis ce tems-là. Pour ceux que Phocion ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes & moins éloignés. Car il fit ensorte qu'ils ne fussent pas relégués, comme l'ordre en avoit été d'abord expédié, au delà des monts Cérauniens & du promontoire de Ténare, & privés du doux séjour de la Gréce, mais qu'ils demeurassent dans le Péloponnése. Qui pourroit s'empêcher ici d'admirer, d'un côté le bon & généreux naturel de Phocion, qui emploie son crédit auprès des puissances, pour procurer quelques soulagemens à des malheureux; & de l'autre, une sorte d'humanité dans un Prince, qui ne s'en piquoit pas néanmoins, mais qui sentoit bien qu'il y au-

:oit eu de la dureté d'ajouter encore de
nouvelles peines aux incommodités de
l'exil.

Du reste, Antipater gouverna avec beaucoup de justice & de douceur ceux qui restérent dans Athénes, pourvut des premiéres charges & des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus vertueux, se contentant d'éloigner de toute la magistrature ceux qu'il croïoit portés & propres à exciter des troubles. Il savoit que ce peuple n'étoit point capable de porter ni une servitude ni une liberté entiéres. Ainsi il crut devoir ôter à l'une ce qu'elle auroit eu de trop dur, & à l'autre ce qu'elle avoit d'excessif & de licentieux.

Après une campagne si glorieuse, le Vainqueur reprit la route de Macédoine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila sa fille avec Cratére. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste. Phila étoit une des Princesses de son siécle les plus accomplies. Sa beauté faisoit la moindre partie de son mérite. L'éclat en étoit beaucoup relevé par la douceur & la modestie qui brilloient sur son visage, & par un air de bonté & une pente à obliger qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle joignoit à des qualités si estimables

Diod. l. 1 *pag.* 602. *l.* 19. *p.* 7[illegible]

un génie supérieur & une rare pru[c]
qui la rendoient capable des plus g[
affaires. On dit que toute jeune [
étoit, Antipater son pere, l'un de[
habiles politiques de son tems, n[
prenoit rien d'important sans la [
ter. Elle n'emploia le crédit qu'el[
sur l'esprit de ses deux maris, (ca[
la mort de Cratére elle épousa Dém[
fils d'Antigone) que pour faire d[
aux Officiers, ou à leurs filles, ou à[
sœurs. Si elles étoient pauvres, ell[
donnoit de quoi se marier: si le m[
vouloit qu'on vînt à les calomnier[
même s'intéressoit à leur justificatio[n]
libéralité si généreuse l'avoit rendue[
puissante auprès des troupes. Il [
point de cabales qu'elle ne dissipât[
présence, ni de revoltes qu'elle n'a[
par ses maniéres.

§. III. *Convoi d'Alexandre. Son co[
porté à Alexandrie. Euméne est [
possession de la Cappadoce par Per[
Ptolémée, Cratére, Antipater, [
gone se liguent contre l'un & l[
Mort de Cratére. Malheureuse e[
tion de Perdiccas en Egypte: il y [*

An. M. 3683. Av. J.C. 321. VERS CE TEMS-LA se fit le[

* d'Alexandre. Aridée aiant été char- Diod. l. 18. p. 608-610.
par tous les Gouverneurs & par tous
Grands du roiaume de la pompe fu-
re de ce Prince, avoit emploié deux
à dispoſer tout ce qui pouvoit la ren-
la plus riche & la plus éclatante qu'on
encore vûe. Lorſque toutes choſes fu-
t prêtes pour cette lugubre mais
erbe cérémonie, l'on donna les ordres
ir commencer la marche. Elle fut pré-
ée par un grand nombre de pioniers
d'autres ouvriers, afin de rendre pra-
ibles tous les chemins par leſquels on
oit paſſer.

Après qu'ils eurent été applanis, on vit
tir de Babylone ce magnifique cha-
t, dont l'invention & le deſſein ſe fai-
ent autant admirer, que les richeſſes
menſes qu'on y découvroit. Le corps
chariot portoit ſur deux eſſieux, qui
roient dans quatre roues faites à la
de de Perſe, dont les moieux & les
ons étoient dorés, & les jantes revê-
s de fer. Les extrêmités des eſſieux
ient d'or, repréſentant des muffles de
ns, qui mordoient un dard. Le cha-

* *J'aurois ſouhaité pou- m'expliquer en plu- rs endroits de cette deſ- tion d'une maniére plus ire & plus intelligible que je n'ai fait : mais cela ne m'a pas été poſſible, quoique j'aie eu recours aux lumiéres de perſonnes plus habiles que moi.*

riot avoit quatre timons ; & à chaque timon étoient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun, ensorte qu'il y avoit pour tirer ce chariot, soixante-quatre mulets..On avoit choisi les plus forts & de la plus haute taille. Ils avoient des couronnes d'or, & des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevoit un pavillon tout d'or, qui avoit douze piés de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre Ionique, embellies de feuilles d'acanthe. Il étoit orné au dedans de pierres précieuses, disposées en forme d'écailles. Tout autour régnoit une frange d'or en rézeau, dont les filets avoient un doigt d'épaisseur, où étoient attachées de grosses sonnettes, qui se faisoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voioit quatre bas reliefs.

Le premier représentoit Alexandre assis dans un char, & tenant à sa main un sceptre superbe : environné, d'un côté d'une troupe de Macédoniens armés, & de l'autre d'une pareille troupe de Persans armés à leur maniére. Devant eux marchoient les Ecuiers du Roi.

Dans le second on voioit des éléphans

harnachés de toutes piéces, portant sur le devant des Indiens, & sur le derriére des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troisiéme étoient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatriéme montroit des vaisseaux tout prêts à combattre.

A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or, qui sembloient la garder.

Aux quatre coins étoient posées des statues d'or massif, représentant des victoires avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avoit placé un trône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux *, qui avoient autour du cou des cercles d'or d'un pié & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes sacrées.

Au pié de ce trône étoit posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, & travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avoit sur ce

* *Le mot grec τραγέλαφος désigne une espéce de Cerf qui a de la barbe au menton comme les boucs.*

cercueil une étofe de pourpre bro
d'or.

Entre le trône & le cercueil étoien
armes du Prince, telles qu'il les po
pendant sa vie.

Le pavillon en dehors étoit aussi
vert d'une étofe de pourpre à fleurs
Le haut étoit terminé par une très gr
couronne d'or, composée comm
branches d'olivier. Le soleil qui dai
ses raions sur cette couronne, join
mouvement du chariot, la faisoit b
d'une lumiére étincelante, semblab
celle des éclairs.

On conçoit aisément que dans
longue marche le mouvement d'un
riot aussi chargé que celui-ci devoit
sujet à de grands inconvéniens. Afin
que le pavillon & tous ses accompa
mens, soit que le chariot descendî
qu'il montât, demeurassent toujours
la même situation malgré l'inégalité
lieux, & les violentes secousses qu
étoient inséparables; du milieu de
cun des deux essieux s'élevoit un axe
soutenoit le milieu du pavillon, & te
toute la machine en état.

Après le charioit marchoient les
darmes tous armés, & superbement v

On ne sauroit croire combien
cérém

émonie attira de monde, tant par le
ofond respect que l'on avoit pour la
moire d'Alexandre, que par la magni-
ence de cette pompe funébre, qui n'a-
it point encore eu son égale dans le
onde.

Il avoit couru une prédiction, que l'en-
oit où seroit enterré Alexandre devien-
oit le plus heureux & le plus florissant
toute la terre. Les Gouverneurs se dis-
oient l'un à l'autre un corps qui devoit
rter avec lui un si beau privilége. Per-
cas, par amour pour la patrie, vou-
t qu'on le portât à Ege en Macédoine,
ulture ordinaire de ses Rois. On pro-
sa encore d'autres lieux. L'Egypte l'em-
rta. Ptolémée, qui avoit des obliga-
ns si essentielles & si récentes au Roi
Macédoine, voulant signaler sa recon-
issance, partit avec une nombreuse
orte des troupes les plus lestes qu'il
t, pour aller au devant du convoi, &
vança jusqu'en Syrie. L'aiant joint, il
npécha qu'on ne le portât au temple de
ipiter Ammon, comme on en avoit
ssein. Le corps fut déposé d'abord dans
ville de Memphis, & de là conduit à
lexandrie. Ptolémée lui construisit un
mple magnifique, & lui rendit tous les
nneurs que l'antiquité payenne avoit

Ælian. li 12. cap. 64

coutume de rendre aux demi-dieux & aux Héros.

p. 133. Freinshémius, dans ses supplémens de
l'Auteur Tite-Live, raporte d'après Léon * l'A-
dans le fricain, que le tombeau d'Alexandre le
siécle. Grand subsistoit encore du tems de cet Auteur, & qu'il étoit révéré par les Mahométans comme le tombeau, non seulement d'un Roi illustre, mais d'un grand Prophéte.

Plut. in DANS LE PARTAGE qui s'étoit fait
Eumen. pag. des divers Gouvernemens de l'Empire
Diod. l. 18. d'Alexandre, Euméne avoit eu pour son
599. département la Cappadoce & la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont; & il étoit expressément porté par le Traité que Léonat & Antigone avec une grosse armée y conduiroient Euméne pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chasser le Roi Ariarathe. Cette résolution prise en commun d'envoier ainsi dans les divers départemens des troupes & d'habiles Capitaines, étoit l'effet d'une politique très judicieuse, afin que toutes les provinces conquises restassent sous la domination des Macédoniens, & que les peuples, se voiant sans maîtres, ne songeassent point à se remettre dans leur première liberté, & ne s'apprissent point les uns aux autres à secouer le nouveau joug des Grecs.

Mais ni Léonat ni Antigone ne se mi-
rent pas beaucoup en peine d'exécuter cet article du Traité ; & songeant chacun à leur intérêt & à leur aggrandissement particulier, ils prirent d'autres mesures. Euméne, ainsi abandonné par ceux qui devoient l'établir dans son Gouvernement, partit avec tout son équipage, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés, & avec toutes ses richesses, qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or ; & il se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous ses Conseils. En effet Euméne étoit un homme ferme, & la meilleure tête de tous les Capitaines d'Alexandre.

Quinze millions.

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce avec une grosse armée que Perdiccas voulut commander en personne. Ariarathe s'étoit préparé à faire une bonne défense. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuse cavalerie. Perdiccas le battit, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, & mit Euméne en possession de son Gouvernement. Il vouloit, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, & arrêter les séditions : conduite très sage, & absolument nécef-

ſaire dans la conjoncture d'un nouv
gouvernement, où tout fermente c
un Etat, & où tout eſt prêt à ſe ſoul
Diod. pag. Enſuite il s'avança pour châtier Iſaur
'5. Larande, villes de Piſidie, qui avo
maſſacré leurs Gouverneurs, & s'éto
révoltées. La derniére de ces villes p
d'une maniére bien étrange. Comme
ſe voioit hors d'état de réſiſter, & qu
n'eſpéroit aucun quartier du vainque
ſes habitans aiant enfermé dans leurs m
ſons leurs femmes, leurs enfans, le
peres & meres, & tout ce qu'ils avo
d'or & d'argent, y mirent le feu, & ap
avoir combattu comme des lions, ſe
térent eux-mêmes dans les flammes.
ville fut livrée au pillage: les ſoldats
aiant éteint le feu, y firent un grand
tin, car elle étoit remplie de richeſſes
Diod. pag. Delà Perdiccas ſe rendit en Cilicie
6-609. y paſſa l'hiver. Pendant le ſéjour qu'
fit, il forma le deſſein de répudier Ni
fille d'Antipater, qu'il avoit épouſée d
un tems où il croioit ce mariage u
pour ſes vûes. Mais depuis que la Rége
de l'Empire lui avoit donné un crédit
périeur, & fait naître de plus hautes eſ
rances, il ſe tourna d'un autre côté,
ſongea à épouſer Cléopatre ſœur d'A
xandre le Grand. Elle avoit été mariée

Alexandre roi d'Epire, & aiant perdu son mari dans les guerres d'Italie, elle ne s'étoit point remariée. Elle étoit alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoia Euméne lui en faire la proposition, & tâcher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fille du même pere & de la même mere, & fort chérie des Macédoniens, lui ouvroit le chemin à l'Empire par la faveur des Macédoniens qu'elle devoit naturellement lui procurer.

Antigone déméla son dessein, & entrevit que sa perte étoit un des articles sur lesquels on comptoit pour y réussir. Aussitôt il passa en Gréce, alla trouver Antipater & Cratére, qui étoient alors occupés à faire la guerre aux Etoliens, & leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils s'accommodérent aussitôt avec les Etoliens, & marchérent du côté de l'Hellespont, pour observer les mouvemens de leur nouvel ennemi. Et afin de fortifier leur parti, ils engagérent dans leur intérêt Ptolémée Gouverneur d'Egypte.

Cratére, un des plus distingués d'entre les Capitaines d'Alexandre, étoit le plus aimé & le plus estimé des Macédoniens. Alexandre, un peu avant de mourir, l'avoit chargé de conduire en Macédoine les dix mille vétérans qu'il y renvoioit à cause

de leur âge, de leurs blessures; ou de quelques autres infirmités qui les rendoient incapables de servir, & il lui avoit donné en même tems la charge de Vice-roi de Macédoine à la place d'Antipater, qu'il rappelloit auprès de lui à Babylone. Après la mort d'Alexandre, la Gréce, la Macédoine, & l'Epire aiant été données à lui & à Antipater conjointement, ils les gouvernoient ensemble: de son côté Cratére fit toujours ce que doit faire un bon & fidéle Associé; sur tout dans cette guerre, où la découverte des desseins de Perdiccas les mit dans la nécessité d'entrer.

Perdiccas renvoia Euméne dans sa province, non seulement pour y mettre tout en bon état, mais aussi en particulier pour avoir l'œil sur les mouvemens de Néoptoléme Gouverneur d'Arménie, son plus proche voisin, que Perdiccas soupçonnoit; & l'on verra que ses soupçons n'étoient pas sans fondement.

Plut. in Eumen. pag. 85.

Ce Néoptoléme étoit un homme plein d'un sot orgueil, & que les vaines espérances dont il se repaissoit avoient rendu d'une fierté insupportable. Euméne tâchoit de le ramener par la raison & par la douceur; & voiant que la Phalange des Macédoniens, commandée par Néoptolé-

me, étoit devenue très audacieuse & très insolente, il travailla à assembler un Corps de cavalerie qui pût la tenir en respect, & lui résister. Pour cet effet il donna toutes sortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de sa Cour auxquels il se fioit le plus, releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faisoit, les dressa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revûes, des exercices, & des mouvemens continuels. On fut fort surpris de voir qu'en si peu de tems il eût assemblé plus de six mille chevaux en état de bien servir.

Au printems Perdiccas aiant fait filer toutes ses troupes vers la Cappadoce, tint Conseil avec ses amis sur les opérations de la guerre qu'il entreprenoit. Le sujet de la délibération étoit de savoir s'il faloit aller d'abord en Macédoine contre Antipater & Cratére, ou en Egypte contre Ptolémée. Ce dernier parti l'emporta. Il fut arrété en même tems qu'Euméne, avec une partie de l'armée, demeureroit pour garder les provinces d'Asie contre Antipater & Cratére. Et afin de le mieux engager à servir la cause commune, Per- AN. M. 3 AV. J.C.

diccas ajouta à son Gouvernemen
provinces de Carie, de Lycie, & de
gie. Il le déclara aussi Généralissi
toutes les troupes qui étoient d
Cappadoce & dans l'Arménie, av
dre à tous les Gouverneurs de lui
Après cela Perdiccas prit la rout
gypte par Damas, & par la Palest
mena aussi les deux Rois mineur
cette expédition, pour couvrir s
seins de l'autorité roiale.

Plut. in Eumen. pag. 585-587. Diod. l. 18. 610.613.

Euméne n'oublia rien pour avo
bonne armée à opposer à Antipate
Cratére, qui avoient déja passé l'I
pont, & marchoient à lui. Ils essa
d'abord toutes sortes de voies p
détacher du parti où il étoit enga
lui promirent d'ajouter de nouvell
vinces à celles qu'il avoit déja. Ma
étoit trop ferme pour se laisser ébr
& pour manquer de parole à Per
Ils réussirent mieux auprès d'Alcé
de Néoptoléme. Ils engagérent l
mier, quoique frere de Perdiccas,
meurer neutre : & l'autre à se d
pour eux. Euméne chargea celui
passage, le battit, & lui enleva

a Quem (Perdiccam) etsi infirmum videbat, quod unus omnibus resistere cogebatur, amicum non deseruit, neque quàm fidei fuit *Cornel. Nep. in cap.* 3.

at ſon bagage. Il dut cette victoire à ſa
valerie, qu'il avoit formée avec tant
ſoin. Néoptoléme ſe ſauva avec trois
ns chevaux, & joignit Antipater & Cra-
re: le reſte de ſes troupes prit parti dans
lles d'Euméne.

Antipater entra en Cilicie, dans le
ſſein de paſſer en Egypte, & de ſecou-
Ptolémée, ſi ſes affaires le deman-
ient. Il détacha Cratére & Néopto-
ne avec le reſte de l'armée contre Eu-
ène qui étoit en Cappadoce. Il s'y don-
un combat conſidérable, dont Eu-
ène dut le ſuccès à une ſage & induſ-
euſe précaution qu'il prit, que Plutar-
e regarde avec raiſon comme le chef-
euvre d'un grand Capitaine. La répu-
ion de Cratére étoit très grande: &
puis la mort d'Alexandre la plupart des
acédoniens le deſiroient pour leur
ief, ſe ſouvenant que pour l'amour
eux, & pour ſoutenir leurs intérêts, il
oit encouru la diſgrace du Prince.
éoptoléme l'avoit flaté, que, dès qu'il
montreroit, tous les Macédoniens du
rti oppoſé ſe rangeroient ſous ſes dra-
aux. Euméne lui-même le craignoit
trêmement. Mais, pour éviter ce mal- Cornel. N.
ur qui auroit entraîné ſa ruine, il fit ſi cap. 3. &
en garder les avenues & les paſſages,

que ſon armée ignora abſolument contre qui on la menoit, aiant fait courir le bruit que c'étoit ſeulement Néoptoléme qui revenoit l'attaquer. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'oppoſa à Cratére aucun Macédonien, & défendit, ſous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut pour quelque raiſon que ce pût être.

Le premier choc fut très rude. Les lances volérent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratére ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour: car il tua pluſieurs ennemis de ſa main, & renverſa pluſieurs fois tout ce qui oſa lui faire tête. Enfin, bleſſé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de ſon cheval. Toute la cavalerie ennemie paſſa ſur lui ſans le reconnoitre: ce ne fut qu'à la fin qu'on ſut qui il étoit, lorſqu'il rendoit les derniers ſoupirs. A l'autre aile, Néoptoléme & Euméne, qui ſe haïſſoient tous deux perſonnellement, en étant venus aux mains, & leurs chevaux s'étant heurtés l'un contre l'autre, ils ſe prirent corps à corps, & leurs chevaux s'étant dérobés de deſſous eux, ils tombérent tous deux par terre. Là, comme des Athlétes acharnés l'un contre l'autre, ils ſe battirent lontems avec une eſpéce de

fureur & de rage, jusqu'à ce qu'enfin Néoptoléme reçut le coup mortel, & expira.

Euméne alors, étant remonté à cheval, poussa à son aile gauche, où il croioit que les ennemis tenoient encore ferme. Là, aiant appris que Cratére avoit été tué, il courut à l'endroit où il étoit, & le trouva qui expiroit. Il ne put refuser des larmes à la mort d'un ancien ami, qu'il avoit toujours estimé & considéré. Il lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la magnificence possible, & fit porter ses os en Macédoine pour être remis à sa femme & à ses enfans. Il gagna cette seconde bataille dix jours après la premiére.

Perdiccas étoit cependant entré en Egypte, & y faisoit la guerre à Ptolémée, mais avec un succès bien différent. Ptolémée, depuis qu'il avoit le Gouvernement de l'Egypte, s'étoit conduit avec tant de justice & de bonté, qu'il avoit gagné le cœur de tous les Egyptiens. Une infinité de gens, charmés de la douceur d'un Gouvernement si sage, étoient venus de la Gréce, & d'autres endroits, se ranger sous ses ordres. Ce double avantage le rendoit très puissant. L'armée même de Perdiccas avoit tant d'estime & de penchant pour Ptolémée, qu'elle n'alloit

Diod. l p. 613-6 Plut. Eumen. 587. Cornel. l cap. 5.

qu'à regret contre lui, & que plu
désertoient tous les jours pour all
joindre à ses troupes. Tout cela fit écl
le dessein de Perdiccas. Il y perdit n
la vie. Aiant malheureusement voulu
passer à son armée un bras du Nil qu
soit une île près de Memphis, &
perdu à ce passage deux mille hom
dont la moitié se noia, & l'autre fu
vorée par les crocodiles; les Macédor
mécontens jusqu'à la fureur de se vo
posés si mal-à-propos, se soulevérent
tre lui. Cent des principaux Offic
dont Pithon étoit le plus connu, l'
donnérent. Il fut égorgé dans sa t
avec la plupart de ses amis & d
confidens.

Deux jours après on reçut la no
de la victoire d'Euméne. Sans dout
si on l'eût sûe deux jours plutôt, elle a
arrété ce soulévement, & prévenu
volution dont il fut suivi bientôt a
& qui fut si favorable à Ptolémée,
tipater, & à tout leur parti.



§. IV. *La Régence est donnée à Antipater. Euméne assiégé par Antigone dans Nora. Siége & prise de Jérusalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Cassandre. Antipater, en mourant, nomme Polysperchon Régent à sa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puissant.*

DÈS LE LENDEMAIN de la mort de Perdiccas, Ptolémée passa le Nil, & entra dans le camp des Macédoniens. Il y justifia si bien sa conduite, qu'ils se déclarérent tous en sa faveur. Quand on reçut la nouvelle de la mort de Cratére, il sut si habilement profiter de leur affliction & de leur colére, qu'il leur fit faire un Décret, par lequel Euméne & cinquante autres du même parti furent déclarés ennemis de l'Etat Macédonien; & ce Décret autorisoit Antipater & Antigone à leur faire la guerre. Quoique ce Prince vît un penchant général à lui donner la Régence vacante par la mort de Perdiccas, il n'eut garde de prendre ce parti. Il voioit clairement que les pupilles n'avoient qu'un vain titre, précaire, & sans réalité: qu'ils ne pourroient jamais soutenir le poids de ce vaste Empire, ni

Diod. p. 616.

réunir ſous leur autorité tant de Gouverneurs accoutumés à l'indépendance : que par l'inclination & l'intérêt des Officiers autant que par la ſituation des affaires, tout tendoit à un démembrement inévitable : que tout ce qu'il pourroit acquérir en attendant, tourneroit au profit des pupilles : qu'en paroiſſant occuper le premier rang, il ne poſſéderoit en effet rien de fixe, de ſolide, & de propre : qu'après le tems de la Régence expiré, il ſe trouveroit ſans gouvernement, ſans établiſſement réel, ſans armée, ſans appui ni retraite ; pendant que tous ſes Collégues ſe verroient dans une poſſeſſion tranquille des plus riches provinces, & profiteroient ſeuls des conquêtes communes. Préférant donc à ce nouveau titre le poſte qu'il avoit, comme moins hazardeux & moins expoſé à l'envie, il fit tomber le choix ſur Pithon & ſur Aridée.

Le premier avoit commandé avec diſtinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il avoit ſuivi le parti de Perdiccas, juſqu'à la méchante manœuvre qu'il lui vit faire au paſſage du Nil, qui le lui fit abandonner, pour s'attacher à Ptolémée.

Pour Aridée, il n'eſt parlé de lui dans l'hiſtoire qu'à la mort d'Alexandre, où il paroit chargé du ſoin de ſes funérailles :

& nous avons vû comment après deux ans de préparatifs, il s'étoit acquitté de cette triste mais honorable fonction.

Cet honneur de la tutelle ne leur dura pas lontems. Eurydice, femme du roi Aridée, qu'on n'appellera plus désormais que Philippe, voulant se méler de toutes les affaires, & les Macédoniens l'aiant soutenue dans ses prétentions; les deux Régens furent si dégoutés de leur emploi, que quand ils eurent ramené l'armée à Triparadis en Syrie, ils s'en démirent volontairement: & il fut donné à Antipater seul.

Aussitôt qu'il s'en vit revêtu, il fit un nouveau partage des provinces de l'Empire, dans lequel il donnoit l'exclusion à tous ceux qui avoient été du parti de Perdiccas & d'Euméne, & rétablissoit tous ceux de l'autre qui avoient été dépossédés. Dans cette nouvelle division de l'Empire, Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie donnoit, comme je l'ai déja dit, une grande autorité, eut le Gouvernement de Babylone, & devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Pithon eut le Gouvernement *Strab.* de la Médie: mais Atropate, qui en étoit *pag. 52* Gouverneur, se maintint dans une partie du pays, & s'en fit Roi, sans vouloir re-

connoitre l'autorité des Macédoniens ; & cette partie de la Médie fut depuis appellée la Médie Atropaténe. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoia Antigone contre Eumène, & retourna en Macédoine. Il laissa son fils Cassandre, en qualité de Général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ses démarches.

A.M. 3683. *Joseph Ant. lib. 11. cap. 8.* Iaddus, le Grand-Prêtre des Juifs, mourut cette année, & Onias son fils lui succéda. Le Pontificat de ce dernier dura vingt & un ans. Je fais ici cette remarque, parce que dans la suite l'histoire des Juifs se trouvera fort mélée avec celle des successeurs d'Alexandre.

A.M. 3684. Av. J.C. 320. *Diod. l. 18. p. 619-621. Plut. in Eumen. pag. 588-590. Cornel. Nep. in Eumen. cap. 5.* Antigone se mit de bonne heure en campagne contre Euméne. Il se donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Euméne y fut battu, & y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahison d'Apollonide, un des principaux Officiers de sa cavalerie, qui gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni : car Euméne le prit, & le fit pendre sur le champ.

Il auroit pu, dans une occasion qui suivit de près la perte de cette bataille, se saisir des bagages d'Antigone, s'emparer

oütes ses richesses, faire un grand
ıbre de prisonniers; & sa petite trou-
évoroit déja des yeux un butin si con-
rable. Mais, soit crainte qu'une si
e proie n'amollît le cœur de ses sol-
;, contraints alors d'errer çà & là;
considération pour Antigone, qui
efois avoit été lié avec lui d'une ami-
particuliére, il fit donner avis sous
n au Commandant du danger qu'il
roit: & quand il fit mine d'attaquer
bagages, ils étoient en sureté.
uméne, depuis sa défaite, fut obligé
r se sauver, de changer presque con-
ıellement de retraite: & l'on admiroit
ranquillité & la constance qu'il fai-
paroitre dans cette vie errante & fu-
ve à laquelle il étoit réduit. Car, dit
tarque, il n'y a que l'adversité qui
te la grandeur d'ame dans tout son
, & qui fasse véritablement connoitre
ue sont & ce que valent les hommes;
ieu que souvent la prospérité couvre
ı voile apparent de grandeur leur pe-
sse réelle & leur peu de mérite. Eu-
ıe enfin, après avoir congédié presque
t ce qui lui restoit de troupes, se ren-
na avec cinq cens hommes, détermi-
à périr avec lui, dans le château de
ra, situé sur les frontiéres de la Cap-

padoce & de la Lycaonie, & qui étoit extrêmement fortifié, & il y soutint un siége d'un an.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison que le petit espace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées, & dans un terrain qui n'avoit pas plus de deux cens toises de circuit, où l'on ne pouvoit ni se promener, ni faire le moindre exercice; & où leurs chevaux ne pouvant presque se remuer, devenoient pesans & incapables de servir. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, (vingt & un piés) il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler ensuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux, il les suspendoit les uns après les autres avec de grandes sangles qu'il leur mettoit au poitrail, & qu'il passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moien de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de maniére qu'ils n'étoient appuiés que sur les piés de derriére, & que des piés de devant ils pou-

voient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefréniers leur donnant de grands coups de fouet, ces chevaux se tourmentoient si fort, & se donnoient de si violentes agitations pour appuier à plein leurs piés de devant, qu'ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice, très propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promtement & avec moins de peine. L'habileté d'un bon Général s'étend à tout, & paroit jusques dans les moindres choses.

Le siége, ou plutôt le blocus de Nora, n'empêcha pas Antigone de faire une expédition en Pisidie contre Alcétas & Attale. Le dernier fut fait prisonnier dans un combat, & l'autre tué par trahison dans une place où il s'étoit retiré. An. M. 368 Av. J.C. 31

Pendant que ceci se passoit en Asie, Ptolémée, voiant de quelle conséquence étoient la Syrie, la Phénicie, & la Judée, soit pour couvrir l'Egypte, soit pour attaquer par ce côté-là l'île de Cypre sur laquelle il avoit des vûes, résolut de se rendre maître de ces provinces, qui avoient pour Gouverneur Laomédon. Il envoia Diod. p. 621. 622.

Nicanor en Syrie avec une armée de terre; pendant qu'il alloit lui-même avec la flote attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit prisonnier, & se rendit maître de tout le dedans du pays. Ptolémée eut un pareil avantage sur la côte, de sorte qu'il se vit maître absolu de ces provinces. Un si rapide succès allarma les Princes qui lui étoient alliés. Mais Antipater se trouva trop éloigné, étant alors en Macédoine, & Antigone trop occupé contre Euméne, pour s'opposer à cet aggrandissement de Ptolémée, qui leur causoit beaucoup de jalousie.

Joseph. Ant. lib. 12. c. 1.

Après la défaite de Laomédon, les Juifs furent les seuls qui firent quelque résistance. Ils sentoient, comme ils le devoient, l'obligation du serment qu'ils avoient prété à leur Gouverneur; & ils étoient résolus à lui demeurer fidéles. Ptolémée entra en Judée, & forma le siége de Jérusalem. La place étoit si forte par sa situation avantageuse, & par les ouvrages de l'art, qu'elle auroit tenu lontems contre lui, sans la religieuse crainte qu'avoient alors les Juifs de violer la loi s'ils se défendoient le jour du Sabbat. Ptolémée ne fut pas lontems à s'en apercevoir; &, pour profiter d'un si grand avantage qu'ils lui donnoient, il choisit

e jour-là pour faire donner un assaut gé-
éral. Personne n'osant se défendre, il
'eut pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jérusalem & la Judée
ssez durement : car il en emmena plus de
ent mille habitans captifs en Egypte.
Dans la suite, considérant la fermeté avec
aquelle ils avoient gardé, & dans l'occa-
ion présente & dans beaucoup d'autres,
a fidélité qu'ils avoient jurée à leurs Prin-
ces & à leurs Gouverneurs, il les en trouva
d'autant plus dignes de sa confiance. Il
en choisit trente mille des plus distin-
gués & des plus propres pour le service ;
& leur donna la garde des places les plus
importantes de ses Etats.

Vers ce même tems, Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens souffroient avec peine la garnison qu'il avoit laissée dans leur ville, & ils avoient souvent pressé Phocion d'aller à sa Cour solliciter le renvoi de cette garnison. Il s'en étoit toujours défendu, soit qu'il désespérât d'y réussir, soit qu'il crût que le peuple, pour se contenir dans le devoir, avoit besoin d'être tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspiroit. Démade ne se montra pas si difficile. Il se chargea avec joie de la commission, & partit aussitôt avec son fils pour la Macé-

Diob. 18. pag. 6 626. Plut. Phoc. p. 7

doine. Il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plns triste pour lui. Antipater, comme je l'ai déja dit, étoit attaqué d'une violente maladie; & Cassandre son fils, maître absolu des affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivoit à Antigone dans l'Asie pour le presser de venir promtement se rendre maître de la Gréce & de la Macédoine, *qui ne tenoient plus*, disoit-il, *qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater. Dès que Cassandre les vit arriver à sa Cour, il les fit arréter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son pere, & si près de lui, que le sang rejaillit sur ses habits, & qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. On ne peut s'empécher de détester une cruauté aussi barbare que celle-là : mais on n'est guéres porté à plaindre un scélérat comme Démade, qui avoit dicté le Décret par lequel Démosthéne & Hypéride étoient condannés à mort.

Antipater mourut de sa maladie. En mourant, il pensa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit; & quoi-

ſſandre ſon fils les ſouhaitât fort,
endît à les remplir, il nomma
erchon Régent du Roiaume, &
rneur de Macédoine; (c'étoit le
ıcien des Capitaines d'Alexandre
:oient) & ſe contenta de lui aſſo-
ıſſandre.
e ſai s'il y a rien de plus grand ni
ɪ eſtimable que le trait que je viens
orter en peu de mots; il n'y a rien
ement de plus rare, & l'Hiſtoire
rnit peu d'exemples. Il s'agiſſoit de
r un Gouverneur à la Macédoine,
Régent à l'Empire. Antipater, qui
iſſoit l'importance de ces deux pla-
rut que ſon honneur & ſa propre
, mais plus que cela encore, l'in-
le l'Etat & la conſervation de la
:chie Macédonienne, demandoient
ıommât un homme d'autorité, &
:able par ſon âge, par ſon expé-
, par ſes ſervices. Il avoit un fils,
manquoit pas de mérite. Qu'il eſt
: difficile, mais qu'il eſt beau de
rcher dans un tel choix que le plus
& le plus capable de bien ſervir le

maître de son discernement pour r
justice à un mérite étranger, pour l
férer hautement à celui d'un fils, &
sacrifier au bien de l'Etat tous les
rêts de sa maison! L'Histoire a co
une parole de l'Empereur Galba, q
fera honneur dans tous les siécles.
guste [a], dit-il, *s'est choisi un suc
dans sa famille; & moi, dans tout
pire.*

Cassandre fut étrangement out
sanglant affront qu'il prétendoit lui
été fait par ce choix. Il pensoit e
comme la plupart des hommes, qu
en possession de regarder les charges
me héréditaires; qui se comptent
tout, & l'Etat pour rien; qui n'exam
pas ce que ces charges exigent, &
ont de quoi les remplir, mais si
conviennent à leur fortune. Cassa
ne pouvant digérer que son pere l
préféré un étranger, cabala pour se
un parti contre le nouveau Rége
s'assura de toutes les places qu'il pu
son Gouvernement, tant en Gréce
Macédoine; & il ne se proposoi
moins que de le déposséder de tout.

Diod, p. 630. Pour cet effet il tâcha d'engager

a Augustus in domo successorem quæsivit; ego, in Republica. *Tac. lib. 1. cap. 15.*

a parti Ptolémée & Antigone, qui tous
ux y entrérent par les mêmes vûes &
r les mêmes motifs. Ils avoient égale-
ent intérêt de détruire ce nouveau Ré-
ne, & d'abolir avec lui la Régence
me, qui les tenoit en brassiére, qui les
ertissoit continuellement de leur dé-
dance, qui leur reprochoit tacitement
spirer à la souveraineté, qui faisoit
jours vivre les droits des deux pu-
les, qui laissoit l'état de ces Gouver-
s incertain, & qui leur faisoit crain-
e sans cesse d'être un jour renversés.
us deux crurent pouvoir aisément
ssir dans leurs projets, si les Macédo-
ns étoient occupés chez eux à une
erre civile.

Antigone se trouvoit, par la mort
Antipater, le plus puissant de tous les
pitaines qu'Alexandre avoit laissés. Il
oit une autorité absolue sur toutes les
ovinces de l'Asie Mineure, avec le titre
Généralissime; & une armée de soi-
nte & dix mille hommes, & de trente
éphans, à laquelle il n'y avoit alors dans
mpire aucune puissance capable de ré-
ter. Il n'est pas surprenant qu'avec cette
périorité il formât le dessein d'englou-
la Monarchie toute entiére. Pour y
ssir, il commença par faire une réforme

dans tous les Gouvernemens des provinces de sa dépendance, déplaçant tous ceux dont il se défioit, & y mettant ses créatures. Il ôta ainsi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie & de l'Hellespont, & à Clitus celui de la Lydie.

Diod. l. 18. pag. 626. & 634. Corn. Nep. in Eumen. c. 6.

Polysperchon de son côté ne négligea rien de ce qui étoit nécessaire pour fortifier son parti. Il songea à rappeller Olympias, qui sous la Régence d'Antipater s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager avec elle l'autorité. Cette Princesse envoia un courier à Euméne, pour le consulter sur la proposition qu'on lui faisoit. Il lui conseilla d'attendre quelque tems, pour voir le train que prendroient les affaires. Que si elle se déterminoit à retourner en Macédoine, il lui recommandoit sur tout d'oublier les injures qu'elle prétendoit avoir reçues, de ne point gouverner avec hauteur, & de ne faire sentir aux autres son autorité que par des bienfaits, & non par de mauvais traitemens. Du reste il lui promit pour elle & pour la famille roiale un inviolable attachement. Olympias ne suivit en rien de si sages conseils. Elle se hâta de partir pour la Macédoine, & quand elle y fut arrivée, elle ne prit conseil que de sa passion, & du violent desir qu'elle avoit de dominer, & de se venger,

Polyſperchon, qui avoit beaucoup d'ennemis ſur les bras, travailla à s'aſſurer de la Gréce, dont il prévoioit que Caſſandre tâcheroit de ſe rendre maître. Il prit auſſi des meſures par raport aux autres parties de l'Empire, comme je le marquerai dans la ſuite.

Pour s'attacher les peuples de la Gréce, il fit un Décret par lequel il rappelloit les exilés, & rétabliſſoit toutes les villes dans leur ancienne liberté & dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des Lettres qui portoient, que le Roi leur rendoit leur démocratie & leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens, ſans diſtinction, étoient admis aux charges. C'étoit un piége qu'il tendoit à Phocion. Car voulant ſe rendre maître de la ville d'Athénes, comme cela parut bientôt après, il déſeſpéra d'en venir à bout, s'il ne trouvoit moien de faire chaſſer Phocion, qui avoit favoriſé & introduit l'Oligarchie ſous Antipater. Or il ne doutoit pas qu'il ne fût chaſſé, dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement ſeroient rétablis dans leurs anciens droits.

Diod. p. 631. 632.



§. V. *Phocion condamné à mort par les Athéniens. Cassandre se rend maître d'Athénes. Il y établit Démétrius de Phalére pour gouverner la République : sagesse de son gouvernement. Euméne sort de Nora. Différentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, & d'autres Chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée. Elle-même est mise à mort par ordre de Cassandre. Guerre de celui-ci contre Polysperchon. Rétablissement de Thébes. Euméne est trahi par ses troupes, livré à Antigone, & mis à mort.*

Diod. l. 18. p. 638-642. Plut. in Phoc. p. 755-758.

CASSANDRE, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athénes, y avoit envoïé Nicanor pour succéder à Menylle dans sa garde de la forteresse de Munychia, & bientôt après il s'étoit rendu maître du Pirée. Phocion, qui comptoit sur la probité & sur la fidélité de Nicanor, en quoi il se trompoit, avoit de grandes liaisons avec lui, & de fréquentes conversations, & c'est ce qui le rendit plus suspect que jamais au peuple.

Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polysperchon, qui venoit avec une grosse armée sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour

tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui étoit possible, en profitant de la division où elle étoit. Il s'y tint une assemblée tumultueuse, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge de Général. Démétrius de Phalére, & d'autres citoiens, qui appréhendoient le même sort, prirent promtement le parti de sortir de la ville. Phocion, qui avoit la douleur de se voir accusé de trahison, se réfugia vers Polyspérchon, qui le renvoia au jugement du peuple. On convoqua sur le champ l'assemblée, dont on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, ce qui étoit contre toutes les régles. Phocion, & les autres prisonniers, furent présentés au peuple. Les plus gens de bien, à ce spectacle, baissérent la vûe, & se couvrant la tête versérent des larmes en abondance. Quelqu'un aiant eu le courage de demander qu'on fit sortir de l'assemblée les esclaves & les étrangers, la populace s'y opposa, & se mit à crier qu'il faloit plutôt lapider ces partisans de l'Oligarchie, ces ennemis du peuple. Phocion entreprit plusieurs fois de plaider sa cause, & de se défendre, mais inutilement, & il fut toujours interrompu. C'étoit la coutume à Athénes que l'accusé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il se

trouvoit digne. Phocion dit à haute
qu'il se condannoit lui-même à la r
mais demanda qu'on épargnât les a
On fut aussitôt aux suffrages, &
commune voix on les condanna t
perdre la vie, & ils furent condui
cachot. Démétrius de Phalére, & que
autres, quoiqu'absens, furent enve
dans la même condannation. Les co
gnons de Phocion, attendris par l
mentations de leurs parens & de
amis, qui venoient les embrasser da
rues, & leur dire les derniers ad
marchoient en déplorant avec larme
malheureuse destinée. Mais Phocion
le même visage & la même conte
que lorsqu'il sortoit de l'assemblée
aller commander les armées, & q
Athéniens en foule l'accompagnoient
lui par honneur au milieu des louan
des acclamations.

Un homme du peuple, plus in
que les autres, vint par devant,
cracha au visage. Phocion ne fit q
tourner vers les Magistrats, & leu
Quelqu'un ne veut-il point empêch
homme de commettre des choses si indi
Quand il fut arrivé à la prison, quel
de ses amis lui aiant demandé s'il
quelque chose à mander à son fils

tertes, dit-il, *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens.* Après ces paroles, il prit la ciguë, & mourut.

C'étoit le jour d'une procession publique. En passant devant la prison, les uns ôtérent leurs couronnes de dessus leur tête; les autres jettant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes; & tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité & de religion, & qui n'avoient pas l'ame entiérement corrompue & aveuglée par la colére, ou par l'envie, trouvérent que c'étoit une grande inhumanité, & en même tems une grande impiété à la ville, de n'avoir pu s'abstenir de faire mourir dans une fête si solennelle un citoien [a] si généralement estimé, qu'on l'avoit surnommé, par admiration pour ses rares vertus, *l'homme de bien.* Cornel.

Punir [b] les plus grandes vertus comme des forfaits, & paier les services les plus importans par les traitemens les plus

a Ob integritatem vitæ Bonus est appellatus.

b Quid obest quin publica dementia sit existimanda, summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere? Quod cùm ubique, tum præcipuè Athenis intolerabile videri debet, in qua urbe adversùs ingratos actio constituta est..... Quantam ergo reprehensionem merentur, qui cùm æquissima jura sed iniquissima haberent ingenia, moribus suis, quàm legibus, uti maluerunt. *Val. Max. lib. 5. cap. 3.*

cruels, c'eſt un crime condannable en tout lieu, mais ſur-tout à Athénes, où il y avoit action contre les ingrats. Les réglemens de ſon ſage Légiſlateur ſubſiſtoient encore, mais pour la condannation de ſes citoiens, & pour montrer combien leurs mœurs étoient changées.

Les ennemis de Phocion, non contens du ſupplice qu'ils lui avoient fait ſouffrir, & trouvant qu'il manquoit encore quelque choſe à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que ſon corps ſeroit porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bucher ſes funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs ſur les terres de Mégare. Une Dame du pays, qui aſſiſta par hazard à ſes funérailles avec ſes ſervantes, lui éleva dans le même endroit un Cénotaphe, c'eſt-à-dire, un tombeau vuide, ſur lequel elle fit les effuſions accoutumées; & mettant dans ſa robe les os qu'elle recueillit avec grand ſoin, elle les porta la nuit dans ſa maiſon, & les enterra ſous ſon foier, en lui adreſſant ces paroles: *Cher & ſacré Foier, je te confie & je mets en dépôt dans ton ſein ces précieux reſtes d'un homme de bien. Conſerve-les fidélement pour les rendre un jour au tombeau de ſes ancêtres*

ınd les Athéniens seront devenus plus ʾes.

Quoique plusieurs autres jugemens irré-liers, tumultueux, injustes, cruels, dus à Athénes en différens tems contre vertueux citoiens, dûssent peutêtre ıs avoir préparés à celui dont je parle; est cependant toujours surpris de voir un peuple entier, dont il reste dans prit, après tant de belles actions, une nde & noble idée, soit capable d'une trange perversité. Mais il faut se souve- que désormais c'est la lie d'une vile ɔulace, sans honneur, sans probité, s régle, qui domine à Athénes. Ce n'est nt sans fondement que Platon & Plu-que pensent que le peuple, lorsqu'il n'a nt de guides ou qu'il ne les écoute s, qu'il est sans mords & sans frein qui etiennent, & qu'il est entiérement li- à ses caprices & à ses emportemens, t être regardé comme un monstre aveu-, furieux, intraitable, sanguinaire, t à passer dans un moment aux extré-és les plus funestes & les plus oppo-, & mille fois plus à craindre que les s cruels tyrans. Que pouvoit-on atten- d'un tel tribunal? Quand on est dé-niné à ne suivre que sa passion, à ne der aucune formalité, à violer ouver-

tement toutes les régles, le plus homme de bien, le plus juste, le plus innocent, succombe toujours sous les efforts d'une cabale ennemie & dominante. Socrate l'avoit éprouvé. Près de cent ans après, Phocion est traité de la même sorte.

C'est un des plus grands hommes que la Gréce ait portés, & qui avoit réuni en sa personne plus de sortes de mérites. Elevé dans l'école de Platon & de Xénocrate, il forma ses mœurs sur le plus parfait modéle de la vertu payenne, & y conforma toujours ses actions.

Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le désintéressement : l'extrême pauvreté où il mourut après tant de commandemens en est la preuve. Que d'occasions de s'enrichir à un Général toujours à la tête des armées, contre des ennemis riches & opulens, souvent dans des contrées abondantes, & qui sembloient inviter au pillage ! Il auroit trouvé de la bassesse à revenir de ses campagnes chargé d'autre chose que de la gloire de ses belles actions, & des bénédictions dont le combloient les peuples & les pays qu'il avoit épargnés.

Phocion, avec toute sa sévérité qui le rendoit en quelque maniére intraitable quand il s'agissoit des intérêts de la Ré-

publique, étoit dans le fond si doux & si humain, que ses ennemis même le trouvoient toujours disposé à les secourir. On auroit dit qu'il y avoit en lui un double homme, composé de qualités toutes différentes, & en apparence tout-à-fait opposées : l'homme public, armé de force, de fermeté, de zéle, quelquefois même d'une vive indignation, & d'une sorte de roideur, inflexible pour maintenir la discipline dans toute sa vigueur ; l'homme privé, plein de douceur, d'affabilité, de condescendance, de patience, & orné de toutes les vertus qui rendent le commerce de la vie agréable. Ce n'est pas un petit mérite, sur-tout pour un homme de guerre, de joindre ensemble ces deux personnages de telle sorte, que ni la sévérité nécessaire au bon ordre ne dégénére en dureté qui attire la haine, ni la douceur & l'indulgence en mollesse & relâchement qui attire le mépris.

On l'a fort loué d'avoir corrigé l'usage moderne de son pays, qui faisoit de la guerre & de la politique deux professions séparées, & d'avoir repris la maniére de gouverner d'Aristide & de Périclès, en réunissant en lui ces deux talens.

Persuadé que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat, sur-

tout dans un gouvernement républicain; il s'y exerça avec soin & avec un grand succès : la sienne étoit concise, solide, pleine de force & de sens, & ne s'écartant jamais du but. Il regardoit comme indigne d'un homme d'Etat, d'emploier un stile mordant & satyrique, & ne répondoit à ceux qui en emploioient un pareil contre lui que par le silence & la patience. Un Orateur l'aiant interrompu pour lui dire force injures, il le laissa parler tant qu'il voulut, puis reprit son discours froidement comme s'il n'avoit rien entendu.

Plut. de ger. ep. pag. 810.

C'est une chose bien glorieuse pour Phocion d'avoir été élu quarante-cinq fois Général par un peuple qu'il songeoit peu à ménager; &, ce qui est remarquable, d'avoir été élu toujours absent, sans l'avoir jamais demandé ni sollicité. Sa femme comprit bien quelle gloire c'étoit pour lui. Un jour qu'une Dame considérable d'Ionie qui l'étoit venue voir, & qui logeoit chez elle, lui montroit avec faste & complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses brasselets, elle lui dit d'un ton modeste : *Pour moi, mon seul ornement c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours élu Général des Athéniens.*

Sa vie réglée & frugale ne contribua

s peu à lui procurer une vieilleſſe ſaine
robuſte. Agé de plus de quatre-vingts
s il commandoit encore les armées, &
utenoit toutes les fatigues de la guerre
mme un jeune Officier.

Un des grands principes de la politi-
ıe de Phocion, c'eſt que la paix doit
:e le but de tout gouvernement ſage; &
ns cette vûe il s'oppoſoit à toutes les
erres ou imprudentes, ou ſans néceſſité.
craignoit même les plus juſtes & les
ıs néceſſaires, parce que toute guerre
ïoiblit & épuiſe un Etat, lors même
l'on remporte les plus grandes victoi-
; & qu'avec quelques avantages qu'on
commence, on n'eſt jamais ſûr de la
ır ſans être expoſé aux plus tragiques
ıverſemens de fortune.

Jamais les vûes domeſtiques ne balan-
rent dans ſon eſprit celles de l'intérêt
ıblic. Il refuſa conſtamment de ſollici-
r & d'agir en faveur de ſon gendre Cha-
:lès appellé en Juſtice pour rendre
ımpte des ſommes qu'il avoit reçues
Harpalus, & il lui dit alors ce beau
ot: *Je t'ai fait mon gendre, mais pour
oſes bonnes & honnêtes.* Il faut avouer
ıe les hommes de ce caractére paroiſ-
nt bien incommodes & bien inſuppor-
bles dans le commerce de la vie. Tou-

jours a pleins de difficultés quand on leur propose quelque affaire, ils ne savent point rendre service de bonne grace. Il faut toujours examiner avec eux si ce qu'on leur demande est juste, ou ne l'est pas. Les amis & les parens n'ont pas plus de pouvoir sur eux que les inconnus & les étrangers. Ils opposent presque toujours ou leur conscience, ou certains devoirs, à une ancienne connoissance, à la parenté, à l'avantage de leur famille. Voilà jusqu'à quelle délicatesse Phocion portoit la probité payenne.

On pourroit lui appliquer avec justice ce que Tacite dit d'un célébre Romain, c'est Helvidius Priscus. b Doué d'un solide génie comme lui, Phocion s'adonna d'abord à la philosophie, non pour couvrir son oisiveté du titre magnifique de

a Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, & minimè accipienda, cùm in ceteris peccatis, tum si quis contra remp. se amici causa fecisse fateatur. *Cic. de Amicit. n.* 40.

b Ingenium illustre altioribus studiis juvenis admodum dedit, non ut nomine magnifico segne otium velaret, sed quo firmior adversùs fortuita remp. capesseret. Doctores sapientiæ secutus est, qui sola bona quæ honesta, mala tantùm quæ turpia, potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis neque malis annumerant.... Civis, senator, maritus, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis: opum contemptor, rectè pervicax, constans adversùs metus. *Tacit. hist. lib.* 4. *cap.* 5.

fage ; mais pour entrer dans le maniement des affaires avec plus de force & de résolution contre les accidens imprévus. Il suivoit l'opinion de ceux qui ne reconnoissent d'autre bien ni d'autre mal que la vertu & le vice, & qui mettent tout ce qui est hors de nous, bien, puissance, noblesse, au rang des choses indifférentes. Bon ami, bon mari, bon sénateur, bon citoien, il remplissoit également tous les devoirs de la vie civile : ferme dans le bien jusqu'à une sorte de roideur, & méprisant la mort aussi bien que les richesses.

Voila une partie des grandes qualités de Phocion, qui auroient mérité une plus heureuse fin. Sa mort y mit le comble & le sceau. La constance, la douceur, l'oubli des injures qu'il y fit paroitre, sont au dessus de toutes ses autres louanges, & en relevent infiniment l'éclat, d'autant plus que désormais nous ne verrons plus rien de pareil dans la Gréce.

Sa patrie aveugle & ingrate ne reconnut que quelque tems après sa mort la faute qu'elle avoit commise. Les Athéniens lui élevérent une statue de bronze, & enterrérent honorablement ses os aux dépens du public : & ses accusateurs subirent la juste peine qu'ils méritoient.

Mais les Juges eux-mêmes n'en méritoient-ils pas une plus grande ? Ils punissent dans les autres leur propre crime, & s'en croient quittes pour une statue de bronze : prêts à commettre de nouveau la même injustice contre d'autres aussi innocens, qu'ils condannent pendant leur vie, & qu'ils ne s'avisent d'absoudre qu'après leur mort.

Id. l. 18. 642. Cassandre ne manqua pas de profiter du trouble qui étoit dans Athénes, & entra dans le Pirée avec une flote de trente-cinq vaisseaux que lui avoit donné Antigone. Les Athéniens voiant qu'ils n'avoient aucun secours à espérer, ordonnérent d'un commun consentement qu'on envoieroit à Cassandre des Députés, pour savoir à quelles conditions on pourroit faire la paix. On convint de part & d'autre, que les Athéniens demeureroient maîtres de la ville, des terres, de leurs revenus, & des vaisseaux : Quant à la Citadelle, il fut réglé qu'elle resteroit au pouvoir de Cassandre, jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre avec les Rois. Et par raport aux affaires de la République, il fut résolu que ceux qui posséderoient dix mines de revenu, qui font mille dragmes, auroient part au gouvernement : ce qui étoit la moitié moins que lorsqu'Antipa-

19 cens

ter se rendit maître d'Athénes. Enfin les Athéniens permirent à Cassandre de choisir un citoien tel qu'il lui plairoit pour gouverner la République. Démétrius de Phalére fut choisi pour remplir cette dignité, sur la fin de la troisiéme année de la CXV^e Olympiade. Et c'est du commencement de l'année suivante qu'il faut compter les dix ans de gouvernement que Diodore & Diogéne donnent à Démétrius.

Il gouverna la République en paix, & agit avec ses concitoiens d'une maniére pleine de douceur & d'humanité. Les Historiens conviennent qu'elle ne fut jamais mieux conduite que sous Cassandre. Le caractére de ce Prince paroissoit porté à la tyrannie : mais les Athéniens ne s'en ressentirent point. Quoique Démétrius, qu'il avoit donné pour Chef à la République, eût une espéce d'autorité souveraine, non seulement il n'abolit point la Démocratie, mais même il la rétablit. Il agissoit de telle façon, qu'on ne s'appercevoit point qu'il fût le maître. Comme il réunissoit dans sa personne l'homme d'Etat & l'homme de lettres, son éloquence douce & persuasive fit voir la vérité de ce qu'il disoit souvent, Que le discours avoit autant de force dans le

Strab. 9. pag. 3 Diog. L. in Deme

gouvernement, que les armes d
guerre. Son habileté dans la po
n'éclata pas moins. Car [a] il tira la
sophie spéculative de l'ombre & dé
tion des écoles, & fut la produ
grand jour, & la familiariser av
affaires les plus tumultueuses : e
qu'il n'étoit pas facile de trouver
qu'un qu'il eût excellé comme lui &
l'art du gouvernement, & dans l
des sciences.

Ce fut pendant ces dix années d
vernement qu'il acquit cette répu
qui l'a fait regarder comme un
grands hommes qu'Athénes a prod
augmenta les revenus de la Répub
& il embellit la ville d'Athénes
ces. Il s'appliqua à diminuer le luxe
dépenses qui n'étoient que pour l
Ainsi [b] il désapprouvoit celles qu'o
soit pour les théatres, les portiqu

a Mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum otioque, non modò in solem atque pulverem, sed in ipsum discrimen aciemque perduxit... Qui utraque re excelleret, ut & doctrinæ studiis, & regenda civitate princeps esset, quis facile præter hunc inveniri potest? *Cic. lib.* 3. *de Leg.* n. 15.

b Theatra, p
nova templa, ve
reprehendo propt
peium : sed docti
probant.... ut P
Demetrius, qui P
Principem Græciæ
perabat quòd tanta
niam in præclara i
pylæa conjecerit.
2. *de Offic.* n. 60.

nouveaux temples. Il blâmoit ouverte-
ent Périclès, d'avoir emploié une pro-
gieuse somme d'argent aux magnifiques
rtiques du temple de Pallas, qu'on
pelloit *Propylæa*. Mais, dans les fêtes *Plut. præcept. rei ger. p. 818*
bliques que l'antiquité avoit consa-
ées, ou lorsqu'à l'occasion de quelques
rémonies saintes le peuple vouloit faire
la dépense, alors il lui permettoit
ser de sa liberté & de ses richesses.

La dépense étoit excessive à la mort *Cic. de L. lib. 2. n. 66.*
s Grands, & la somptuosité & la ma-
ificence des sépulcres égaloient celles
i furent en usage à Rome du tems de
céron. Démétrius fit une loi pour abo-
cet abus passé en coutume. Il imposa
s peines contre ceux qui y contrevien-
oient, & ordonna que les cérémonies
gubres des funérailles se feroient la nuit.
fut défendu de mettre aucun ornement
x tombeaux, si ce n'étoit une colonne
ute de trois coudées, ou une simple
ble, *mensam*; & il commit un Magis-
t en particulier pour faire observer
tte loi.

Il fit aussi des loix pour régler les mœurs. *Diog. Laert.*
vouloit que les jeunes gens eussent à la
aison du respect pour leurs parens, dans
ville pour ceux qu'ils rencontroient, &
ur eux-mêmes lorsqu'ils étoient seuls.

Plut. in vit. Aristid. pag. 535. Les pauvres citoiens furent enco
jet de ses attentions. Il y avoit
Athénes quelques descendans d'A
ce Général Athénien, qui après
possédé les plus grandes charges
République, & gouverné lont
finances, mourut si pauvre, qu'i
que le public paiât les frais de se
tailles. Démétrius prit soin de ses
dans qui étoient pauvres, & leur
par jour une certaine somme po
subsistance.

Ælian. lib. 3. cap. 17. Ce fut ainsi, dit Elien, que se p
tems du gouvernement de Démét
Phalére; jusqu'à ce que l'envie, f
relle aux Athéniens, l'obligea de
d'Athénes, comme nous le diron
la suite.

Le témoignage avantageux que
teurs les plus estimés dans l'antiqui
dent, non seulement à ses rares tal
à son habileté dans le gouverne
mais à la sagesse de sa conduite &
vertu, est une pleine réfutation d
ce qu'Athénée, sur le raport de l'hi
Duris, dit de ses déréglemens; &
firme la conjecture de M. Bonam
croit que Duris, ou Athénée, ont
le compte de Démétrius de Phalé
qui ne convient qu'à Démétrius

'Antigone, à qui Elien attribue
ent les mêmes choses qu'Athé- *Tome VIII des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.*
e Duris. On peut voir la Disser-
M. Bonamy, dont j'ai fait un
ge.

nt la CXV[e] Olympiade Démé- *Athen. l. 6. pag. 272.*
halére fit faire le dénombrement
tans de l'Attique. On trouva
un mille citoiens, dix mille Ἀθηναίους.
, & quarante * mille domesti- μετοίκους. οἰκέτας.

iens à Polysperchon. Dès qu'il *Diod. l. 18. p. 643-646.*
s que Cassandre s'étoit rendu
Athénes, il ne tarda pas à l'y
ger. Mais, comme le siége traî-
ongueur, y aiant laissé une par-
a armée, il passa avec l'autre
éloponnése, pour forcer la ville
opolis à se rendre. Elle fit une
vigoureuse résistance, qui obli-
perchon de tourner ses soins &
ailleurs, où des besoins plus
l'appelloient. Il envoia Clitus
lespont, pour empécher les trou-
nies de passer d'Asie en Europe.
partit aussitôt du port d'Athé-
i l'attaquer, & fut vaincu près

porte μυριάδας quadraginta *e qui signifie* mille; *ce qui est visiblement une faute.* Il *faut lire sans doute* τέσσαρας quatuor myriadas. Quarante mille.

Plut. in vit. Ariftid. pag. 535. Les pauvres citoiens furent encore l'objet de ses attentions. Il y avoit alors à Athénes quelques descendans d'Aristide, ce Général Athénien, qui après avoir possédé les plus grandes charges de la République, & gouverné lontems les finances, mourut si pauvre, qu'il falut que le public paiât les frais de ses funérailles. Démétrius prit soin de ses descendans qui étoient pauvres, & leur assigna par jour une certaine somme pour leur subsistance.

Ælian. lib. 3. cap. 17. Ce fut ainsi, dit Elien, que se passa le tems du gouvernement de Démétrius de Phalére; jusqu'à ce que l'envie, si naturelle aux Athéniens, l'obligea de sortir d'Athénes, comme nous le dirons dans la suite.

Le témoignage avantageux que les Auteurs les plus estimés dans l'antiquité rendent, non seulement à ses rares talens & à son habileté dans le gouvernement, mais à la sagesse de sa conduite & à sa vertu, est une pleine réfutation de tout ce qu'Athénée, sur le raport de l'historien Duris, dit de ses déréglemens; & confirme la conjecture de M. Bonamy, qui croit que Duris, ou Athénée, ont mis sur le compte de Démétrius de Phalére, ce qui ne convient qu'à Démétrius Polior-

pour amortir par des maniéres hon-
&c prévenantes une jalousie, à la-
sa qualité d'étranger donnoit un
te plausible, quoiqu'il tâchât de ne
se l'attirer par lui-même.
is un obstacle, encore plus invinci-
semble, le tenoit en échec, & lui
t de cruelles inquiétudes. Antigéne
itame, qui commandoient les Argy-
es, croioient que c'étoit deshono-
nation que de se soumettre à un
er, & ils refusoient d'aller tenir le
il chez lui. De son côté il ne pou-
sans déroger aux droits de sa place,
éder sur ce point, & consentir à sa
lation. Une fiction ingénieuse le tira
arras, & il appella à son secours la
on, ou plutôt la superstition, motif
nt sur les esprits, & qui a presque
rs son effet. Il leur dit » qu'Alexan
, revétu de ses habits roiaux, s'étoit
aru à lui pendant son sommeil, &
l lui avoit montré une tente magni-
ement parée, dans laquelle il y avoit
rône, & qu'il lui avoit déclaré que
: qu'ils tiendroient le Conseil dans
e tente pour y délibérer de leurs
ires, il y seroit présent; qu'assis sur
rône il donneroit ses ordres à ses
itaines, & qu'il les conduiroit dans

» tous leurs desseins & dans toutes leu
» entreprises, pourvû qu'ils s'adressasse
» toujours à lui. « Il n'en falut pas dava
tage. Le profond respect pour la mémoi
du Prince, entraina tous les esprits. Il fi
arrêter sur le champ » qu'on dresseroit u
» tente magnifique, qu'on y éleveroit u
» trône, lequel seroit appellé *le trô*
» *d'Alexandre*; qu'on y placeroit s
» diadême, sa couronne, son sceptre,
» ses armes: que tous les matins tous l
» Chefs s'y rendroient pour lui offrir d
» sacrifices; qu'ils tiendroient le Cons
» près de ce trône, & qu'on recevroit l
» ordres au nom du Roi, comme viva
» encore, & prenant soin de son roiau
» me. « Il appaisa les disputes par
moien qui accommodoit tout le mond
Personne n'etoit mis au dessus des autre
chaque pretendant demeuroit dans to
ses droits, jusqu'à ce que de nouvea
évènemens en décidassent d'une manié
plus positive.

Diod. l. 18. Comme l'argent ne manquoit point
p. 638. Euméne, il eut bientôt levé un corps d
troupes assez considérable, & au printem
il eut une armée de vingt mille homme
Il n'en faloit pas davantage, avec Eu
méne à leur tête, pour jetter la terreu
parmi ses ennemis. Ptolémée vint par m

Euméne avoit su gagner les esprits,
t on avoit pris confiance en lui.
mena ces troupes si affectionnées
la Syrie & dans la Phénicie, pour
adre ces provinces, que Ptolémée
enlevées avec la derniére injustice.
arine de Phénicie, jointe avec ce
e Régent avoit déja de vaisseaux,
it rendu maîtres absolus de la mer;
eussent pu s'envoier réciproquement
ecours nécessaires. S'il eût pu réussir
ce dessein, ç'eût été un coup de par-
Mais la flote de Polysperchon aiant
ntiérement détruite par la faute de
us qui la commandoit, ce malheur
houer son projet. Antigone qui l'a-
battu, aussitôt après cette victoire,
ha par terre pour accabler Euméne
une armée beaucoup plus nombreuse
la sienne. Euméne se retira prudem-

vers Pithon Gouverneur de Médie, & vers Séleucus qui l'étoit de Babylone, pour les presser de se joindre à lui contre Antigone, & leur fit montrer les ordres des Rois qui le leur commandoient. Ils répondirent qu'ils étoient prêts d'assister les Rois : mais que pour ce qui le regardoit, ils ne vouloient rien avoir à démêler avec un homme qui avoit été déclaré ennemi public par les Macédoniens. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Un motif bien plus puissant les faisoit agir ainsi. S'ils avoient reconnu l'autorité d'Eumene, & qu'ils lui eussent obéi en se rendant auprès de lui, & en lui soumettant leurs forces ; ils auroient reconnu le pouvoir souverain du Régent, & de ceux qui étoient les maîtres de ces Rois pupilles, & qui se servoient de leur nom pour étendre leur propre puissance : & par une conséquence nécessaire, Pithon & Séleucus auroient avoué qu'ils ne tenoient leurs gouvernemens que de ces Rois, & qu'ils pouvoient en être dépouillés selon leur bon plaisir, & sur le premier ordre. Or c'étoit renverser d'un seul coup toutes leurs prétentions ambitieuses.

Presque tous les Officiers d'Alexandre, qui après sa mort avoient partagé entr'eux

de laisser affermir leurs usur-
outes ces mesures eussent été
s'ils eussent laissé prendre à
a ascendant sur eux, & un air
rité, jusqu'à leur donner des
faisoit à la vérité au nom des
s c'est ce qu'ils vouloient évi-
qui lui attira tant d'ennemis
traverses; outre qu'ils crai-
mérite & le génie supérieur
capable des plus grandes &
ifficiles entreprises. Il est cer-
tous les Capitaines d'Alexan-
le plus sage, le plus vaillant,
ne dans ses résolutions, & le
à tous ses engagemens. Car
ne l'a vû manquer à aucun,
s autres ne gardassent pas avec
délité la foi qu'ils lui avoient



Séleucus. Elle étoit campée dans une plaine près de l'Euphrate. Séleucus, en faisant couper les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Euméne fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ses troupes : & le lendemain il trouva le moien de faire une saignée à l'inondation, qui fit écouler l'eau, de maniére qu'il en sortit presque sans aucune perte.

Diod. l. 19. p. 662.-664. Plut. in Eumen.

Alors Séleucus fut obligé de faire une tréve avec lui, & de lui permettre de passer paisiblement sur les terres de sa province pour se rendre à Suse, où il alla mettre ses troupes dans des quartiers de rafraichissement, pendant qu'il faisoit solliciter de tous côtés les Gouverneurs des Provinces de la Haute Asie de lui envoier du secours: il leur avoit auparavant notifié les ordres des Rois. Ceux qu'il avoit chargés de cette commission les trouvérent tous assemblés, à l'issue d'une guerre qu'ils avoient faite de concert contre Pithon Gouverneur de Médie, & qu'ils venoient de terminer. Ce Pithon, faisant dans la Haute Asie précisément la même chose qu'Antigone dans la Basse, avoit fait mourir Philotas, & s'étoit emparé de son Gouvernement. Il en alloit faire autant à tout le reste, si l'on ne s'y fût opposé par

cette ligue, que l'intérêt commun fit faire contre lui. Peuceste, Gouverneur de la Province de Perse, fut celui à qui l'on donna le commandement en chef. Il battit Pithon, le chassa de la Médie, & l'obligea à aller à Babylone implorer la protection de Séleucus. Les Confédérés étoient encore tous au camp après cette victoire, quand la députation d'Eumène arriva. Ils se mirent aussitôt en marche du côté de Suse pour le joindre : non qu'ils fussent véritablement attachés au parti Royal ; mais parce qu'ils craignoient encore plus de se soumettre à Antigone victorieux, & actuellement à la tête d'une puissante armée, qui dépossédoit les Gouverneurs suspects, ou les réduisoit à l'état de simples Officiers amovibles & punissables à son gré.

Ils lui amenérent toutes leurs troupes, qui faisoient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Avec ce renfort, non seulement il se trouva en état de faire tête à Antigone qui venoit à lui, mais il lui étoit même beaucoup supérieur. La saison étoit trop avancée quand Antigone arriva sur les bords du Tigre, & il fut obligé d'entrer en quartiers d'hiver en Mésopotamie ; où, avec Séleucus & Pi- An. M. 36
thon qui étoient alors dans son parti, il Av. J. C. 3

cruautés qu'elle avoit exercées. Ils le firent, & après qu'on les eut ouis, elle fut condannée, quoiqu'absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. L'arrêt de mort ainsi prononcé, Cassandre lui fit proposer par quelques amis de se retirer à Athénes, promettant de lui fournir une galére quand elle voudroit pour l'y transporter. Son dessein étoit de la faire périr dès qu'elle seroit en mer, & de publier par toute la Macédoine que les dieux irrités de ses horribles cruautés l'avoient abandonnée à la merci des flots : car il craignoit un retour de la part des Macédoniens, & il vouloit rejetter sur la Providence ce que sa perfidie avoit d'odieux.

Soit qu'Olympias fût avertie du dessein de Cassandre ; ou que par un sentiment de grandeur, si naturel aux personnes de son rang, elle crût pouvoir calmer l'orage par sa présence seule, elle répondit fiérement qu'elle n'étoit point femme à prendre la fuite, & demanda à plaider sa cause dans l'assemblée publique, ajoutant que c'étoit la moindre grace qu'on pût accorder à une Reine, ou plutôt que c'étoit une justice qu'on ne pouvoit refuser aux personnes de la plus basse condition. Cassandre n'avoit garde d'y consentir, aiant tout lieu de craindre que le souve-

nir de Philippe & d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservoient un souverain respect, ne leur fit changer tout-à-coup de sentiment. Il envoia donc sur le champ deux cens soldats, dévoués à sa passion, pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir l'éclat de majesté qui partoit des yeux & du visage de la Princesse, & ils se retirérent sans avoir exécuté leurs ordres. Il falut emploier pour ce meurtre les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir, qui furent ravis de satisfaire leur vengeance particuliére en faisant leur Cour à Cassandre. Ainsi périt la fameuse Olympias, fille, sœur, femme, & mere de Rois, qui s'étoit à la vérité justement attiré une fin si tragique par tous ses crimes & toutes ses cruautés, mais qu'on ne peut voir périr ainsi, sans détester la scélératesse du Prince qui lui ôte la vie d'une maniére si indigne.

Cassandre se voioit déja un chemin ouvert & assuré pour monter sur le trône de Macédoine: mais il crut devoir prendre encore d'autres mesures pour s'y maintenir contre la vicissitude des tems, le caprice des Macédoniens, & la jalousie de ses compétiteurs. Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand, pouvant par sa nais- *Diod. l. p. 695*

ſance illuſtre & ſon autorité dans la Macédoine lui concilier l'amitié des Grands & des peuples du Roïaume, il eſpéra qu'en l'épouſant il ſe les attacheroit d'une maniére particuliére, par l'eſtime & le reſpect qu'il témoigneroit pour la famille roiale.

Il reſtoit encore un obſtacle à vaincre, ſans quoi Caſſandre auroit toujours paſſé pour un uſurpateur & un tyran. Le jeune Prince Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, étoit en vie. Il avoit été reconnu roi & légitime héritier du trône. Il faloit ſe défaire de cet héritier & de ſa mere. Caſſandre, [a] enhardi par le ſuccès du premier crime, étoit bien déterminé à y en ajouter un ſecond, qui devoit lui en faire tirer tout le fruit: mais la prudence vouloit qu'auparavant il preſſentît les Macédoniens ſur la mort d'Olympias. Car, s'ils ſe montroient inſenſibles à la perte de cette Princeſſe, l'on pouvoit s'aſſurer que celle du jeune Roi Alexandre & de Roxane ſa mere ne les toucheroit pas plus. Il jugea donc à propos de ne rien précipiter, & d'aller lentement & comme par degrés dans l'exécution de ſon projet. Il commença par les

a Haud ignarus ſumma ſcelera incipi cum periculo, peragi cum præmio. *Tacit.*

conduire avec une bonne escorte au
au d'Amphipolis sous la garde de
cias, Capitaine qui lui étoit entié-
it dévoué. Quand ils y furent arri-
on les dépouilla de tous les honneurs
ône, & ils n'y furent plus traités que
ne des personnes privées dont il étoit
rtant de s'assurer.

ıSuite, pour déclarer ouvertement
prétendoit agir en Souverain dans
ıcédoine, & pour rendre la mémoire
mpias encore plus odieuse, il fit
avec beaucoup de pompe & de ma-
:ence les obséques du Roi Philippe
ridée, & de la Reine Eurydice sa
ıe, qu'Olympias avoit fait égorger.
mmanda le deuil accoutumé dans
:rémonies, & fit porter leurs corps
ombeaux destinés à la sépulture des
, affectant par ces dehors d'une dou-
feinte de montrer du zéle pour la
le roiale, pendant qu'il étoit tout
pé du dessein de faire périr le jeune

Ces tombeaux étoient dans la ville d'Ege.

Peractis tristitiæ imitamentis. *Tacit.*

olysperchon, en conséquence des
elles qu'il reçut de la mort d'Olym-
& des mesures que prenoit Cassan-
pour monter sur le trône de Macé-
e, s'étoit sauvé de Naxie ville de
ıébie, où il étoit assiégé, & en

étoit sorti avec une très petite escorte, pour passer en Thessalie, & s'y joindre à quelques troupes d'Eacide, & de là en Etolie où il étoit fort considéré. Cassandre le suivit de près, & entra avec son armée dans la Béotie. On voioit les anciens habitans de Thébes errer çà & là sans demeure & sans retraite. Il fut touché du sort malheureux de cette Ville, autrefois si puissante, & qu'Alexandre avoit fait raser & détruire de fond en comble. Il entreprit, au bout de vingt ans, de la rétablir, & de lui rendre sa premiére splendeur. Les Athéniens s'offrirent de rebâtir une partie des murailles à leurs frais. Plusieurs villes & citoiens de la grande Gréce en Italie, de la Sicile, & de la Gréce proprement dite, y contribuérent volontairement par des sommes considérables d'argent. Ainsi, en très peu de tems, Thébes recouvra son ancienne opulence, & devint plus riche que jamais par les soins & la magnificence de Cassandre, qui en fut regardé avec raison comme le pere & le restaurateur.

Cassandre, après avoir donné ses ordres pour le rétablissement de Thébes, s'avança dans le Péloponnése contre Alexandre fils de Polysperchon, & fit marcher ses troupes droit à Argos, qui se ren-

dit ſans faire de réſiſtance. Toutes les villes des Meſſéniens ſuivirent ſon exemple, à la réſerve d'Ithome. Alexandre, effraié de la rapidité de ſes conquêtes, tâcha de les arrêter par un combat. Mais Caſſandre, qui étoit beaucoup inférieur en forces, ne voulut point hazarder une bataille, & jugea plus à propos de ſe retirer en Macédoine, après avoir laiſſé de bonnes garniſons dans les places qu'il avoit priſes.

Comme il connoiſſoit le mérite d'Alexandre, il eſſaia de le tirer du parti d'Antigone, & de ſe l'attacher, en lui offrant le Gouvernement général du Péloponnéſe, & le commandement des troupes qui s'y trouvoient. Alexandre n'héſita pas à accepter une offre ſi avantageuſe: mais il n'en jouit pas lontems, aiant été tué malheureuſement quelque tems après par quelques citoiens de Sicyone où il demeuroit actuellement, leſquels avoient conjuré ſa perte. Cette conſpiration n'eut pas les ſuites qu'ils en avoient attendues. Cratéſipolis femme d'Alexandre, dont le cœur n'avoit rien que de mâle & de grand, ne fut point conſternée à la vûe de cet accident funeſte. Chérie des ſoldats, honorée des Officiers qu'elle avoit toujours obligés & ſervis, elle prit le com-

Diod. l. pag. 705 708.

mandement des troupes, réprima l'insolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaisa tous les troubles que les séditieux avoient excités dans la ville, y rentra victorieuse, & la gouverna avec une sagesse qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

An. M. 3688. Av. J.C. 316. *Diod. lib. 19. p. 665-668.*

Pendant que Cassandre faisoit tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine, Antigone d'une autre part travailloit à se délivrer d'un dangereux adversaire. S'étant mis en campagne au printems, il se rendit à Babylone, où il grossit son armée des troupes que lui donnérent Pithon & Séleucus. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Euméne. Ce dernier, de son côté, n'avoit rien oublié pour le bien recevoir; & il se trouvoit fort supérieur à Antigone en nombre de troupes, & sur tout en habileté, quoique celui-ci n'en manquât pas : car, après Euméne, c'étoit assurément le meilleur Général & le plus habile Politique de son tems.

Diod. lib. 19. p. 669-672. Plut. in Eumen. pag. 591. 592.

Le malheur d'Euméne étoit que, l'armée qu'il avoit étant composée de différens corps que lui avoient amené les Gouverneurs des provinces, chacun de ces Gouverneurs prétendoit au comman-

ient en vrais Satrapes. Par a une am-
ı tout-à-fait mal entendue & mal
: , mais assez ordinaire aux Grands,
ioient que donner des repas somp-
, & y joindre toutes les amorces du
:, faisoit partie des devoirs d'un
ıe de guerre ; & mesurant le degré
ır mérite sur celui de leurs revenus
leurs dépenses, ils se flatoient qu'ils
nt acquis par là un grand crédit &
rande autorité sur les troupes, &
es avoient pour eux toute l'estime
ıte la considération possible.

ırriva une occasion qui dut bien les AN. M. 3689. AV. J.C. 315.
mper. Comme les soldats mar-
nt pour aller chercher l'ennemi,
ne, tombé dans une maladie dan-
se, se faisoit porter en litiére assez
de l'armée pour être plus éloigné
uit, à cause d'une grande insomnie



qui ne lui laissoit point de repos
ils eurent fait quelque chemin,
commencérent à apercevoir l'enn
paroissoit sur les hauteurs, ils s'a
tour court, & se mirent à crier
Eumene. En même tems i
leurs boucliers à terre, & décla
leurs Officiers qu'ils ne marc
jusqu'à ce qu'Euméne ne fût venu
commander. Il vint en toute d
dès que les esclaves qui le port
ouvrant des deux côtés les ridea
litiére, il tendoit la main aux so
qui marquoit sa joie & sa reconn
Dès que les soldats le virent, ils
rent en langage Macédonien, r
leurs boucliers, & les frapant av
piques, ils se mirent à jetter des
victoire, & à défier les ennemis,
ne craignant plus rien, puisqu'ils
leur Capitaine à leur tête.

Antigone, sur la nouvelle qu
que qu'Euméne étoit fort mal, &
faisoit porter en litiére à la queu
mée, venoit dans l'espérance que
maladie lui livreroit les ennemis
mains. Mais, lorsque s'étant avan
les reconnoitre, il eut vû leur be
ordonnance, la disposition de leur ar
cette litiére qu'on portoit de

Diod. p. ... Plut. Eum. 591.

tang, alors se prenant à rire avec de grands éclats selon sa coutume, il dit aux Officiers qui l'environnoient : *Voiez-vous cette litiére ? c'est elle qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre* ; & sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, & retourna en son camp.

Plutarque observe que les Macédoniens, dans cette occasion, firent connoitre très évidemment qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très propres à donner de magnifiques festins, & à bien ordonner de grandes fêtes : mais qu'ils estimoient Euméne seul capable de conduire une guerre, & de bien commander une armée. Réflexion solide & sensée, qui donne lieu à bien des applications, & qui fait toucher au doit le mauvais goût pour la gloire, & le peu de jugement des Officiers & des Commandans qui ne songent à se distinguer à l'armée que par la magnificence des repas, & qui font consister leur principal mérite à l'emporter sur tous les autres en luxe, & souvent à se ruiner gratuitement par de si folles dépenses ! Je dis gratuitement : car personne ne leur en fait gré, & l'Etat en est plus mal servi.

Les deux armées s'étant séparées sans combat, campérent à trois stades l'une de l'autre, une riviére & des ravins entre

Diod. p.

Trois toises.

deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit mangé, Antigone envoia des Ambassadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Euméne, pour les porter à quitter Euméne, & à se rendre à lui, leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejettérent ses propositions, & renvoiérent les Ambassadeurs en leur faisant de grandes menaces s'ils osoient jamais leur faire de pareilles propositions. Euméne, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien. » Un jour un lion, » devenu amoureux d'une jeune fille, la » demanda en mariage à son pere. Celui-» ci répondit qu'il tenoit cette alliance » à grand honneur, & qu'il étoit prêt à » lui donner sa fille; mais que ses grands » ongles & ses dents tranchantes lui fai-» soient peur, & qu'il craignoit qu'après » son mariage, sur la moindre querelle » qui surviendroit dans leur ménage, il » ne les appliquât sur sa fille un peu trop » rudement. Le lion, qui étoit passionné » pour la jeune fille, se fit arracher sur » l'heure les ongles & les dents : après » quoi le pere prit un bâton, & se défit » du prétendu gendre. Voilà, ajouta-t-il, » ce que prétend Antigone. Il vous fait

[?]ne perdit de son infanterie trois mille sept cens hommes, & de sa cavalerie cinquante-quatre : il eut plus de quatre mille hommes de blessés. Euméne perdit cinq cens quarante hommes de pié, très peu de cavaliers; & eut plus de neuf cens hommes de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Euméne. Mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fit, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le sceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigone qui y revint, & ensevelit ses morts. Le lendemain Euméne envoia demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funébres avec toute la magnificence possible.

Dans cette cérémonie arriva une dispute fort singuliére. Parmi les morts se trouva un Officier Indien, qui avoit amené avec lui ses deux femmes, dont il avoit épousé l'une tout récemment. La loi du pays, & l'on prétend qu'elle subsiste encore, ne permettoit pas à une femme de survivre à son mari; & si elle refusoit d'être brulée avec lui sur son bucher, elle étoit deshonorée pour toujours, obli-

Diod. p. 678-680.

gée de demeurer veuve tout le reste de sa vie, & condannée à une sorte d'excommunication, ne pouvant plus assister aux sacrifices ni à aucune autre cérémonie de religion. La loi ne parloit que d'une seule femme. Ici il s'en trouvoit deux, dont chacune prétendoit devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faisoit valoir son droit d'antiquité. La jeune répondoit que la loi même donnoit exclusion à sa rivale; parce qu'actuellement elle étoit grosse. En effet la chose fut ainsi jugée. La premiére se retira fort triste, baignée de larmes, déchirant ses habits, s'arrachant les cheveux, comme s'il lui étoit arrivé un grand malheur. L'autre au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un nombreux cortége de parens & d'amis, parée de ses plus riches ornemens comme dans un jour de noces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir distribué ses pierreries & tous ses bijoux à ses parens & à ses amis, & leur avoir dit les derniers adieux, placée sur le bucher par la main de son propre frére, elle expire au milieu des louanges & des acclamations de presque tous les spectateurs; quelques-uns pourtant, dit l'Historien, traitant d'inhumanité & de barbarie une si étrange coutume. C'étoit,

en

un effet, un véritable homicide, contraire aux loix les plus inviolables de la nature, qui défendent d'attenter sur sa propre vie, d'en disposer selon son caprice, d'oublier qu'elle n'est qu'un dépôt qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel sacrifice dût entrer dans les marques de respect & d'amitié que l'on doit à un mari, c'étoit en faire une idole sanguinaire & impie que de lui immoler de si précieuses victimes.

Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés : la Perse & la Médie en furent le théatre. Les marches & les contremarches firent parcourir aux armées ces deux grandes provinces. On emploia de part & d'autre toute l'adresse, la ruse & les stratagémes que peut fournir la plus grande capacité, jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoiqu'Euméne eût une armée mutine & très malaisée à gouverner, il remporta néanmoins pendant cette campagne plusieurs avantages sur les ennemis : & quand il fut question d'entrer dans des quartiers d'hiver, Euméne eut encore l'habileté de prendre les meilleurs dans la province de Gabéne, & d'obliger Antigone à en aller chercher dans le Nord en Médie, où l'on

Diod. l. p. 680-684

ne pouvoit arriver qu'après vingt-cinq jours de marche.

Diod. pag. 684-688. Plut. in Eumen. pag. 592. Corn. Nep. cap. 8-12.

Les troupes d'Euméne étoient si peu soumises, qu'il n'y eut pas moien de les obliger à se tenir assez proche les unes des autres pour se rassembler promtement en cas de besoin. Elles voulurent absolument des quartiers fort éloignés, & qui occupoient toute l'étendue de la province, afin d'être plus commodément, & d'y avoir tout en plus grande abondance. Enfin ces troupes étoient si écartées, qu'il leur faloit plusieurs jours pour se rassembler en corps. Antigone, qui en fut informé, vint au cœur de l'hiver de fort loin, dans l'espérance de tomber inopinément sur ces différens corps ainsi dispersés.

Mais Euméne n'étoit pas homme à se laisser surprendre. Il avoit eu la précaution d'envoier en divers endroits des espions sur des dromadaires, l'animal de tous le plus léger, pour être instruit à propos de tous les mouvemens de l'ennemi, & les avoit si bien placés, qu'il eut avis de cette marche avant qu'Antigone pût arriver à aucun de ses quartiers : ce qui lui donna le moien de sauver l'armée par un stratagéme, lorsque tous les autres

.ux la regardoient déja comme per-
fit poster sur les montagnes du
où venoit l'ennemi, les troupes qui
vérent les plus à portée ; & la nuit
e il leur fit allumer un aussi grand
e de feux, que si toute l'armée y
campée. Antigone eut aussitôt avis
gardes avancées, qu'on voioit ces
ıns un grand éloignement. Il crut
néne y étoit campé avec toutes ses
;, & en état de le recevoir. Pour
exposer son armée fatiguée par ses
s marches à une action avec des
ı fraîches, il fit alte, afin de don-
es gens le tems de se remettre un
: Euméne eut par là tout le tems
ire pour assembler ses forces avant
nnemi fût sur lui. Alors Antigone
que son coup étoit manqué, plein
ıleur de s'être laissé ainsi abuser,
d'en venir à une bataille.
troupes d'Euméne s'étant toutes
ɔlées auprès de lui, admiroient sa
prudence & sa grande habileté, &
ent qu'il les commandât seul. Les
apitaines des compagnies des Argy-
s, Antigéne & Teutame, au dé-
de cette distinction qui lui étoit
euse, résolurent de le faire périr,
aînérent dans leur complot la plu-

part des Satrapes & des premiers
ciers. L'envie est une maladie qui se
rit rarement, & que les remédes mê
pour l'ordinaire, ne font qu'aigrir.
tes les précautions de sagesse, de n
ration, de condescendance qu'Eu
avoit emploiées, ne purent amolli
cœurs barbares, ni éteindre leur jal
Pour l'appaiser, il auroit falu qu'
renoncé à son mérite & à sa vertu
en étoient la seule cause. Il plaignoi
vent en lui-même son malheur, d'
à vivre, non parmi des hommes, c
il, mais parmi des bêtes féroces. On
déja formé plusieurs conspirations c
lui, & il se voioit tous les jours expc
même danger. Pour en détourner l'
s'il étoit possible, il avoit imaginé
prunter, sous différens prétextes d
soins pressans, des sommes considér
de ceux qui paroissoient les plus dé
contre lui, afin de les retenir au n
par la vûe de leur propre intérêt, &
la crainte de perdre les sommes qu'i
avoient prêtées, s'il venoit à périr.

Ici les ennemis, determinés absolu
à le perdre, tinrent Conseil pour dé
rer où, quand, & comment ils exé
roient leur entreprise. Ils convinrent
qu'il faloit se servir de lui pour la ba

qu'on étoit prêt de livrer, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudame qui commandoit les éléphans, & Phédime allérent sur le champ raporter à Euméne cette résolution : non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prété. Il les remercia, & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité.

Etant rentré dans sa tente, il fit son testament, déchira & brula tous ses papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations & aux calomnies. Après avoir ainsi disposé de ses affaires, & se trouvant seul, il délibéra en lui-même sur le parti qu'il avoit à prendre. Mille pensées, toutes contraires & opposées, se présentoient à lui. Devoit-il se fier à des Officiers & à des Généraux qui avoient juré sa perte ? Ne lui étoit-il pas permis d'emploier contr'eux le zéle & l'affection des soldats qui lui étoient inviolablement attachés ? Mais le parti le plus sûr ne seroit-il pas d'aller, en traversant la Médie & l'Arménie, se jetter dans la Cappadoce lieu de sa résidence, pour y trouver un asyle assuré ? Ou plutôt ne

pourroit-il pas, pour se venger
traîtres, les abandonner au mil
combat, & livrer la victoire aux
mis ? Car, dans une situation si d
rée, que ne vient-il point dans l'e
un homme que des perfides pousse
derniéres extrémités ? Mais cette d
pensée lui fit horreur, & résolu d
son devoir jusqu'au dernier soupir,
combattre jusqu'à la fin pour son
qui lui avoit mis les armes en m
abandonna son sort, dit Plutarqu
volonté des dieux, & ne songea pl
préparer ses troupes au combat.

Il avoit trente-six mille sept cen
mes de pié, plus de six mille cheva
cent quatorze éléphans. L'armée
gone étoit composée de vingt-deu
hommes de pié, de neuf mille c
avec quelque cavalerie Médoise,
soixante-cinq éléphans. Antigone
sa cavalerie sur les deux ailes, son
terie au centre, les éléphans sur ur
miére ligne tout le long du fron
bataille, & remplit de soldats arm
légére les vuides qui se trouvoien
les éléphans. Il donna le comman
de l'aile gauche à Pithon, celui
droite à Démétrius son fils, & il
lui-même y combattre en person

'élite de ses troupes. Euméne rangea son armée à peu près de la même sorte, se plaça à l'aile gauche avec ce qu'il avoit de meilleures troupes pour faire tête à Antigone, & laissa le commandement de la droite à Philippe.

Avant le combat, il exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car, pour sa Phalange & les Argyraspiles, bien loin qu'ils eussent besoin qu'il les excitât, ils étoient les premiers à l'encourager, en l'assurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient servi sous Philippe & sous Alexandre, tous vieux athlétes, couronnés cent fois dans les combats, jusques-là toujours invincibles, & qui n'avoient jamais été battus dans aucune action. C'est pourquoi allant tête baissée charger les troupes d'Antigone, ils crioient à ces soldats : *scélérats que vous êtes, c'est contre vos peres que vous combattez ;* & se jettant sur eux avec furie, ils enfoncérent cette infanterie, aucun des bataillons n'aiant pu soutenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en piéces.

Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrain sabloneux, le mouvement des hommes

& des chevaux y avoit élevé de si grands tourbillons de poussiére, qu'on ne voioit pas à trois pas de soi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de sa cavalerie supérieure à celle des ennemis, & leur enleva tout leur bagage sans qu'on s'en aperçût. En même tems il enfonça la cavalerie ennemie, Peuceste qui la commandoit, & qui jusques-là avoit donné mille preuves de bravoure, aiant lâché le pié, & entraîné avec lui tous les autres. Euméne fit de vains efforts pour les rallier : la déroute fut entiére de ce côté-là, comme l'avantage avoit été complet de l'autre. La prise du bagage valut plus à Antigone, que la victoire à Euméne. Car les soldats de ce dernier trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes & leurs enfans, au lieu d'emploier leurs épées contre l'ennemi pour les recouvrer, ce qui leur auroit été facile, & de quoi Euméne leur répondoit, ils tournérent toute leur furie contre leur propre Général.

Aiant pris leur tems, ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée, & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derriére le dos. Dans cet état, ils le font passer au travers de la Phalange Macédonienne rangée en haie sous les armes, pour aller le

moins la liberté à une des elle me rendra le service que refusez. A cette condition, je délivre & vous absous de toutes ... que vous pouvez craindre de ...geance des dieux pour le crime ...ous commettez à mon égard. « ... sa marche, pour éviter ces sortes ...ophes, qui pouvoient réveiller ...on des troupes.

... celles d'Antigone étoient for... rencontre, & il ne restoit pres... ...sonne dans son camp. Quand cet ... prisonnier y fut arrivé, Antigone ...pas le courage de le voir, parce que ...sence seule étoit un sanglant repro... contre lui. Comme ceux à qui il l'a... donné en garde lui demandoient ...ment il vouloit qu'on le gardât : *...me un éléphant*, leur dit Antigone,

quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtat ses fers les plus pesans, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir, & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entiéres, & de lui porter tous les rafraichissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigone fut quelque tems en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette amitié réveilla quelques sentimens de bonté pour lui, qui combattirent pendant quelque tems contre son intérêt. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur, souhaitant avec passion, par pure générosité, qu'on sauvât la vie à un si brave homme. Mais Antigone, qui connoissoit sa fidélité inflexible pour la famille d'Alexandre, sentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, & combien il étoit capable de rompre toutes ses mesures s'il échapoit de ses mains, n'osa pas lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défît de lui dans la prison.

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de son siécle en tout genre, & des plus dignes de succéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne

i étoit peutêtre pas inférieur en mérite: ritablement brave sans témérité, & udent sans foiblesse. Issu d'une basse issance dont il ne rougissoit point, il vança par dégrés jusqu'aux premiéres ıces, & auroit pu aspirer au trône s'il oit eu ou plus d'ambition, ou moins probité. Dans un tems où les brigues les cabales, animées par le motif le ıs capable de remuer le cœur humain, veux dire l'envie de régner, ne conissoient ni sincérité ni bonne foi, ne pectoient ni les liaisons du sang ni les ɔits de l'amitié, & fouloient aux piés loix les plus sacrées; Euméne conserva ıjours pour la famille roiale un attaement & une fidélité inviolables, que lle espérance, nulle crainte, nul rensement de fortune, nulle élévation ne rent jamais ébranler. Et c'est ce carace-là même de probité qui blessoit ses llégues. Car [a] il arrive souvent que la tu s'attire des inimitiés & des haines, rce qu'elle semble faire des reproches ceux qui pensent autrement, & leur ɔntrer leurs défauts de trop près.

Il possédoit toutes les qualités guerrié-

[a] Industriæ innocentiæ- : quasi malis artibus ensi.... Etiam gloria ac virtus infensos habet, ut nimis ex propinquo diversa arguens. *Tacit.*

res dans un souverain degré : la science militaire, le courage, la prévoiance, la fermeté d'ame, une fécondité merveilleuse de ruses, de stratagémes, de ressources dans les périls les plus inopinés & dans les conjonctures les plus desespérantes. Mais je mets au dessus de tout cela un caractére de probité & les sentimens d'honneur qui dominoient en lui, & qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont j'ai parlé.

Un mérite si éclatant, si universel, & en même tems si modeste, qui devoit exciter l'estime & l'admiration des autres Commandans, ne servit qu'à les irriter, & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux personnes d'une grande qualité! Ces Satrapes, pleins d'eux-mêmes, voioient avec un œil jaloux, & avec une sorte d'indignation, qu'un Officier sans naissance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, étoit arrivé par degrés jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croioient n'être dûes qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient issus d'une ancienne & illustre famille. Comme si la vraie noblesse ne consistoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Nobilitas sola est atque unica virtus. Juvenal.

Antigone & toute l'armée célébrérent les funérailles d'Eumène avec magnificen-

te, & lui rendirent les plus grands honneurs, sa mort aiant éteint l'envie, & toute crainte. Ils envoiérent ses os & ses cendres dans une urne d'argent à sa femme & à ses enfans en Cappadoce : foible dédommagement pour une veuve & pour des orphelins désolés !

§. VI. *Séleucus, Ptolémée, Lysimaque & Cassandre, forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enléve à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & se rend maître de Tyr après un long siége. Démétrius, fils d'Antigone, commence à se faire connoitre dans l'Asie Mineure. Il perd une premiére bataille, en gagne une seconde. Séleucus se rend maître de Babylone. Traité de paix entre les Princes qui est rompu sur le champ. Cassandre fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mere. Hercule, autre fils d'Alexandre le Grand, est tué aussi par Polysperchon avec sa mere Barsine. Antigone fait mourir Cléopatre sœur du même Alexandre. Révolte d'Ophellas dans la Libye.*

ANTIGONE se regardant déformais comme le maître de l'empire d'Asie, pour se le mieux assurer fit une réforme dans

AN. M. 36[illegible]
Av. J.C. 3[illegible]
Diod. l. [illegible]
p. 689-6[illegible]
& 697. 69[illegible]

de Médie, & Antigéne Général de
raſpides, furent du nombre de c
niers. Il avoit auſſi mis Séleucus G
neur de Babylone ſur la liſte des pr
mais il ſe ſauva, & s'alla mettre
protection de Ptolémée en Egypte
les Argyraſpides qui avoient trahi
ne, il les envoia dans l'Arachoſi
province de l'Empire la plus élo
& donna ordre à Syburtius qui e
Gouverneur, de faire en ſorte q
périſſent tous, & que pas un ne
nât en Gréce. La juſte horreur qu
de la maniére lâche dont ils avoien
leur Général, n'eut pas peu de
cette réſolution, quoiqu'il jouît ſa
pule & ſans remords du fruit de le
hiſon. Une raiſon encore plus fo
détermina à prendre ce parti. Ces
étoient mutins, intraitables, licen

éleucus sut si bien représenter à Pto- An. M. 3690. Av. J C. 314. Diod. pag. 698-700.
:e la puissance formidable d'Anti-
:, qu'il l'engagea dans une ligue avec
naque & Cassandre, qu'il avoit aussi
'aincus, par les exprès qu'il leur
: envoiés, du danger qu'ils avoient
indre de la part de ce Prince. Anti-
: s'étoit bien douté que Séleucus ne
queroit pas de les solliciter à pren-
les mesures contraires à ses intérêts;
avoit envoié à chacun des trois, des
ıassadeurs pour renouveller la bonne
ligence avec eux par des assurances
on amitié. Quel fond pouvoit-on
sur des assurances d'amitié d'un per-
qui venoit de dépouiller ou de faire
rir tant de Gouverneurs par la seule
tion de régner seul aux dépens de
ses Collégues? Aussi les réponses
reçut, lui firent assez comprendre
faloit se préparer à la guerre; & là
s il quitta l'Orient, & se rendit dans
ilicie, portant avec lui des trésors
dérables qu'il avoit tirés de Baby-
& de Suse. Là il fit de nouvelles le-
, mit ordre à diverses affaires dans
rovinces de l'Asie Mineure, & mar-
ensuite vers la Syrie & vers la Phé-
.

ın dessein étoit de les enlever à Pto- Diod. pag.

lémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étoient absolument nécessaires dans la guerre qu'il alloit avoir avec les Confédérés. Car, sans être maître de la mer, & avoir du moins les ports & les vaisseaux des Phéniciens à sa disposition, il ne pouvoit espérer aucun succès contr'eux. Il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avoit déja emmené en Egypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas même sans peine qu'Antigone se rendit maître des ports: car Tyr, Joppé, & Gaza firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux derniéres de ces villes: mais pour réduire Tyr, il lui falut un tems considérable.

Cependant, comme il étoit maître de tous les autres ports de Syrie & de Phénicie, il y fit aussitôt travailler à construire des vaisseaux. On fit abbattre pour cela une infinité d'arbres sur le mont Liban, qui étoit rempli de cédres & de cyprès d'une beauté & d'une hauteur extraordinaires, & on les transporta dans les différens ports où l'on devoit travailler, ce qui occupa plusieurs milliers d'hommes. Enfin, avec les vaisseaux qui lui vinrent de Cypre, de Rhodes, & de quelques

s villes avec lesquelles il avoit fait
ce, il se trouva une flote considé-
, qui le rendit maître de la mer.
: qui contribua à redoubler son ar-
pour cet ouvrage, fut un affront
ui avoit fait Séleucus. Pendant qu'il
occupé au siége de Tyr, Séleucus,
une flote de cent voiles que Ptolé-
ui avoit prêtée, y vint passer à la
e son armée pour le braver. Et en
cette insulte avoit beaucoup décou-
ses troupes, & donné aux alliés
igone une idée de sa foiblesse qui
isoit beaucoup de tort. Pour préve-
ffet de ces impressions désavanta-
s, il fit venir les principaux de ses
, & les assura que cet été-là même
oit en mer une flote supérieure à
s celles de ses ennemis. Il leur tint
e avant la fin de l'année.
ais, s'apercevant que pendant qu'il AN. M. 3692.
ainsi occupé en Phénicie, Cassan- AV. J.C. 313.
agnoit du terrain sur lui dans l'Asie
ure, il s'y rendit avec une partie de
oupes, & laissa avec le reste Démé-
on fils, qui n'avoit alors que vingt-
ans, pour défendre la Syrie & la
icie contre Ptolémée. Ce Démétrius
ort célébre dans la suite, & je mar-
i bientôt quel étoit son caractére.

Diod. p. 703. Tyr étoit alors aux abois. La flotte d'Antigone lui coupoit les vivres & lui enlevoit toutes les provisions ; & la ville fut bientôt obligée de capituler. La garnison que Ptolémée y avoit, obtint permission d'en sortir avec tous ses effets ; & l'on promit aux habitans qu'ils jouiroient des leurs, sans qu'on y touchât. Andronic, qui commandoit au siége, fut ravi d'entrer, à quelque prix que ce fût, dans une place si importante ; sur tout après un siége qui avoit si fort fatigué ses troupes, & qui avoit duré quinze mois.

Il n'y avoit que dix-neuf ans qu'Alexandre avoit détruit cette ville d'une maniére à faire croire qu'il faudroit des siécles entiers pour la rétablir. Et cependant, en si peu de tems, elle fut en état de soutenir ce nouveau siége, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelles ressources donne le commerce : car ce fut uniquement par ce moien qu'elle se releva de ses ruines, & reprit presque tout son ancien éclat. Tyr étoit alors le centre du commerce de l'Orient & de l'Occident.

Plut. in Demetr. p. 889. 890. Démétrius qui va commencer à se faire connoitre, & qui sera dans la suite sur-

nommé *Poliorcéte*, * c'est-à-dire *Preneur de villes*, étoit fils d'Antigone. Il avoit une taille avantageuse, & une beauté singuliére. On [a] voioit sur son visage de la douceur mélée de gravité; quelque chose de serein, & en même tems qui inspiroit de la terreur; une vivacité de jeunesse, tempérée par un air héroïque & par une majesté véritablement roiale. On trouvoit le même mélange dans ses mœurs, qui étoient également propres à étonner & à charmer. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux: rien n'égaloit la somptuosité de ses festins, de son luxe, & de toute sa maniére de vivre: c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Princes. D'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit question de quelque entreprise, c'étoit le plus actif & le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage, que sa patience & son assiduité au travail. Voila quel sera le caractére du jeune Prince qui commence à se mettre sur les rangs.

* *Ce mot vient de* πολιορκεῖν, urbem obsidere; *dont la racine est* πόλις, urbs, & ἕρκος, septum, vallum, propugnaculum.

a Τὸ γὰρ αὐτὸ χάριν καὶ βάρος, καὶ φόβον καὶ ὥραν εἶχε, καὶ συνεκέκρατο τῷ νεαρῷ καὶ ἰταμῷ δυσμίμητος ἡρωϊκή τις ἐπιφάνεια, καὶ βασιλικὴ σεμνότης.

Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres Princes de son tems, le profond respect qu'il avoit pour son pere & pour sa mere, respect qui n'étoit point simulé ni de simple cérémonie, mais qui partoit du cœur, & étoit sincére & réel. Antigone, de son côté, avoit pour son fils une affection & une tendresse vraiment paternelle, qui alloit même jusqu'à la familiarité, mais sans rien diminuer de l'autorité de pere & de roi, & qui formoit entr'eux une union & une confiance exemte de toute crainte & de tout soupçon. Plutarque en raporte un exemple. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des Ambassadeurs, Démétrius revenant de la chasse entra dans la salle, salua son pere d'un baiser, & s'assit auprès de lui tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone venoit de rendre réponse à ces Ambassadeurs, & il les renvoioit. Mais il les rappella, & leur dit à haute voix: *Vous direz de plus à vos Maîtres la maniére dont nous vivons mon fils & moi*, leur faisant observer qu'il ne craignoit point de le laisser approcher de sa personne avec ses armes *,

* *Les Grecs, non plus que les Romains, ne portoient des armes que lorsqu'il étoit question de s'en servir à la guerre, ou à la chasse*

que cette bonne intelligence qui ré-
ioit entre ſon fils & lui, faiſoit la plus
ande force de ſes Etats, & en même
ms ſa joie la plus vive & la plus ſenſi-
e. Il faut revenir à notre ſujet.

Antigone étant paſſé dans l'Aſie Mi- *Diod. l. 19 pag. 710.*
ure, eut bientôt arrêté les progrès de
aſſandre. Il le preſſa même ſi vivement,
il l'obligea à s'accommoder avec lui
des conditions fort honteuſes. Auſſi, à
ine le Traité fut-il conclu, qu'il s'en
pentit, & le rompit, en envoiant de-
ander du ſecours à Ptolémée & à Sé-
ucus, & en recommençant la guerre.
es violemens de la bonne foi & des
aités étoient comptés pour rien par la
part des Princes dont j'écris mainte-
ant l'hiſtoire. Ces indignes moiens, qui
ſhonoreroient juſtement des particu-
ers, leur paroiſſoient un ſujet de gloire.
s s'applaudiſſoient de leurs perfidies,
omme d'une marque d'habileté dans le
ouvernement; & ils ne s'apercevoient
as qu'en uſer de la ſorte, c'étoit appren-
re à leurs troupes à leur manquer de
idélité, & s'ôter à eux-mêmes tout pré-
exte de ſe plaindre des révoltes de leurs
ujets, qui ne faiſoient que les imiter.
C'eſt par ces ſortes d'exemples conta-
gieux que tout un ſiécle ſe corrompt, &

renonce ſans honte aux ſentimens d'hon-neur & de probité ; parce que ce qui eſt devenu commun, ne paroit plus honteux. Ce renouvellement de guerre retint Anti-gone plus lontems qu'il n'auroit voulu ; & donna occaſion à Ptolémée de rem-porter ſur lui des avantages conſidérables de l'autre côté.

D'abord, il paſſa avec ſa flote dans l'île de Cypre, & la domta preſque en-tiérement. Nicoclès, roi de Paphos l'une des villes de cette île, ſe ſoumit alors comme les autres : mais une année ou deux après il fit alliance ſecrettement avec An-tigone. Ptolémée en aiant eu avis, pour empécher que d'autres Princes ne ſuiviſ-ſent ſon exemple, chargea quelques Offi-ciers qu'il avoit en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant ſe réſoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, preſ-ſérent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'eſt le parti qu'il prit, & ſe voiant ſans reſſource, il ſe tua lui-même. Quoique Ptolémée eût ordonné à ces Officiers de reſpecter la Reine Axithéa & les autres Princeſſes qu'ils rencontreroient dans le Palais de Nicoclès, ils ne purent empécher qu'elles ne ſuiviſſent l'exemple de ce Roi malheu-reux. La Reine, après avoir tué ſes filles

Diod. l. 20. pag. 761.

propre main, & avoir exhorté les Princesses ses belles-sœurs à ne pas :e au malheur qui venoit d'arriver i leur frere, se tua aussi elle-même. ort de ces Princesses fut suivie de e leurs Epoux, qui, avant que de :, mirent le feu aux quatre coins ais. Telle fut l'horrible & sanglante ie, qui se passa en Cypre.

lémée, après s'être rendu maître te île, alla faire une descente dans ie, & de là dans la Cilicie, où il grand butin, & beaucoup de pris qu'il emmena en Egypte. Séleu- on retour lui communiqua un pro- ur regagner la Phénicie & la Syrie, écution en fut résolue. Il y alla en ne avec une belle armée, après appaisé heureusement une révolte toit excitée parmi les Cyrénéens, ouva Démétrius à Gaza, qui lui uta l'entrée. On en vint à un com- iniâtre, où Ptolémée remporta en- ictoire. Démétrius y eut cinq mille es tués, & huit mille faits prison- Il perdit aussi ses tentes, son argent, t son équipage. Il fut obligé de se lui-même à Azot, & de là à Tri- ville de Phénicie sur la frontiére de re-Syrie, & d'abandonner à Ptolé-

AN. M. 3692. Av. J.C. 312. *Diod. pag* 719-724. *Plut. in Demetr. p.* 891

mée toute la Phénicie, la Palestine, la Célé-Syrie.

Avant que de partir d'Azot, il av fait demander la permission d'enterrer morts. Ptolémée ne se contenta pas d lui accorder : il lui renvoia encore t son équipage, ses tentes, ses meubl ses amis, & ses domestiques sans ranç & il lui fit dire, *qu'ils ne devoient faire la guerre entr'eux pour les richess mais pour la gloire.* Un payen ne pouv pas mieux penser : encore ne peut-on dire qu'il pensât ainsi réellement. Dém trius, touché d'une générosité si oblige te, pria sur l'heure les dieux de ne le laisser lontems redevable d'un si gra bienfait à Ptolémée, & de lui four une promte occasion de lui rendre la reille.

Ptolémée envoia le reste des pris niers en Egypte, pour s'en servir sur flote : ensuite il poussa ses conquê Toute la côte de Phénicie se rendit à l excepté la ville de Tyr. Il fit parler sec tement à Andronic qui en étoit Gouv neur, & l'un des plus braves Offici d'Antigone, & des plus attachés au vice de son Maître, pour l'engager à remettre la place de bonne grace, & à pas l'obliger d'en faire le siége dans

form

formes. Andronic, qui comptoit ſur l'attachement des Tyriens pour Antigone, répondit avec fierté, & même avec inſulte & mépris pour Ptolémée. Il fut trompé dans ſes eſpérances. La garniſon & les habitans le forcérent de ſe rendre. Alors il ſe crut perdu ſans reſſource, & que rien ne ſeroit capable de faire oublier à un vainqueur l'inſolence avec laquelle il avoit parlé de lui. Il fut encore ici trompé. Le Roi d'Egypte, bien loin d'uſer de repréſailles avec le Capitaine qui l'avoit ſi indignement inſulté, ſe fit un devoir de ſe l'attacher par les amitiés qu'il lui témoigna quand il vint pour le ſaluer.

La perte de la bataille n'abbattit point le courage de Démétrius, comme il auroit pu arriver aiſément à un jeune Prince à qui ſa premiére action avoit ſi mal réuſſi. Avec la fermeté d'un Général conſommé dans l'art militaire, & accoutumé aux inconſtances & aux viciſſitudes des armes, il ſe mit à lever de nouvelles troupes, & à faire de nouveaux préparatifs. Il s'aſſura des villes, & exerça continuellement ſes ſoldats.

Quand Antigone reçut la nouvelle de la perte de cette bataille, il n'en fut pas fort ému, & dit froidement : *Ptolémée a vaincu de jeunes gens : bientôt il*

combattra contre des hommes. Ne v
point rabbattre ni arréter le cou
l'audace de son fils, il ne s'opposa
à la demande qu'il lui fit d'éprou
core ses forces contre Ptolémée,
lui en donna la permission.

A. M. 3693. Av. J.C. 311. Diod. l. 19. pag. 729. Peu de tems après, Cilles, Lieu
de Ptolémée, arriva avec une arm
nombreuse, se tenant bien assuré d
ser de la Syrie Démétrius, qu'il ne
doit qu'avec mépris depuis sa d
Mais Démétrius, qui avoit su mett
malheur à profit, & qui en étoit d
plus circonspect & plus attentif, t
sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moi
mit en fuite, s'empara de son camp
tous ses bagages, fit sur lui sept
prisonniers, le prit & l'arréta lui-n
& emporta un très riche butin.
moins touché de la gloire & des ri
que lui apportoit sa victoire, q
plaisir de se voir en état de s'acc
d'une dette à l'égard de son ennemi
lui rendre le bienfait qu'il en avoit
Cependant il ne voulut pas le faire
autorité : il en écrivit à son pere,
permit d'en user comme il le ju
à propos. Il renvoia donc à Pto
Cilles & tous ses amis, comblés
gnifiques présens, & avec eux t

l avoit pris. Il est beau de dis-
le générosité avec un ennemi;
autre disposition encore plus
principalement dans un Prin-
victorieux, de faire gloire de
n tout de son pere, & de ne
ans le consulter.

, après la victoire remportée Diod. p. 726-728.
ius près de Gaza, avoit obte-
:mée mille hommes d'infante-
; cens chevaux. Avec cette pe-
, il s'en alla dans l'Orient,
de rentrer dans Babylone. En
:arres en Mésopotamie, il en-
:tie de force, partie volontai-
garnison Macédonienne à se
ii. Dès qu'on sut qu'il appro-
bylone, ses anciens sujets vin-
nd nombre se ranger sous ses
ll étoit chéri dans cette pro-
se de la douceur avec laquelle
uvernée, & la sévérité d'An-
oit haïe. On étoit charmé de
, & de l'espérance de le voir
arrivant à Babylone il trouva
uvertes, & y fut reçu du peu-
les acclamations générales.
arti d'Antigone se retirérent
iteau. Séleucus, maître de la
l'affection des habitans, s'en

saisit bientôt. Il y trouva ses enfans, amis, & ses domestiques, qu'Antigo avoit retenu prisonniers depuis sa ret en Egypte.

Il ne fut plus question que de song lever une bonne armée, pour garde qu'il venoit de recouvrer. A peine ét il rentré en possession de Babylone, Nicanor, Gouverneur de Médie Antigone, se mit en marche pour chasser. Séleucus en aiant eu avis, le Tigre pour aller au devant de lui. surprit dans un poste désavantag attaqua son camp de nuit, & mit son armée en déroute. Nicanor fut gé de s'enfuir avec un petit nomb ses amis, & de se rendre, en trave les déserts, auprès d'Antigone. T ses troupes qui échapérent à la dé soit par dégoût pour le service d'An ne, ou par la crainte du vainqueu jettérent dans le parti de Séleucus. trouva alors à la tête d'une belle ar dont il se servit pour s'emparer Médie, de la Susianne, & des autres vinces & places du voisinage: & pa se rendit fort puissant. La douceur gouvernement, sa justice, son éq & son humanité pour tous ses s contribuérent sur tout à affermir sa

ice. Il sentit quel avantage c'est pour
un Prince que de les bien traiter, & de
s'en faire aimer. Il étoit arrivé avec une
poignée d'hommes. L'amour des peuples
lui tint lieu d'armée, & en amassa bien-
tôt une autour de lui, non seulement très
nombreuse, mais invincible par l'affec-
tion qu'elle lui portoit.

C'est à cette entrée dans Babylone que AN. M. 3693.
commence l'Ere fameuse des Séleucides, AV. J.C. 311.
dont tout l'Orient s'est servi: car Payens,
Juifs, Chrétiens, Mahométans, tous l'ont
employée. Les Juifs l'appellent *l'Ere des
contrats*; parce que, lorsqu'ils tombérent
sous le gouvernement des Rois Syro-Ma-
cédoniens, ils furent obligés de s'en ser-
vir dans toutes les dattes des contrats &
autres piéces civiles. Les Arabes la
nomment *l'Ere du bicornu*, désignant *Appian. de*
par là, selon quelques Auteurs, Séleu- *bell. Syr. pag*
cus, que les sculpteurs représentoient *124.*
ordinairement avec deux cornes de bœuf
sur la tête, parce que ce Prince étoit si
fort, qu'en prenant un taureau par les
cornes il l'arrétoit tout court. Les deux
livres des Maccabées l'appellent *l'Ere
du Roiaume des Grecs*, & tous deux
l'emploient dans leurs dattes, avec cette
différence pourtant, que le premier de
ces Livres la fait commencer au prin-

tems, & l'autre à l'autonne de la même année. Les 31 années du régne qu'on donne à Séleucus, commencent ici.

Diod. pag. 72.

Antigone étoit à Célénes en Phrygie, lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire que Démétrius son fils avoit remportée sur les troupes de Ptolémée. Il partit aussitôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui présentoit. Il passa le mont Taurus, & joignit son fils, qu'il embrassa étroitement à la premiére entrevûe, versant des larmes de joie & de tendresse. Ptolémée ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux troupes du pere & du fils jointes ensemble, prit le parti de faire démolir les fortifications d'Ace, de Joppé, de Samarie, & de Gaza, & de se retirer en Egypte, emportant avec lui presque toutes les richesses du pays, & emmenant aussi un grand nombre des habitans. Ainsi toute la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie retombérent sous la domination d'Antigone.

Joseph. Antiq lib. 12. c. 1. & contr. Appian. lib. 1. & 2.

Les habitans de ces provinces qu'emmena Ptolémée, le suivirent plus par choix que par force. Sa douceur naturelle, & la clémence & l'humanité avec laquelle il avoit toujours traité ceux qui s'étoient trouvés sous son gouvernement, leur avoit si fort gagné le cœur, qu'ils

ent mieux vivre sous sa domination
ın pays étranger, que de demeurer
e leur propre sous celle d'Antigone,
ils n'attendoient pas un traitement
ıx. Ils étoient encore fortifiés dans
:ésolution par les avantages du parti
ur proposoit Ptolémée. Car, aiant
le dessein de faire d'Alexandrie la
ıle de l'Egypte, il étoit bien aise d'y
: des habitans, & il offroit pour
le beaux priviléges & de grandes
nités. Aussi fut-ce là qu'il établit
ıe tous ceux qui le suivirent dans
occasion, parmi lesquels il y avoit
oup de Juifs. Alexandre y en avoit
tabli plusieurs: Ptolémée, au retour
première expédition, y en avoit
é encore un beaucoup plus grand
ıre qu'Alexandre. Ils y trouvoient
n pays, & une protection puissante.
uit de tous ces avantages qui s'étoit
du dans la Judée, avoit donné
à beaucoup d'autres d'aller s'éta-
Alexandrie, & ils exécutérent ce
n dans cette occasion. Comme
ndre avoit accordé aux premiers
qui s'y établirent sous lui les mêmes
éges qu'aux Macédoniens, Ptolé-
ıvoit fait la même chose pour eux.
il s'y en jetta un si grand nombre,

que le quartier des Juifs à Alexa
formoit presque une ville. Plusieur
maritains s'y établirent aussi sur le r
pié que les Juifs, & y multipliérent
coup.

Diod. pag. 730-733. Antigone, après avoir repris la S
la Phénicie, & la Judée sur Ptolé
envoia Athénée un de ses Généraux
tre les Arabes Nabathéens. C'éto
canton de voleurs qui avoient fai
sieurs courses dans le pays dont il v
de faire de nouveau la conquête,
en avoient emporté depuis peu un
gros butin. Leur principale ville
Pétra, ainsi nommée par les Grecs
ce qu'elle étoit sur un roc élevé au r
d'un pays désert. Athénée s'en étoit
& de tout le butin qui y étoit ;
comme il se retiroit, les Arabes
quérent par surprise, défirent une l
partie de ses troupes, le tuérent lu
me, reprirent tout le butin, & r
rent dans Pétra, d'où ils écrivirent
tigone en Syriaque une lettre de pl
sur l'injuste entreprise d'Athénée
tr'eux. Antigone d'abord la désa
mais quand il eut rassemblé ses tro
il les donna à son fils Démétrius,
aller châtier ces voleurs. Celui-ci n
vant les forcer dans leur retraite,

dre Pétra, se contenta de faire le
leur Traité qu'il put avec eux, &
urna sur ses pas.

ır l'avis que Nicanor donna à Anti- An. M. 3693
des succès de Séleucus en Orient, Av. J.C. 311
envoia son fils Démétrius à la tête Diod. pag 735. 736.
armée, pour le chasser de Baby- Plut. in Demetr. p. 891
, & reprendre sur lui cette provin-
& pour lui, il alla vers les côtes de
Mineure, pour s'opposer aux efforts
Princes confédérés, dont le pouvoir
rtifioit. Il ordonna à son fils de l'y
ir trouver, dès qu'il auroit exécuté
ommission en Orient. Démétrius,
nt les ordres de son pere, prit l'ar-
à Damas, & la mena du côté de Ba-
ne: &, Séleucus étant alors en Mé-
il entra sans opposition dans la ville.
ocle, à qui Séleucus avoit laissé le
nandement, ne se trouvant pas assez
pour résister à Démétrius, s'étoit re-
vec ses troupes dans les marais, où,
se des riviéres, des canaux, & des
cages qui le couvroient, il n'y avoit
moien d'approcher de lui. En partant
abylone, il eut soin aussi d'en faire
les habitans. Ils se sauvérent tous,
ns de l'autre côté du Tigre, d'autres
les déserts, & quelques-uns dans des
s de sûreté.

Démétrius fit attaquer les châteaux. Il y en avoit deux grands à Babylone avec de bonnes garnisons, sur les deux bords opposés de l'Euphrate. Il en emporta un, & y mit une garnison de sept mille hommes. L'autre soutint le siége jusqu'au tems qu'Antigone avoit ordonné à Démétrius de revenir le joindre. Il laissa donc à Archélaüs, un des principaux Officiers de l'armée, mille chevaux & cinq mille fantassins pour continüer ce siége, & emmena le reste de son armée dans l'Asie Mineure pour renforcer Antigone.

Mais, en quittant le pays de Babylone, il le pilla, ce qui fit grand tort aux affaires de son pere, & attacha plus que jamais les habitans à Séleucus. Ceux même qui jusques-là avoient été du parti d'Antigone, conclurent que ses troupes ne leur auroient jamais tant fait de mal si elles eussent compté d'y revenir; & regardant ce pillage comme un acte de désertion, & une déclaration formelle qu'il les abandonnoit, ils songérent à s'accommoder avec Séleucus, & embrassérent tout de bon son parti. Ainsi, quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chassé le peu de troupes que ce jeune Prince y avoit laissées, & repris le château dont elles

oient en possession. Après cela il établit
solidement son autorité, que rien ne
plus capable de l'ébranler. Aussi est-ce
l'époque où les Babyloniens firent com-
encer la fondation de son roiaume,
oique toutes les autres nations de l'Asie
missent six mois plutôt, & dans l'an-
e qui précéde celle-ci.

Démetrius, en arrivant dans l'Asie *Diod. p.*
ineure, fit lever le siége d'Halicarnasse *Plut. in*
e Ptolémée avoit formé : & cet événe- *metr. p.*
ent fut suivi d'un Traité de paix entre
Princes confédérés & Antigone. Par
Traité, Cassandre devoit avoir le ma-
ement des affaires de la Macédoine,
squ'à la majorité d'Alexandre fils de
oxane : Lysimaque, la Thrace : Pto-
née, l'Egypte & les frontiéres de la
bye & de l'Arabie : Antigone, toute
Asie. Toutes les villes Grecques devoient
uir de la liberté. Mais cet accord ne dura
éres. Il est étonnant que ces Princes, se
nnoissant si bien, & sachant que de part
d'autre la sainteté des sermens n'étoit
ploiée que pour se tromper mutuelle-
ent, espérassent quelque succès d'un
oien si usé & si décrié. A peine ce der-
er Traité étoit-il conclu, que chaque
rti prétendit qu'il s'y étoit fait des in-

fractions ; & les hostilités recommencèrent. La véritable raison étoit la grande puissance d'Antigone, qui s'accroissant tous les jours devenoit trop formidable aux trois autres, pour leur permettre de demeurer en repos qu'ils ne l'eussent abbatue.

Il étoit visible qu'ils ne travailloient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencérent à se lasser, & à dire qu'il étoit tems de faire paroitre le jeune Alexandre qui étoit parvenu à l'âge de quatorze ans, & de le tirer de prison pour lui donner connoissance des affaires. Cassandre, qui auroit vû par là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrettement le jeune Roi avec sa mere Roxane dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit renfermés depuis quelques années.

. M. 3694. J. C. 310. Id. lib. 10. 760. 761. 766. 767 Polysperchon, qui gouvernoit dans le Péloponnése, prit cette occasion de se déchaîner par tout contre Cassandre, & de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux aux Macédoniens & s'en attirer l'affection. Comme il songeoit à rentrer dans la Macédoine dont il avoit été chassé par Cassandre, il affectoit de paroitre fort zélé pour la

ison d'Alexandre ; & pour en donner
preuves, il fit venir de Pergame
:cule, autre fils qu'Alexandre avoit eu
Barsine veuve de Memnon, qui pou-
: alors avoir dix-sept ans ; & s'étant
ncé avec une armée contre Cassandre,
ropesa aux Macédoniens de le mettre
le trône. Cassandre en fut effraié,
dans une entrevûe qu'il eut avec lui,
ui représenta qu'il alloit lui-même se
ner un maître ; qu'il feroit bien mieux
se défaire d'Hercule, & de s'emparer
la Gréce ; & il lui offroit pour cela
secours. Il n'eut pas de peine à le faire
sentir à lui sacrifier ce jeune Prince,
ıs la mort duquel il lui faisoit envisa-
de grands avantages. Ainsi l'année
rante Hercule & sa mere eurent le AN. M. 3695.
me sort entre ses mains, qu'avoient AV. J.C. 309.
Roxane & son fils entre celles de Cas-
dre : & ces deux scélérats assassinérent
.cun à leur tour un héritier de la Cou-
ne, afin de la partager entr'eux.

En effet, comme il ne restoit plus
Prince de la maison d'Alexandre,
:cun d'eux retint son Gouvernement
souveraineté, & se fut bon gré de se
re assuré pour toujours par le meur-
des Princes qui seuls paroissoient y
oir un droit légitime, & d'avoir étoufé

dans leur cœur un reste de respect pour la mémoire d'Alexandre leur maître & leur bienfaiteur, qui jusques-là les avoit retenus. Qui peut soutenir sans saisissement & sans horreur la vûe d'une telle perfidie, si honteuse & si lâche des deux côtés? Mais l'aveuglement est tel de part & d'autre, qu'on se félicite également du succès d'une confédération scélérate, qui se termine à repandre le sang de ses maîtres. Les crimes les plus noirs ne coûtent rien à des ambitieux, pourvû qu'ils les conduisent à leur but.

Ptolémée ayant recommencé la guerre, enleva plusieurs villes à Antigone dans la Cilicie & ailleurs. Demétrius reprit bientôt tout ce qu'on avoit enlevé à son pere dans la Cilicie: & les autres Généraux d'Antigone eurent le même succès ailleurs contre ceux de Ptolémée, qui n'étoit pas venu en personne à cette expédition. Il n'y eut que l'ile de Cypre, où Ptolémée conserva ses conquêtes; parce qu'en faisant mourir Nicoclès roi de Paphos, il avoit absolument terrassé le parti d'Antigone dans cette ile.

Pour se dedommager de ce qu'il venoit de perdre dans la Cilicie, il fit une invasion dans la Pamphylie, la Lycie, & quelques autres Provinces de la côte de

l'Aſie Mineure, où il enleva à Antigone pluſieurs places.

De là entrant dans la mer Egée, il prit l'île d'Andros; & paſſant au continent, il ſe rendit maître de Sicyone, de Corinthe, & de quelques autres villes.

AN. M. 3695
Av. J C. 309
Diod. p. 77

Pendant le ſéjour qu'il fit dans ces quartiers-là, il lia correſpondance avec Cléopatre, ſœur d'Alexandre. C'étoit celle qui avoit épouſé Alexandre Roi d'Epire. Depuis la mort de ſon mari, tué dans les guerres d'Italie, elle étoit toujours demeurée veuve, & depuis pluſieurs années elle faiſoit ſa réſidence à Sardes en Lydie. Comme Antigone, maître de cette ville, ne ménageoit guéres cette Princeſſe, Ptolémée ſe ſervit avec habileté de ſon mécontentement pour l'attirer dans ſon parti. Il l'invita à le venir trouver, eſpérant de tirer de ſa préſence pluſieurs avantages contre Antigone. Elle s'étoit déja miſe en chemin: mais le Gouverneur de Sardes l'aiant arrétée la ramena, & peu de tems après, par ordre d'Antigone, il la fit mourir ſecrettement. Antigone, auſſitôt après, vint à Sardes, & fit le procès à toutes les femmes qui avoient été les inſtrumens de ce meurtre, & qui y avoient prété leur miniſtére.

Ibid. 775.

On voit ici avec ſurpriſe & avec admiration, combien le bras de Dieu s'étoit appeſanti ſur toute la race d'Alexandre, & avec quelle rigueur il en pourſuivoit les moindres reſtes, & tout ce qui avoit eu le malheur d'appartenir à ce fameux Conquérant, dont tout l'univers ambitionnoit la faveur quelques années auparavant. Une malédiction funeſte dévoroit toute cette famille, & vengeoit ſur elle toutes les violences commiſes par ce Prince. Dieu ſe ſervoit de ſes courtiſans mêmes, de ſes officiers, de ſes domeſtiques, pour exercer la ſévérité de ſes jugemens à la vûe de toute la terre, qui recevoit ainſi une ſorte de réparation de tous les maux qu'Alexandre lui avoit faits.

Antigone, miniſtre & exécuteur de ces ordres pleins de juſtice du côté de Dieu, n'en étoit pas moins criminel, parce qu'il ne s'y portoit que par des vûes d'ambition & de cruauté, dont il ſentoit lui-même toute l'horreur, & dont il auroit bien ſouhaité pouvoir dérober la connoiſſance aux hommes. Il célébra les funérailles de Cléopatre avec une magnificence extraordinaire, eſpérant, par tous ces beaux dehors, éblouir le public, & éviter la haine que cette noire action

héritoir. Mais une profonde hypocrisie, comme celle-ci, découvre pour l'ordinaire le crime qu'elle veut cacher, & ne ait qu'augmenter la juste horreur qu'on pour ceux qui en sont les auteurs.

Cette lâche & barbare action n'est pas a seule que commit Antigone. Séleucus & Ptolémée élevoient l'édifice de leur uissance sur la clémence & sur la justice vec lesquelles ils gouvernoient leurs peules : & ils établirent par cette voie des Empires durables, qui demeurérent pendant plusieurs générations dans leurs familles. Le caractére d'Antigone étoit bien différent. Sa maxime étoit, si quelqu'un faisoit obstacle à ses desseins, de s'en défaire sans avoir aucun égard à la ustice ni à l'humanité. Aussi cette force brutale & tyrannique, par laquelle seule l s'étoit soutenu, venant à lui manquer, l perdit l'Empire & la vie.

Quelque sage & modéré que fût le gouvernement de Ptolémée, il ne fut pas à l'abri des revoltes. L'infidélité d'Ophellas Gouverneur de la Libye & de la Cyrénaïque, qui se souleva à peu près dans ce tems-ci, lui donna une juste inquiétude, mais heureusement elle n'eut pas de suite. Cet Officier avoit d'abord servi sous Alexandre. Après sa mort il

s'étoit attaché à Ptolémée, &
ſuivi en Egypte. Ptolémée lui av
né le commandement de l'armé
envoia pour réduire la Libye &
rénaïque, provinces qui lui avo
accordées, auſſi bien que l'Eg
l'Arabie, par le partage qui ſ
l'Empire. Quand ces deux provir
rent ſoumiſes, Ptolémée lui en
Gouvernement. Ophellas le vois
occupé contre Antigone & Dé
pour avoir quelque choſe à crai
ſa part, s'étoit rendu indépend
étoit demeuré poſſeſſeur tranq
ſon uſurpation juſqu'à cette anné
7. Agathocle, Roi de Sicile, éta
7. en Afrique faire la guerre aux C
7. nois, eſſaia d'engager Ophellas
parti, & lui promit de lui aider
dre maître de toute l'Afrique. O
ſéduit par une promeſſe ſi flateuſe
à Agathocle une armée de ving
hommes ſur les terres des Carth
Mais à peine y fut-il arrivé, qu
lérat qui l'y avoit attiré ſe défit de
garda ſon armée. On peut vo
l'hiſtoire des Carthaginois quel ſu
e. cès de cette noire trahiſon. Pto
4. par la mort d'Ophellas, reco
Libye & la Cyrénaïque. Ce derni

r femme une Athénienne d'une rare té, nommée Eurydice, qui étoit ndue de Miltiade. Après la mort de mari, elle retourna à Athénes, où étrius la vit l'année d'après, & l'é- [illegible]

Démétrius fils d'Antigone assiége prend Athénes, & y établit le gouvernement Démocratique. Démétrius de Phalére qui y commandoit, se retire à Thébes. Il est condanné à mort, & ses statues renversées. Il passe en Egypte. Honneurs excessifs que les Athéniens décernent à Antigone & à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flote une grande victoire sur Ptolémée, prend Salamine, & se rend maître de l'Ile entiére de Cypre. Après cette victoire Antigone & Démétrius prennent le titre de Roi, & les autres Princes à leur exemple. Antigone forme une entreprise contre l'Egypte, qui lui réussit mal.

ANTIGONE & Démétrius avoient formé le dessein d'affranchir la Gréce entiére, que Cassandre, Ptolémée, & Polyspercon tenoient dans une espéce de servitude. Ces Princes confédérés, pour assujettir les Grecs, avoient jugé nécef-

An. M. 369
Av. J.C. 30
Plut. in Demetr p. 89 894.

faire d'établir dans toutes les villes dont ils s'étoient rendus maîtres l'Aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des riches & des puissans, qui approchoit le plus de celui des Rois. Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire, en y substituant la Démocratie qui flatoit davantage l'inclination des Grecs, & en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'étoit un renouvellement de la politique si souvent emploiée contre Lacédémone par les Athéniens & par les Perses, qui avoit toujours réussi, & qui ne pouvoit manquer de réussir encore dans cette occasion, pourvû qu'elle fût appuiée d'une bonne armée. Antigone ne pouvoit mieux faire que de donner le signal général de la liberté Démocratique en commençant par Athénes, qui en étoit la plus jalouse, & qui étoit à la tête des autres Républiques.

Quand le siége d'Athénes eut été résolu, un des amis d'Antigone lui dit, que, s'il prenoit cette ville, il devoit la garder pour lui, comme la clé de toute la Gréce. Mais Antigone rejetta hautement cette proposition, & lui dit » que » la clé la meilleure & la plus forte qu'il » connût c'étoit l'amitié des peuples ; &

ıthénes étant comme le fanal de
e la terre, elle feroit éclater par
la gloire de ses actions.» C'est une
étonnante de voir comment des
s très injustes & très intéressés,
ntent quelquefois le langage de
ce & de la générosité, & cher-
à se faire honneur du dehors de
dont ils sont tout-à-fait éloignés
: fond.

nétrius partit pour Athénes avec
nille talens, & une flote de deux *Quinze millions.*
nquante voiles. Démétrius de Pha-
ommandoit dans cette ville depuis
ıs au nom & sous l'autorité de
ıdre. Jamais, comme je l'ai déja
qué, cette république ne s'étoit vûe
ın plus juste gouvernement, & elle
t jamais joui de plus de repos & de
ur. Par reconnoissance on lui avoit
dans cette ville autant de statues
y a de jours en l'année, c'est-à-dire
cens soixante : car [a] pour lors,
Pline, l'année n'avoit que ce nom-
: jours. Pareil honneur n'avoit ja-
été rendu à aucun citoien.

ıand la flote de Démétrius appro-
tout le monde se préparoit à la rece-

ıdum anno hunc ı te. *Plin. Lib.* 34. *cap.* 6.
m dierum exceden l

voir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolémée. Mais enfin les Capitaines & les principaux Officiers étant détrompés, coururent aux armes pour se défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confusion, les Athéniens se trouvant tout à coup réduits à repousser un ennemi qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déja sa descente. Car Démétrius étoit entré dans le port qu'il avoit trouvé tout ouvert, & on le distinguoit déja clairement sur le tillac de sa galére, d'où il faisoit signe de la main qu'on se tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ses côtés : » Que son pere Antigone l'a» voit envoié sous d'heureux auspices » pour mettre les Athéniens en liberté, » pour chasser la garnison de leur cita» delle, & pour leur rendre leurs loix & » leur ancien gouvernement.

A cette proclamation, les Athéniens jettant leurs boucliers à leurs piés, & battant des mains avec de grands cris de joie, pressoient Démétrius de descendre, & l'appelloient leur sauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Démétrius de Phalére, furent tous d'avis que, puisqu'il étoit déja le maître, il

nna une audience très favorable :
: les assurer de sa bonté, en les
nt il leur donna comme en otage
éme de Milet, un des plus inti-
iis de son pere. En même tems il
i de pourvoir à la sureté de Démé-
: Phalére, lequel, à cause de ce
ment arrivé dans l'Etat, craignoit
s citoiens que les ennemis. Plein
eêt pour la réputation & pour la
le ce grand personnage, il le ren-
vec une bonne & sûre escorte à
s comme il l'avoit demandé. Pour
dit aux Athéniens qu'il ne verroit
r ville, & qu'il n'y mettroit pas
, quelque empressement qu'il eût
trer, qu'il ne l'eût entiérement
:hie en chassant la garnison qui
leur liberté. Et sur l'heure même
'e un grand fossé, & éléve de bons



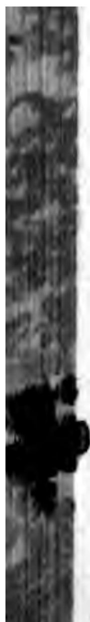
A son arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre fils de Polysperchon, nommée Cratésipolis, & très célébre par sa beauté, étoit à Patres, & qu'elle desiroit passionnément de le voir, & d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Mégare, & aiant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez près, il se déroba de ses gens, fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratésipolis ne fût point aperçue quand elle viendroit le voir. Quelques-uns des ennemis, avertis de cette imprudence, marchérent contre lui lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il n'eut le tems que de prendre un méchant manteau, & de se sauver par la fuite; & peu s'en falut qu'il ne fût pris de la maniére du monde la plus honteuse à cause de son incontinence. Les ennemis emportérent sa tente, & toutes les richesses qui y étoient.

La ville de Mégare étant prise, les soldats en demandoient le pillage: mais les Athéniens intercédérent pour elle avec de fortes instances, & la sauvérent. Démétrius chassa la garnison de Cassandre, & remit Mégare en liberté. Stilpon,

, a célébre Philosophe, demeuroit
; cette ville. Il le fit venir, & lui
anda si l'on ne lui avoit rien enlevé,
il n'avoit rien perdu. *Rien du tout*,
'épondit Stilpon; *car je porte avec tous mes biens*. Il entendoit par ces
s la justice, la probité, la tempé-
e, la prudence, & l'avantage de ne
it compter au nombre des biens ce
pouvoit lui être enlevé. Que peuvent
les Rois de la terre ensemble contre
el homme, qui ne desire & ne craint
, & à qui la philosophie a appris à
ias regarder la mort même comme
nal?

)uoique la ville eût été épargnée,
: les esclaves généralement avoient été
& enlevés par les vainqueurs. Le jour
Démétrius devoit partir, après avoir
beaucoup de caresses à Stilpon, il
dit qu'il lui laissoit la ville entiére-
it libre. *Vous dites vrai, Seigneur*,

Megara Demetrius ce-
, cui cognomen Po-
tes fuit. Ab hoc Stil-
philosophus interroga-
num quid perdidisset:
, inquit: omnia nam
nea mecum sunt... bat enim secum vera
, in quæ non est
s injectio..... Hæc
justitia, virtus, temperantia, prudentia; & hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit... Cogita nunc, an huic quisquam façere injuriam possit, cui bellum, & hostis ille egregiam artem quassandarum urbium professus, eripere nihil potuit. *Senec. de const. sap. c. 5. & Ep. 9.*



trérent dans la ville, il y assem-
bla le peuple, leur rendit leur
gouvernement, leur promit
que son pere Antigone leur en
cent cinquante mille mesures de
tout le bois nécessaire pour la c
tion de cent galéres à trois ran
mes. C'est ainsi que les Athénien
vrérent leur Démocratie treize
torze ans après l'avoir perdue.

Ils poussérent leur reconnoissa
leurs Bienfaiteurs jusqu'à l'irrél
l'impiété par les honneurs excessi
leur décernérent. Premiérement
nérent le nom de Rois à Anti
à Démétrius, nom que ces I
non plus que les autres, n'avo
prendre jusques-là, quoiqu'ils s'e
donné toute la réalité & l'effe
honorérent du titre de *dieux* s
Au lieu de l'Archonte qui donnoi

oit où Démétrius étoit descendu de
iar, & y élevérent un autel, qu'ils
èrent *l'Autel de Démétrius descen-*
lu char : & aux dix anciennes Tri-
ils en ajoutérent deux nouvelles
es noms de Tribu Démétriade &
ibu Antigonide. On changea aussi
ms de deux mois en leur faveur.
il fut établi que ceux qu'on en-
it par un Décret du peuple vers
one ou Démétrius, au lieu du sim-
re d'Ambassadeurs, seroient appel-
héores, titre réservé à ceux qui
t choisis pour aller offrir des sacri-
ux dieux à Delphes ou à Olympie
n des villes. Mais, ce qui fut en-
lus étrange & plus outré que tous
nneurs dont je viens de parler,
le Décret d'un certain Démoclide,
oposoit » que pour la consécration

» transporteroit vers Démétrius *le dieu*
» *sauveur*, & qu'après lui avoir fait des
» sacrifices, on demanderoit à *ce dieu*
» *sauveur*, comment on devoit se con-
» duire pour faire le plus religieusement,
» le plus magnifiquement, & le plus
» promtement la consécration & la dé-
» dicace de ces offrandes; & que le peu-
» ple exécuteroit tout ce que l'Oracle
» auroit répondu.

L'excès d'ingratitude, de la part des Athéniens, à l'égard de Démétrius de Phalére, ne fut pas moins outré ni moins criminel, que l'excès de reconnoissance qu'ils venoient de témoigner à leur nouveau Maître. Ils avoient toujours regardé le premier comme trop déclaré pour le gouvernement oligarchique, & lui avoient sû mauvais gré d'avoir souffert la garnison des Macédoniens dans leur Citadelle pendant dix ans, sans faire le moindre mouvement auprès de Cassandre pour la faire retirer. En quoi il n'avoit fait que suivre l'exemple de Phocion, regardant sans doute ce frein comme nécessaire pour arrêter l'humeur inquiéte & remuante des Athéniens. Peut-être aussi, en se déclarant contre lui, s'imaginérent-ils faire leur cour au Vainqueur. Quoi qu'il en soit, après l'avoir condanné

Diog. Laert.

t par contumace, ne pouvant sévir
: sa personne, parce qu'il s'étoit
, ils renversérent ce grand nombre
tues qu'ils avoient élevées à la gloire
émétrius de Phalére. Quand il l'eut
, *Au moins*, dit-il, *il ne sera pas*
r pouvoir de détruire la vertu qui me
néritées.

el cas devoit-on faire de ces hon-
prodigués dans un tems, révo-
bitement dans un autre; refusés
rtu, & prostitués à des Princes
, avec la disposition permanente
eur ôter dans le premier mécon-
nt, & de les dégrader de la di-
rec la même impétuosité, avec
on la leur avoit décernée? Quelle
& quelle stupidité, d'être tou-
es honneurs en les recevant, ou
egretter en les perdant!

théniens ne s'en tinrent pas là:
a Démétrius de Phalére d'avoir
ucoup de choses contre les loix
son gouvernement, & on s'étu-
rendre odieux. Il faloit bien qu'ils
ent jusqu'à cette injustice & à cette
ie quelque criantes qu'elles fus-
our se décharger du juste reproche

tues subsistoient, elles étoient des témoins publics qui déposoient continuellement en faveur de l'innocence de Démétrius contre l'injustice des Athéniens : c'étoit leur propre témoignage qui se tournoit contre eux, & qu'ils ne pouvoient récuser. Mais le renversement des statues n'avoit pas détruit sa réputation. Il étoit donc absolument nécessaire qu'il parût coupable, pour que les Athéniens pussent se dire innocens & justes ; & ils crurent qu'une condamnation solennelle & authentique suppléroit à ce qui manquoit du côté des preuves & de la régularité de la forme. Ils n'épargnérent pas même ses amis. Ceux qui avoient eu une plus étroite liaison avec lui furent inquiétés ; & peu s'en falut que Ménandre, ce Poëte si célébre, dont Térence n'a fait presque que copier les comédies, ne fût appellé en jugement, par la seule raison qu'il avoit été de ses amis.

Il y a de l'apparence que Démétrius, après avoir passé quelque tems à Thébes, se réfugia chez Cassandre, qui connoissoit tout son mérite, & en faisoit un cas particulier ; & qu'il demeura sous sa protection tant que ce Prince vécut. Après sa mort, appréhendant tout de la

brutalité de son fils Antipater, qui avoit fait mourir sa propre mere, il passa en Egypte, & se retira vers Ptolémée Soter, Prince recommandable par sa libéralité à l'égard des gens de lettres, & dont la Cour étoit le refuge & l'asyle de tous les malheureux.

Il en fut reçu parfaitement bien; &, selon Elien, le Roi lui donna la fonction de veiller à l'observation des loix de l'Etat. Il tint le premier rang parmi les amis de ce Prince: il y vécut dans l'abondance de toutes choses, & se trouva en état d'envoier des présens à ses amis d'Athénes. C'étoient, sans doute, de ces véritables amis, dont Démétrius lui-même disoit, Qu'ils ne venoient dans la prospérité, qu'après avoir été mandés; mais que dans l'adversité ils se présentoient toujours, sans attendre qu'on les en priât.

Ælian. 3. cap. 17

Plut. exil. p. 60

Diog. La.

Il s'occupa, pendant son exil, à composer plusieurs ouvrages, sur le gouvernement, sur les devoirs de la vie civile, & sur d'autres matiéres; & [a] cette occupation étoit pour son esprit une espéce de nourriture, qui entretenoit en lui les sentimens de l'humanité dont il étoit

[a] Multa præclara in illo calamitoso exilio scripsit, non ad usum aliquem suum, quo erat orbatus, sed animi cultus ille, erat ei quasi quidam humanitatis cibus. *Cic. de Finib. bon. & mal. lib. 5. n. 54.*

lui demandoit, pourquoi on ne lui it point érigé de statues dans un tems Rome en étoit pleine : *J'aime mieux*, il, *qu'on demande pourquoi je n'en ai nt, que pourquoi j'en ai.*

Le véritable honneur, la véritable inction, dit Plutarque dans l'endroit : je viens de citer, consistent dans time & l'affection sincéres des peuples, dées sur un mérite effectif & sur des ices réels : sentimens, qui bien loin de eindre par la mort, se fortifient & se pétuent de siécle en siécle ; au lieu : les honneurs prodigués par la flae ou par la crainte aux mauvais Prin- ou aux Tyrans, ne leur survivent nt, & souvent même périssent avant . Ce même Démétrius Poliorcéte, : nous voions maintenant consulté & oré par les Athéniens comme un ora- & comme un dieu, aura bientôt la ıleur & la honte de voir qu'Athénes fermera ses portes, & ne voudra nt le recevoir, parce que sa fortune a changée.

Pendant que Démétrius demeuroit à hénes, il y épousa Eurydice veuve Ophellas. Il avoit déja plusieurs fems, entr'autres Phila fille d'Antipater, : son pere l'avoit forcé d'épouser con- *Plut. in ... metr. p. ...*

tre son gré en lui citant un vers d'Euripide qu'il parodia par le changement d'un seul mot : *Là* a *où il y a du bien, là il convient de se marier, même contre son inclination.* Cette maxime, quelque ancienne qu'elle soit, ne vieillit point ; &, quelque contraire qu'elle soit aux sentimens de la nature, elle se renouvelle de jour en jour. Démétrius se décria fort à Athénes par d'infames débauches.

20. Peu de tems après, son pere lui fit
289. quitter la Gréce, & l'envoia avec une
De- grosse flote & une forte armée, pour
95. faire sur Ptolémée la conquête de l'île
15. de Cypre. Avant que de l'entreprendre, il envoia des Ambassadeurs aux Rhodiens pour les inviter à se liguer avec lui contre Ptolémée. Cette tentative fut inutile. Ils persévérérent constamment à demander qu'il leur fût permis de ne point se départir de la neutralité qu'ils avoient embrassée. Démétrius, convaincu que les intelligences de Ptolémée dans Rhodes avoient traversé son dessein, s'avança vers Cypre. Il y fit sa descente, & marcha vers Salamine, capitale de l'île. Ménélas, frere de Ptolé-

a Οὗ νῦ τὸ κέρδος, κατὰ ... γαμεῖν. Il y avoit dans Euripide, ἐθελοντὰ ...

mée, qui y étoit renfermé avec presque toutes ses troupes, en sortit, & livra bataille. Il fut vaincu, & obligé de rentrer dans la place, après avoir perdu mille de ses gens qui restérent sur le champ de bataille, & trois mille qui furent faits prisonniers.

Ménélas ne doutant point que le Prince, enflé de cet heureux succès, ne dût entreprendre le siége de Salamine, fit de son côté tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance. Pendant qu'il y donnoit tous ses soins, il envoia des courriers en diligence à Ptolémée, pour lui porter la nouvelle de sa défaite, & celle du siége dont il étoit menacé. Il le pria de hâter le secours qu'il lui demandoit, & de l'amener lui-même s'il le pouvoit.

Démétrius de son côté, après s'être fait faire un raport fidéle de la situation de la place, de ses forces, & de celles de la garnison, persuadé qu'il n'avoit pas assez de béliers ni d'autres machines pour la réduire, fit venir de Syrie un grand nombre d'habiles ouvriers, avec une quantité infinie de fer & de bois, afin de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque d'une ville de cette importance. Ce fut pour lors qu'il fit

conſtruire pour la premiére fois la fameuſe machine nommée Hélépole. J'en donnerai bientôt une exacte deſcription.

Quand tout fut prêt, Démétrius s'approcha de la ville, & commença à en battre les murailles avec toutes ſes machines. Comme il étoit bien ſervi, elles eurent tout l'effet qu'on en attendoit. Après pluſieurs attaques, les aſſiégeans vinrent à bout d'abbatre de grands pans de muraille, de ſorte que les aſſiégés ne pouvoient pas tenir un jour, à moins de prévenir par quelque hardie entrepriſe l'aſſaut que Démétrius y devoit donner le lendemain. Pendant la nuit, qui avoit ſuſpendu les attaques, ceux de Salamine amaſſérent ſur leurs murs quantité de bois extrémement ſec, & d'autres matiéres propres à prendre feu aiſément; & ſur le minuit ils jettérent du haut des murs tout ce bois au pié de l'Hélépole, des béliers, & des autres machines, & y mirent le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très peu de tems toutes les machines parurent en feu. Les ennemis accoururent de toutes parts pour l'éteindre : ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de peine & de tems, & preſque toutes les machines en furent



considérablement endommagées. Ce contretems ne découragea point le Prince.

Ptolémée, sur la nouvelle du mauvais succès de son frere dans le combat livré contre Démétrius, avoit fait équiper en diligence une puissante flote, & il vint promtement à son secours. La bataille, à laquelle on se préparoit de part & d'autre après de vains pourparlers, tenoit non seulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Généraux absens, dans une grande attente de l'événement, qui paroissoit très incertain, & qui alloit donner sur eux une entiére supériorité au vainqueur. Ptolémée, qui étoit arrivé avec une flote de cent cinquante vaisseaux, avoit donné ordre à Ménélas, qui étoit à Salamine, qu'après que le combat seroit engagé, & la mélée la plus échauffée, il vînt avec les soixante vaisseaux qu'il avoit, charger l'arriére-garde de Démétrius, & la mettre en desordre. Mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélas : car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port qui étoit étroite, & pour empécher Ménélas d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, & l'avoir répandue sur

les pointes qui avançoient dans l
pour être en état, en cas qu'il
quelque malheur, de secourir ce
seroient obligés de se sauver à la
il prit le large avec cent quatre-
galéres, & alla charger avec tant d
tuosité & un si grand effort la fl
Ptolémée, qu'il la rompit, & que
mée lui-même, se voiant défait
très promtement la fuite avec hu
res, les seules qui se sauvérent :
toutes celles qui restérent, les unes
brisées ou coulées à fond dans le co
& les autres, au nombre de soix
dix, furent prises avec tous les é
ges. De tout le reste de son train
son bagage, comme de ses domest
de ses amis, de ses femmes, de ses
sions, de ses armes, de son argent,
machines de guerre, qui étoient à
sur des vaisseaux de charge, rien absol
n'échapa à Démétrius ; il se rendit
de tout, & le fit conduire dans son

Après cette bataille navale, M
ne résista plus : il se rendit à discré
Démétrius, avec la ville, tous se
seaux, & toute son armée de terre
consistoit en douze cens chevau
en douze mille hommes de pié.

Démétrius rehaussa l'éclat de

re déja si glorieuse en soi-même,
ı bonté, par l'humanité, & par la
osité dont il usa en cette occasion.
enterrer magnifiquement les morts.
ıdit généreusement la liberté à Mé-
& à Lentisque, le premier frere,
ıtre fils de Ptolémée, qui se trou-
t du nombre des prisonniers, & il
i renvoia sans rançon, avec leurs
& leurs domestiques, & tout leur
ge: pour répondre encore une fois
nnêteté que lui avoit fait Ptolémée
reil cas après la bataille de G
a alors, dit un Historien,
nis & les armes à la main, on
avec plus de noblesse, de desinté-
ıent, de politesse, qu'on n'agit
enant entre amis & dans le com-
ordinaire de la vie. Il choisit aussi
les dépouilles douze cens armures
lettres, qu'il donna aux Athéniens.
tout le reste des prisonniers, qui
oient à dix-sept mille hommes, sans
ter les matelots pris sur la flote, il
corpora dans ses troupes, & par là
ça extrêmement son armée.
igone, qui étoit demeuré en Syrie,
loit dans une violente inquiétude

nto honestius tunc erebantur, quàm | nunc amicitiæ coluntur. Justin.

& avec une grande impatience les nouvelles d'un combat, dont l'issue devoit décider de son sort & de celui de son fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complette, sa joie le fut aussi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone & Démétrius Rois. Antigone, sans perdre de tems, envoia à son fils le diadême dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Egypte, les Egyptiens proclamérent aussi Ptolémée Roi, pour ne pas paroitre avoir le courage abbatu par leur défaite, ni en estimer ou en aimer moins Ptolémée. Lysimaque & Seleucus, le premier dans la Thrace, l'autre à Babylone & dans les provinces Orientales, suivirent leur exemple, & prirent enfin chacun dans leurs Etats le titre de Roi, après en avoir usurpé depuis si lontems toute l'autorité, sans avoir encore osé en prendre le nom. Il s'étoit écoulé environ dix-huit ans depuis la mort d'Alexandre. Cassandre seul, quoique les autres l'appellassent Roi en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Plutarque obſerve que ce nouveau tre n'aboutit pas ſeulement à faire aug-enter à ces Princes leur train & leur uipage, mais qu'il leur fit prendre des s de faſte & de hauteur, & leur inſ-a des ſentimens de fierté, qui n'avoient nt paru juſques-là : comme ſi, par ce e, ils étoient devenus tout d'un coup ne autre eſpéce que le reſte des hom-s.

Pendant tous les mouvemens dont us venons de parler, la puiſſance de eucus s'étoit bien accrue dans l'Orient. , après avoir tué dans une bataille canor, qui avoit été envoié contre lui Antigone, non ſeulement il s'étoit rmi dans la poſſeſſion de la Médie, l'Aſſyrie, & de Babylone; mais por-ſes armes plus loin, il avoit réduit Perſe, la Bactriane, l'Hyrcanie, & tes les autres provinces en deça de de, dont Alexandre avoit fait la quête.

An. M. 3699. Av. J.C. 305. *Appian. in Syr. p. 122. 123. Juſtin. lib. 15. cap. 4.*

Antigone de ſon côté, pour profiter a victoire que ſon fils avoit rempor-en Cypre, aſſembla en Syrie une ar-de près de cent mille hommes, qu'il inoit à faire une invaſion en Egypte. flatoit d'une victoire facile, & de ouiller Ptolémée de ce roiaume auſſi

Diod. l. 20. p. 804-806. Plut. in De-metr. p. 896. 897.

aisément qu'il lui avoit enlevé l'île de Cypre. Pendant qu'il conduisoit cette grosse armée par terre, Démétrius le suivoit avec sa flote en cotoiant les bords de la mer, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à Gaza. Là ils concertérent ce que chacun devoit exécuter. Les pilotes conseilloient de laisser passer le coucher des Pleiades, parce que c'étoit un tems où la mer étoit fort orageuse, & de différer le départ de huit jours seulement. Le desir qu'avoit Antigone de surprendre Ptolémée, & de prévenir ses préparatifs, lui fit négliger un conseil si salutaire. Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone essaieroit de s'ouvrir un passage par terre pour entrer dans l'intérieur du pays. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Des orages violens firent beaucoup de désordres dans la flote de Démétrius, & Ptolémée avoit si bien pourvû à la garde des bouches du Nil, qu'il ne put y aborder. Antigone de son côté, après bien des peines qu'il falut essuier pour traverser les deserts qui sont entre la Palestine & l'Egypte, trouva de bien plus grandes difficultés encore à surmonter, & il ne lui fut pas possible de passer le premier bras du Nil qu'il rencontra : tant Ptolé-

mée avoit donné de bons ordres, & bien posté ses troupes sur tous les passages & à toutes les avenues. Et, ce qui l'affligeoit encore plus que tout le reste, ses soldats désertoient tous les jours en grand nombre.

Ptolémée avoit envoié des bateaux en divers endroits de la riviére où les ennemis venoient prendre leur eau; & il avoit fait proclamer dans ces bateaux de sa part, Qu'il donneroit à un simple soldat qui déserteroit deux mines; (six-vingts livres;) & à un Officier un talent. (trois mille livres.) Une récompense si considérable lui en attira quantité de toutes les sortes, mais sur tout des troupes soudoiées. Ce n'étoit pas seulement l'argent qui les attiroit: ils aimoient beaucoup mieux servir Ptolémée, qu'Antigone; vieillard difficile à contenter, fier, chagrin, & sévére, au lieu que Ptolémée se faisoit aimer par sa douceur & par ses maniéres engageantes & pleines de bonté pour tout le monde.

Antigone, après avoir rodé inutilement sur la frontiére d'Egypte, jusqu'à ce que ses munitions de bouche commencérent à lui manquer, voiant qu'il ne pouvoit pas entamer l'Egypte, que son armée dépérissoit de jour en jour par les

maladies & par la désertion, en un mot qu'il lui étoit impossible de faire subsister plus lontems dans le pays les troupes qui lui restoient, il se trouva obligé de retourner en Syrie d'une maniére tout-à-fait honteuse. Il perdit, dans cette malheureuse expédition, beaucoup de soldats sur terre, & beaucoup de vaisseaux sur mer.

Ptolémée, après avoir offert aux dieux un sacrifice en action de graces de la protection qu'ils venoient de lui accorder, fit part aussitôt à Lysimaque, à Cassandre, & à Séleucus, de l'heureuse issue de cette campagne, & renouvella sa ligue avec eux contre l'ennemi commun. Ce fut la derniére attaque qu'il eut à essuier pour la couronne d'Egypte; & elle contribua extrêmement à l'y bien affermir, par la maniére prudente dont il s'y conduisit. C'est pourquoi Ptolémée l'Astronome fixe ici le commencement de son régne, & en marque ensuite les années dans son Canon chronologique. Il commence cette Epoque au 7e de Novembre, dix-neuf ans après la mort d'Alexandre.

§ VIII. *Démétrius forme le siége de Rhodes, qu'il leve un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole, fameuse machine. Colosse de Rhodes. Protogéne, célébre peintre, épargné pendant le siége.*

ANTIGONE n'avoit alors guéres moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit devenu fort pesant & peu portatif pour aller à la guerre, il se servoit de son fils, qui, par son application, par l'expérience qu'il avoit déja acquise, & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduisoit très habilement les affaires les plus importantes : & pour cette raison le pere n'étoit blessé ni de son luxe, ni de sa dépense, ni de ses débauches & de ses ivrogneries. Car, pendant la paix, Démétrius s'abandonnoit aux derniers excès en tout genre, sans garder aucune mesure ni aucune retenue. Pendant la guerre, c'étoit tout un autre homme, actif, vigilant, laborieux, & invincible à la fatigue. Soit qu'il donnât dans le plaisir, soit qu'il passât à une occupation sérieuse, il se livroit tout entier à l'un ou à l'autre, & ne savoit ce que c'étoit que se modérer. Il avoit l'esprit inventif, curieux, & tourné du côté des arts, mais il n'emploioit

AN. M.370[0] Av. J.C.30[4] *Diod. pa*[g.] 809-815. 817-825. *Plut. in D*[e]*metr. p.* 89[5] *&* 898.

l'appelloit ainsi, & pour les ranger à son obéissance.

Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt de fondre sur eux, avoient envoié à tous les Princes leurs alliés, & sur tout à Ptolémée, pour implorer leur secours. Ils firent représenter au dernier, que leur attachement à ses intérêts étoit ce qui leur avoit attiré le danger où ils se trouvoient exposés.

Les préparatifs de part & d'autre étoient immenses. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flote très nombreuse. Il avoit deux cens vaisseaux de guerre de différente grandeur : plus de cent soixante & dix de transport, qui portoient environ quarante mille hommes, sans compter la cavalerie & les secours des pirates : près de mille barques chargées de vivres, & de tout ce qui est nécessaire à une armée. La vûe du butin qu'on espéroit de faire dans la prise d'une ville aussi riche que celle de Rhodes, avoit attiré beaucoup de soldats à la suite de Démétrius. Ce Prince, le génie le plus fécond & le plus inventif qui fut jamais pour l'attaque des places, & pour la construction des machines de guerre, en avoit amené avec lui un nombre infini. Il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire à de très braves gens,

à

s Commandans très habiles & très
rimentés dans la marine, & que
ßiégés avoient plus de huit cens ma-
es de guerre presque aussi redoutables
les siennes.

ès que Démétrius se fut approché
île, il descendit par terre pour re-
noitre par quel endroit il pourroit
quer la place. Il envoia aussi des partis
le dégât de tous les côtés. Il fit en
ce tems couper les arbres & abbattre
maisons qui se trouvérent aux envi-
de Rhodes, dont il se servit pour
fier son camp d'une triple palissade.
s Rhodiens de leur côté se prépa-
nt à une vigoureuse défense. Tout
u'il y avoit de gens de mérite & de
ce dans les pays alliés des Rhodiens
t jetté dans la ville, autant pour
neur qu'il y a de servir une Républi-
très reconnoissante & très célébre par
urage de ses citoiens, que pour faire
re de leur courage & de leur habi-
dans la défense de cette place contre
s plus grands Capitaines & des plus
s dans l'art des siéges que l'antiquité
mais produits.

commencérent par faire sortir de
le la plupart des bouches inutiles.
le dénombrement qu'on fit de ceux

qui restérent capables de porter les armes, il se trouva six mille citoiens, & mille étrangers. On promit la liberté & le droit de bourgeoisie à ceux des esclaves qui auroient fait le devoir de braves soldats, le public se chargeant de paier aux maîtres le prix de chacun de ces esclaves. On déclara de plus que la ville feroit enterrer honorablement ceux qui seroient morts en combattant; qu'elle pourvoiroit à la subsistance & à l'entretien de leurs peres, meres, femmes, & enfans; qu'elle fourniroit aux filles une dot pour les marier; & que quand les garçons seroient en âge de servir dans l'armée, elle leur donneroit en public sur le théatre dans la grande solennité des Bacchanales une armure complette.

Ce Décret alluma une ardeur incroiable dans tous les Ordres de la ville. Les riches apportoient en foule de l'argent pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenses. Les ouvriers redoubloient d'industrie dans la fabrique des armes, tant pour la promtitude de l'exécution, que pour la beauté des ouvrages. Les uns travailloient aux catapultes & aux balistes, les autres à d'autres machines non moins nécessaires. Quelques-uns réparoient les bréches des murs; plusieurs

portoient des pierres ſur les murailles, & y en amaſſoient de grands monceaux. Tout étoit en mouvement: tous à l'envi cherchoient à ſe diſtinguer, & jamais on ne vit un zêle ſi général, ni ſi empreſſé.

Les aſſiégés firent d'abord ſortir du port trois bons voiliers contre une petite flote de vivandiers & de marchands qui apportoient des vivres aux ennemis. Ils coulérent à fond un grand nombre de leurs barques, en brûlérent pluſieurs, & emmenérent dans la ville ceux des priſonniers qui étoient en état de paier leur rançon. Cette courſe produiſit une ſomme conſidérable aux Rhodiens. Car on étoit convenu de part & d'autre que le prix du rachat des priſonniers ſeroit par tête de cinq cens livres pour une perſonne libre, & de la moitié pour un eſclave. *Mille dragmes.*

On prétend que le ſiége de Rhodes eſt le chef-d'œuvre de Démétrius, & la plus grande marque de ſon eſprit fécond en reſſources & en inventions. Il commença l'attaque du côté de la mer, pour ſe rendre maître du port, & des tours qui en défendoient l'entrée.

Dans ce deſſein il fit conſtruire deux tortues, * chacune ſur deux bâtimens

* *C'étoient des huttes de bois propres à couvrir les ſoldats.*

ennemis s'en aperçussent, s'empara d'une hauteur qui en étoit voisine, & qui n'étoit éloignée de la muraille que d'environ cinq cens piés, & y posta quatre cens soldats. Dès qu'ils s'y furent logés, ils s'y fortifiérent de bonnes palissades.

Le jour arrivé, Démétrius fit avancer ses batteries au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée. Elles eurent d'abord tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Outre le grand nombre de gens qui furent blessés dans cette attaque parmi les assiégés, on fit plusieurs bréches dans le môle qui couvroit le port. Ces bréches cependant ne furent pas d'une grande utilité pour les assiégeans, qui y furent toujours repoussés par les Rhodiens. Après une perte à peu près égale de part & d'autre dans cette attaque, qui dura pendant tout le jour, la nuit s'approchant Démétrius fut obligé de se retirer avec ses vaisseaux & ses machines hors de la portée des traits des ennemis.

Les assiégés, qui avoient appris à leurs dépens ce qu'on pouvoit entreprendre pendant l'obscurité de la nuit, firent sortir de leur port, à la faveur des ténébres, quantité de brulôts, dans le dessein d'aller mettre le feu aux tours de bois des ennemis. Malheureusement pour eux,

nt pu forcer la barriére flotante qui
:ouvroit , ils furent contraints de
er au port. Les Rhodiens, dans cette
dition , perdirent quelques brulôts
le feu consuma , tandis que les ma-
s se sauvérent à la nage.
e lendemain , le Prince fit donner
»ruit des trompettes & des cris de
e l'armée un assaut général , tant
»ort qu'aux murailles de la place ,
[ant par-là jetter la fraieur parmi les
;és. Ceux-ci , bien loin de s'en
ier , le soutinrent avec un vigueur
›iable , & montrérent le même cou-
pendant huit jours que cette attaque
:ontinuée. Il se fit des actions de
oure incroiables de part & d'autre
ant ce long intervalle.
émétrius , profitant de la hauteur
ses troupes s'étoient d'abord empa-
, y fit élever une batterie de plusieurs
ɔines , avec lesquel es il fit tirer con-
:s tours & contre les murailles des
es du poids d'environ cent cinquante
s. Les tours étant ébranlées & les
iilles ouvertes en très peu de tems ,
ssiégeans coururent avec furie pour
ɔarer du môle qui défendoit l'en-
du port. Comme ce poste étoit de

la dernière importance aux Rhodiens ; ils n'épargnérent rien pour en repousser les assiégeans qui s'y étoient déja avancés. On le fit par une grêle de pierres & de traits qu'on tira sur eux avec tant de force & de continuité, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent obligés de se retirer avec confusion.

Cet échec ne diminua rien de l'ardeur des assiégeans. Plus animés encore qu'auparavant contre les Rhodiens, ils montent à l'escalade en même tems par terre & par mer, & donnent tant d'occupation aux assiégés, qu'ils ne savent à quel endroit courir. Par tout on attaque avec furie, & par tout l'on résiste avec intrépidité. Plusieurs renversés de dessus leurs échelles tombent par terre, & se brisent : plusieurs, même des premiers Officiers, arrivés jusques sur le mur, sont couverts de blessures, & faits prisonniers par les ennemis. Il falut enfin que Démétrius, malgré sa valeur, pensât à la retraite pour aller raccommoder ses machines, que tant d'assauts avoient presque entiérement ruinées, aussi bien que les vaisseaux qui les portoient.

Dès que le Prince fut retiré de devant Rhodes, l'on prit soin d'y faire inhumer promtement les corps morts. L'on porta

au temple les éperons des navires &
:pouilles qu'on avoit enlevées sur les
nis ; & l'on travailla avec toute la
:nce imaginable à réparer les bréches
ıurailles.
:métrius, après avoir donné sept
à radouber ses vaisseaux & à réparer
achines, remit à la voile avec une
ıon moins formidable que la précé-
. Il fit cingler droit au port, qui
l'endroit qui lui tenoit le plus au
, & par lequel seul il croioit pou-
réduire la place. Dès qu'il en fut à
: ; il fit jetter une quantité extraor-
:e de flambeaux de paille & de traits
:és, pour brûler les vaisseaux qui y
ıt, tandis qu'on battoit le môle à
: de pierres lancées par les balistes
lifcontinuation. Les assiégés, qui
:nt attendus à toutes ces sortes d'at-
s ; travaillérent avec tant d'activité
ardeur, qu'ils éteignirent promte-
le feu qui s'étoit allumé dans les
aux du port.
firent sortir, en même tems, trois
urs plus grands vaisseaux sous le
nandement d'Exaceste, l'un de leurs
braves Officiers, avec ordre d'aller
uer les ennemis, & de faire les der-
efforts pour joindre les bâtimens qui

portoient les tortues & les tours de bois; & de les heurter si rudement de la pointe des leurs, qu'ils les fissent couler à fond, ou les missent hors de combat. Cet ordre fut exécuté avec une promtitude & une adresse merveilleuses. Les trois galéres, après avoir brisé & franchi la barriére flotante dont il a été parlé, donnérent de leurs éperons avec tant de violence dans le flanc des bâtimens ennemis qui portoient les machines, qu'on y vit aussitôt l'eau entrer de tous côtés. Il en étoit déja coulé deux à fond, lorsque le troisiéme, remorqué par des galéres, fut conduit & réuni au gros de la flote. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cet état, les Rhodiens, emportés par une aveugle ardeur, osérent le tenter. Mais, comme la partie étoit trop inégale pour en sortir avec honneur, Exaceste, l'Officier qui commandoit sous lui, & quelques autres, après avoir combattu avec toute la bravoure imaginable, furent pris avec la galére sur laquelle ils étoient montés. Les deux autres regagnérent le port après avoir couru bien des dangers. La plupart des gens d'équipage y arrivérent aussi à la nage.

Quelque malheureux succès qu'eût eu pour Démétrius cette derniére attaque,

voulut encore en tenter une. Pour y
ssir, il ordonna une machine d'une in-
tion nouvelle, qui avoit trois fois plus
hauteur & de largeur que celles qu'il
oit de perdre. Dès qu'elle fut ache-
, il la fit dresser du côté du port qu'il
it résolu de forcer. Sur le point de la
ttre en action, une tempête furieuse
eva sur la mer, qui la fit périr sous ses
x avec les vaisseaux sur lesquels elle
it montée.

Les assiégés, attentifs à profiter de
tes les occasions, se servirent du tems
: dura la tempête pour regagner la
neur voisine du port que les assiégeans
ient emportée dans le premier assaut,
où depuis ils s'étoient fortifiés. Ils
taquérent, & furent repoussés plu-
urs fois. Mais enfin les gens de Dé-
étrius qui la défendoient voiant qu'ils
oient affaire à des troupes toujours
îches, & qu'ils ne pouvoient espérer
cun secours, se rendirent au nombre
quatre cens.

Après cet enchaînement de succès si
ureux, il arriva à Rhodes cent cin-
iante hommes de Cnosse ville de Créte,
cinq cens d'Egypte envoiés par Ptolé-
ée, dont la plupart étoient Rhodiens
l'il avoit pris à sa solde dans ses troupes.

à capituler. Mais prépare quan
matériaux de toute espéce, il
une machine qu'on appelle *Hé*
qui surpassoit en grandeur toute
qui avoient paru avant lui. La
étoit quarrée. Chaque face avoit
& quinze piés. Sa construction é
assemblage de grosses poutres équ
liées avec du fer. Toute cette ma
toit sur huit roues proportion
poids de la machine. Les jantes
roues étoient de trois piés d'ép
& armées de fortes bandes de fer

Pour faciliter & varier le mou
de l'Hélépole on y avoit mis par
des * *antistreptes*, par le moien
la machine pouvoit être tournée
en tout sens.

Aux quatre encognures il y av
tre poteaux d'environ cent cinqua

de hauteur, inclinés les uns vers les autres. La machine étoit à neuf étages, qui alloient en diminuant. Le premier étoit soutenu par quarante trois poutres, & le dernier par neuf ſeulement.

Trois des côtés de la machine étoient revêtus de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne puſſent l'endommager.

Chaque étage avoit des fenêtres ſur le devant d'une grandeur & d'une figure proportionnées à la groſſeur des traits de la machine. Au deſſus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent, ou maniére de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaiſſoit par une machine, & contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdoient toute leur force.

Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une pour y monter, & l'autre pour en deſcendre.

Trois mille quatre cens hommes faiſoient avancer cette machine. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & pour la vigueur: mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement.

Démétrius fit conſtruire auſſi beaucoup d'autres machines de différente

grandeur, & pour différens usages. Il emploia les équipages des vaisseaux pour applanir le chemin par où l'on devoit conduire les machines : ce chemin avoit quatre cens toises de longueur. Le nombre des artisans, & de ceux qui étoient emploiés à tous ces ouvrages, montoit à près de trente mille. Aussi furent-ils achevés avec une rapidité inconcevable.

Quatre stades.

Les Rhodiens, à la vûe de ces formidables préparatifs, ne s'étoient pas endormis. Ils travaillérent à élever un contremur à l'endroit où Démétrius devoit faire battre les murailles de la ville avec l'Hélépole ; & pour cet effet ils firent abbattre la muraille qui environnoit le théatre, plusieurs maisons voisines, & même quelques temples, aiant promis aux dieux de leur en construire de plus magnifiques après la levée du siége.

Sachant que les ennemis avoient quitté la mer, ils envoiérent en course neuf de leurs meilleurs vaisseaux de guerre, divisés en trois escadres dont ils donnérent le commandement à trois des plus braves Officiers de marine qui fussent parmi eux. Ils revinrent chargés d'un riche butin, emmenant avec eux quelques galéres & plusieurs barques qu'ils avoient prises, & un grand nombre de prison-

niers. Entr'autres ils avoient arrêté une galére richement chargée, dans laquelle Phila avoit fait mettre beaucoup de meubles, de tapisseries, & de robes d'un grand prix pour Démétrius son mari, avec des lettres qu'elle lui écrivoit.

Les Rhodiens envoiérent le tout, & même les lettres, au Roi Ptolémée, dont Démétrius fut vivement piqué. En cela, dit Plutarque, ils n'imitérent pas la politesse des Athéniens, qui, aiant pris un jour les couriers de Philippe qui leur faisoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne touchérent point à ceux d'Olympias, & les envoiérent à Philippe tout cachetés comme ils étoient. Il y a des régles de bienséance & d'honneur, qui doivent être gardées inviolablement, même à l'égard des ennemis.

Pendant que les vaisseaux de la République faisoient en mer les prises dont nous venons de parler, il s'éleva à Rhodes une grande émotion au sujet des statues que l'on avoit dressées à l'honneur d'Antigone & de Démétrius, & pour lesquelles on avoit eu jusqu'alors une vénération singuliére. Les principaux de la ville proposérent dans une assemblée d'abbattre les statues de ces Princes, qui leur faisoient une si cruelle guerre. Le

peuple, plus sensé en cette occasion & plus modéré que ses Chefs, voulut qu'on laissât subsister les statues. Une conduite si sage & si équitable, indépendamment de tout événement, faisoit beaucoup d'honneur aux Rhodiens: mais, en cas que la ville fût prise, elle pouvoit leur servir beaucoup auprès du vainqueur.

Démétrius, aiant tenté sans succès plusieurs mines, qui furent toutes découvertes & rendues inutiles par l'attention & l'activité des assiégés, donna les ordres & fit tout préparer pour un assaut général. On conduisit pour cela l'Hélépole à l'endroit d'où l'on pouvoit battre la ville avec le plus de succès. Chaque étage de cette formidable machine étoit garni de catapultes & de balistes plus ou moins grandes selon la capacité du lieu. Elle étoit soutenue & fortifiée dans chacun de ses deux côtés par quatre autres petites machines appellées des tortues, dont chacune avoit une petite galerie couverte, afin que ceux qui entroient dans l'Hélépole ou qui en sortoient pour exécuter différens ordres, pussent le faire en sureté. On y joignit aussi des deux côtés deux béliers d'une grandeur extraordinaire, faits chacun d'une piéce de bois de trente toises de

ueur, armés d'une pointe de fer aussi
·que celle des galéres, montés sur
oues, & qui étoient poussés dans
ique contre les tours ou contre les
 avec une force & une roideur in-
able par près de mille personnes.

uand tout fut prêt, Démétrius aiant
onner la charge par toutes les trom-
es, on donna un assaut général de
les côtés par terre & par mer. Dans
 de l'attaque, lorsque les murs
ent déja ébranlés par les coups de
, arrive une ambassade de la part
Cnidiens, qui presse extrêmement
nétrius de suspendre l'attaque, se fla-
d'engager les assiégés à accepter une
tulation honnête. La suspension d'ar-
fut accordée, mais n'eut point de
; les Rhodiens refusant de capituler
le pié des conditions qu'on leur pro-
oit. L'attaque recommença donc de
veau, & avec tant de fureur, toutes
machines étant mises ensemble en
ivement, qu'on abbattit une grosse
 de pierres quarrées avec la muraille
elle flanquoit. Les assiégés se battirent
 bréche comme des lions, & repouf-
ent les ennemis.

Dans ce même tems les bâtimens que
olémée envoioit aux Rhodiens, char-

gés de trois cens mille mesures de blé avec différens légumes, arrivérent heureusement dans le port malgré tous les efforts des navires ennemis qui croisoient aux environs pour les surprendre. Quelques jours après on y vit encore entrer deux petites flotes, l'une de la part de Cassandre, chargée de dix mille muids d'orge; l'autre de celle de Lysimaque, chargée de quarante mille muids de froment, & autant d'orge. Un secours si abondant, & arrivé si à propos lorsqu'on commençoit à manquer de vivres, remplit d'un nouveau courage les assiégés, qui résolurent de ne se rendre qu'à la derniére extrémité.

Ainsi animés, ils entreprennent de mettre le feu aux machines des ennemis. Vers le milieu de la nuit suivante ils font sortir de la place force soldats armés de torches & de toutes sortes de bois allumés, qui marchent droit aux batteries, & y mettent le feu. En même tems on tiroit de dessus les murailles une infinité de traits pour soutenir ce détachement contre ceux qui viendroient pour éteindre les flammes; & il y eut beaucoup de ceux-ci de blessés, parce qu'ils ne pouvoient, dans l'obscurité de la nuit, ni voir ni éviter les traits qu'on leur lançoit.

ant qu'à la fin le feu ne pût à
es machines, les fit retirer le plus
l put.
étrius aiant voulu, par curiosité,
à pouvoient monter, du côté des
, les machines propres à jetter
s, fit amasser tous ceux que l'on
ncés de dedans la place dans l'at-
e cette nuit. Les traits comptés,
putation faite, il se trouva qu'ils
t avoir plus de huit cens machi-
diverse grandeur propres à lancer
:, & environ quinze cens pro-
tter des traits. Ce nombre effraia
e, qui ne croioit pas avoir affaire
ille où il y eût des préparatifs si
bles. Il fit inhumer ses morts,
es blessés, & réparer avec toute
ence possible les machines qui
été démontées & mises hors de



nes, travaillérent à se prémunir contre le nouvel assaut que les ennemis se préparoient à leur donner. Pour cela ils commencent à creuser un large & profond fossé derriére la bréche, pour empécher qu'on ne pût passer facilement par là dans la place. Puis ils construisent un gros mur en forme de croissant, qui environnoit le fossé, & qui demandoit une nouvelle attaque.

Attentifs à tout en même tems, ils détachérent une escadre des meilleurs voiliers qu'ils eussent dans leur port, laquelle prit un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & de munitions pour Démétrius, & les amena dans le port. Ils furent bientôt suivis d'un grand nombre de barques chargées de blé & d'autres munitions que leur envoioit Ptolémée avec quinze cens hommes commandés par Antigone de Macédoine.

Démétrius, aiant rétabli ses machines, les fit toutes approcher de la ville. Une seconde ambassade, envoiée par les Athéniens & d'autres peuples de la Gréce, arriva dans le camp pour le même sujet que la premiére, & n'eut pas un meilleur succès. Le Roi, fécond en moiens & en expédiens pour réussir dans ses projets, fit un détachement de quinze

hommes de ses meilleures troupes
la conduite d'Alcime & de Mancie,
l'ordre d'entrer par la bréche sur le
...t en forçant les retranchemens qui
...t derriére, & de gagner les envi-
...du Théatre, où ils seroient en état
...maintenir si une fois ils pouvoient
...rendre les maîtres. Pour faciliter
...ution d'un ordre si important mais
...ngereux, & pour amuser les ennemis
...e fausses attaques, il fit en même
...donner la charge par toutes les
...ortes, & monter à l'assaut par tous
...droits de la place tant par mer que
...erre, afin que les assiégés se trouvant
...és de courir par tout, les quinze
...hommes pussent forcer les retranche-
...s qui couvroient la bréche, & s'em-
...er ensuite des postes avantageux aux
...irons du théatre. Cette feinte eut
... le succès que le Prince en avoit
...ré. Toutes les troupes aiant jetté en
...me têms de tous côtés de grands cris
...me pour un assaut général, le déta-
...ment commandé par Alcime passa par
...réche, & attaqua si vigoureusement
...x qui défendoient le fossé avec le
...issant qui le couvroit, qu'après en
...oir tué un grand nombre, & mis les
...tres en desordre, ils s'emparérent des



postes pour faire le moindre n
Après cela, prenant avec eu
leurs troupes, & celles qui ét
vées tout récemment d'Egypt
rent fondre sur le détachement
avancé jusqu'au théatre. L'ol
la nuit ne leur aiant pas permi
chasser, le jour paroissoit à pe
entendit un cri général dans
quartiers des assiégeans, par
s'efforçoient d'encourager
étoient entrés dans la place à
tenir dans leur poste, où ils
roient pas d'être secourus. A
rible la populace, les femm
enfans qui étoient restés dans l
qui se croioient perdus sans res
répondirent que par des plei
rugissemens lamentables. Cep
se battoit vivement près du t

, les autres furent faits prison-

chec, loin de rallentir l'ardeur
ētrius, ne fit que l'augmenter.
loit à se mettre en état de don-
nouvel assaut, quand on vint
rter des lettres d'Antigone son
ar lesquelles il lui mandoit de
it ce qu'il pourroit pour con-
paix avec les Rhodiens. Il lui
ı prétexte plausible pour renon-
siége. Le hazard le lui fournit.
: moment même arrivérent au
es Députés d'Etolie, pour lui
ller les instances qu'on lui avoit
tes de donner la paix aux Rho-
ls ne l'en trouvérent pas éloigné.
que Végéce raporte de l'Hélé- *Veget. de re*
vrai, & Vitruve semble le con- *milit. cap. 4.*
n changeant néanmoins quelques





Les assiégeans ne soupçonnan
piége qu'on venoit de leur ten
duisirent la Tour jusqu'à l'en
lequel on avoit miné. Ce te
creusé & miné ne pouvant su
poids d'une masse si énorme, fo
à-coup sous la machine, qui s'
avant en terre, qu'il ne fut plu
de l'en retirer. Voila un des
niens auxquels ces machines
étoient exposées : il y en avoit
tres. Les deux Auteurs que j'ai c
que cet accident détermina l
à lever le siége. Il est au moins
semblable qu'il eut beaucoup
lui faire prendre enfin ce part

Les Rhodiens de leur côté
roient pas avec moins d'ardeu
un accommodement, pourvû
raisonnable. Ptolémée, en leu
tant un nouveau secours plus

inir un fiége, où ils auroient enfin
mbé. Ainsi ils écoutérent avec plai-
propositions qui leur furent faites;
ntôt après le Traité fut conclu &
sous ces conditions: Que la Répu-
e de Rhodes seroit conservée avec
ses citoiens dans ses droits, privi-
, & libertés, sans être soumise à
ne Puissance. Que l'alliance qu'elle
toujours eue avec Antigone seroit
rmée & renouvellée, avec obliga-
d'armer pour lui dans toutes les
es qu'il auroit, pourvû qu'elles ne
nt point contre Ptolémée. Que pour
des articles ainsi accordés, il se-
donné cent otages de la ville au
de Démétrius. Les otages délivrés,
iée décampa de devant Rhodes,
l'avoir tenu assiégée pendant un an.
émétrius, qui s'étoit réconcilié avec Plin. lib. 34. cap 7.
Rhodiens, avant que de partir vou-
eur en donner une marque. Il leur
résent de toutes les machines de
re qu'il avoit emploiées à ce siége.
s vendirent dans la suite pour trois
talens, (trois cens mille écus) qu'ils
loiérent avec quelque autre argent
n y ajouta à faire ce Colosse fameux,

qui passoit pour une des sept merveilles du monde. C'étoit une statue du soleil d'une si énorme grandeur, que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. Elle avoit soixante & dix coudées, c'est-à-dire, 105 piés de hauteur. Il y avoit peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y emploia douze ans. Soixante-six ans après il fut abbattu par un tremblement de terre, comme nous le dirons dans la suite.

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnoissance du secours qu'il leur avoit donné dans un danger si pressant, après avoir premiérement consulté l'Oracle de Jupiter Ammon pour rendre la chose plus éclatante, consacrérent à Ptolémée un Bocage; &, pour lui faire plus d'honneur, ils y firent un ouvrage magnifique. Autour du quarré qui le renfermoit, dont le tour étoit de quatre cens toises, ils firent bâtir un Portique somptueux, auquel on donna le nom de Ptoléméon : &, par une flaterie aussi impie qu'ordinaire dans ces tems-là, on lui rendoit dans cet endroit des honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore d'une autre maniére la mémoire de leur délivrance dans cette

guerre, ils lui donnérent le titre de *Soter*, qui signifie *Sauveur*, dont les Historiens se servent ordinairement pour le distinguer des autres Ptolémées qui régnérent après lui en Egypte.

Pour ne point interrompre la suite & la liaison des divers événemens de ce siége, j'ai différé jusqu'ici à en raporter un, qui a fait beaucoup d'honneur à Démétrius. Il regarde son goût pour les arts, & l'estime qu'il faisoit de ceux qui s'y distinguoient par un mérite singulier, ce qui n'en est pas un petit pour les Princes.

Il y avoit pour lors à Rhodes un célébre peintre, nommé Protogéne, natif de Caune ville de Carie qui étoit dans la dépendance des Rhodiens. Son attelier étoit dans le fauxbourg de Rhodes, & hors de la ville, lorsque Démétrius en forma le siége. La présence des ennemis au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Le Roi en fut surpris, & comme il lui en demandoit un jour la raison: *C'est que je sai*, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux Arts.* Il ne se trompoit point. Démétrius en effet s'en montra le pro-

tecteur. Il disposa une garde autour de son attelier, afin qu'au milieu du camp même il fût en repos, ou du moins en sureté. Il alloit souvent l'y voir travailler, & ne se lassoit point d'admirer son application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

Le chef-d'œuvre de ce Peintre étoit l'*Ialysus*. On appelloit ainsi un tableau où il avoit peint quelque histoire de cet Ialysus, * héros connu seulement dans la fable, & que les Rhodiens respectoient comme leur fondateur. Protogéne avoit emploié sept ans à l'achever. La premiére fois qu'Apelle le vit, il fut si surpris & si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria : *Grand travail ! Œuvre admirable ! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages, & qui les élévent jusqu'aux cieux.* S'il en faut croire Pline, pendant tout le tems que Protogéne travailla à ce tableau, il se condanna lui-même à mener une vie fort ** sobre & même fort dure, pour empêcher que la bonne chére n'émoussât

* *Il étoit fils d'Ochimus, qui étoit né du soleil & de Rhodes, laquelle avoit donné son nom à la ville & à l'isle.*

** *Il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaisoient en même tems & la faim & la soif.*

la finesse de son goût & de son sentiment. Ce tableau avoit été porté à Rome, & consacré dans le temple de la paix, où il étoit encore du tems de Pline. Il y périt enfin dans un incendie.

Le même Pline prétend que ce tableau sauva Rhodes, parce qu'étant dans un endroit par lequel seul Démétrius pouvoit prendre la ville, il [a] aima mieux renoncer à la victoire, que de s'exposer à faire périr par le feu un si précieux monument de l'art. Ç'auroit été pousser bien loin le goût & le respect pour la peinture. Nous avons vû les véritables raisons qui obligérent Démétrius de lever le siége.

Il [b] y avoit dans ce tableau un chien, qui faisoit sur tout l'admiration des connoisseurs, & qui avoit couté beaucoup au Peintre, sans que jamais il eût pu être content de lui-même, quoiqu'il le fût

a Parcentem picturæ fugit occasio victoriæ.

b Est in ea canis mirè factus, ut quem pariter casus & ars pinxerant. Non judicabat se exprimere in eo spumam anhelantis posse, cùm in reliqua omni parte (quod difficillimum erat) sibi ipse satisfecisset. Displicebat autem ars ipsa, nec minui poterat, & videbatur nimia, ac longiùs à veritate discedere, spumaque illa pingi non ex ore nasci, anxio animi cruciatu, cùm in pictura verum esse, non verisimile, vellet. Absterserat sæpius mutaveratque penicillum, nullo modo sibi approbans. Postremò iratus arti quod intelligeretur, spongiam eam impegit inviso loco



il étoit capable, sans pouvoir
ter. Il lui sembloit que l'art f
trop. La vraisemblance n'é
assez pour lui, il lui faloit
vérité même. Il vouloit que l
rût, non être peinte, mais so
ment de la gueule du chien.
souvent la main, y retoucha
reprises, & se donna la to
arriver à ce simple, à ce natu
il avoit l'idée dans l'esprit: ma
inutilement. De dépit il jett
vrage l'éponge dont il s'étoit
effacer, & le hazard fit c
n'avoit pu faire.

On reprochoit à ce Peintre
difficile, & de trop retouc
bleaux. Apelle [a] en effet, c

tabulæ, & illa reposuit | xiæ miraret
ablatos colores, qualiter | omnia sibi

comme dans la peinture, est
ible. Il faut en tout, dit Cicé-
voir jusqu'où l'on doit aller; &
c raison qu'Apelle reprochoit à
peintres de ne pas sentir où il
rréter.

*cpédition de Séleucus dans l'Inde.
étrius fait lever à Cassandre le
'Athénes. Honneurs excessifs qu'il
dans cette ville. Ligue entre Pto-
, Séleucus, Cassandre, & Lysi-
e contre Antigone & Démétrius.
lle d'Ipsus ville de Phrygie, où
one est tué, & Démétrius mis
te.*

s nous avançons dans l'histoire
ccesseurs d'Alexandre, plus il est
e reconnoitre l'esprit qui les a
animés jusques ici, & qui les



cachés, en nommant des Rois imbécilles ou des enfans, pour couvrir leurs prétentions ambitieuſes. Maintenant que toute la famille d'Alexandre eſt exterminée, ils levent le maſque, & ſe montrent tels qu'ils ſont, & qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à ſe maintenir chacun dans leur gouvernement; à s'y rendre indépendans réellement; à ſe donner une ſouveraineté abſolue; & à étendre les limites de leurs gouvernemens & de leurs roiaumes aux dépens des autres Gouverneurs, plus foibles, ou moins heureux. Ils emploient pour cet effet la force des armes, & ſe liguent enſemble par des Traités, toujours prêts à les rompre quand ils trouvent plus d'avantage avec d'autres, & à les renouer avec la même facilité. En un mot, ils regardent les vaſtes conquêtes d'Alexandre comme un héritage abandonné & ſans maître, dont la prudence demande qu'on enleve le plus qu'il eſt poſſible, ſans craindre le reproche d'uſurpateur dans l'acquiſition de pays qui étoient le fruit des victoires des Macédoniens, mais qui n'appartenoient à perſonne en particulier. Voila le grand mobile de toutes les entrepriſes que nous voions.

lleucus étoit, comme on l'a vû, An.M. 3701. Av. J.C. 303.
re de tous les pays qui sont entre
phrate & l'Indus. Il voulut l'être aussi
eux qui sont au dela de ce fleuve,
our cela profiter de l'heureuse con-
ture du tems, où il étoit lié d'inté-
vec Ptolémée, Cassandre, & Lysi-
ue; où les forces d'Antigone étoient
igées; où Démétrius étoit occupé au
de Rhodes, & à contenir les Répu-
ues de la Gréce; & où Antigone
ême ne songeoit qu'à s'emparer de
rie & de la Phénicie, & à attaquer
émée jusques dans l'Egypte. Il crut
devoir mettre à profit cette diver-
& cet affoiblissement du seul enne-
qu'il avoit à craindre, pour porter
rmes contre les peuples de l'Inde qui
ient partie de son lot dans le partage
ral, & dont il espéroit s'emparer
nent, en surprenant par une irruption
te & imprévue le Roi Sandrocotte.
oit un Indien, de fort basse extraction, *Justin. lib. 15. cap. 4.*
, sous le spécieux prétexte de délivrer *Plut. in Alex. p. 699.*
pays de la tyrannie des étrangers, *Strab. lib. 5. pag. 724.*
it fait une armée & l'avoit si bien
sie avec le tems, que pendant que
uccesseurs d'Alexandre se faisoient la
re, il s'étoit trouvé assez fort pour
ser les Macédoniens de toutes les

Provinces de l'Inde qu'Alexandre avoit conquises, & pour s'y établir lui-même. C'étoit pour reprendre ces provinces que Séleucus passa l'Inde. Mais quand il vit que Sandrocotte étoit maître absolu de toute l'Inde, & qu'il avoit en campagne une armée de six cens mille hommes, avec un nombre prodigieux d'éléphans, il ne jugea pas à propos d'attaquer un Prince si puissant. Il entra donc en Traité avec lui, & lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il lui donneroit cinq cens éléphans. La paix fut conclue sur ce pié-là. Voila où se termine la conquête des Indes par Alexandre ! voila le fruit de tant de sang répandu pour satisfaire la folle ambition d'un Prince ! Séleucus, aussitôt après, mena ses troupes en occident contre Antigone, comme je le marquerai bientôt. La nécessité absolue où il se trouva d'entreprendre cette guerre, fut une des plus fortes raisons qui le portérent à conclure si promtement la paix avec le Prince Indien.

...d. l. 20. ...5 - 828. ...t. in De... p. 899. Dans le même tems, les Athéniens appellérent à leur secours Démétrius contre Cassandre qui assiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galéres, & une grosse infanterie.

Il ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique, mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où l'aiant défait il s'empara d'Héraclée qui se rendit volontairement, & il reçut six mille Macédoniens qui passérent de son côté.

A son retour les Athéniens, quoiqu'ils lui eussent déja prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviser, trouvérent encore de nouvelles flateries pour enchérir sur les premiéres. Ils lui assignérent pour son logement le derriére du temple de Minerve appellé *Parthenon*. Il y logea, & ne rougit point de profaner ce lieu si saint dans l'opinion des peuples, & la maison d'une déesse regardée comme vierge, par les débauches les plus infames & les plus criantes. Ses courtisanes y étoient bien plus honorées que la déesse même : elles étoient les seules divinités qu'il adorât. Et en effet il leur fit dresser des autels par les Athéniens, qu'il appella à cette occasion des lâches & des malheureux, véritablement nés pour l'esclavage : tant ce Prince fut choqué lui-même d'une adulation si basse & si indigne, comme [a] Tacite le dit aussi de Tibére ! *Athen. lib. 6. pag. 253*

a Memoriæ proditur, Tiberium, quoties Curia egrederetur, Græcis verbis in hunc modum eloqui

Démoclès, surnommé *le beau*, d'un âge encore fort tendre, pour se dérober à la violence de Démétrius, se jetta dans une chaudiére d'eau bouillante qu'on préparoit pour le bain, & il y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour appaiser la colére de Démétrius extrémement irrité d'un certain Décret qu'ils avoient fait à son sujet, en firent un nouveau, qui portoit : *Que le peuple d'Athénes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les dieux, & juste envers les hommes.* Croiroit-on qu'on pût porter la flaterie & la servitude jusqu'à ce point de bassesse, d'extravagance, & d'irréligion !

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnése, & enleva à Ptolémée, qui s'y étoit rendu puissant, les villes de Sicyone, de Corinthe, & la plupart des autres où il avoit des garnisons. Comme il se trouva à Argos dans la grande fête de Junon, il voulut la solenniser en y proposant des prix, & en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux

solitum : *O homines ad servitutem paratos !* Scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

r, il épouſa ce jour-là même
nie, fille d'Eacide roi des Moloſ-
ſœur de Pyrrhus.

États de la Gréce s'étant aſſemblés *Plut. in Demetr. p. 900.*
ſthme, & la curioſité y aiant at-
toutes parts une quantité extraor-
de monde, Démétrius fut pro-
Chef de tous les Grecs, comme
été avant lui Philippe & Alexan-
xquels il ſe croioit fort ſupérieur,
toit enivré de ſes heureux ſuccès,
flateries outrées qu'on lui prodi-

artant du Péloponnéſe pour re-
à Athénes, il écrivit aux Athé-
'à ſon arrivée il vouloit être ini-
ême tems aux petits & aux grands
s. Cela n'étoit point permis, &
it jamais fait. Car il faloit garder
interſtices, les petits * Myſtéres
ant ſe célébrer que dans le mois
re. Pour obvier à cet inconvé-
ſatisfaire un ſi religieux Prince,
donné que le même mois de Mai
étoit, ſeroit réputé d'abord pour
de Mars, & enſuite pour celui

initié, ſans donner atteinte aux coutumes & aux cérémonies preſcrites par la loi.

De tous les abus qui furent commis alors à Athénes, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur aiant ordonné de fournir & de livrer inceſſamment la ſomme de deux cens cinquante talens, & le recouvrement de cette ſomme aiant été fait ſans aucun délai ni la moindre remiſe, le Prince n'eut pas plutôt vû tout cet argent ramaſſé, qu'il le fit donner à Lamia & aux autres courtiſanes qui étoient avec elle, pour leur pommade & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'uſage de cette ſomme plus que la ſomme même.

eux cens uante le écus.

Outre cette affreuſe dépenſe, Lamia voulant donner en ſon particulier un feſtin à Démétrius, rançonna de ſon autorité privée pluſieurs Athéniens des plus riches. Le feſtin couta des ſommes immenſes : ce qui donna lieu à une plaiſanterie aſſez ingénieuſe d'un Poéte comique de ce tems-là, qui dit que cette Lamia étoit une vraie *Hélépole.* On a vû que l'Hélépole étoit une machine inventée par Démétrius pour attaquer & prendre les villes.

Cassandre se voiant vivement pressé par Démétrius, & n'en pouvant obtenir la paix qu'à condition de se mettre absolument à la discrétion d'Antigone, Lysimaque & lui convinrent d'envoier des Ambassadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur représenter l'état où ils se trouvoient. Cette conduite d'Antigone fit voir clairement qu'il ne visoit à rien moins qu'à déposséder tous les autres successeurs d'Alexandre, & à usurper tout l'Empire : & qu'il étoit tems de s'unir étroitement tous ensemble pour abbattre ce pouvoir exorbitant. D'ailleurs ils étoient piqués, Lysimaque sur tout, de la maniére méprisante dont Démétrius souffroit qu'on traitât les autres Rois à sa table, s'appropriant à lui & à son pere le nom de Roi, au lieu que Ptolémée n'étoit, selon ses flateurs, qu'un Capitaine de vaisseau, Séleucus qu'un commandant d'éléphans, & Lysimaque un garde de trésors. Il se conclut donc une ligue entre ces quatre Rois ; & Séleucus se hâta de se rendre en Assyrie pour se préparer à cette nouvelle guerre.

An. M. 3702
Av. J.C. 302
Diod. l. 20 p. 830-836.
Plut in Demetr. p. 895
Justin. l. 15 cap. 4.

L'ouverture s'en fit sur la côte de l'Hellespont. Cassandre & Lysimaque avoient jugé à propos, que le premier demeurât en Europe pour la défendre

contre Démétrius, & que l'autre, avec autant de troupes qu'on en pourroit tirer de leurs deux roiaumes sans les trop dégarnir, allât faire une invasion dans les provinces d'Antigone en Asie. Lysimaque, en conséquence, passa l'Hellespont avec une bonne armée; & de gré ou de force soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie, & la plupart des pays qui étoient entre la Propontide & la riviere du Méandre.

Antigone étoit alors à Antigonie, qu'il venoit de faire bâtir dans la Haute-Syrie, occupé à célébrer des Jeux solennels qu'il y avoit établis. Cette nouvelle, & celle de plusieurs autres revoltes, qui lui vinrent en même tems, lui firent incontinent quitter ses Jeux. Il congédia sur le champ l'assemblée, & se prépara à marcher du côté de l'ennemi; & dès que ses troupes furent réunies, il leur fit passer en diligence le mont Taurus, & entra en Cilicie. A Cuindes, ville de cette province, il prit dans le trésor public l'argent dont il avoit besoin, & augmenta ses troupes autant qu'il le trouva nécessaire. Ensuite il les mena droit à l'ennemi, & reprit, en passant, plusieurs places qui s'étoient revoltées. Lysimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive,

en attendant le secours qui lui venoit de la part de Séleucus & de Ptolémée. Ainsi le reste de l'année se passa sans action, & chacun se retira dans ses quartiers d'hiver.

Au commencement de la suivante, Séleucus forma son armée à Babylone, & la mena en Cappadoce pour agir contre Antigone. Celui-ci manda aussitôt Démétrius, qui quitta promtement la Gréce, vint à Ephése, & reprit cette ville & plusieurs autres qui s'étoient déclarées pour Lysimaque à son arrivée en Asie.

An. M. 3
Av. J.C.

Ptolémée profita en Syrie de l'absence d'Antigone. Il recouvra la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie, excepté les villes de Tyr & de Sidon, où Antigone avoit laissé bonne garnison. Il forma le siége de cette derniére : mais, pendant qu'il la battoit, on lui vint donner avis, qu'Antigone avoir défait Séleucus & Lysimaque, & qu'il venoit au secours de la place. Sur ce faux avis, il fit une tréve de cinq mois avec les Sidoniens, leva le siége, & retourna en Egypte.

Ici finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, & dans le moment même où va se donner une bataille, qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

Plut. in Demetr. p. 902.

L'armée des confédérés commandée par Séleucus & Lysimaque, & celle d'Antigone & de Démétrius, arrivérent presque en même tems dans la Phrygie. Elles ne furent pas lontems en présence sans en venir aux mains. Antigone avoit plus de soixante mille hommes de pié, dix mille chevaux, & soixante & quinze éléphans. Les ennemis avoient soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, & six-vingts chariots armés de faulx. Le combat se donna près d'une ville de Phrygie nommée Ipsus.

Dès qu'on eut donné le signal, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite. Mais, par un desir téméraire & aveugle de gloire, dont les Généraux ne peuvent trop se défier, & qui a été funeste à plusieurs, Démétrius s'étant mis à poursuivre les fuiards trop chaudement & sans songer au reste de l'armée, il se laissa ravir la victoire qu'il tenoit déja dans ses mains s'il avoit su profiter de son avantage. Car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infan-

terie, les éléphans des ennemis aiant rempli tout l'espace qui étoit entre deux. Alors Séleucus, voiant les gens de pié d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point à la vérité, mais fit mine seulement de vouloir les attaquer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour les effraier & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigone, & de passer dans le sien. Et c'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce moment une grosse troupe de l'armée de Séleucus se détacha par son ordre, & alla tomber avec fureur contre Antigone, qui soutint quelque tems leur effort. Mais enfin accablé de traits, & percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. Démétrius voiant son pere mort, rassembla ce qu'il put de troupes, & se retira à Ephése, avec cinq mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. Ce furent les seuls restes de plus de soixante-dix mille hommes que son pere & lui avoient au commencement de l'action. Le grand Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna par tout

Plut. in Pyrrh. pag. 384.

Démétrius, renversa tout ce qui se présenta devant lui, & fit voir dans cette premiére action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devoit un jour attendre de son courage & de sa bravoure.

ARTICLE SECOND.

CE SECOND Article renferme l'espace de cinquante-cinq ans : savoir, les quinze derniéres années de Ptolémée fils de Lagus qui en avoit déja régné vingt-trois, ce qui fait en tout trente-huit, & quarante autres années, qui font la durée du régne de Ptolémée Philadelphe.

§. I. *Les quatre Princes vainqueurs partagent l'Empire d'Alexandre le Grand en quatre Roiaumes. Séleucus bâtit plusieurs villes. Athénes ferme ses portes à Démétrius. Celui-ci se réconcilie avec Séleucus, puis avec Ptolémée. Mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Prise d'Athénes par Démétrius. Il perd presque en même tems tout ce qu'il possédoit.*

APRÈS la bataille d'Ipsus, les quatre Princes confédérés partagérent les Etats d'Antigone, en les ajoutant à ceux

possédoient déja. Et ce fut par ce *Plut. in Demetr. p. 902. Appian. in Syr. p. 122. 123. Polyb. l. 15. pag. 572.*
e que l'Empire d'Alexandre fut
en quatre Roiaumes fixes. Ptolé-
eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie,
lé-Syrie, & la Palestine: Cassan-
ut la Macédoine & la Gréce: Lysi-
ue, la Thrace, la Bithynie, & quel-
autres provinces par dela l'Helles-
& le Bosphore: Séleucus, tout le
de l'Asie jusqu'au dela de l'Euphrate,
qu'au fleuve Indus. Le roiaume de
mier s'appelle ordinairement le
me de Syrie, parce que Séleucus,
ătit depuis Antioche, y fit sa prin-
e demeure; & ses successeurs, ap-
Séleucides de son nom, en firent
. Mais il comprenoit, outre la
, ces vastes & riches provinces de
aute Asie, qui composoient l'Em-
des Perses. C'est ici que commen-
les vingt années de régne que je
e à Séleucus Nicator, parce que
fut que depuis la Bataille d'Ip-
qu'il fut reconnu pour Roi. En y
tant les douze années où il avoit
exercé l'autorité roiale sans en por-
le titre, cela fait les trente & une
ées de régne que lui donne Ussé-

Ces * quatre Rois sont les quatre Cornes du Bouc de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la premiére Corne rompue. Cette premiére Corne étoit Alexandre roi de Gréce, qui détruisit l'Empire des Médes & des Perses désigné par le Bélier à deux Cornes: & les quatre autres Cornes, sont ces quatre Rois qui s'élevérent après lui, & partagérent son Empire entr'eux. Ils n'étoient point de sa postérité: *& non in posteros ejus.*

Ce sont aussi les quatre ** têtes du Léopard, qui sont montrées ailleurs au même Prophéte.

* *J'étois fort attentif à ce que je voiois: & en même tems un* BOUC *vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre; & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Bélier, & lui rompit les deux cornes.... Le Bouc ensuite devint extraordinairement grand; & étant crû, sa grande corne se rompit, & il se forma quatre cornes considérables au dessous, vers les quatre vents du ciel.* Dan. ch. 8. v. 5. 6. & 8. Dieu donne ensuite à son Prophéte l'explication de ce qu'il venoit de lui montrer. *Le Bélier que vous avez vû qui avoit des cornes, est le Roi des Perses & des Médes. Le Bouc, est le Roi des Grecs: & la grande corne qu'il avoit entre les deux yeux, est le premier de leurs Rois. Les quatre cornes qui se sont élevées après que la premiére a été rompue, sont les quatre Rois qui s'éleveront de sa nation, mais non avec sa force & sa puissance.* Ibid. v. 20. 21. 22.

** *Après cela je vis une autre bête qui étoit comme un Léopard, & elle avoit au dessus de ses quatre ailes, comme les ailes d'un oiseau. Cette bête avoit quatre têtes, & la puissance lui fut donnée.* Dan. 7. 5.

Par ce dernier partage de l'Empire d'Alexandre, furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'étoit fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'étoit simplement en provinces, entre les Gouverneurs, sous le frere & le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre Rois, & en Roiaumes; & ainsi on ne peut entendre ces prophéties que de celui-ci: car il est clair qu'elles parlent de ces quatre successeurs d'Alexandre comme de quatre Rois: *Quatuor Reges consurgent*. Aucun des successeurs d'Alexandre ne fut Roi qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'Empire. Encore n'étoit-ce qu'un titre précaire, que chacun se donnoit de sa pure autorité, & qui n'étoit point reconnu par les autres. Au lieu qu'après la bataille d'Ipsus, le Traité que firent les quatre Confédérés après avoir terrassé & dépouillé leur ennemi, assigna à chacun ses Etats à titre de Roiaume, & les autorisa & les reconnut comme des Rois, souverains & indépendans de toute autre autorité supérieure. Ces quatre Rois sont, Ptolémée, Séleucus, Cassandre & Lysimaque.

On ne peut assez admirer ici, & dans les autres endroits où nous ferons observer

l'accompliſſement des prédictions de Daniel, avec quelle lumiére le Prophéte pénétre dans cette profonde nuit de l'avenir en un tems où il n'y avoit pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle préciſion & quelle certitude, dans la variété de ces révolutions, & dans ce cahos d'événemens ſinguliers, il en détermine les circonſtances, fixe le nombre des ſucceſſeurs, en marque la nation qui doit être grecque, en déſigne les contrées, en meſure la durée & la puiſſance inférieure à celle d'Alexandre, en caractériſe les Princes, les alliances, les traités, les perfidies, les mariages & leur ſuccès. Eſt-il poſſible d'attribuer au hazard ou à la prévoiance humaine des prédictions ſi détaillées, & ſi éloignées de toute apparence, & de n'y pas reconnoitre le caractére & comme le ſceau de la Divinité, à laquelle tous les ſiécles ſont préſens, & qui diſpoſe ſouverainement du ſort des Roiaumes & des Empires ?

Il eſt tems maintenant de reprendre & de continuer le fil de l'hiſtoire.

Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 2.

Onias I du nom, Grand-Prêtre des Juifs, mourut dans ce tems-ci. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Simon, lequel, pour la ſainteté de ſa vie, & la juſtice

qui

qui éclata dans toutes ses actions, fut surnommé *le Juste*. Il vécut neuf ans dans le Pontificat.

Séleucus, après avoir vaincu Antigone, s'empara de la Haute-Syrie, & y bâtit la ville d'Antioche sur l'Oronte, & il l'appella ainsi du nom de son pere ou de son fils : car l'un & l'autre se nommoit Antiochus. Cette ville, où les Rois de Syrie firent dans la suite leur résidence, a été lontems la capitale d'Orient, & elle conserva encore depuis ce privilége sous les Empereurs Romains. Antigone, peu de tems auparavant, avoit bâti dans le voisinage une ville qu'il avoit nommée Antigonie. Séleucus la fit démolir entiérement ; il se servit des matériaux pour la sienne, & il y fit passer tous les habitans de la premiére.

An. M. 3704. Av. J.C. 300. *Strab. l.* 16. *pag.* 749. & 750. *Appian. in Syr. p.* 124. *Justin. l.* 15. *cap.* 4.

Entre plusieurs autres villes qu'il fit bâtir dans ce pays-là, il y en eut trois plus remarquables que les autres : l'une, qu'il appella de son nom *Séleucie* ; la seconde, *Apamée*, de celui d'Apamée sa femme, fille d'Artabaze Perse ; & la troisiéme, *Laodicée*, du nom de Laodice sa mere. Apamée & Séleucie étoient sur la même riviére qu'Antioche, & Laodicée sur la même côte vers le midi. Dans toutes ces nouvelles villes il donna aux

Strab. l. 16. *pag.* 750.

Juifs les mêmes priviléges & les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédoniens, sur tout à Antioche en Syrie, où il s'en établit beaucoup; de sorte qu'ils y occupoient une partie aussi considérable de la ville qu'à Alexandrie.

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius s'étoit retiré à Ephése. De là il s'embarqua pour la Gréce, n'aiant plus de ressource que dans l'affection des Athéniens, chez qui il avoit laissé ses vaisseaux, son argent, & sa femme Déidamie. Il fut étrangement surpris & irrité, lorsque sur la route il rencontra les Ambassadeurs des Athéniens, qui venoient au devant de lui pour lui annoncer qu'il ne pouvoit point entrer dans leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un Décret qu'on n'y recevroit aucun des Rois; & pour lui apprendre qu'on avoit renvoié à Mégare sa femme Déidamie avec tous les honneurs & avec le cortége dûs à sa dignité. Il connut pour lors le cas qu'il faloit faire d'honneurs & d'hommages extorqués par la crainte, & qui ne partoient point du cœur. L'état de ses affaires ne lui permettant pas de se venger de leur perfidie, il se contenta de leur envoier faire ses plaintes avec modération, & redemander ses galéres;

parmi lesquelles étoit cette galére prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers la Quersonnése. Aiant fait le dégât sur les terres de Lysimaque, il enrichit ses troupes du butin qu'il en tira, & retint par ce moien auprès de lui son armée, qui commença à reprendre des forces, & à se rendre plus redoutable.

Lysimaque, roi de Thrace, pour s'affermir dans ses Etats, fit un traité particulier avec Ptolémée, & se lia encore plus étroitement avec lui en épousant une de ses filles, nommée Arsinoé. Il en avoit auparavant fait épouser une autre à son fils Agathocle, nommée Lysandra. *Pausan Attic. p. & 18.*

Cette alliance de Lysimaque avec Ptolémée donna de l'ombrage à Séleucus. Il s'allia aussi de son côté à Démétrius, & épousa Stratonice fille de ce Prince & de Phila sœur de Cassandre. La beauté de Stratonice avoit engagé Séleucus à la demander en mariage. Comme les affaires de Démétrius étoient dans un très mauvais état, une alliance si honorable, & avec un Prince puissant, lui fit un extrême plaisir. Il mena aussitôt lui-même sa fille avec toute sa flote de Gréce où il avoit encore quelques places, en *An. M. 37 Av. J.C. 2 Plut. in Demetr. p. 9*

Syrie. Il fit, en paſſant, une deſcente en Cilicie. Cette province appartenoit alors à Pliſtarque frere de Caſſandre, à qui elle avoit été aſſignée par les quatre Rois qui avoient partagé la ſucceſſion d'Alexandre le Grand après la mort d'Antigone. Pliſtarque alla porter ſes plaintes à Séleucus, & lui faire des reproches de ce qu'il s'allioit avec l'ennemi commun ſans le conſentement des autres Rois, ce qu'il regardoit comme une infraction du Traité. Démétrius aiant eu avis de ce voiage, marcha droit à la ville de Cuindes où étoit le tréſor de la province, enleva le tréſor qui ſe montoit à douze cens talens, retourna promtement à ſa flote, arriva en Syrie où il trouva Séleucus, & lui donna ſa fille. Après quelques jours paſſés dans les divertiſſemens de la noce, & dans les feſtins donnés & rendus de part & d'autre, Démétrius retourna dans la Cilicie, & ſe rendit maître de toute la province. Il envoia Phila ſa femme à Caſſandre dont elle étoit ſœur, pour excuſer cette démarche. Ces Rois imitoient les Princes d'Orient, à qui il étoit ordinaire de prendre pluſieurs femmes à la fois.

Douze cens mille écus.

Sur ces entrefaites, Déidamie, une autre de ſes femmes, qui l'étoit venue

...aver de Gréce, & qui avoit été quel... tems avec lui, mourut de maladie; Démétrius s'étant réconcilié avec ...émée par le moien de Séleucus, ...té convenu qu'il épouseroit Ptolé...de, fille de Ptolémée. Ainsi Démé... commença à rétablir un peu ses ...res. Car, avec la nouvelle conquête ... Cilicie, il avoit toute l'île de Cy... les deux riches & puissantes villes de ... de Sidon en Phénicie, & plusieurs ... en Asie. An. M. 3706. Av. J.C. 398.

... avoit eu bien de l'imprudence à ... de permettre qu'un ennemi si ... établît si près de lui, & usur... un de ses alliés une province aussi ... que la Cilicie. Tout cela marque ... Princes se conduisoient sans ré... & sans principe suivi, sans con... même les véritables intérêts de ...bition. Car pour la bonne foi, ...iture, la reconnoissance, ils y ...t tous renoncé depuis lontems, ... selon la remarque de l'Auteur du ...er livre des Maccabées, ils ne ré...ent que pour le malheur des peuples. ...leucus ouvrit donc les yeux, & pour

...nauerunt pueri ejus ..., & imposuerunt ... sibi diademata... & multiplicata sunt mala in terra. *Cap.* 1. *v.* 9. & 10.

n'avoir pas des deux côtés de ses E
un voisin si habile, il demanda à Dé
trius de lui céder la Cilicie pour
somme d'argent assez considérable. D
métrius n'aiant pas cru devoir écou
cette proposition, il lui demanda de
rendre donc Tyr & Sidon, qui étoi
des dépendances de la Syrie dont il ét
Roi. Démétrius prenant feu lui répo
dit fort brusquement, que quand il p
droit plusieurs autres batailles aussi fun
tes pour lui que celle d'Ipsus, jamais
ne se résoudroit à acheter si cher l'ami
tié de Séleucus. En même tems il
voile vers ces deux villes, en renfo
les garnisons, les pourvut de tout
qu'il faloit pour les bien défendre,
prévint pour lors le dessein que Sé
cus avoit formé de les lui enlever.
procédé de Séleucus, qui étoit
conforme aux régles d'une politiq
téressée, avoit quelque chose de si
du côté de l'honneur, qu'il choqu
le monde, & fut blâmé universelle
En effet, aiant des Etats d'une si
étendue qu'ils renfermoient tout
étoit entre l'Inde & la Méditer
quelle avidité insatiable, ou quel
reté, de ne vouloir pas laisser j
repos son Beau-pere de ces débris
fortune !

En ce tems-là Cassandre mourut d'hydropisie. Il avoit gouverné dix-neuf ans la Macédoine depuis la mort de son pere Antipater, & six ou sept depuis le dernier partage. Il laissa trois fils, qu'il avoit eus de Thessalonice une des sœurs d'Alexandre le Grand. Philippe, qui lui succéda, étant mort fort peu de tems après lui, laissa la Couronne en dispute entre ses deux freres. AN. M. 37 AV J.C. 3

Pyrrhus le fameux roi d'Epire, épousa en Egypte Antigone, qui étoit de la maison de Ptolémée. Ce jeune Prince étoit fils d'Eacide, que les Molosses, dans une revolte, avoient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mammelle, fut sauvé des mains des revoltés qui le poursuivoient pour l'égorger. Après diverses avantures, il fut conduit en Illyrie à la Cour du Roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, pressa le Roi de le lui remettre entre les mains, lui offrant deux cens talens. Mais Glaucias eut horreur d'une telle proposition. Dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de son âge, il le remena lui-même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats; & les Molosses pour lors furent

Plut. in Pyrrh. pa 383-385.

Deux c mille écus

obligés de céder à la force. Justin dit qu'aiant changé leur haine en compassion, ils le rappellérent, & lui donnérent des Tuteurs pour administrer son roiaume jusqu'à ce qu'il fût en âge: ce qui a peu de vraisemblance.

A l'âge de dix-sept ans, se croiant assez affermi sur le trône, il quitta sa ville capitale, & alla faire un voiage en Illyrie, pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se revoltérent encore, chassérent tous ses amis, pillérent ses biens, & se donnérent à Néoptoléme son grand oncle. Pyrrhus aiant ainsi perdu son roiaume, & se voiant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frere Démétrius, fils d'Antigone. Ce dernier avoit épousé sa sœur Déidamie.

A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, il se distingua parmi les plus braves. Démétrius aiant été défait, il ne l'abandonna point: il lui conserva les villes Grecques que ce Prince lui avoit confiées, & quand Démétrius eut fait, par le moien de Séleucus, la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en otage en Egypte.

dant qu'il fut à la Cour de ce
, & dans les chasses & dans tous
rcices il donna des preuves de sa
de son adresse, & de sa grande
e dans tous les travaux. Et voiant
toutes les femmes de Ptolémée
e étoit celle qui avoit le plus de
t sur lui, & qui surpassoit toutes
es en esprit & en prudence; il
a à elle particuliérement. Car,
bile politique, il n'oublioit rien
ire sa cour à ceux de qui sa for-
pendoit, & pour s'insinuer auprès
sonnes qui pouvoient lui être uti-
maniéres nobles & prévenantes le
ssez estimer de Ptolémée, pour
ui donnât Antigone fille de Béré-
femme favorite, préférablement
coup de jeunes Princes qui la
doient en mariage. Bérénice l'a-
ue de Philippe son premier mari,
que d'être mariée à Ptolémée. Ce
e étoit un Macédonien, peu
d'ailleurs. Quand Pyrrhus eut
Antigone, la Reine eut assez de
sur l'esprit de son mari pour faire
er à son gendre une flote de
t, qui lui servirent à rentrer dans
s. Voila par où commença la for-
un Prince exilé, qui a passé pour

le plus grand Capitaine de son siécle. Et il faut avouer que toutes les démarches de sa jeunesse annonçoient un rare mérite, & donnoient de grandes espérances pour l'avenir.

AN. M. 3708. AV. J.C. 296. *Plut. in Demetr. p. 904. 905.* Nous avons vû qu'Athénes s'étoit revoltée contre Démétrius, & lui avoit fermé ses portes. Lorsque ce Prince crut avoir pourvû à la sureté de ce qu'il possédoit en Asie, il marcha contre cette ville rebelle & ingrate, pour la punir comme elle le méritoit. La premiére année fut emploiée à réduire les Messéniens, & à soumettre d'autres villes qui avoient quitté AN. M. 3709. AV. J.C. 295. son parti. La suivante, il retourna contre Athénes, qu'il serra de près, & qu'il réduisit à la derniére extrémité en lui coupant les vivres. Une flote de cent cinquante vaisseaux que le Roi Ptolémée envoioit au secours des Athéniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une courte joie. Car ces vaisseaux voiant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponnése, & plusieurs autres de Cypre, & que tous ensemble ils montoient au nombre de trois cens, levérent les anchres, & s'enfuirent.

Quoique les Athéniens eussent ordonné par un Décret peine de mort contre

onque oseroit parler de paix & commodement avec Démétrius, rême disette qu'ils souffroient les gea de lui ouvrir leurs portes. Quand ut entré, il commanda aux habitans 'assembler tous dans le théatre. Il ronna la scéne de gens armés, plaça sardes aux deux côtés de l'échafaut e jouent les piéces, & descendant l'escalier d'enhaut comme les Acteurs, montra à cette multitude qui étoit morte que vive, & qui attendoit s un tremblement qui ne peut s'exer ier l'arrêt de sa condannation. Mais le commencement de son discours, issipa toutes leurs craintes. Car il eva point sa voix comme un homme olére, & n'usa point de termes emés ni insultans; mais adoucissant son , & leur faisant seulement des plainavec douceur & amitié, il leur parna, leur rendit ses bonnes graces, donna cent mille mesures de blé, établit les Magistrats qui leur étoient plus agréables. On peut juger de la du peuple par la crainte & la fraieur l avoit ressentie. Quelle seroit la re d'un Prince qui soutiendroit ours un si beau & si admirable ctére!

il se jetta dans la Laconie, don
second combat à la vûe même de S
où il fit cinq cens prisonniers,
deux cens hommes sur la place
sorte qu'on le regardoit déja c
maître de la ville, qui n'avoit
encore été prise.

Mais dans ce moment, il reçut
sur coup deux nouvelles qui lui c
rent bien d'autres soins. La pr
étoit que Lysimaque venoit de lui
ver tout ce qu'il avoit en Asie : &
que Ptolémée avoit fait une desce
Cypre, & pris toute l'île excepté
mine, où s'étoient retirées sa me
femme, & ses enfans, & qu'il assi
cette place avec vigueur. Dém
laissa tout pour courir à leur se
Peu de tems après il apprit que l
s'étoit rendue. Ptolémée eut la g
sité de relâcher la mere, la femm

leur appartenoient. Il leur fit même, en partant, des présens magnifiques, qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

La perte de Cypre fut bientôt suivie pour Démétrius de celle de Tyr & de Sidon: & d'un autre côté Séleucus lui enleva la Cilicie. Ainsi en peu de tems il se vit dépouillé de tout ce qu'il possédoit, sans ressource & sans espérance pour l'avenir.

§. II. *Dispute des deux fils de Cassandre pour la Couronne de Macédoine. Démétrius, appellé au secours d'Alexandre, se défait de lui, & est proclamé Roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus & Lysimaque lui enlévent la Macédoine, & la partagent entr'eux. Mais bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison.*

JAMAIS Prince n'essuia de plus étranges revers de fortune, & ne se vit exposé à de plus promts changemens que Démétrius; & il y donnoit lieu par son imprudence, s'amusant à de petites conquêtes qui ne le menoient à rien, pendant qu'il

abandonnoit ses provinces au premier occupant. Immédiatement après ses plus grands succès, il venoit d'être dépouillé de tous ses Etats, & réduit presque au desespoir : & tout d'un coup une ressource inopinée s'offre à lui, d'où il avoit le moins lieu de l'attendre.

An. M. 3710. Av. J.C. 294. *Plut. in Demetr. p. 905. in Pyrrh. p. 386. Justin. l. 16. cap. 1.*

Dans la querelle des deux fils de Cassandre pour la couronne, Thessalonice leur mere favorisoit Alexandre qui étoit le plus jeune. Antipater l'ainé en fut si outré, que de rage il la tua de ses propres mains, quoiqu'elle le conjurât par ses mammelles qu'il avoit succées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella à son secours Pyrrhus de l'Epire, & Démétrius du Péloponnése. Pyrrhus arriva le premier, soumit plusieurs villes de Macédoine, en retint une partie pour le prix du secours qu'il avoit donné à Alexandre, & après avoir réconcilié les deux freres, il se retira. Démétrius survint dans ce moment. Alexandre alla au devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié & de reconnoissance, mais il lui témoigna que l'état des affaires étoit changé, & qu'il n'avoit plus besoin de son secours. Ce compliment déplut à Démétrius. Alexandre redoutoit sa trop grande puissance,

& craignoit, en l'admettant dans ses Etats, de se donner un maître. Au dehors cependant ils vivoient en amis, & se donnoient des repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, sur un avis vrai ou supposé, qu'Alexandre songeoit à se défaire de lui, le prévint, & le tua. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens; mais quand il leur eut rendu compte de sa conduite, la haine qu'ils avoient pour Antipater infame meurtrier de sa mere, fit qu'ils se déclarérent pour Démétrius, & le proclamérent Roi de Macédoine. Il conserva cette couronne pendant sept ans. Antipater s'enfuit dans la Thrace, où il ne survécut pas lontems à la perte de son roiaume.

Par la mort de Thessalonice & de ses deux fils, une des branches de la famille roiale de Philippe roi de Macédoine se trouva entiérement éteinte, comme l'autre qui étoit par Alexandre le Grand l'avoit été par la mort du jeune Alexandre & d'Hercule ses deux fils. Ainsi ces deux Princes, qui par leurs guerres injustes avoient porté par tout le fer & le feu, & causé la désolation de tant de familles roiales, par une juste punition de la Providence éprouvérent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avoient

fait souffrir aux autres. Philippe *, Alexandre, leurs femmes, & tous leurs descendans, périrent de mort violente.

An. M. 3711. Av. J. C. 293. *Strab. l. 16. pag. 738. & 743. Plin. lib. 6. cap. 26.*

Ce fut à peu près dans ce tems-là que Séleucus bâtit sur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Babylone. Elle devint bientôt très peuplée, & Pline dit qu'elle avoit six cens mille habitans. Les digues de l'Euphrate rompües, l'inondation de tout le pays qu'elles avoient causée, & le bras de cette riviére qui passoit par Babylone, devenu si bas par cette saignée qu'il n'étoit plus navigable : tout cela avoit rendu le séjour de Babylone si incommode, que dès que Séleucie fut bâtie, elle attira bientôt tous ses habitans. Ainsi se préparoit l'accomplissement de la célébre prophétie d'Isaïe, qui dans un tems où cette ville étoit la plus florissante, avoit prédit qu'un jour elle deviendroit absolument déserte & inhabitée. J'ai marqué ailleurs comment & par quels degrés cette prédiction fut parfaitement accomplie.

Volume II. à la prise de Babylone par Cyrus.

An. M. 3712. Av. J. C. 292. *Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 2.*

Simon le Juste, Souverain Sacrificateur des Juifs, étant mort au bout de neuf ans de Pontificat, laissa un fils en bas âge nommé Onias. Comme il étoit

* *Plusieurs Auteurs ont écrit qu'Alexandre avoit été empoisonné.*

trop jeune pour exercer cette dignité, on la donna à Eléazar frere de Simon, qui l'exerça pendant quinze ans.

Je passe quelques événemens peu considérables. Démétrius se croiant assez affermi en Gréce & en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de son pere en Asie. Il forma pour cet effet une armée de cent mille hommes, & équipa une flote de cinq cens voiles. Il ne s'étoit point vû de si grand armement depuis Alexandre le Grand. Démétrius animoit les ouvriers par sa présence & par ses conseils, alloit en personne les visiter, montroit ce qu'il faloit faire, & mettoit lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit surpris & étonné, non seulement du nombre de ses galéres, mais de leur grandeur. Car jusques-là jamais homme n'en avoit vû de seize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que lontems après que Ptolémée Philopator en fit bâtir une de * quarante rangs. Mais elle n'étoit

An. M. 3716
Av. J.C. 288
Plut. in Demetr. p. 909 & in Pyrrh pag. 386.
Justin. l. 16 cap. 2.

* *Cette galére avoit deux cens quatre-vingts coudées de longueur, qui font quatre cens vingt piés; & quarante huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe, qui font soixante & douze piés. Il y avoit sur cette galére quatre cens matelots, sans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & près de trois mille soldats qui tenoient dans les espaces entre les rameurs, & sur le dernier pont.* Plut. dans la vie de Démétr.

affaire à lui, qu'il les renvoioit tous mécontens. Un jour qu'il étoit sorti de son palais, & qu'il marchoit dans les rues plus familiérement que de coutume, il y eut quelques gens qui lui présentérent des placets & des requêtes. Il les reçut assez gracieusement, & les mit dans un pan de son manteau. Mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il jetta toutes ces requêtes dans la riviére. C'est bien peu connoitre les hommes, que de ne pas sentir combien un mépris si marqué est capable de les revolter. A cette occasion on rappelloit une action du grand Philippe que j'ai raportée dans son tems. Il avoit refusé plusieurs fois audience à une pauvre femme, sous prétexte qu'il n'en avoit pas le loisir. *Ne soiez donc point roi*, lui répliqua-t-elle avec quelque émotion. Philippe se fit une régle, depuis ce tems-là, d'accorder à ses sujets de fréquentes & de longues audiences. AUSSI, [a] dit ici Plutarque, LA FONCTION LA PLUS INDISPENSABLE D'UN ROI EST DE S'APPLIQUER A RENDRE LA JUSTICE.

Riviére de la haute Macédoine.

Les Macédoniens avoient toute une autre idée de Pyrrhus. Ils entendoient

a Οὐδὲν γὰρ οὕτως τῷ βασιλεῖ πρέπει, ὡς τὸ τῆς δίκης ἔργον.

ɔſe alla ſi loin, que Démétrius voiant
'il ne pouvoit rien gagner ſur leurs
rits, prit le parti de ſe ſauver en Gréce
guiſé en ſimple ſoldat : & l'armée en-
au ſervice de Pyrrhus qu'elle procla-
Roi de Macédoine.

La différence du caractére de ces deux
nce contribua beaucoup à un ſi promt
ngement. Démétrius, qui prenoit
r vraie grandeur une vaine pompe &
faſtueuſe magnificence, s'étoit fait
priſer des Macédoniens par l'endroit
me par où il prétendoit s'attirer leur
me. Comme un véritable roi de Théa-
, il ceignoit ambitieuſement ſa tête
n double diadême, portoit des robes
ourpre rehauſſées d'or, & avoit une
uſſure toute extraordinaire. Il faiſoit
ailler depuis lontems à un ſuperbe
nteau, ſur lequel on avoit repréſenté
oroderie d'or le monde entier, & tous
aſtres qui paroiſſent dans le ciel. Ce
nteau demeura imparfait à cauſe du
ngement de ſa fortune, & il n'y eut
nt après lui de Roi qui oſât le porter.
Mais ce qui le rendit encore plus
eux, ce fut la difficulté qu'il y avoit à
pprocher. Fier, hautain, mépriſant,
il ne donnoit pas le tems de parler,
il traitoit ſi rudement ceux qui avoient

même exemt de vanité sur l'article de la ressemblance avec Alexandre pour les traits du visage : mais une bonne femme de Larissa chez qui il logeoit l'en détrompa par une réponse qui ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens croioient voir en lui le regard de ce Prince, le feu de ses yeux, cette vivacité, cette promtitude, cette impétuosité avec laquelle il chargeoit les ennemis, & renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Pour ce qui est de la science militaire, & de l'habileté à ranger une armée en bataille, & de savoir prendre ses avantages, ils ne trouvoient personne qu'ils pussent comparer à Pyrrhus.

Il n'est pas étonnant que les Macédoniens, avec des préventions si favorables d'un côté, & si desavantageuses de l'autre, aient quitté sans peine le parti de Démétrius pour embrasser celui de Pyrrhus. On voit par cet exemple, & par mille autres, combien il est important

du visage. Dans cette persuasion, aiant fait apporter les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, & de quelques autres Princes, il demanda à une femme de Larissa chez qui il étoit logé, auquel de ces Princes elle trouvoit qu'il ressemblât. Elle refusa lontems de répondre. Enfin, pressée de le faire, elle dit qu'il ressembloit à Batrachion : c'étoit un cuisinier fort connu dans la ville. Lucian. adverf. indoct. pag. 552. 553.

aux Princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté & douceur, & en les aimant véritablement, moien unique d'en être eux-mêmes aimés, ce qui fait leur plus essentielle obligation, & en même tems leur plus grande sureté.

Lysimaque étant survenu dans le moment que Pyrrhus venoit d'être déclaré Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que par conséquent il devoit avoir sa part du roiaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne croioit pas pouvoir encore compter entiérement sur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lysimaque. Ainsi ils partagérent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord, loin de les concilier ensemble & de les réunir, fut pour eux un sujet continuel de haines & de divisions. Car, dit Plutarque, ceux à l'avarice & à l'ambition desquels les mers, les montagnes, les deserts inhabitables ne peuvent servir de barriéres, & dont les bornes qui séparent l'Europe & l'Asie ne sauroient borner la cupidité, comment pourroient-ils se tenir en repos, & s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux,

Plut. in Pyrrh. pag. 389. 390.

& si fort à leur bienséance ? Cela n'est pas possible. Il faut qu'ils soient toujours en guerre, aiant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie & d'injustice. Les noms de paix & de guerre sont pour eux deux sortes de monnoie, auxquelles ils donnent cours, & dont ils font usage pour leurs intérêts, & non pour la justice. Encore, continue le même Auteur, sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié, & de paix, ce qui n'est qu'une tréve & qu'une surséance de leurs injustices.

Toute la suite de l'histoire des successeurs d'Alexandre justifie la réflexion de Plutarque. Jamais il ne se fit plus de traités, d'alliances, de conventions : & jamais on ne les viola plus ouvertement, ni plus impunément. Plût à Dieu que cette plainte ne convînt qu'aux Princes & aux tems dont nous parlons !

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus souples & plus soumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille & qui pût lontems supporter la paix, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises sans beaucoup

beaucoup ménager ni ſes ſujets, ni ſes alliés. Lyſimaque profita de l'indiſpoſition des troupes à l'égard de Pyrrhus, & les aigrit encore davantage par ſes émiſſaires, en leur faiſant honte de s'être choiſi pour maître un étranger, qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt, & non par affection. Ces reproches entraînérent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les ſuites de cette déſertion, ſe retira avec ſes Epirotes & les troupes de ſes alliés, & perdit la Macédoine de la même maniére qu'il l'avoit gagnée.

Il ſe plaignoit beaucoup de l'inconſtance & du peu d'attachement de ces peuples pour lui. Mais, dit encore Plutarque, les Rois n'ont pas raiſon de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti ſelon leurs intérêts. Car ces particuliers ne font en cela que ſuivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahiſon qu'ils leur donnent par toute leur conduite, en faiſant voir en toute occaſion qu'ils ne comptent pour rien la juſtice, la vérité, & la bonne foi.

Pour ce qui regarde Démétrius, après la déſertion de ſes troupes, il s'étoit retiré dans la ville de Caſſandrie où étoit

Plut. in Demetr. p. 910. 911.

Ville de l.

haute Macédoine sur les frontiéres de Thrace. sa femme Phila : laquelle désolée du funeste état où elle voioit son mari, & effraiée des malheurs où la décadence de ses affaires alloit l'exposer elle-même, avala du poison, & se délivra de la vie, qui lui étoit devenue plus insupportable que la mort.

Démétrius, pensant à ramasser les débris de son naufrage, s'en retourna en Gréce, où il avoit encore plusieurs villes qui lui étoient demeurées soumises & attachées. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa le gouvernement à son fils Antigone ; & avec ce qu'il put tirer de troupes de ce pays-là, ce qui faisoit dix à onze mille hommes, il s'embarqua, & fit voile vers l'Asie, résolu d'y chercher fortune en desespéré. Eurydice, sœur de sa femme Phila, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princesse Ptolémaïde sa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée, & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna ; & de cette alliance naquit Démétrius, qui régna dans la suite à Cyréne.

Plut. in Demetr. p. 912-915. Aussitôt après la célébration des noces, Démétrius entra dans la Carie & la Lydie, enleva quantité de places à Lysima-

ımaque profita de l'indispo-
troupes à l'égard de Pyrrhus,
:it encore davantage par ses
, en leur faisant honte de
ısi pour maître un étranger,
ıoit à la Macédoine que par
: non par affection. Ces repro-
nérent la plupart des Macédo-
rhus, qui craignit les suites
:sertion, se retira avec ses Epi-
; troupes de ses alliés, & per-
cédoine de la même maniére
it gagnée.

aignoit beaucoup de l'incons-
lu peu d'attachement de ces
ur lui. Mais, dit encore Plu-
s Rois n'ont pas raison de blâ-
articuliers de ce qu'ils chan-
uefois de parti selon leurs inté-
ces particuliers ne font en cela
: leur exemple, & pratiquer
d'infidélité & de trahison qu'ils
ent par toute leur conduite,
voir en toute occasion qu'ils ne
pour rien la justice, la vérité,
e foi.

: qui regarde Démétrius, après *Plut. in Demetr. p. 910. 911.*
on de ses troupes, il s'étoit
s la ville de Cassandrie où étoit *Ville de la*

desseins où il voioit la moindre ouverture, il jugea qu'il ne pouvoit songer à rétablir un Prince de ce caractére, sans s'exposer lui-même. Ainsi, au lieu de continuer à le soutenir, il résolut sa perte, & il se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée, pour venir fondre sur lui. Démétrius, qui en eut avis, se posta dans quelques endroits du mont Taurus, où il jugea qu'il seroit très difficile de le forcer, & envoia une seconde fois conjurer Séleucus de le laisser passer dans l'Orient pour s'y établir dans quelque pays des Barbares, & y finir ses jours tranquillement. En cas qu'il ne voulût point lui accorder cette grace, il le pria de lui permettre au moins de prendre des quartiers d'hiver dans ses Etats, & de ne pas l'exposer, en le chassant, aux rigueurs de la saison, de la faim, & de la nudité, puisque ce seroit le livrer sans défense à la discrétion de ses ennemis.

Séleucus étoit si prévenu contre le dessein de Démétrius sur l'Orient, que la proposition qu'il lui en fit augmenta sa défiance; & tout ce qu'il lui accorda fut de prendre des quartiers d'hiver dans la Cataonie, province limitrophe de la Cappadoce, pour les deux plus rudes mois de l'hiver, avec ordre d'en sortir

itôt après. Pendant cette négociation, :ucus mit de bonnes gardes à tous les âges de Cilicie en Syrie; de forte que métrius fut obligé d'avoir recours à la ce pour se dégager. Il chargea si vi-ureusement les troupes qui gardoient passages dans les montagnes, qu'il les chassa, & s'ouvrit ainsi le chemin de yrie où il entra aussitôt.

Cet heureux succès aiant ranimé son rage & l'espérance de ses soldats, il réparoit à faire un dernier effort pour blir ses affaires: mais malheureuse-nt pour ce Prince une grosse maladie saisit dans ce moment là même, & réta tout court. Pendant quarante AN. M. 3718
rs qu'elle dura, la plupart de ses Av. J.C. 286
lats désertérent, & il se vit réduit, nd sa santé fut assez rétablie pour ommencer à agir, à un coup de désef-t, qui étoit de tâcher de surprendre :ucus dans son camp à la faveur de la t avec une poignée de gens qui lui oit. Un déserteur en avertit Séleucus z à tems pour faire manquer le coup. dessein manqué augmenta encore la ertion. Il tâcha, pour derniére ressour-de regagner les montagnes, & de indre sa flote. Mais il trouva les passa-ss bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre

parti à prendre que celui de se cacher dans les bois, où la faim l'obligea bientôt de se rendre à Séleucus, qui le fit mener sous bonne garde dans la Quersonnése de Syrie près de Laodicée, où il le retint prisonnier. On lui accorda la liberté d'un parc pour la chasse, & toutes les commodités de la vie en abondance.

Antigone aiant appris la détention de son pere, fut pénétré de la plus vive douleur, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en otage pour lui, & offrant d'abandonner pour le prix de sa délivrance tout ce qui lui restoit encore. Plusieurs villes, & grand nombre de Princes, firent pour lui la même priére. Lysimaque, au contraire, envoia offrir à Séleucus une grosse somme d'argent s'il vouloit faire mourir son prisonnier. Une proposition si inhumaine & si barbare fit horreur à Séleucus; & pour accorder une grace qui lui étoit demandée de tant d'endroits, il sembloit n'attendre que l'arrivée de son fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de sa liberté.

Cependant ce Prince infortuné supportoit son malheur avec patience &

courage, & il s'y accoutuma tellement dans la ſuite, qu'il n'en paroiſſoit plus affligé. Il s'exerçoit à la courſe, à la promenade, à la chaſſe, plus heureux cent fois, s'il avoit bien connu ſon bonheur, que lorſqu'agité par l'ambition comme par une violente phrénéſie, il couroit les terres & les mers. Car quel autre fruit ces prétendus Héros, qu'on appelle Conquérans, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'expoſent, que de ſe tourmenter eux-mêmes en tourmentant les autres, & tournant ſans ceſſe le dos au repos & au bonheur, qui, ſi on les en croit, eſt le but de tous les mouvemens qu'ils ſe donnent? Mais peu à peu le chagrin le prit: il ne fit plus d'exercice, ſon corps devint peſant, il s'abandonnna abſolument à l'ivrognerie & au jeu des dés, à quoi il paſſoit les journées entiéres, cherchant par là ſans doute à écarter les triſtes penſées de ſon état. Après avoir été détenu priſonnier pendant trois ans, il tomba dans une grande maladie cauſée par l'inaction, la bonne chére, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone ſon fils, à qui l'on envoia l'urne qui renfermoit ſes cendres, lui fit

mort d'Agathocle, auprès de Séleucus ; qui le reçut avec une bonté toute extraordinaire, dont il ne fut paié que par une noire ingratitude, comme la suite de l'histoire le montrera.

Plin. lib. 36. cap. 12. Strab. lib. 17. pag. 791. Suid. in Φάρος.

La premiére année du régne de Ptolémée Philadelphe, qui fut la premiére de la CXXIV[e] Olympiade, la fameuse Tour du fanal de l'île de Pharos fut achevée. On l'appelloit communément la Tour de Pharos, & elle a passé pour une des sept merveilles du Monde. C'étoit un grand bâtiment quarré de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu, pour servir de guide aux vaisseaux. Elle couta huit cens talens à bâtir. Sur le pié de la monnoie d'Athénes, cela fait huit cens mille écus ; & si c'est monnoie d'Alexandrie c'est presque le double. L'Architecte qui la bâtit étoit Sostrate de Cnide, qui pour en avoir l'honneur tout entier dans la postérité, usa d'une tromperie dont j'ai parlé ailleurs. Pharos étoit au commencement une véritable île à sept cens toises de la terre ferme, & on n'y pouvoit aller que par eau. Ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'étoit fait aussi à Tyr.

Huit cens mille écus.

Tome I. dans l'hist. d'Egypte.

Sept stades.

AN. M. 3720. AV. J.C. 284.

Dans ce tems-là, on apporta du Pont

à Alexandrie l'image du dieu Sérapis. Ptolémée, sur un songe qu'il eut, l'avoit fait demander par ses Ambassadeurs au Roi de Sinope, ville du Pont où elle étoit gardée. On la refusa pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin le peuple de Sinope affligé de la famine consentit de céder le dieu à Ptolémée pour un convoi de blé qu'il leur envoia. La statue fut apportée à Alexandrie, & mise dans un des fauxbourgs nommé Rhacotis, où elle fut adorée sous le nom de Sérapis, & où on lui bâtit dans la suite un temple fameux appellé le Sérapéon, lequel, au raport d'Ammien Marcellin, surpassoit en beauté & en magnificence tous les temples du monde, hormis le Capitole de Rome. Ce temple avoit aussi une Bibliothéque, qui devint fameuse dans les siécles suivans, pour le nombre & le prix des livres qu'elle contenoit.

Tacit. Hist. lib 4. cap. 83. & 84.
Plut. de Isid. & Osir. pag. 361.
Clem. Alex. in Protrept. pag. 31.

Am. Marcel. lib. 22. cap. 16.

Ptolémée Soter avoit cultivé les Belles Lettres, comme cela paroit par la vie d'Alexandre qu'il avoit composée, & qui étoit fort estimée des Anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les sciences qu'il aimoit, il fonda à Alexandrie une espéce d'Académie, à laquelle on donnoit le nom de *Muséon*, où une société de Savans travailloit à des recher-

Arrian. in Præf.
Plut. in Alex. p. 691.
Q. Curt. lib. 9. cap. 8.
Strab. l. 17. pag. 793.
Plut. in Moral. p. 1095.

ches de philosophie, & à perfectionner toutes les autres sciences, à peu près comme celles de Paris & de Londres. Pour cet effet, il commença par leur donner une Bibliothéque, qui s'augmenta prodigieusement sous ses successeurs. Son fils Philadelphe en mourant la laissa composée déja de cent mille volumes. Les Princes de cette race qui le suivirent l'augmentérent encore; de sorte qu'enfin il s'y trouva sept cens mille volumes.

Euseb. in Chron.

Galen.

Voici comment on s'y prit pour la former. On saisissoit généralement tous les Livres Grecs & autres qui entroient en Egypte, & on les envoioit au Muséon, où l'on en faisoit faire des copies par des gens qu'on y entretenoit exprès. Après cela on rendoit ces copies aux propriétaires, & l'on retenoit les originaux pour la Bibliothéque. Ptolémée Evergéte, par exemple, emprunta des Athéniens les Œuvres de Sophocle, d'Euripide, & d'Eschyle; & ne leur renvoia que les copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talens (quinze mille écus) dont il leur fit présent pour les Originaux qu'il retenoit.

Comme le Muséon fut d'abord dans le quartier de la ville que l'on nommoit

on, près du Palais roial ; ce fut
qu'on établit d'abord la Biblio-
, & elle y attiroit bien du monde.
quand elle fut si grossie qu'on y
oit déja quatre cens mille volumes,
mmença à mettre dans le Sérapéon
res nouveaux qu'on y ajoutoit.
dernière Bibliothéque étoit donc
un supplément de l'autre. Aussi
qu'on l'appelloit sa fille ; & avec
il se trouva dans cette derniére
à trois cens mille volumes.

s la guerre qu'eut César avec ceux
ndrie, un incendie, qui en fut
consuma la Bibliothéque de Bru-
avec ses quatre cens mille volumes.
e [a] me paroit de mauvaise hu-
quand, à l'occasion de cet incen-
censure & la Bibliothéque même,
ge qu'en avoit fait Tite-Live, en
lant le monument illustre de l'opu-
es Rois d'Egypte, & de leur sage
on pour le progrès des sciences.

Plut. in Cæsar. p. 7 in Anton. 943. Amm. Marcell. lib. cap. 16. Dion. C. l. 42. p. 2

dringinta millia Alexandriæ arse-
cherrimum regiæ monumentum.
idaverit, sicut qui elegantiæ
ræque egregium ait fuisse. Non
ntia illud aut cura, sed studiosa luxu-
ria ; imò, ne studiosa qui-
dem, quoniam non in stu-
dium, sed in spectaculum
comparaverant... Paretur
itaque librorum quantum
sit, nihil in apparatum.
Senec. de tranquill. anim. cap. 9.

me semble bien peu de discen
N'est-il pas visible que les Ro
sont en état d'amasser de ces mag
Bibliothéques, qui deviennent u
nécessaire aux Savans, & qui
honneur infini aux Etats où elles
vent?

La Bibliothéque du Sérapéon
frit aucun dommage; & ce fut l
remment que Cléopatre mit les de
mille volumes de celle de Pergam
M. Antoine lui fit présent. Cett
tion, avec les autres qui s'y fi
tems en tems, rendit la nouvelle
théque d'Alexandrie plus nombr
plus considérable que la premié
quoique pillée plus d'une fois p
les troubles & les révolutions qui
rent dans l'Empire Romain, elle
mettoit toujours de ses pertes, &

le même sort que sa mere, &
: fut brulée par les Sarrazins, quand
tent la ville l'an de grace 642. La
re dont la chose arriva est trop sin-
:, pour ne la pas mettre ici.
n, surnommé le Grammairien, *Abul.Pharagius in hist. Dynast. IX.*
r sectateur d'Aristote, se trouva
Alexandrie quand elle fut prise.
ne il étoit fort bien dans l'esprit
ri-Ebnol As, Général de l'armée
rrazins, qui estimoit beaucoup son
, il demanda à ce Général la Bi-
éque d'Alexandrie. Amri lui répon-
que cela ne dépendoit pas de lui,
qu'il en écriroit au Caliphe, c'est-
à l'Empereur des Sarrazins, pour
ses ordres, sans lesquels il n'osoit
poser. Il écrivit effectivement à
Caliphe d'alors, dont la réponse
Que si ces livres contenoient la mê-
octrine que l'Alcoran, ils n'étoient
un usage, parce que l'Alcoran étoit
nt, & contenoit toutes les vérités
aires: mais que s'il contenoit des
s contraires à l'Alcoran, il ne faloit
s souffrir. En conséquence, il lui
noit, sans autre examen, de les
tous. On les donna aux bains pu-
où ils servirent pendant six mois
:hauser au lieu de bois: ce qui fait

Strab. l. 17. pag. 793. doit. Strabon, dans la descrip
en donne, nous dit que c'étoit
bâtiment près du Palais sur le p
régnoit tout autour un portiqu
promenoient les philosophes :
membres de la Société y étoient g
par un Président, dont le post
considérable & si honorable,
les Ptolémées c'étoit toujours le
le choisissoit lui-même, & a
l'Empereur Romain : & qu'ils
une salle où ils mangeoient tou
ble aux dépens du public qui
tenoit fort bien.

C'est sans doute à ce Muséon
xandrie est redevable de l'avant
elle a joui pendant plusieurs
d'être une des plus grandes E
Monde, & d'avoir formé un gra
bre d'excellens hommes dans l
ture ; & en particulier, c'est d

Athanase, & plusieurs autres : car tous ceux que je viens de nommer y avoient étudié.

Il y a apparence que ce fut Démétrius de Phalére qui le premier en fut Président. Il n'est pas douteux qu'il avoit l'intendance de la Bibliothéque, & Plutarque nous apprend que ce fut lui qui conseilla à Ptolémée d'amasser une Bibliothéque d'Auteurs de politique & de gouvernement, l'assurant qu'il y trouveroit des conseils qu'aucun de ses amis n'oseroit lui donner. En effet, c'est là presque l'unique moien qui reste à la vérité d'approcher des Princes, & de leur montrer, sous des noms empruntés, leurs devoirs & leurs défauts. Quand le Roi eut gouté cet excellent avis, & qu'il fut en train d'assembler les Livres qu'il lui faloit pour cette premiére vûe, il n'est pas difficile de juger que cela le mena bien plus loin, & qu'il porta la chose jusqu'à amasser toutes sortes d'autres livres pour la Bibliothéque dont nous parlons. Qui pouvoit mieux l'aider dans l'exécution de ce noble & magnifique projet, que Démétrius de Phalére, qui étoit un Savant du premier ordre, aussi bien qu'un très habile Politique?

Plut. Apopht. 189.

Plut. in Demetr. p. 892. Diog. Laert. in Demetr. Phal.

On a vû ci-dessus ce qui avoit amené Démétrius dans la Cour de ce Prince. Il y fut reçu à bras ouverts par Ptolémée Soter, qui le combla d'honneurs, & en fit son confident. Il le consultoit, préférablement à tous ses autres Conseillers, sur les affaires les plus importantes ; comme il fit en particulier sur celle qui regardoit la succession à sa Couronne.

AN. M. 3719. AV. J.C. 285.

Ce Prince, deux ans avant sa mort, prit la résolution d'abdiquer la roiauté, & de la céder à un de ses enfans. Démétrius tâcha de l'en dissuader, en lui faisant envisager qu'il ne lui resteroit plus d'autorité s'il se dépouilloit ainsi, & qu'il étoit dangereux de se donner un maître. Le voiant absolument déterminé à cette abdication, il lui conseilla de suivre dans ce choix l'ordre prescrit par la nature, & suivi presque généralement par toutes les nations, en se déclarant pour l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Eurydice sa premiére femme. Le crédit de Bérénice l'emporta sur un avis si équitable & si sage, qui devint bientôt funeste à son auteur.

AN. M. 3721. AV. J. C. 283.

Vers la fin de l'année où nous sommes mourut Ptolémée Soter roi d'Egypte, la seconde année après qu'il eut appellé son fils à l'Empire, à l'âge de quatre-

vingts quatre ans. Il fut le plus habile & le plus honnête homme de sa race, & laissa des exemples de prudence, de justice, & de clémence, qu'aucun presque de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Pendant les quarante ans à peu près qu'il gouverna l'Egypte depuis la mort d'Alexandre, il l'éleva à ce haut point de grandeur & de puissance, qui la rendit supérieure à presque tous les autres roiaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste qu'il y avoit porté. Il étoit accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité : mangeoit souvent chez eux : & quand il donnoit lui-même à manger, il ne rougissoit point d'emprunter des plus riches leur vaisselle, parce qu'il en avoit fort peu à lui, & uniquement ce qu'il lui en faloit pour son usage ordinaire. Et quand on lui représentoit que la roiauté sembloit demander plus d'opulence, il répondoit que la véritable grandeur d'un Roi n'étoit pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres.

Plut. in Apopht. p. 18

§. IV. *La Pompe de Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte.*

PTOLÉMÉE Philadelphe, après que

avoit fait l'hiſtoire d'Alexandri
Bernard de Montfaucon la rapo
ſes Antiquités. Je l'inſérerai toute
parce qu'elle eſt fort propre à fa
noitre juſqu'où alloit la richeſſe &
lence de l'Egypte. D'ailleurs, les
anciens parlant fort ſouvent de
ſacrées, de proceſſions, & de fêt
nelles à l'honneur de leurs divini
cru en devoir donner une fois u
par la deſcription d'une des plus
qui ſoient connues. On ſait bo
Plutarque, qui fait ſans ceſſe
de triomphes chez les Romains,
fait une peinture exacte & déta
celui de Paul Emile, qui fut un
magnifiques. Si la deſcription
donne ici paroit hors d'œuvre & t
gue, on peut l'omettre, & paſſer
terruption à la ſuite de l'hiſtoire;

d'Alexandrie. Elle étoit divisée en plusieurs parties, & formoit plusieurs pompes séparées. Sans parler de celle du pere & de la mere du Roi, les dieux avoient chacun leur pompe avec les ornemens qui avoient raport à leur histoire.

Athénée ne raporte que ce qui composoit celle de Bacchus en particulier : par où l'on peut juger jusqu'où alloit la magnificence du tout ensemble.

Les premiers qui marchoient étoient des Silénes, vétus les uns de robes de couleur de pourpre, les autres de robes d'un rouge foncé : destinés les uns & les autres à écarter la foule.

Après les Silénes venoient les Satyres, au nombre de vingt de chaque côté, portant chacun une lampe dorée.

Après eux marchoient des Victoires, dont les ailes étoient d'or. Ces Victoires portoient des vases où l'on faisoit bruler des parfums, hauts de neuf piés, partie dorés, & partie ornés de feuilles de lierre. Leurs habits étoient brodés de figures d'animaux : l'or y brilloit de toutes parts. θυμιατήρια.

Après venoit un autel double, de neuf piés, couvert d'un grand feuillage de lierre avec des ornemensd'or. Il avoit une

couronne d'or composée de pampres, & ornée de certaines bandes blanches qui l'environnoient de tous côtés.

Six vingts jeunes garçons marchoient ensuite, revétus de tuniques de pourpre, portant chacun dans un vase d'or de l'encens, de la myrrhe, & du safran.

Quarante Satyres les suivoient, portant chacun sur la tête une couronne d'or qui représentoit des feuilles de lierre, & à la main une autre couronne, qui étoit aussi d'or, & ornée de feuilles de vigne. Leurs habits étoient bigarés de différentes couleurs.

Deux Silénes marchoient ensuite, revétus de manteaux de pourpre, avec des chaussures blanches. L'un d'eux portoit une espéce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu des deux marchoit un homme dont la taille étoit de six piés. Il avoit un masque & un habit tels qu'en portoient sur le théatre ceux qui représentoient des tragédies, & il portoit une corne d'abondance d'or : celui-ci étoit appellé l'Année.

Une très-belle femme de même taille que lui marchoit après, habillée superbement, & toute brillante d'or. Elle portoit d'une main une couronne de feuilles de

l'arbre qu'on appelloit persée, & de l'autre main une palme. On appelloit cette femme * *Penteteris.*

Elle étoit suivie des génies des quatre Saisons, qui portoient les ornemens qui les distinguent; & de deux de ces grands vases d'odeur, tout d'or, & ornés de feuilles de lierre: au milieu desquels étoit un autel d'or quarré.

Ensuite venoient des Satyres, portant des couronnes d'or en formes de feuilles de lierre, & vêtus de rouge; les uns tenoient des vaisseaux pleins de vin, les autres des coupes à boire.

Après eux venoit Philiscus poéte & prêtre de Bacchus, avec les Comédiens, Musiciens, Danseurs, & autres personnages de cette sorte.

On portoit ensuite des trépiés, qui étoient la récompense préparée pour ceux qui présidoient aux combats & aux exercices des Athlétes. L'un de ces trépiés, haut de treize piés & demi, étoit pour les jeunes garçons: l'autre, haut de dix-huit, étoit pour les hommes faits.

Un char d'une grandeur extraordinaire

* *Ce mot signifie* l'espace de cinq années: *parce qu'au bout de quatre années révolues la pompe ou fête de Bacchus se célébroit au commencement de la suivante, qui étoit la cinquiéme.*



une tunique de pourpre, broc
qui descendoit jusqu'aux talon
quelle étoit une autre tunique t
te, de couleur de safran. Et
tout cela il étoit revêtu d'un g
teau de pourpre broché d'or. I
étoit une grande cuve Laconiq
nant quinze mesures appellées
ou *brocs*; un trépié d'or sur lequ
vase d'odeur aussi d'or, & de
d'or pleines de canelle &
Bacchus étoit à l'ombre des li
pampres, & d'autres feuillag
fruitiers, d'où pendoient d
nes, des bandelettes, des th
tympanons, des rubans, des
tyriques, comiques, & tragic
ce même char étoient des p

* *Tous les chariots dont il sera parlé dans la suite,* | phore *Roma* *qu'elle étoi*

prêtresses, des ministres & interprétes des Mystéres, dés troupes de danseurs de toutes sortes, & des femmes qui portoient des vans.

Mystic vannus chi. Virg

Après cela venoient les Bacchantes, qui alloient les cheveux épars, & portoient des couronnes, composées les unes de serpens, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Ces femmes portoient aux mains, les unes des couteaux, les autres des serpens.

Ensuite marchoit un autre char, de douze piés de largeur, tiré par soixante hommes, sur lequel étoit la statue de Nyssa ou Nysa * assise. Elle avoit douze piés de hauteur, & portoit une tunique de couleur jaune brochée d'or, & sur cette tunique un autre vétement Laconique. Cette statue se levoit par machines, sans que personne y touchât; & après qu'elle avoit versé du lait d'une phiole d'or, elle se rasseioit. Elle tenoit de la main gauche un thyrse couronné de rubans. Elle portoit une couronne d'or, sur laquelle étoient représentées des feuilles de lierre, & des grapes composées de différentes pierres précieuses. Elle étoit couverte d'un ombrage épais formé par

* *On croioit que c'étoit la nourrice de Bacchus.*

& demi, tout plein de vendang
xante Satyres la fouloient au son
flûte, chantant des airs confor
l'action qu'ils faisoient. Siléne é
chef de la troupe. Le * vin coulo
dant toute la marche.

* Le moût. Le vin doux.

Un autre chariot de même gr
étoit mené par six cens hommes.
toit un outre de grandeur énorme
de peaux de Léopard cousues en
Cet outre tenoit trois mille m
On en faisoit couler du vin par
chemin.

Ce char étoit suivi de Satyres
Silénes couronnés, au nombre
vingts. Les uns portoient des po
autres des flacons, les autres de
coupes. Tous ces vases étoient d

Cette troupe étoit elle-même
immédiatement d'une cuve d'arg

maux aux bords, aux deux anſes, & à la baſe. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or, ornée de pierres précieuſes.

Après tout cela venoient deux coupes d'argent de dix-huit piés de large, & de neuf de haut. Elles étoient ornées de boſſettes en haut & tout autour, & avoient aux piés des animaux, dont trois étoient d'un pié & demi, & un grand nombre de moindre grandeur.

Dix grandes cuves ſuivoient : ſeize autres cuves, dont les plus grandes tenoient trente brocs, & les plus petites cinq : dix chaudrons, vingt-quatre vaſes à deux anſes ſur cinq ſoucoupes : deux preſſoirs d'argent, ſur leſquels étoient vingt-quatre gobelets : une table d'argent maſſif de dix-huit piés, & trente de ſix : quatre trépiés, dont l'un, qui étoit d'argent maſſif, avoit vingt-quatre piés de circuit; les autres trois plus petits étoient ornés de pierreries ſur le milieu.

On portoit enſuite quatre-vingts trépiés Delphiques d'argent, moindres que les précédens : vingt-ſix cruches, ſeize flacons, cent ſoixante autres vaiſſeaux, dont le plus grand tenoit ſix brocs, & le plus petit deux. Tous ces vaiſſeaux étoient d'argent.

Les vases d'or venoient ensuite ; quatre qu'on appelloit Laconiques, couronnés de pampres : deux vases à la Corinthienne, ornés au cou & au ventre de figures d'animaux ; ces vases tenoient huit brocs : un pressoir où étoient dix gobelets, & deux autres vases, dont chacun tenoit cinq brocs : & encore deux autres vases à deux mesures : vingt-deux autres seaux à rafraîchir les liqueurs, dont le plus grand tenoit trente brocs, & le plus petit un : quatre grands trépiés d'or : une espéce de coffre ou corbeille d'or propre à y mettre des vases aussi d'or, enrichie de pierres précieuses ; elle avoit quinze piés de long ; & elle étoit faite à six dégrés ornés de beaucoup de figures d'animaux, dont la hauteur étoit de plus de trois piés ; deux gobelets, deux tasses de verre avec des ornemens d'or : deux soucoupes d'or de quatre coudées, & trois autres de moindre grandeur : dix cruches : un autel de quatre piés & demi ; & vingt-cinq plats.

Après cela marchoient seize cens jeunes garçons, revêtus d'une tunique blanche, & couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cens cinquante d'entr'eux portoient des vases

atre cens des vases d'argent:
vingt autres portoient des
destinés à rafraîchir les li-

roit encore d'autres ensuite,
t de grands pots pour don-
, dont vingt étoient d'or,
'argent, & trois cens biga-
entes couleurs.

outre cela des tables de six
n voioit plusieurs choses re-
Dans l'une étoit représenté
iéle, où se voioient des tu-
iées d'or, & d'autres ornées
écieuses.

pas omettre un char, long
is piés, & large de vingt &
r cinq cens hommes; sur le-
n antre fort profond, cou-
e & de pampres, duquel an-
& s'envoloient des pigeons,
, & des tourterelles, liés par
es bandelettes, afin que ceux
tout autour les pussent pren-
t antre sortoient aussi deux
dont l'une étoit de lait, l'au-
Toutes les Nymphes qui
ur de l'antre portoient des
l'or. Mercure y étoit, portant
l'or, & revétu de riches habits.

la main un long thyrse d'or. Il
des souliers dorés. Sur le cou de l'él
étoit monté un Satyre de plus
piés de haut, portant une couron
de branches de pin, sonnant d
qui étoit une corne de chévre.
phant avoit aussi son harnois tou
& portoit autour du cou une co
d'or en forme de feuilles de lierre

Cinq cens jeunes filles suivoie
nées de tuniques de pourpre &
tures d'or. Six-vingts d'entr'el
commandoient aux autres, pe
des couronnes d'or en forme de b
de pin.

Après elles venoient six-ving
res armés de toutes piéces : les
étoient, les unes d'argent, les
de cuivre.

On voioit ensuite cinq trou
nes montés par des Silènes & de

Après cela venoient vingt-quatre chars tirés par des éléphans, soixante tirés par des boucs, douze tirés par des lions, six tirés par des oryges espece de chévres, quinze par des buffles, quatre par des ânes sauvages, huit par des autruches, sept par des cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vétus en cochers, & portant de certains chapeaux à grands bords. D'autres encore, mais plus petits, accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrses, revétus de manteaux parsemés d'ornemens d'or. Les jeunes garçons qui servoient de cochers, étoient couronnés de rameaux de pins, & les plus petits de lierre. Pe:asos.

Il y avoit encore de l'un & de l'autre côté trois chars menés par des chameaux. Ceux-ci étoient suivis de chars tirés par des mulets, sur lesquels chars on voioit des tentes faites à la maniére des barbares, & des femmes Indiennes & d'autres nations vétues en esclaves. De ces chameaux quelques-uns étoient destinés à porter trois cens livres d'encens, d'autres portoient deux cens livres de safran, de canelle, de cinnamome, d'iris & d'autres aromates.

Près de ceux-ci marchoient des Ethio-

piens armés de piques, qui portoient les uns six cens dents d'éléphant, les autres deux mille branches d'ébéne, les autres soixante coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or.

Après ceux-ci venoient deux chasseurs qui portoient des dards dorés, & conduisoient deux mille quatre cens chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Molosses ou d'autres espéces.

Ensuite cent cinquante hommes portoient des arbres, auxquels étoient attachées des bêtes fauves de différente espéce, & des oiseaux. On portoit aussi dans des cages des perroquets, des pans, des méléagrides, des faisans, & d'autres oiseaux d'Ethiopie en grand nombre: marchoient ensuite cent trente moutons d'Ethiopie, trois cens d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-six bœufs blancs Indiens, huit bœufs d'Ethiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, seize panthéres, quatre lynx, trois petits ours, une giroufle*, un rhinoceros d'Ethiopie.

Après cela venoit Bacchus, portant une couronne d'or ornée de feuilles de lierre, traîné dans un char. Il se réfugioit à l'autel de Rhéa, lorsqu'il étoit

* Camelopardalis. *Cet animal, vrai ou fabuleux, est celui dont parle Horace*: Diversum confusa genus panthera camelo.

persécuté par Junon. Priape étoit auprès de lui, portant une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La statue de Junon portoit un diadême d'or. Les statues d'Alexandre & de Ptolémée portoient des couronnes de feuilles de lierre qui étoient de fin or. La statue de la Vertu qui étoit auprès de Ptolémée, portoit une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, posée aussi auprès de Ptolémée, portoit un diadême d'or.

Auprès de chacun d'eux étoit un grand vase plein de coupes d'or, & une grande coupe d'or qui tenoit cinq brocs.

Ce char étoit suivi de plusieurs femmes vêtues richement, qui portoient les noms des villes de l'Ionie, & des autres villes Grecques de l'Asie, & des îles qui avoient été autrefois subjuguées par les Perses : elles portoient toutes des couronnes d'or.

Sur un autre char étoit un thyrse d'or de cent trente-cinq piés, & une lance d'argent de quatre-vingts dix piés.

Il y avoit de plus un grand nombre de bêtes sauvages, & de chevaux : vingt-quatre lions de grandeur démesurée : plusieurs autres chariots qui portoient non seule-

ceux-ci marchoient deux mille tau
tous de même couleur, qui portoi
frontaux d'or au milieu desquels ét
couronne aussi d'or. Ils étoient
ornés d'un collier, & d'une égide *
portoient sur la poitrine. Tout cel
d'or.

Puis venoit la pompe de Jupite
des autres dieux en grand nombre
après toutes les autres, celle d'Alex
dont la statue toute d'or étoit sur u
tiré par des éléphans. Il avoit d'u
la victoire, & de l'autre Minerve.

Il y avoit encore dans cette
plusieurs trônes d'or & d'ivoire.
de ces trônes étoit un grand di
d'or : sur l'autre, une corne d'o
autre trône portoit aussi une co
d'or ; & un autre, une corne d'o

olide & maſſive. Sur le trône de Ptolémée ſurnommé *Soter*, pere du Prince régnant, étoit une couronne d'or dont le poids étoit de dix * mille piéces d'or.

On porta auſſi en pompe trois cens vaſes d'or deſtinés à faire bruler les parfums, cinquante autels dorés entourés de couronnes d'or : à l'un deſquels étoient attachés quatre flambeaux d'or de quinze piés de hauteur. On y porta encore douze foiers dorés : l'un deſquels, ſur dix-huit piés de circuit, en avoit ſoixante de hauteur ; & un autre, vingt-deux & demi ſeulement. Il y avoit neuf trépiés Delphiques d'or, hauts de ſix piés ; ſix autres de neuf piés : un, plus grand que tous les autres, de quarante-cinq piés, ſur lequel étoient des animaux d'or de ſept piés & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vigne.

On vit paſſer auſſi des palmes dorées longues de douze piés ; un caducée doré de plus de ſoixante-ſix piés ; une foudre dorée de ſoixante piés ; un temple doré, dont le circuit étoit de ſoixante piés ; une corne double de douze piés ; un

* *Le Stater Attique appellé ordinairement χρυσοῦς, valoit dix livres de notre monnoie. Ainſi le prix de cette ſeule couronne montoit à cent mille livres.*

grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étoient de dix-huit piés; des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente piés.

On porta en cette pompe des couronnes d'or jusqu'au nombre de trois mille deux cens: une autre couronne sacrée de six-vingts piés apparemment de circuit, ornée de pierres précieuses, qui environnoit l'entrée du temple de Bérénice. Il y avoit encore une égide d'or. Il y avoit aussi plusieurs grandes couronnes d'or portées par de jeunes filles richement habillées: une de ces couronnes avoit trois piés de hauteur, & ving-quatre de circuit.

On y porta aussi une cuirasse d'or de dix-huit piés, & une autre d'argent de vingt-sept piés, sur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit piés: une couronne de chêne, ornée de pierreries: vingt boucliers d'or: soixante-quatre armures entiéres d'or: deux bottes d'or, de quatre piés & demi: douze bassins d'or: un grand nombre de flacons: dix grands vases de parfums pour les bains: douze cruches: cinquante plats: un grand nombre de tables: cinq tables couvertes de gobelets d'or: une corne d'or solide de



juarante-cinq piés. Tous ces vases & tous :es ouvrages d'or se trouvoient hors de a pompe de Bacchus décrite ci-devant.

Il y avoit de plus quatre cens chariots hargés de vases & d'autres ouvrages d'arent, & vingts chariots chargés d'or : uit cens chariots chargés d'aromates.

Les troupes qui escortoient cette pome étoient de cinquante-sept mille six :ns hommes de pié, & de vingt-trois iille deux cens hommes de cheval, ous vétus & armés magnifiquement.

Dans les Jeux & Combats publics qui iivirent de quelques jours cette pompeu: cérémonie, Ptolémée Soter donna à eux qui remportérent la victoire vingt ouronnes d'or, & Bérénice sa femme ingt-trois.

Il paroissoit par les regîtres des Intenans du palais, que la dépense de toute ette fête montoit à deux mille deux cens rente neuf talens, & cinquante mines : 'est-à-dire, à six millions sept cens dix-euf mille cinq cens livres.

Telle fut la pompe, dirai-je religieuse, u plutôt théatrale & comique, que dona Ptolémée Philadelphe à son couronement. Je suppose que Fabricius, ce faieux Romain dont nous avons parlé,

ble. Il étoit entré, conjointemen
Tite son fils, en triomphe dans
de Rome après la prise de Jéru
Fatigué [a] de l'excessive longueur d
marche pompeuse, il ne put le d
ler, & dit qu'il étoit bien puni p
ennuiante cérémonie de la foiblesse
avoit eue de desirer à son âge l'h
du triomphe.

Dans cette fête que donne Ph
phe, il ne paroit ni goût, ni élé
rien de gracieux, rien d'ingénieu
y voit de l'or & de l'argent pr
avec une profusion horrible; ce c
fait souvenir d'un endroit de Sa
dont je me sai mauvais gré de ne p
bien rendre dans notre langue la
& l'énergie. Catilina veut peindre

a Adeo nihil ornamen torum extrinsecus cupidè | ritè se plecti, q phum... tam in

énorme des Romains de ſon tems, qui mettoient des ſommes immenſes pour acheter des tableaux, des ſtatues, des vaſes ciſelés, & pour conſtruire de ſuperbes bâtimens. » Ils traînent, dit-il, » ils tourmentent en toutes maniéres leur » or & leur argent, (qu'on me pardonne cette traduction litérale) » & avec toutes » ces affreuſes dépenſes ils ne peuvent » pas néanmoins épuiſer ni vaincre leurs » richeſſes. *Omnibus modis pecuniam trahunt,* * *vexant : tamen ſumma lubidine divitias ſuas vincere nequeunt.* Voila où ſe borne ici tout le mérite de Philadelphe.

En effet, qu'y a-t-il de grand & de véritablement admirable dans cette vaine oſtentation de richeſſes, & dans ces énormes dépenſes jettées dans un abyme ſans fond, après avoir couté tant de ſueurs aux peuples, & avoir été peutêtre amaſſées par beaucoup d'exactions violentes ?

* *Je ne ſai ſi ces termes métaphoriques,* trahunt, vexant, vincere nequeunt, *ne ſont point tirés du combat de deux Athlétes, dont l'un après avoir terraſſé ſon adverſaire, & ſe croiant vainqueur, le traîne dans l'arêne à la vûe des ſpectateurs, le ſecoue, l'agite, le tourmente, ſans pouvoir lui arracher l'aveu d'être vaincu. Ainſi dans ce combat, où l'Auteur ſemble mettre aux mains le luxe & l'argent, quelque énormes dépenſes que faſſe le luxe, il ne peut venir à bout d'épuiſer ſon argent, & de le vaincre.*

Les dépouilles des provinces & des villes sont sacrifiées à la curiosité d'un jour, & montrées en spectacle pour attirer la frivole admiration d'un vulgaire grossier, sans se proposer le moindre fruit ni la moindre utilité. Rien ne marque plus sensiblement une profonde ignorance du véritable usage des richesses, de la solide gloire, & de ce qui mérite à juste titre l'estime des hommes.

Mais que dire d'une pompe sacrée, & d'une solennité de religion, qui est convertie en une école publique d'ivrognerie & de licence, qui n'est propre qu'à exciter toutes les passions les plus honteuses, à porter à la dissolution, à corrompre tous les spectateurs; & qui n'offre qu'un dangereux étalage de tous les instrumens de la débauche, & de tous les motifs les plus puissans pour y engager, & cela sous le prétexte d'honorer les dieux? Quelle divinité, qui souffre une pompe si scandaleuse, & qui l'exige!





. V. *Commencemens du régne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalére. Séleucus céde sa femme, & une partie de son Empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lysimaque; celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arsinoé par Céraunus son frere, & exil de cette Princesse. Céraunus en est bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.*

PTOLÉMÉE Philadelphe, après la AN. M. 372 ıort de son pere, demeura seul maître Av. J.C. 28 e tous ses Etats, qui étoient l'Egypte, : beaucoup d'autres provinces qui en épendoient : savoir la Phénicie, la *Theocrit* ;élé-Syrie, l'Arabie, la Libye, l'Ethio- *Idill. 17.* ie, l'île de Cypre, la Pamphylie, la ;ilicie, la Lycie, la Carie, & les îles ;yclades.

Philadelphe, tant que Soter vécut, voit dissimulé son ressentiment contre émétrius de Phalére pour le conseil

qu'il avoit donné à son pere lorsqu'il délibéroit sur le choix d'un successeur. Mais, dès qu'il se vit seul maître, il le fit arréter, & l'envoia bien gardé dans un Fort écarté, où il ordonna qu'on le retînt en prison jusqu'à ce qu'il eût résolu ce qu'il en feroit. Une piquûre d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritoit un meilleur sort.

Diog. Laert. in Demetr. Cic. in orat. pro Rabir Posth. n. 23.

Le témoignage favorable que lui rendent Cicéron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, & plusieurs autres, ne laisse aucun lieu de douter ni de sa probité, ni de la sagesse de son gouvernement. Il nous reste à examiner ce qu'on a pensé de son éloquence.

Le [a] caractére de ses écrits, comme Cicéron le marque en plusieurs endroits, étoit la douceur, l'élégance, les graces

a Demetrius Phalereus in hoc numero haberi potest : disputator subtilis, orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis agnoscere. *Offic l.* 1. *n.* 3.

Demetrius Phalereus, eruditissimus ille quidem, sed non tam armis institutus, quàm palestra. Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut è Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis. . . suavis videri maluit quàm gravis ; sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret ; & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *De clar. Orat. n.* 37. & 38.

rure & l'ornement, de sorte qu'il
facile d'y reconnoitre le disciple de
phraste. Il excelloit dans le genre
luence qu'on appelle tempéré ou
Son stile, d'ailleurs tranquille &
le, étoit annobli & décoré par des
phores brillantes & hardies, qui
ient le fond de son discours,
eurs peu riche en sentimens & en
ce qui fait le grand & le sublime.
regardoit plutôt comme un Athléte
à l'ombre & dans le repos pour
ux & pour les spectacles, que com-
n soldat endurci par l'exercice des
, & sortant de sa tente pour com-
l'ennemi. Ses discours, à la vérité,
ient dans les cœurs je ne sai quoi de
& de tendre, mais ils n'inspiroient
cette force & cette ardeur qui en-
ne les esprits, & n'y laissoient tout
us que le souvenir agréable d'une
eur & d'une grace passagére, com-
arrive après les concerts les plus
onieux.

genre d'éloquence, quand on sait
fermer dans de justes bornes, a son
& son mérite, il faut l'avouer :
, comme il est rare & difficile de
r cette juste mesure, & de répri-
es saillies d'une riche & vive ima-

gination, qui n'eſt pas toujours guidée par le jugement, cette éloquence dégénére, & devient, par ſa beauté même, un appas dangereux, qui gâte enfin & corrompt le goût. C'eſt l'effet que produiſit, ſelon la remarque de Cicéron & de Quintilien, deux bons juges en cette matiére, le ſtile fleuri & ſemé de graces, propre à Démétrius. Juſqu'à lui avoit régné à Athénes une éloquence noble & majeſtueuſe, dont le caractére étoit une beauté naturelle & ſans fard. Démétrius fut le premier qui y donna atteinte. A cette éloquence mâle & ſolide, il en ſubſtitua une, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, tendre & doucereuſe, qui amollit les eſprits, & rendit enfin le mauvais goût dominant.

Après la mort de Ptolémée, il reſtoit encore deux des Capitaines d'Alexandre, Lyſimaque & Séleucus, qui avoient été juſques-là toujours unis d'intérêt & d'amitié, & joints enſemble par des traités & des confédérations. Touchant déja à la fin de leur vie, (car tous deux avoient

a Hæc ætas effudit hanc copiam ; & , ut opinio mea fert , ſuccus ille & ſanguis incorruptus uſque ad hanc ætatem oratorum fuit , in qua naturalis ineſſet , non fucatus , nitor... Hic (Phalereus) primus inflexit orationem , & eam mollem teneramque reddidit. *De clar. Orat. n.* 36-38.

e-vingts ans passés) ils auroient dû
nble ne penser qu'à mourir dans
n où ils avoient vécu. Mais tout
ntraire ils ne songeoient qu'à se
la guerre, & à s'entredétruire l'un
e. Voici ce qui donna occasion à
uerelle.

simaque, après avoir donné en ma- son fils Agathocle à Lysandra fille olémée, avoit épousé lui-même une de ses filles nommée Arsinoé, & oit eu plusieurs enfans. Les intérêts ens de ces deux sœurs les portérent rer dans toutes sortes d'intrigues se faire un parti puissant quand naque viendroit à mourir. De quoi nt pas capables des femmes & des s ambitieuses ! Les raisons d'intérêt ient pas les seules qui mettoient elles une si grande opposition : la on de leurs meres y contribuoit beaucoup. Lysandra étoit fille d'Eu- e, & Arsinoé de Bérénice. L'arri- le Ptolémée Céraunus frere de Phi- phe dans cette Cour, fit craindre à noé qu'il ne fortifiât trop le parti de ndra, dont il étoit frere du côté de ere, & qu'ils ne fussent en état de rdre elle & ses enfans, quand Lysi- ue viendroit à manquer. Pour pré-

Justin. l. 17. cap. 1. Appian. in Syriac. pag. 128. Pausan. in Attic. p. 18.

venir ce malheur, elle résolut la perte d'Agathocle, & y réussit. Elle donna tant d'impressions sinistres à son mari contre sa vie & sa couronne, qu'il le mit enfin en prison, & l'y fit mourir. Lysandra avec ses enfans & son frere Céraunus, & Alexandre autre fils de Lysimaque, se sauva à la Cour de Séleucus, & le porta à déclarer la guerre à Lysimaque. Plusieurs des principaux Officiers de Lysimaque, & ceux même qui avoient été le plus attachés à lui, conçurent tant d'horreur du meurtre de son fils, & des autres cruautés qui l'avoient suivi, qu'ils l'abandonnérent, & allérent trouver Séleucus, où ils se joignirent à Lysandra, & appuiérent ses raisons. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre, à laquelle il étoit déja fort porté de lui-même par des vûes d'intérêt.

AN. M. 3722. Av. J.C. 282. *Plut. in Demetr. p. 905. 907. Appian. in Syr. p. 126-128.*

Avant que de s'y engager, il céda à son fils Antiochus sa propre femme, nommée Stratonice, pour la raison qui va être raportée; il lui céda en même tems une grande partie de son Empire, ne s'étant réservé que les provinces qui sont entre l'Euphrate & la mer.

Antiochus tomba dans une maladie de langueur, dont les médecins ne pou-

ient découvrir la cause, & qui, par
te raison, paroissoit sans reméde, & ne
ssoit aucune espérance. On peut juger
l'inquiétude & de la douleur d'un
re, qui se voioit près de perdre un fils
ns la fleur de son âge, qu'il destinoit
ur lui succéder dans ses vastes Etats,
qui faisoit toute la douceur de sa vie.
asistrate, l'un des médecins, plus at-
itif & plus habile que tous les autres,
nt examiné avec soin & suivi de près
ıs les symptomes de la maladie du
ıne Prince, crut enfin, par tout ce qu'il
oit remarqué, être venu à bout d'en
couvrir la vraie cause. Il jugea que
n mal n'étoit qu'un effet de l'amour:
il ne se trompoit pas. Mais il n'étoit
s si aisé de découvrir l'objet qui causoit
ie passion d'autant plus violente, qu'elle
meuroit secrette. Voulant donc s'en assu-
r, il passoit les journées entiéres dans
chambre du malade, & quand il y en-
oit quelque Dame, il observoit atten-
rement ce qui se passoit sur le visage du
ince. Il remarqua que, par raport à
utes les autres, il étoit toujours dans
ıe situation égale, mais, toutes les fois
ıe Stratonice entroit ou seule, ou avec
Roi son mari, le jeune Prince ne
anquoit pas de tomber dans tous les

accidens que décrit Sappho, dit Plutarque, & qui désignent une passion violente: extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & desordre sensible dans le poulx, & d'autres symptomes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimoit la Reine Stratonice sa belle mere: qu'il avoit fait tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement: qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui représenter dans une telle conjoncture, le respect pour un pere & un roi dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une passion illicite & contraire à toutes les régles de la bienséance & de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir satisfaire: mais que sa raison égarée, & occupée d'un seul objet, n'écoutoit rien. Que pour se punir d'un desir involontaire en un sens, mais toujours criminel, il avoit résolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps, & en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré ſqu'à la ſource du mal : mais le plus ifficile reſtoit à faire, qui étoit d'y apɔrter le reméde. Comment faire une :lle propoſition à un pere & à un Roi ? a premiére fois que Séleucus demanda ɔmment ſe portoit ſon fils, Eraſiſtrate ıi répondit que ſon mal étoit ſans reméе, parce qu'il naiſſoit d'une paſſion ſerette, qui n'en avoit point, aimant une ɜmme qu'il ne pouvoit avoir. Le pere ırpris & affligé de cette réponſe, denanda pourquoi il ne pouvoit avoir la emme qu'il aimoit. Parce que, dit le Médecin, c'eſt la mienne, & que je ne a lui donnerai pas. Vous ne la céderez ɪas, repartit le Prince, pour ſauver la ie à un fils que j'aime ſi tendrement! Eſt-ce là l'amitié que vous avez pour noi ? Seigneur, reprit le Médecin, metez vous pour un moment en ma place. Lui céderiez-vous Stratonice ? Et ſi vous, qui êtes pere, ne conſentiriez pas à le aire pour un fils qui vous eſt ſi cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre e faſſe ? Ah ! plût aux dieux, s'écria Séleucus, que la guériſon de mon fils ne dépendît que de mon conſentement ! Je lui céderois de tout mon cœur & Stratonice, & l'Empire même. Eh bien, dit

Erasistrate, le reméde est entre vos mains: c'est Stratonice qu'il aime. Le pere n'hésita pas un moment, & obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés Roi & Reine de la haute Asie.

In Misopog. Julien l'Apostat, Empereur des Romains, marque dans un Ecrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour sa femme qu'après la mort de son pere.

Quelques traits de retenue, de modération, & même de pudeur qu'on entrevoie dans ce jeune Prince, son exemple nous montre quel malheur c'est que de donner dans son cœur la moindre entrée à une passion illicite, qui peut troubler tout le repos de la vie.

Justin. l. 17. cap. 1. 2. Appian. in Syr. p. 128. Memnonis Excerpt. apud Phot. cap. 9. Pausan. in Attic. p. 18. Oros. 3. 23. Polyæn. 4. 9.

Séleucus, libre de tout soin, ne songea plus qu'à marcher contre Lysimaque. Il se met donc à la tête d'une belle armée, & entre dans l'Asie mineure. Tout plie devant lui jusqu'à Sardes, où il faloit mettre le siége. Il la prend aussi, & se rend maître par là des trésors de Lysimaque.

AN. M. 3723. Av. J. C. 281.

Ce dernier, aiant passé l'Hellespont pour arrêter les progrès de Séleucus, lui livra la bataille en * Phrygie. Il y fut

* *Porphyre est le seul qui marque le lieu où se donna cette bataille, qu'Eusébe appelle* [illegible]*, par tra-*

i, & même tué; & Séleucus de-
maître de tous ses Etats. Le [a] plai-
iquel il fut le plus sensible, ce fut
trouver sur la scéne le dernier de
les Capitaines d'Alexandre, & de se
par cette victoire le vainqueur des
queurs : c'est l'expression dont il se
it. Il regardoit cet avantage comme
t d'une providence particuliére. Cet-
rniére victoire assurément est celle
ustifie le mieux le titre de *Nicator* (le
queur) qu'il avoit déja pris, & que
listoriens lui donnent ordinairement
le distinguer des autres Séleucus qui
érent après lui dans la Syrie.

n triomphe ne dura pas lontems. An. M. 3724.
mois après, en allant prendre pos- Av. J.C. 280.
n de la Macédoine, où il comptoit
r le reste de ses jours dans le sein de
trie, il fut assassiné lâchement par
unus qu'il avoit comblé d'honneurs
bienfaits. Il l'avoit reçu à sa cour
sa fuite, l'y avoit entretenu selon

pparemment, pour ar, le champ de *Strabon en parle*. *pag*. 629.

ætus ea victoria Se , & , quod majus ria putabat, solum cohorte Alexandri isse, victoremque victorum extitisse, non humanum esse opus, sed divinum munus, gloriabatur : ignarus prorsus, non multo post fragilitatis humanæ se ipsum exemplum futurum. *Just. lib.* 17. *cap.* 2.

son rang, & l'avoit mené dans cette expédition, à dessein, dès qu'elle seroit achevée, d'emploier les mêmes forces pour l'établir en Egypte sur le trône de son pere. Ce scélérat, insensible à tous ces bienfaits, conspire contre son bienfaiteur, & l'assassine.

Il avoit régné vingt ans depuis la bataille d'Ipsus, où la qualité de Roi lui avoit été assurée; & trente & un, si l'on commence son régne douze ans après la mort d'Alexandre, lorsqu'il se rendit maître de l'Asie; qui est le tems où commence l'Ere des Séleucides.

Tome VII. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Une nouvelle dissertation de M. de la Nauze prolonge son régne au delà de cinquante ans, en y ajoutant les dix-neuf d'Antiochus Soter son fils. L'Auteur prétend que Séleucus Nicator ne quitta pas tout-à-fait le gouvernement; qu'il commença par le partager, & qu'il le réunit après tout entier du vivant même de son fils. Il apporte des raisons probables pour appuier son sentiment. On sait que je n'entre point dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc à la chronologie d'Ussérius mon guide ordinaire, qui donne, aussi bien que le P. Pétau & M. Vaillant, trente & une années de régne à Séleucus Nicator.



Ce Prince avoit de grandes qualités. Sans parler de ses vertus guerriéres, il se distingua entre les autres Rois par un grand amour de la justice, par une bonté & une clémence qui le rendoient cher aux peuples, & par un respect singulier pour la religion. Il ne manquoit pas de goût pour les Belles Lettres. Il se fit un plaisir & un honneur de renvoier aux Athéniens leur Bibliothéque que Xerxès leur avoit enlevée, & qu'il trouva dans la Perse, aussi bien que les statues d'Harmodius & Aristogiton, qu'Athénes honoroit comme ses libérateurs.

Pausa. Attic.

Les amis de Lysimaque, & ceux qui avoient servi sous ce Prince, regardant d'abord Céraunus comme le vengeur de sa mort, s'attachérent à lui, & le reconnurent pour roi : mais sa conduite leur fit bientôt changer de sentiment.

Il n'espéroit pas pouvoir être paisible possesseur des Etats de Lysimaque, tant que sa sœur Arsinoé & les enfans qu'elle avoit eus de Lysimaque vivroient : il songe donc à s'en défaire, & à se délivrer de cette crainte. Les plus grands crimes ne coutent rien à un ambitieux. Il feint d'être passionné pour sa sœur, & demande à l'épouser : ces mariages incestueux étoient communs & permis en

Justin 24. cap.

Egypte. Arſinoé, qui connoiſſoit ſon frere, éloignoit autant qu'il lui étoit poſſible la concluſion de cette affaire, dont elle redoutoit les ſuites pour elle & pour ſes enfans. Mais plus elle différoit, couvrant ſa répugnance de divers prétextes plauſibles, plus il la preſſoit vivement de conſentir à ſes deſirs empreſſés : & pour lever tous ſes ſoupçons, il ſe tranſporta dans le temple le plus reſpecté des Macédoniens, & là, en préſence d'un ami de confiance qu'elle lui avoit envoïé, prenant à témoin les dieux tutélaires du pays, & tenant leurs ſtatues étroitement embraſſées, il proteſte avec les ſermens & les exécrations les plus terribles, que dans la demande qu'il fait de ce mariage, il n'a que des vûes pures & innocentes,

Arſinoé ne ſe fioit guéres à toutes ces promeſſes, quoique prononcées à la vûe des autels, & ſcellées du ſceau redoutable de la religion : mais elle craignoit de cauſer par un refus opiniâtre la perte de ſes enfans, pour qui elle étoit plus allarmée que pour elle-même. Elle donne donc enfin ſon conſentement. Les noces ſe célébrent avec l'appareil le plus magnifique, &, de part & d'autre, avec les marques de la joie la plus vive, & de la ten-

dresse la plus sincére. Céraunus, en présence de toute l'armée, ceint du diadême la tête de sa sœur, & la déclare Reine. Arsinoé ressentit une véritable joie, se voiant glorieusement rétablie dans les droits dont la mort de Lysimaque son premier mari l'avoit fait déchoir. Elle invite son nouvel Epoux à venir faire son entrée dans Cassandrie sa ville : & aiant pris les devans, elle prépare tout pour son arrivée. Les temples, les places publiques, les maisons particuliéres, sont magnifiquement ornées. Ce n'étoient de tous côtés qu'autels, & victimes prêtes à être immolées. Les fils d'Arsinoé, Lysimaque & Philippe, tous deux d'une rare beauté & d'un air majestueux, vont au-devant du Roi avec des couronnes sur la tête comme dans un jour de fête & de solennité. Céraunus se jette à leur cou, & les tient lontems étroitement embrassés comme auroit fait le pere le plus tendre.

La comédie finit là, & se changea en une sanglante tragédie. Dès qu'il fut entré dans la ville, il se saisit de la citadelle, & donna ordre qu'on égorgeât les deux freres. Ces malheureux Princes se réfugient chez la Reine, qui les tenant entre ses bras, & les couvrant de son corps, tâche en vain de détourner les

coups des meurtriers : ils sont tués tous deux dans le sein de leur mere. On ne lui laissa pas la triste consolation de rendre à ses enfans les derniers devoirs. Entrainée hors de la ville ses habits déchirés & les cheveux épars, elle est releguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la servir, & regardant comme le comble de tous ses malheurs de survivre aux deux Princes ses fils.

AN. M. 3725. AV. J.C. 279. La Providence ne laissa pas tant de crimes lontems impunis : elle fit venir des peuples éloignés pour en tirer vengeance.

Justin. l. 24. & 25. Pausan. lib. 10. pag. 643. 645. Memn. Exc. apud Photium. Ecloga Diod. Sic. lib. 22. Callim. hymn. in Delum, & schol. ad eundem. Suidas in Γαλάται.

Les Gaulois se trouvant trop d'habitans dans leur pays, en envoiérent un nombre prodigieux chercher à s'établir dans une autre contrée. Ils venoient de l'extrémité de l'Océan. Aiant pris leur route par le Danube, quand ils furent arrivés vers l'embouchure de la Save, ils se partagérent en trois corps. Le premier, commandé par Brennus & Acichorius, entra dans la Pannonie, qui est la Hongrie d'aujourd'hui : le second, sous Céréthrius, dans la Thrace : & le troisiéme, sous Belgius, dans l'Illyrie & la Macédoine.

Tous les peuples sur leur passage, saisis

de fraieur, n'attendoient pas qu'on vînt les attaquer pour se soumettre, & envoïant des Ambassadeurs aux Gaulois, se trouvoient trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Ptolémée [a] Céraunus, roi de Macédoine, fut le seul qui apprit sans trouble une si terrible irruption. Courant de lui-même à la peine que la vengeance divine préparoit aux parricides dont il s'étoit rendu coupable, il alla au devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal disciplinées, comme s'il étoit aussi facile de donner des combats, que de commettre des crimes. Il eut l'imprudence de refuser un secours de vingt mille hommes, que les Dardaniens, peuple voisin de la Macédoine, lui offroient, répondant avec insulte que la Macédoine seroit bien à plaindre, si, après avoir soumis elle seule tout l'Orient, elle avoit besoin des Dardaniens pour défendre ses frontiéres, & ajoutant d'un ton fier & triomphant, qu'il menoit contre l'ennemi les enfans de ceux, qui, sous Alexandre, avoient domté tout l'univers.

a Solus rex Macedoniæ Ptolemæus adventum Gallorum intrepidus audivit, hisque cum paucis & incompositis, quasi bella non difficiliùs quàm scelera patrarentur, parricidiorum furiis agitatus, occurrit. *Justin.*

Il se conduisit de la même sorte à l'égard des Gaulois, qui lui avoient d'abord envoié des Députés, pour lui offrir la paix, en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il répondit qu'il ne traiteroit de paix avec eux, qu'à condition qu'ils remettroient entre ses mains pour otages les principaux de leur nation, & qu'ils lui livreroient leurs armes; qu'autrement il ne pouvoit pas se fier à eux. Cette réponse fit rire les Gaulois. Voila les moiens que Dieu emploie ordinairement pour punir la fierté & l'injustice des Princes: il leur ôte le conseil & la raison, & les livre à leurs folles pensées.

Peu de jours après on en vint à un combat, où les Macédoniens furent absolument défaits, & taillés en piéces. Ptolémée, couvert de blessures, fut fait prisonnier; on lui coupa la tête, qui fut mise au bout d'une lance, & montrée par dérision à l'armée ennemie. Un très petit nombre de Macédoniens se sauvérent par la fuite: tous les autres furent ou tués, ou faits prisonniers. Comme les Gaulois se dispersérent après cette victoire pour piller le pays des environs, Sosthéne, un des principaux Macédoniens, peu connu jusques-là, assembla quelques

troupes, profita du désordre où ils étoient, en tua un grand nombre, & obligea le reste à abandonner le pays.

Alors Brennus & sa troupe vinrent à leur tour en Macédoine. Il ne doit pas être confondu avec un autre Brennus, qui, un peu plus de cent ans auparavant, avoit pris Rome. Sur la nouvelle qu'il eut du premier succès de Belgius, & du grand butin qu'il trouvoit, il lui envia le pillage d'un pays si riche, & forma aussitôt la résolution d'en aller prendre sa part. Quand il eut appris qu'il avoit été défait, ce fut pour lui un nouveau motif de hâter son départ, le desir de venger ses compatriotes se joignant à celui de s'enrichir. On ne sait ce que devint Belgius avec sa troupe, dont il n'est plus parlé. Apparemment qu'il avoit été tué dans la seconde action, & que les débris de son armée furent incorporés dans celle de Brennus. Quoi qu'il en soit, Brennus & Acichorius quittérent la Pannonie, & avec une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, & de quinze mille de Cavalerie, ils entrérent dans l'Illyrie, pour passer de là en Macédoine & en Gréce.

Dans une sédition qui arriva pendant cette marche, il se détacha vingt mille

hommes, qui prirent pour Chefs Léonor & Lutaire, marchérent en Thrace, s'y joignirent à ceux que Céréthrius y avoit déja amenés, se rendirent maîtres de Byzance & de la côte occidentale de la Propontide, & de là mirent tout le pays d'alentour sous contribution.

AN. M. 3726. AV. J.C. 278. Brennus & Acichorius ne laissérent pas, malgré cette désertion, de continuer leur route. Ils tirérent d'Illyrie, où des renforts qu'on leur envoia des Gaules, de quoi grossir leur armée jusqu'à cent cinquante deux mille hommes d'infanterie, & soixante & un mille deux cens de cavalerie. L'espérance du pillage, & de quelque établissement avantageux, leur attiroit une multitude extraordinaire de soldats. Avec cette armée ils marchérent droit vers la Macédoine, où ils accablérent Sosthéne par leur nombre, & ravagérent tout le pays. Nous marquerons bientôt comment, après la mort de Sosthéne, Antigone régna dans la Macédoine.

Les Gaulois prirent ensuite le chemin des Thermopyles, pour entrer par là dans la Gréce. Ils y furent arrêtés quelque tems par les troupes qu'on y avoit postées pour défendre cet important passage: mais à la fin ils découvrirent le détour

qu'avoient pris autrefois les troupes de Xerxès pour passer ces montagnes. Les Grecs, de peur d'être envelopés par ceux que les Gaulois avoient détachés pour cela, se retirérent, & leur laissérent le passage libre.

Brennus marcha avec le gros de l'armée du côté de Delphes, pour piller les richesses immenses du temple d'Apollon; & il ordonna à Acichorius de le suivre. Il disoit, en raillant, qu'il étoit juste & raisonnable que les dieux fissent part de leurs richesses aux hommes, qui en avoient plus besoin qu'eux, & qui en faisoient un meilleur usage. On raconte ici des choses bien étonnantes & bien merveilleuses. Comme Brennus approchoit de Delphes, il survint tout-à-coup un orage épouvantable. Le tonnerre & la grêle lui tuérent beaucoup de monde: & dans le même tems il se fit un tremblement de terre, qui fendit les montagnes, & détacha des rochers dont la chute les écrasoit par centaines. L'abbattement où se trouva l'armée la nuit suivante, y jetta une terreur * panique. Ils prenoient leurs propres gens pour des ennemis, &

Justin l. 24. cap. 6-8. Pausan. l. 10. pag. 650-654.

* *Les Anciens croioient que le dieu Pan envoioit ces terreurs. On apporte encore d'autres raisons de ce nom.*

s'entretuoient les uns les autres : de sorte qu'avant qu'il fît assez de jour pour se reconnoitre, plus de la moitié de l'armée avoit péri de cette sorte.

Les Grecs, que le danger d'un temple si révéré parmi eux avoit fait accourir de tous côtés au secours, animés par un événement où le ciel sembloit se déclarer, chargérent les Gaulois avec tant de furie, que quoiqu'Acichorius eût joint Brennus, ils ne purent soutenir le choc, & on en fit un terrible carnage. Brennus fut du nombre des blessés ; & quoique de plusieurs blessures qu'il avoit reçues, il n'y en eût aucune de mortelle, voiant tout perdu, & que le grand dessein qu'il avoit formé n'avoit abouti qu'à la ruine de son armée, il en fut si saisi qu'il ne voulut pas y survivre. Il fit venir tous les hauts Officiers qu'il put assembler dans l'embarras où l'on étoit, leur conseilla d'égorger tous les blessés, & de faire la meilleure retraite qu'ils pourroient. Ensuite il prit autant de vin qu'il lui fut possible, s'enfonça le poignard dans la poitrine, & mourut.

Acichorius se chargea du commandement en chef, & essaia de regagner les Thermopyles pour sortir de Grèce, & ramener dans son pays les tristes restes de l'armée. Comme il avoit bien du pays à

traverser, & un pays ennemi; que toutes les fois qu'il faloit des provisions pour ses troupes, il en coutoit une action; qu'il faloit coucher presque toujours sur la terre, quoique ce fût en hiver; enfin qu'ils étoient par tout continuellement harcelés par les habitans des pays qu'ils traversoient: la faim, le froid, la maladie, l'épée, les emportérent tous; & de ce nombre prodigieux d'hommes avec lequel on avoit commencé cette expédition, pas un seul n'évita la mort.

Il peut y avoir de l'exagération & du fabuleux mêlés dans le récit de quelques-unes des circonstances de cet événement, & principalement dans ce qui est dit de l'orage survenu tout-à-coup à l'approche du temple, & des gros quartiers de rochers détachés miraculeusement des montagnes pour écraser ces troupes sacriléges. Peutêtre cela se peut-il réduire à une grêle de traits lancés contre les ennemis, & à de grosses pierres roulées du haut des montagnes sur eux: événemens tout naturels, & ordinaires dans ces sortes d'attaques, auxquels les prêtres intéressés à faire valoir le pouvoir de leur dieu, auront donné un air de prodige & de miracle, & que la crédulité des peuples, fort

portés à donner dans le merveilleux ; aura reçus & crus sans examen.

Rien cependant n'empêche de croire qu'ici les choses sont arrivées comme l'histoire les raporte. L'entreprise de Brennus étoit certainement une impiété sacrilége, injurieuse à la religion & à la Divinité même. Il parloit & agissoit de la sorte, non par conviction de la fausseté de ces dieux, (il ne pensoit pas mieux sur cet article que les Grecs) mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la Divinité est gravée dans le cœur de tous les hommes. Dans tous les siécles, dans tous les pays, on a toujours cru devoir lui rendre certains hommages. Les payens se sont trompés dans l'application de ce principe, mais ils en ont tous reconnu la nécessité. Or Dieu, par bonté pour les hommes, a pu de tems en tems faire éclater sa vengeance, même parmi les payens, contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conserver en eux, par des coups éclatans de sa colére, ces traits primitifs & fondamentaux de la religion, jusqu'à ce qu'il lui plût de les en instruire pleinement, dans les tems marqués, par le ministére du Médiateur, à qui il étoit réservé d'apprendre aux hommes le culte

pur & sincére que le véritable & l'unique Dieu exigeoit d'eux. Nous voions de même que Dieu, afin de conserver parmi les hommes le respect pour sa Providence & son attention particuliére sur toutes leurs actions, a eu soin de punir avec éclat de tems en tems, même parmi les payens, les parjures & les crimes noirs & crians. C'est par là que la créance d'un point si capital, & qui est le premier lien de l'homme avec Dieu, s'est maintenue malgré les ténébres du paganisme, & malgré la dissolution des mœurs.

Pour revenir aux Gaulois, Léonor & Lutaire, qui avoient fait bande à part, & s'étoient établis sur la Propontide, descendirent vers l'Hellespont, surprirent Lysimachia, & se rendirent maîtres de toute la Quersonnése de Thrace. Là ils se brouillérent, & les deux Chefs se séparérent. Lutaire continua sa marche le long de l'Hellespont, & Léonor avec le plus grand nombre retourna vers Byzance. *Liv. lib 38. n. 16.*

Celui-ci aiant ensuite passé le Bosphore, & l'autre l'Hellespont, ils se rencontrérent en Asie, firent un accord, & rejoignirent leurs forces. Tous deux ensemble entrérent au service de Nicoméde roi de Bithynie, qui après avoir réduit Zipéthes son frere avec leur assistance, &

être rentré par là dans la possession de tous les Etats de son pere, leur assigna pour leur demeure la partie de l'Asie Mineure qu'on appella, à cause d'eux, Gallo-Gréce, ou Galatie. C'est à leurs descendans qu'est écrite l'Epitre Canonique de saint Paul aux Galates. Saint Jerôme, plus de six cens ans après le tems dont je parle, dit qu'ils parloient encore la même langue qu'il avoit oui parler à Tréves.

Le reste de ceux qui demeurérent dans la Thrace, eurent guerre dans la suite avec Antigone Gonatas, qui régnoit en Macédoine. Ils y périrent presque tous. Le peu qui en échapa, ou passérent en Asie, & rejoignirent leurs compatriotes en Galatie; ou se dispersérent ailleurs, où l'on n'a plus entendu parler d'eux. Voila comment se termina la terrible inondation de ces barbares, qui avoit menacé la Macédoine & toute la Gréce d'une entiére destruction.

A.M. 3728. Av. J.C. 276. Après la mort de Sosthéne, qui avoit battu les Gaulois, & régné quelque tems en Macédoine, Antiochus fils de Séleucus Nicator, & Antigone Gonatas fils de Démétrius Poliorcéte, songérent à s'en rendre maîtres. Leurs peres en avoient été rois l'un après l'autre. Antigone, qui

Memnon. apud Phot. c. 19.

depuis la fatale expédition de son pere en Asie avoit régné dix ans en Gréce, se trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier possession de la Macédoine. Ils levérent tous deux de grandes armées, & formérent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir dans sa conquête, & l'autre pour la lui enlever. Nicoméde, roi de Bithynie, aiant pris dans cette occasion le parti d'Antigone, Antiochus ne voulut pas, en allant en Macédoine, laisser derriére lui un ennemi si puissant. Au lieu donc de passer l'Hellespont, il vint tout d'un coup fondre sur la Bithynie, qui devint par là le théatre de la guerre. Les forces y étoient si égales, que l'un n'osa attaquer l'autre. On fut quelque tems de cette maniére dans l'inaction. Pendant cet intervalle on en vint à un Traité, par lequel Antigone épousa Phila, fille de Stratonice & de Séleucus, & Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine. De cette sorte il en demeura paisible possesseur, & la laissa à sa postérité, qui en jouit pendant quelques générations, jusques à Persée le dernier de cette race, qui fut vaincu par Paul Emile & dépouillé de ses Etats, dont les Romains firent une province de l'Empire peu d'années après.

AN. M. 3729. AV. J.C. 275. Antiochus s'étant ainsi débarrassé de cette guerre, marcha contre les Gaulois. Depuis que Nicoméde leur eut accordé des terres, comme on l'a dit ci-dessus, ils faisoient continuellement des courses de tous les côtés, & incommodoient extrêmement leurs voisins. Il les défit dans une sanglante bataille, & délivra le pays de leur oppression. Cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui signifie *Sauveur*.

§. VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres saints que les Juifs conservoient avec grand soin, pour orner sa Bibliothéque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante.*

AN. M. 3727. AV. J.C. 277. LE TUMULTE des guerres que la diversité d'intérêts excitoit entre les successeurs d'Alexandre dans toute l'étendue de leur domination n'empêchoit point Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle Bibliothéque qu'il formoit à Alexandrie, & où il faisoit ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares & les plus curieux. Aiant appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les loix de Moyse, & l'histoire de ce peuple, il forma le dessein de le

faire traduire d'hébreu en grec pour en enrichir sa bibliothéque. Il faloit, pour cela, s'adresser au Grand Prêtre de la nation : mais il s'y trouvoit une grande difficulté. Il y avoit actuellement dans l'Egypte un nombre très-considérable de Juifs réduits en esclavage par Ptolémée Soter dans les invasions qui s'étoient faites de son tems en Judée. On représenta au Roi qu'il n'y avoit pas d'apparence de tirer des Juifs une copie ou une traduction fidéle de leur Loi, pendant qu'il retiendroit un si grand nombre de leurs compatriotes dans l'esclavage. Ptolémée, qui étoit extrêmement généreux, & qui avoit fort à cœur l'aggrandissement de sa bibliothéque, n'hésita pas un moment. Il publia une Ordonnance pour faire affranchir tous les Juifs esclaves dans ses Etats, portant ordre à son Trésor de paier vingt dragmes par tête à leurs maîtres pour leur rançon. La somme qui y fut emploiée se monta à quatre cens talens : ce qui fait voir qu'il y en eut six-vingts mille de rachetés. Le Roi ordonna ensuite de mettre aussi en liberté les enfans qui leur étoient nés dans l'esclavage avec leurs meres, & cette somme monta à plus de la moitié de la premiére.

Dix livres.

Quatre cens mille écus.

Après un préalable si avantageux,

rence dans le sens, ou dans le tour dont ils s'étoient servis pour l'exprimer. D'où il conclut que ce n'étoient pas de simples Traducteurs, mais des hommes inspirés par l'esprit de Dieu, qui les conduisoit, & leur dictoit tout sans exception jusqu'aux moindres paroles. S. Justin, & après lui les autres Peres que j'ai cités, supposent tous que les soixante & douze Interprétes travailloient chacun dans une cellule séparée, qu'ils n'avoient aucun commerce entr'eux, & que cependant leurs traductions se trouvérent parfaitement conformes.

J'ai déja déclaré plusieurs fois que je n'entrois point dans ces sortes de dissertations historiques, qui demanderoient beaucoup d'érudition & de tems, & qui me détourneroient trop de mon principal objet. On peut consulter M. Prideaux qui a traité cette matiére. Ce qui est certain, & que personne ne conteste, c'est qu'il s'est fait en Egypte une Traduction grecque des Livres sacrés hébreux du tems des Ptolémées; que nous avons encore cette traduction; & que c'est la même que l'on avoit du tems de N. S. Jesus-Christ, puisque presque tous les passages que les Ecrivains sacrés du Nouveau Testament citent du Vieux dans l'original

l'original grec, se trouvent mot-à-mot dans cette version. Elle subsiste & est encore en usage dans les Eglises d'Orient, & elle a été la traduction ordinaire & canonique dont l'Eglise des premiers siécles s'est servie.

Cette version, qui ouvroit l'intelligence des Ecritures de l'ancien Testament à une infinité de peuples, fut un des plus considérables fruits des conquêtes des Grecs; & l'on voit clairement qu'elle entroit dans le principal dessein que Dieu avoit eu en livrant tout l'Orient aux Grecs; & les y maintenant malgré leurs divisions, leurs jalousies, leurs combats, & les fréquentes révolutions qui arrivoient parmi eux. Dieu préparoit ainsi une voie aisée à la prédication de l'Evangile qui étoit proche, & il facilitoit la réunion de tant de peuples différens de langages & de mœurs dans une seule société, un même culte, & une même doctrine par une seule langue, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, & qui devint commune à tous les pays qu'Alexandre avoit conquis.



§. VII. *Diverses expéditions de Pyrrhus. En Italie : double combat contre les Romains : Cinéas. En Sicile. En Italie pour la seconde fois : troisiéme combat contre les Romains, où Pyrrhus est vaincu En Macédoine, dont il se rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigone. Dans le Péloponnése : il forme inutilement le siége de Sparte. Il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, & des Romains à Philadelphe.*

Plut. in Pyrrho, pag. 390-397. Pausan. lib. 1. pag. 21. 22. Justin l.18. cap. 1. & 2.

LE RETOUR de Pyrrhus en Epire depuis qu'il avoit absolument abandonné la Macédoine, le mettoit en état de mener une vie tranquille au milieu de ses sujets, & de goûter les douceurs de la paix en gouvernant justement ses peuples. Mais un caractére vif & impétueux tel que le sien, & une ambition toujours avide & inquiéte, ne pouvoient souffrir le repos, & il faloit qu'il fût toujours en mouvement, & qu'il y mît les autres. C'étoit une véritable maladie & une fiévre violente, qui ne le quittoit point, & qui avoit des accès & des redoublemens très fréquens. Il ne pouvoit se supporter lui-même, ni vivre avec soi. Il se



fuioit sans cesse, en se répandant toujours au dehors, & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il ne rencontroit nulle part. Ce fut donc avec joie qu'il saisit la premiére occasion qui se présenta de se jetter dans de nouvelles affaires.

Les habitans de Tarente, qui étoient en guerre avec les Romains, ne trouvant point dans leur pays de Généraux assez habiles pour les opposer à des ennemis si redoutables, tournérent les yeux vers l'Epire, & y envoiérent des Ambassadeurs, de la part non seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques présens pour Pyrrhus. Ils avoient ordre de lui dire qu'ils n'avoient besoin que d'un Capitaine sage, expérimenté, & de réputation: qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messaliens, des Samnites, & des Tarentins, ils mettroient sur pié une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pié. On juge aisément comment Pyrrhus reçut une proposition si flateuse pour lui, & si conforme à son caractére. Les Epirotes, à son exemple, conçurent un vif desir

AN. M. 3724
AV. J.C. 280

& une violente passion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrhus un Thessalien, nommé Cinéas, homme d'un grand sens, & qui aiant été disciple de Démosthéne, passoit alors, non seulement pour être celui de tous les Orateurs de ce tems-là qui approchoit le plus de la force & de l'éloquence de ce grand Maître, mais encore pour avoir puisé avec le plus de succès dans une si excellente école les solides principes & les vraies maximes d'une saine politique. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, & ce Prince s'en servoit pour l'envoier en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ses emplois Cinéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter*. Aussi Pyrrhus disoit-il, que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes. C'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'emploioit à toutes ses plus grandes affaires. Un homme de ce caractére est d'un prix inestimable, & feroit le bonheur du Prince & de ses sujets s'il étoit écouté.

Cinéas voiant donc que Pyrrhus se préparoit à passer en Italie, & le trouvant un jour de loisir & de bonne humeur, il entra librement en conversation avec ce Prince. *Vous songez*, lui dit-il, *à porter vos armes contre les Romains. Si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire? Les Romains une fois vaincus*, répondit Pyrrhus, *toute l'Italie sera à nous. Et quand nous en serons maîtres*, continua Cinéas, *que ferons-nous?* Pyrrhus, qui ne voioit pas encore où il en vouloit venir: *Voila*, lui dit-il, *la Sicile qui nous tend les bras, & vous savez de quelle importance est cette Ile. Mais*, ajouta Cinéas, *la Sicile prise sera-t-elle la fin de nos expéditions? Non certainement*, répliqua Pyrrhus avec vivacité. *Quoi! nous demeurerions en si beau chemin? Si Dieu nous accorde la victoire, & que nous réussissions, ce ne seront-là que les préludes de plus grandes entreprises. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Grèce entière, voila une partie de nos conquêtes futures. Et quand nous aurons tout conquis, que ferons nous? Ce que nous ferons? Nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en festins, en conversations agréa-*

bles, en fêtes. & nous ne penserons qu'à nous réjouir. Alors Cinéas l'arrêtant; *Eh! Seigneur*, lui dit-il, *qu'est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des festins, de célébrer des fêtes, & de nous bien réjouir? Pourquoi aller chercher si loin un bonheur que nous avons entre nos mains; & acheter si cher, ce que nous pouvons avoir sans peine?*

Ce discours de Cinéas affligea Pyrrhus, sans le corriger. Il n'avoit rien de raisonnable à y opposer: mais un sentiment plus vif, plus pénétrant, plus durable l'entraînoit vers un phantôme de gloire qui se montroit toujours à lui sous un dehors brillant & séducteur; & cette passion ne lui laissoit de repos ni le jour ni la nuit.

M. Paschal examine cette réflexion de Cinéas dans le chapitre XXVI de ses pensées, où il explique d'une maniére admirable quelle est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissemens ou passe-tems. L'ame, dit-il, ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie

consiste dans cet oubli ; & il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir, & d'être avec soi.

Cela posé, après un grand nombre d'exemples qui démontrent la vérité de cette réflexion, il ajoute ce qui suit. Lorsque Cinéas disoit à Pirrhus, qui se proposoit de jouir du repos après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guéres plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposoit que l'homme se pût contenter de soi-même & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peutêtre que la vie molle que lui conseilloit son Ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voiages qu'il méditoit.

Mais ni le Philosophe, ni le Conquérant n'étoient en état de connoitre ainsi le fond du cœur humain. Pyrrhus

envoia donc d'abord Cinéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pié ; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de galéres, & toute sorte de bâtimens de transport étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie pesamment armée, deux mille archers & cinq cens frondeurs.

La mer Ionie.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de nord si impétueux, qu'il l'emporta. D'abord le vaisseau où il étoit fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista, & aborda à la côte d'Italie, mais avec des peines infinies & un très grand danger. Le reste de sa flote ne put tenir sa route. Un vent de terre s'étant levé alors, la galére de Pyrrhus, battue par la proue, fut en très grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffroit. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point : il se jetta à la mer. Ses amis & ses gardes s'y jettérent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & le sauver. La nuit qui étoit fort noire, & les vagues qui étoient poussées impétueusement contre la côte, & repoussées avec

un grand mugiſſement, rendoient le ſecours très difficile. Enfin, après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le vent étant conſidérablement baiſſé, le Prince fut jetté ſur le rivage, le corps entiérement foible & abbatu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui ſeul l'empêchoit de ſuccomber.

En même tems les Meſſapiens, ſur la côte deſquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. Ils allérent auſſi au devant de quelques-uns de ſes vaiſſeaux qui étoient échapés, & dans leſquels il ſe trouva peu de cavalerie, & ſeulement deux mille hommes de pié, & deux éléphans. Pyrrhus les aiant raſſemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de ſon arrivée, il ſortit au devant de lui avec ſes troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, fut étrangement ſurpris d'en trouver les habitans uniquement occupés de leurs plaiſirs, auxquels ils étoient accoutumés de ſe livrer ſans ménagement & ſans interruption. Ils comptoient que, pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maiſons, ne s'occupant qu'à prendre le bain,

à user des parfums les plus exquis; à faire bonne chére, & à se divertir. Pyrrhus ne voulut rien faire d'abord par la force & malgré les Tarentins, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvés, & que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Alors il parla & agit en maître. Il commença par fermer tous les lieux d'exercices & tous les jardins publics où ils avoient accoutumé de s'entretenir de nouvelles, & de régler toutes les affaires de la guerre en se promenant & en causant. Il leur ôta leurs festins, leurs spectacles, & leurs assemblées de Nouvellistes. Il leur fit prendre les armes, & dans les montres & les revûes il se rendit sévére & inexorable pour tous ceux qui y manquoient: de sorte qu'il y en eut plusieurs, qui n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte, quittérent la ville, appellant une servitude insupportable de ne pouvoir plus vivre à leur gré dans les délices & les voluptés.

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Consul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée, & qu'il étoit déja dans la Lucanie, où il bruloit & saccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés, comme

il trouvoit très honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage, & vinssent faire le dégât jusques sous ses yeux, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoia devant un hérault aux Romains, pour leur demander, si, avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les différens qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour juge & pour arbitre. Le Consul Lévinus répondit au héraut; *Que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Après cette réponse, Pyrrhus s'avança; alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie & d'Héraclée; & sur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient campés de l'autre côté de la riviére de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoitre leur situation. Quand il vit la contenance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnoit par tout, & la bonne assiette de leur camp, il en fut surpris; & s'adressant à un de ses amis qui se trouva près de lui: *Mégaclès*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'est nullement*

itoient de rbares s les au- s peuples. *barbare ; nous verrons si le reste y répondra.* Et déja inquiet du succès de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la riviére pour l'opposer aux Romains s'ils songeoient à tenter le passage. Mais il étoit déja trop tard. L'infanterie Romaine passa à gué, & la cavalerie par tout où elle pouvoit : de sorte que le corps avancé de Pyrrhus, ne se trouvant pas assez fort, & craignant d'être envelopé, fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée. Pyrrhus, qui venoit d'arriver avec le reste de ses troupes, n'étoit plus à tems de disputer le passage.

Quand il vit, en deça de la riviére, briller quantité de boucliers Romains, & leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il serra les rangs, & commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très riches, & donnant à connoitre par ses actions que la réputation qu'il avoit acquise n'étoit pas au dessus de son mérite. Il se livroit au combat sans s'épargner, & renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui ; mais il ne perdoit pas de vûe les fonctions de Général, & au milieu des plus grands

dangers, il conservoit tout son sang froid, donnoit ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés.

Dans le fort de la mêlée, un Cavalier Italien la pique à la main, s'attachant à Pyrrhus seul, le suivoit par tout plein d'ardeur, & régloit tous ses mouvemens sur les siens. Aiant trouvé un moment favorable, il lui porta un grand coup, qui ne blessa que son cheval. En même tems, Léonat de Macédoine perça de sa pique le cheval du Cavalier. Les deux chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enlevérent, & tuérent le Cavalier Italien, qui combattit avec beaucoup de courage.

Cette avanture apprit à Pyrrhus à se précautionner plus qu'il ne faisoit, & à prendre plus garde à lui; devoir essentiel pour un Général, du sort de qui dépend celui de toute une armée. Voiant sa cavalerie qui plioit, il envoia ordre à son infanterie d'avancer, la mit promtement en bataille, & après avoir donné son manteau & ses armes à Mégaclès l'un de ses amis, & s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement

les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut très opiniâtre, & la victoire lontems douteuse. On dit que les uns & les autres pliérent sept fois, & revinrent sept fois à la charge.

Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait fort à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste, & lui arracher la victoire des mains. Les ennemis se jettérent en foule sur Mégaclès qu'ils prenoient pour le Roi. Un Cavalier qui le blessa, & qui le jetta par terre, après lui avoir arraché son armet & son manteau, poussa à toute bride vers le Consul Lévinus, & lui montra cet armet & ce manteau, en lui criant qu'il avoit tué Pyrrhus. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, remplirent toute l'armée des Romains d'une joie inexprimable. Tout y retentit de cris de victoire; & dans l'armée des Grecs, ce fut une consternation générale, & un découragement universel.

Pyrrhus, qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise, parcourut diligemment toutes les lignes la tête nue, tendant la main à ses soldats, & se faisant connoitre à sa voix & à son geste. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphans qui

décidérent principalement du gain de la bataille. Car Pyrrhus voiant que les Romains étoient rompus par ces animaux, & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effraiés, & emportoient leurs maîtres, mena promtement contre eux sa cavalerie Thessalienne pendant qu'ils étoient en desordre, & les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il y eut dans cette bataille près de quinze mille Romains de tués, & treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres Historiens diminuent la perte de part & d'autre.

Pyrrhus, sans perdre de tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays, & s'approcha de Rome jusqu'à trois cens stades, c'est-à-dire jusqu'à quinze lieues.

Les Lucaniens & les Samnites l'aiant joint après le combat, il leur fit de vifs reproches sur leur retardement. Mais on voioit bien à son air que dans le fond il étoit ravi d'avoir défait avec ses seules troupes & celles des Tarentins, sans le secours des Alliés, cette armée des Romains si nombreuse & si aguerrie.

Une perte si considérable n'abbattit

point le courage des Romains : ils ne rappellérent point Lévinus, & ne songérent qu'à se préparer à une seconde action. Cette grandeur d'ame pleine de fermeté & d'audace, surprit & même effraia Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoier le premier une ambassade pour les sonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement : cependant il retourna à Tarente. Cinéas étant donc envoié à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoia à tous, & à leurs femmes, des présens de la part du Roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût; ils répondirent tous, & leurs femmes même, que quand Rome auroit fait publiquement un Traité avec le Roi, il auroit pour lors tout sujet d'être content d'eux.

Quand Cinéas eut été introduit dans le Sénat, il exposa les propositions de son Maître, qui offroit de rendre sans rançon aux Romains leurs prisonniers, qui promettoit de leur aider à conquérir toute l'Italie, & qui ne demandoit autre chose que leur amitié & une entiére sureté pour les Tarentins. Plusieurs, dans le Sénat, paroissoient incliner à faire la paix ; & cette pensée n'étoit point sans

fondement, ni sans raison. Ils venoient d'être vaincus dans une grande bataille : ils étoient à la veille d'en livrer une plus grande encore : on avoit lieu de tout craindre, les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie ses confédérés.

Le courage des Romains eut besoin d'être ranimé dans ces circonstances par le célébre Appius Claudius, Sénateur illustre, que son grand âge & la perte de la vûe avoient obligé de se renfermer dans sa famille, & de se retirer des affaires. Sur le bruit sourd qui couroit dans la ville, que le Sénat étoit disposé à accepter les offres de Pyrrhus, il se fit porter dans l'assemblée, où l'on garda un profond silence dès qu'on le vit paroitre. Là, ce vénérable Vieillard, à qui le zéle pour l'honneur de sa patrie sembloit avoir rendu toute son ancienne vigueur, montra par des raisons également fortes & sensibles qu'on alloit détruire par un honteux Traité toute la gloire que Rome jusques-là s'étoit acquise. Puis, transporté d'une noble indignation : » Que sont donc devenus, leur dit-il, » ces discours si fiers que vous teniez, & » qui ont retenti par toute la terre, que si



» cet Alexandre le Grand étoit venu en
» Italie du tems de notre jeunesse, & de
» la vigueur de l'âge de nos peres, il
» n'auroit point acquis la réputation d'in-
» vincible; mais que par sa fuite, ou par
» sa mort, il auroit ajouté un nouveau
» lustre à la gloire de Rome ? Quoi!
» vous tremblez maintenant au seul nom
» d'un Pyrrhus, qui a passé sa vie à faire
» la cour à un des Gardes de ce même
» Alexandre, qui erre comme un avan-
» turier de contrée en contrée pour fuir
» les ennemis qu'il a dans son pays, &
» qui a l'insolence de vous promettre la
» conquête de l'Italie avec ces mêmes
» troupes, qui n'ont pu le mettre en état
» de conserver une petite partie de la
» Macédoine ? « Il dit beaucoup d'autres choses pareilles, qui ranimérent la générosité Romaine, & dissipérent toutes les craintes du Sénat. D'un commun accord & d'une voix unanime on fit cette réponse à Cinéas : *Que Pyrrhus commençât par sortir de l'Italie. Qu'alors, s'il vouloit, il envoiât demander la paix. Mais, que tant qu'il seroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.*

On dit que Cinéas, pendant le séjour



qu'il fit à Rome pour ménager un accommodement, prit grand soin, en homme habile & sensé, de s'instruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particuliére, d'étudier la forme de leur gouvernement, & de s'instruire, dans le plus grand détail qu'il put, des forces & des revenus de la République. Quand il fut retourné à Tarente, il fit au Roi un fidéle raport de tout ce qu'il avoit appris dans les conversations qu'il avoit eus avec les principaux de Rome, & lui dit entr'autres choses, *Que le Sénat lui avoit paru une assemblée de plusieurs Rois*. Noble & juste idée de cet auguste Corps! Et sur la grande quantité d'habitans dont il avoit vû leurs villes & leurs campagnes peuplées, il lui dit, *Qu'il craignoit beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre*. En effet, le Consul Lévinus avoit déja une armée deux fois plus grande que la premiére; & il laissoit encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, & de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cinéas à Tarente fut suivi de près de l'arrivée des Ambassadeurs que les Romains envoioient à

Pyrrhus, du nombre desquels étoit Fabricius, dont Cinéas dit au Roi que les Romains faisoient un fort grand cas, comme d'un homme très vertueux & très habile dans la guerre, mais qui étoit extrémement pauvre. Pyrrhus les reçut avec une très grande distinction, & leur fit toutes sortes d'honneurs. Les Ambassadeurs, dans l'audience qu'il leur donna, dirent tout ce qui pouvoit convenir dans les circonstances présentes. Comme la victoire que Pyrrhus venoit de remporter pouvoit lui enfler le courage, ils lui représentérent l'inconstance de la fortune, ses caprices, ses revers qu'il n'est pas possible de prévoir : Que les plus grandes défaites n'étoient point capables d'abbattre le courage des Romains, loin qu'un léger désavantage pût les allarmer : Que l'exemple de tant d'ennemis qu'ils avoient vaincus devoit faire faire des réflexions à Pyrrhus sur l'entreprise qu'il formoit : Qu'en tout cas il trouveroit des ennemis bien prêts à le recevoir, & à se bien défendre. Après ces remontrances, ils lui laissoient le choix ou de recevoir la rançon des prisonniers de guerre dont il étoit le maître, ou de les échanger contre ceux de ses soldats qui étoient en la puissance du peuple Romain.

Pyrrhus aiant tenu conſeil avec ſes amis, répondit ainſi aux Ambaſſadeurs de la ville de Rome. » Vous avez mau- » vaiſe grace, Romains, pendant que » vous me refuſez la paix, de me de- » mander les priſonniers que j'ai faits » ſur vous, pour vous en ſervir enſuite » contre moi-même. Si vous n'avez en » vûe que vos véritables intérêts & les » miens, il ne faut point chercher tant de » détours. Terminez par un Traité d'al- » liance la guerre que vous me faites à » moi & à mes alliés, & je vous remets » ſans rançon tous les priſonniers de » guerre, tant vos citoiens que vos alliés. » Sans cette condition, ne comptez pas » que Pyrrhus puiſſe jamais ſe réſoudre à » vous relâcher un ſi grand nombre de » ſoldats.

Dionyſ. Halicarn. Excerpt Legat. p. 744-748.

Après avoir répondu de la ſorte aux trois Ambaſſadeurs, il prit Fabricius en particulier, & lui dit: » Pour vous, Fa- » bricius, je connois votre mérite. J'ap- » prens que vous êtes un grand Capitaine; » que vous entendez parfaitement à com- » mander une armée; que la juſtice & la » tempérance ſont votre caractére; & » que vous paſſez pour un homme accom- » pli dans toutes les vertus. Mais je ſai » auſſi que vous êtes ſans biens, & qu'en

» cela seul la fortune vous a mal partagé,
» en vous réduisant, pour les commodi-
» tés de la vie, à l'état des plus pauvres
» Sénateurs. Pour suppléer à ce qui vous
» manque de ce côté-là, je suis prêt à
» vous donner autant d'or & d'argent
» qu'il en faut pour vous mettre au dessus
» des plus opulens de Rome, persuadé
» QU'IL N'EST POINT DE DÉPENSE QUI
» FASSE PLUS D'HONNEUR A UN PRIN-
» CE, QUE DE SOULAGER LES GRANDS
» HOMMES QUI SONT CONTRAINTS
» PAR LA PAUVRETÉ DE MENER UNE
» VIE INDIGNE DE LEUR VERTU, ET
» QUE C'EST LA LE PLUS NOBLE EM-
» PLOI QU'UN ROI PUISSE FAIRE DE
» SES RICHESSES. Ne croiez pas que
» pour reconnoissance je prétende exiger
» de vous aucun service injuste ou des-
» honorant. Ce que je vous demande
» ne peut que vous faire honneur, &
» augmenter votre pouvoir dans votre
» patrie. Je vous conjure d'abord de
» m'aider de tout votre crédit à gagner
» le Sénat des Romains, qui jusqu'ici
» s'est rendu trop difficile, qui n'a jamais
» voulu donner les mains à un accommo-
» dement, & qui n'a consulté en aucune
» maniére les régles de la modération.
» Faites-lui bien comprendre, je vous

» prie, que j'ai donné ma parole de se-
» courir les Tarentins & les autres Grecs
» qui habitent cette côte d'Italie, & que
» je ne puis en honneur les abandon-
» ner, sur tout me trouvant à la tête
» d'une puissante armée qui m'a déja fait
» gagner une bataille. Cependant il m'est
» survenu quelques affaires pressantes qui
» me rappellent dans mes États; & c'est
» ce qui me fait desirer encore plus ar-
» demment la paix. Au reste, si ma qua-
» lité de Roi me rend suspect au Sénat,
» parce que plusieurs autres n'ont pas fait
» difficulté de violer ouvertement la foi
» des Traités & des alliances, devenez
» vous-même mon garant; & joignez-
» vous à moi pour m'aider de vos conseils
» dans toutes mes entreprises, & pour
» commander mes armées sous moi. J'ai
» besoin d'un homme vertueux, & d'un
» ami fidéle : vous, de votre côté, vous
» avez besoin d'un Prince, qui par ses
» libéralités, vous mette en état de faire
» plus de bien. Ne refusons point de nous
» aider l'un l'autre, & de nous prêter un
» mutuel secours.

Pyrrhus aiant ainsi parlé, Fabricius, après un moment de silence, lui répondit en ces termes. « Il est inutile que je dise
» rien de l'expérience que je puis avoir

» dans le gouvernement des affaires pu-
» bliques & particuliéres, dès que vous
» en êtes informé d'ailleurs. A l'égard de
» ma pauvreté, vous me paroissez aussi
» la connoitre assez, pour que je ne sois
» point obligé de vous dire, que je n'ai
» ni argent que je fasse profiter, ni escla-
» ves qui me produisent des revenus : que
» tout mon bien consiste dans une maison
» de peu d'apparence, & dans un petit
» champ qui fournit à mon entretien. Si
» vous croiez néanmoins que la pauvreté
» rende ma condition inférieure à celle de
» tout autre Romain, & que remplissant
» les devoirs d'un honnête homme je
» sois moins considéré parce que je ne
» suis pas du nombre des riches ; per-
» mettez-moi de vous dire que l'idée que
» vous avez de moi n'est pas juste & vous
» trompe, soit qu'on vous ait inspiré ces
» sentimens, soit que vous en jugiez ainsi
» par vous-même. Si je ne posséde pas de
» grands biens, je n'ai jamais cru, & ne
» croi point encore que mon indigence
» m'ait jamais fait aucun tort, soit que
» je me considére comme personne publi-
» que, ou comme simple particulier. Ma
» patrie, à cause de ma pauvreté, m'a-t-
» elle jamais éloigné de ces glorieux em-
» plois, qui sont le plus noble objet de
l'émulation

» l'émulation de tous les cœurs ? Je suis
» revêtu des plus grandes dignités. On
» me met à la tête des plus illustres am-
» bassades. J'assiste aux plus augustes céré-
» monies. On me confie les plus saintes
» fonctions du culte divin. Quand il s'agit
» de délibérer sur les affaires les plus im-
» portantes, je tiens mon rang dans les
» conseils, & j'y donne mon avis. Je
» vais de pair avec les plus riches & les
» plus puissans ; & si j'ai à me plaindre,
» c'est d'être trop loué & trop honoré par
» mes citoiens. Pour remplir tous ces
» emplois, je ne dépense rien du mien,
» non plus que les auttes Romains. Rome
» ne ruine point ses citoiens en les éle-
» vant à la magistrature. C'est elle qui
» donne tous les secours nécessaires à ceux
» qui sont dans les charges, & qui les
» leur fournit avec libéralité & magnifi-
» cence. Car [a] il n'en est pas de notre ville
» comme de beaucoup d'autres, où le
» public est très pauvre, tandis que les
» particuliers possédent des richesses im-
» menses. Nous sommes tous riches,
» dès que la République l'est, parce
» qu'elle l'est pour nous. En admettant
» également aux emplois publics le riche

a Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum. *Horat.*

» & le pauvre selon qu'elle les en juge
» dignes, elle égale tous ses citoiens, &
» ne reconnoit entr'eux d'autre différence
» ni d'autre distinction que celle du mé-
» rite & de la vertu. Pour ce qui regarde
» mes affaires particuliéres, loin de
» plaindre mon sort, je m'estime le plus
» heureux de tous les hommes lorsque je
» me compare aux riches, & je sens en
» moi-même dans cet état une sorte de
» complaisance & même de fierté. Mon
» petit champ, quelque maigre qu'il soit,
» me fournit tout ce qui m'est nécessaire,
» pourvû que j'aie soin de le bien culti-
» ver, & d'en conserver les fruits. M'en
» faut-il davantage? Tout aliment m'est
» agréable, quand il est assaisonné par la
» faim: je boi avec délices, quand j'ai
» grande soif: je goute les douceurs du
» sommeil, quand j'ai bien fatigué. Je
» me contente d'un habit qui me met à
» couvert des rigueurs de l'hiver, & en-
» tre tous les meubles qui peuvent servir
» à un même usage, le plus vil est celui
» qui m'accommode le mieux. Je serois
» déraisonnable & injuste, si j'accusois
» la fortune. Elle me fournit tout ce que
» demande la nature. Quant au superflu,
» elle ne m'en a pas inspiré le desir. De
» quoi puis-je donc me plaindre? Il est

» vrai que, faute de cette abondance, je
» me vois hors d'état de ſoulager ceux qui
» ſont dans le beſoin, avantage unique
» qu'on pourroit envier aux riches. Mais
» du moment que je fais part & à la Répu-
» blique & à mes amis du peu que je poſ-
» ſéde, que je rends à mes citoiens tous les
» ſervices dont je ſuis capable, & qu'enfin
» je fais tout ce qui dépend de moi, que
» dois-je me reprocher? Jamais la penſée
» de m'enrichir ne m'eſt venue dans l'eſprit.
» Emploié depuis lontems dans l'admi-
» niſtration de la République, j'ai eu
» mille occaſions d'amaſſer de grandes
» ſommes d'argent ſans aucun reproche.
» En peut-on deſirer une plus favorable
» que celle qui ſe préſenta il y a quelques
» années? Revêtu de la dignité conſu-
» laire, je fus envoié contre les Samnites,
» les Lucaniens, les Brutiens, à la tête
» d'une nombreuſe armée. Je ravageai
» une grande étendue de pays, je vain-
» quis l'ennemi dans pluſieurs batailles,
» j'emportai d'aſſaut pluſieurs villes plei-
» nes de butin & d'opulence, j'enrichis
» toute l'armée de leurs dépouilles, je
» dédommageai chaque citoien de ce
» qu'il avoit fourni pour les frais de la
» guerre, & aiant reçu les honneurs du
» triomphe je mis encore quatre cens talens *Quatre cens mille écus.*

» dans le trésor public. Après avoir né-
» gligé un butin si considérable dont je
» pouvois prendre tout ce que j'aurois
» voulu, après avoir méprisé des riches-
» ses si justement acquises, & sacrifié à
» l'amour de la gloire les dépouilles de
» l'ennemi, à l'exemple de Valérius Pu-
» blicola, & de plusieurs autres grands
» personnages, qui par leur généreux
» desintéressement ont porté si haut la
» puissance de Rome; me conviendroit-
» il d'accepter l'or & l'argent que vous
» m'offrez ? Quelle idée auroit-on de
» moi ? Quel exemple donnerois-je à mes
» citoiens ? De retour à Rome, comment
» soutiendrois-je leurs reproches, & mê-
» me leur vûe seule ? Nos Censeurs, ces
» Magistrats préposés à veiller sur la disci-
» pline & sur les mœurs, ne m'oblige-
» roient-ils pas de rendre compte devant
» tout le monde des présens que vous
» voulez me faire accepter ? Vous garde-
» rez, s'il vous plaît, vos richesses, &
» moi ma pauvreté & ma réputation.

Je croi bien que l'Historien a prêté ces discours à Pyrrhus & à Fabricius : mais il n'a fait qu'exprimer & mettre dans un plus grand jour leurs sentimens, sur tout du dernier. Car tel étoit le caractére des Romains dans ces beaux siés

éles de la République. Fabricius [a] étoit véritablement persuadé qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur à pouvoir mépriser tout l'or du Roi, qu'à régner.

Le lendemain Pyrrhus, voulant surprendre l'Ambassadeur Romain & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vû d'éléphant, ordonna au Capitaine de ses éléphans d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il seroit en conversation avec Fabricius, & de le tenir là derriére une tapisserie pour le faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant exécuté, & le signal donné, on retira la tapisserie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à Pyrrhus en souriant : *Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui.* *Plut. in Pyrrho, pag 395-397.*

Le soir, quand on fut à table, on parla de beaucoup de choses ; & après avoir parcouru les affaires de la Gréce, & discouru des Philosophes, Cinéas fit tom-

a Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit ; majusque regno judicavit regias opes posse contemnere. *Senec. Epist.* 120.

ber la conversation sur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens pensent des dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'ils fuioient les dignités & les charges comme la ruine & la perte du bonheur ; qu'ils ne donnoient à la Divinité, ni amour, ni haine, ni colére ; qu'ils soutenoient qu'elle ne prenoit aucun soin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle passoit tous les siécles sans affaires, & plongée dans toutes sortes de délices & de voluptés. Il y a bien de l'apparence que la vie molle & voluptueuse des Tarentins donna lieu à cet entretien. Pendant que Cinéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de toute sa force : *O grand Hercule, puissent les Samnites & Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !*

Qui de nous, à juger des mœurs anciennes par les nôtres, s'attendroit à voir rouler les propos de table parmi de grands guerriers ; non-seulement sur des affaires de politique, mais sur des matiéres d'érudition, car les questions de Philosophie en faisoient alors le principal objet ! De tels entretiens, assai-



sonnés de réflexions & de reparties spirituelles, ne valent-ils pas bien des conversations, qui souvent, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, sans beaucoup de dépense d'esprit, se passent presque à louer, à exalter par des exclamations dignes d'Epicuriens, la bonté des mêts, la finesse des ragoûts, l'excellence des vins & des liqueurs ?

Pyrrhus, admirant la grandeur d'ame de l'Ambassadeur Romain, & charmé de sa prudence & de sa sagesse, desira encore avec plus de passion de faire amitié & alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier il le conjura encore une fois de vouloir bien, après qu'il auroit moienné un accommodement entre les deux Etats, s'attacher à lui & vivre dans sa Cour, où il auroit la premiére place parmi tous ses amis & tous ses Capitaines. *Je ne vous le conseillerois pas*, repartit Fabricius en lui parlant à l'oreille, & en souriant, *& vous entendez peu vos intérêts. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent présentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient mieux pour leur Roi que vous-même.*

Le Prince, loin de se fâcher de cette réponse, l'en considéra encore plus, &

ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que, si le Sénat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoiés après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoiés en effet après la fête, le Sénat aiant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit, & ne se rendroit pas auprès de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius aiant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui rendit une lettre du Médecin du Roi, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrhus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si forte guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, [a] conservant toujours le même fonds de probité & de justice au milieu de la guerre qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, & sachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même

a Ejusdem animi fuit, auro non vinci, veneno non vincere. Admirati sumus ingentem virum, quem non regis, non contra regem promissa flexissent; boni exempli tenacem; quod difficillimum est, in bello innocentem; qui aliquod esse crederet etiam in hoste nefas; qui in summa paupertate, quam sibi decus fecerat, non aliter refugit divitias quàm venenum. *Senec. Epist.* 120.

des ennemis, fut frapé d'une juste horreur à une telle proposition. Comme il ne s'étoit point laissé vaincre à l'or du Roi, il crût aussi qu'il lui seroit honteux de vaincre le Roi par le poison. Après en avoir conféré avec son Collégue Emilius, il écrivit promtement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa Lettre étoit conçue en ces termes.

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, COSS.

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

Il paroit que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis : & vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'est pas tant pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis que pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier, & que l'on ne croie pas

braves Officiers, il sentoit bien qu'il ne pouvoit pas remettre sur pié une nouvelle armée comme les Romains, qui [a] tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Plut. in Pyrrho pag. 397. 398. Pausan. lib. 1. pag. 22. Justin. lib. 18. cap. 2. & l. 23. cap. 3.

An. M. 3726. Av. J. C. 278.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, ne voiant presque pour lui aucune ressource, ni aucune voie honorable de se tirer d'une entreprise à laquelle il s'étoit trop légérement engagé, un raion d'espérance & de bonne fortune ranima son courage. D'un côté il arrive des Députés de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente, & la ville des Léontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur Ile, & la délivrer des Tyrans. Dans le même tems il arrive de Gréce des courriers, qui viennent lui donner avis que Céraunus avoit été tué dans une bataille qu'il avoit donnée contre les Gaulois en Macédoine, & que ce roiaume sembloit lui tendre les mains, & lui offrir son trône.

Pyrrhus se trouva dans une nouvelle sorte d'embarras. Un moment auparavant toute ressource lui manquoit : ici il en avoit trop, & ne savoit quel parti pren-

a Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro. *Horat.*

dre. Après avoir lontems délibéré, & pesé mûrement les raisons qui se présentoient de part & d'autre, il se détermina pour la Sicile, qui lui ouvroit un passage dans l'Afrique, & lui montroit une plus ample moisson de gloire. Sans perdre de tems, il envoia devant lui Cinéas pour traiter avec les villes, & les assurer de sa promte arrivée : puis aiant laissé dans Tarente une grosse garnison malgré les habitans, qui voioient avec peine que Pyrrhus les abandonnoit, & les retenoit néanmoins en servitude, il se mit en mer.

Quand il fut arrivé en Sicile, il se rendit maître d'abord de Syracuse, qui lui fut livrée par * Sostrate qui gouvernoit alors cette ville, & par Thénon qui commandoit dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du trésor public, & environ deux cens vaisseaux, ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les maniéres honnêtes & prévenantes qu'il emploia dans les commencemens lui gagnérent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pié, deux mille cinq cens chevaux & une flote de deux cens voiles, il alloit chassant les Carthaginois devant lui, & ruinant par tout leur domination.

* *Denys d'Halicarnasse le nomme Sosistrate.*

Il leur enleva la ville d'Eryx, qui étoit la plus forte place qu'ils eussent dans l'Ile, & la mieux pourvûe de gens de défense. Il vainquit dans un grand combat les habitans de Messine, appellés * *Mamertins*, qui par leurs courses & leurs irruptions infestoient toute la Sicile, & il rasa toutes leurs forteresses.

Des progrès si rapides effraiérent les Carthaginois, à qui il ne restoit plus dans toute la Sicile que la seule ville de Lilybée. Ils lui envoiérent offrir de l'argent & des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais, comme il aspiroit à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moien d'obtenir ce qu'ils demandoient qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Il ne rouloit dans sa tête que de grands projets pour lui & pour les siens. Il destinoit pour son fils Hélénus la Sicile, comme un roiaume sur lequel il avoit droit par sa naissance, car il l'avoit eu de la fille d'Agathocle; & il destinoit à son autre fils Alexandre le

* *Ce mot signifie* Martiaux. *parce que ces peuples étoient fort aguerris. Ils étoient originaires d'Italie, & s'étant emparés de Messine, ou y aiant été reçus, ils conservérent leur nom, quoique la ville conservât aussi le sien.*

roïaume d'Italie, dont il comptoit la conquête sûre.

Enflé par ses prospérités continuelles, & par les forces qu'il avoit en main, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avoient attiré en Sicile. La premiére & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramasser, il força les villes avec beaucoup de rigueur de lui en fournir; & les châtia très sévérement, quand elles n'obéissoient pas à ses ordres.

Ainsi il changea bientôt sa puissance en une domination & une insolence tyrannique. Il s'attira d'abord la haine de la famille & des amis d'Agathocle: il les dépouilla de tous les biens qu'ils avoient reçus de ce Prince, & en enrichit ses créatures. Au mépris des coutumes du pays, il donnoit les premiéres dignités & le gouvernement des villes à ses satellites & à ses centurions, qu'il continuoit dans la magistrature autant qu'il le jugeoit à propos sans observer le terme marqué par les loix. A l'égard des procès, des différens, des contestations, & de toutes les autres affaires de cette sorte, ou il s'en rendoit lui-même l'arbitre sou-

Dionys. Halic. in Excerpt. pag. 141.

verain, ou il les abandonnoit au jugement & à la discrétion de ses courtisans, qui n'avoient d'autres vûes que de s'enrichir par un gain sordide, & de vivre dans le luxe & la débauche.

Une conduite si dure & si différente de celle qui lui avoit d'abord si bien réussi, aliéna les esprits, & mit tout le monde contre lui. S'apercevant qu'il étoit universellement haï, & que les esprits irrités par son mauvais gouvernemement ne cherchoient qu'à secouer le joug, il mit dans la plupart des villes des garnisons à sa dévotion, sous prétexte que les Carthaginois se disposoient à lui faire la guerre. Il se saisit des plus illustres citoiens de chaque ville, & feignant qu'ils lui avoient dressé des embuches, & qu'ils tramoient quelque trahison, il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle. Les services importans qu'il avoit rendus au Roi des Epirotes ne le mirent point à couvert de sa cruelle politique. On convenoit qu'il avoit plus contribué que personne à lui ouvrir le passage, & à réduire l'Ile sous sa domination. Pyrrhus voulut aussi faire prendre Sostrate; mais celui-ci pressentant les embuches qu'on lui dressoit, trouva le moien de

ſortir de la ville. On hazarde de tout perdre, en perdant l'amitié des peuples, qui eſt le lien le plus ferme qui les attache aux Princes. Un traitement ſi injuſte & ſi cruel à l'égard de deux des premiers citoiens de Syracuſe, qui avoient été les principaux inſtrumens de ſes progrès dans cette Île, acheva de le rendre odieux & inſupportable aux Siciliens. Tel étoit le caractére de Pyrrhus. Vif [a] & impétueux dans ſes entrepriſes, il venoit aſſez aiſément à bout de gagner des provinces & des roiaumes, mais il n'avoit pas l'art de les conſerver. La haine que les villes conçurent pour lui fut ſi grande, que les unes ſe liguérent avec les Carthaginois, & les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voioit par tout que révoltes contre lui, que nouvelles entrepriſes, & qu'un ſoulevement général, il reçut des Lettres des Samnites & des Tarentins, qui lui mandoient qu'aiant été chaſſés de toute la campagne, & réduits à ſe renfermer dans leurs villes, il ne leur étoit plus poſſible de ſoutenir la guerre, à moins qu'il ne vînt

a Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis acquiſitiſque celeriter carebat: tanto meliùs ſtudebat acquirere imperia, quàm retinere. *Juſtin. lib. 25. cap. 4.*

partager son armée en deux corps. Il envoia l'un dans la Lucanie, pour s'opposer au Consul qui y étoit, & pour l'empécher de secourir son Collégue : & pour lui, avec le second corps, il marcha contre l'autre Consul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux près la ville de Bénévent, pour attendre le secours qui lui venoit de la Lucanie.

Pyrrhus se hâtant d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & ses éléphans les mieux dressés & les plus aguerris, & se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais le lendemain matin les ennemis le découvrirent comme il descendoit des montagnes. Manius sortit de ses retranchemens avec quelques troupes, & tomba sur les premiers qu'il rencontra. Les aiant renversés & mis en fuite, il jetta la terreur parmi tous les autres : il y eut même quelques éléphans de pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée, pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord de l'avantage à l'une de ses aîles, &

poussa les ennemis : mais à l'autre aile il fut renversé par les éléphans & poussé jusqu'à son camp. Dans cet état, il appella à son secours les troupes qu'il avoit laissées pour garder ses retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes s'avancérent dans le moment, & à coups de piques & de dards elles forcérent les éléphans à tourner le dos, & à se renverser sur leurs propres bataillons: ce qui y causa une telle confusion & un si grand desordre, que les Romains remportérent enfin une victoire pleine, qui leur valut en un sens la conquête de toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats, aiant en tête un ennemi tel que Pyrrhus, augmentérent leur réputation, leurs forces, leur confiance, & les firent regarder comme des hommes invincibles. Par la victoire sur Pyrrhus ils devinrent maîtres incontestables de toute l'Italie entre les deux mers. Bientôt après suivirent les guerres contre Carthage, dans lesquelles aiant abbattu cette puissante rivale, ils ne virent plus rien qui pût leur résister.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie

Molosses, consacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entière d'Antigone. Qu'on ne s'en étonne pas. Les Eacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, pleins de courage & de valeur.

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, & s'étant rendu maître d'Ege, il en traita fort durement les habitans, & laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes, nation avide & insatiable d'argent s'il en fut jamais. Ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencérent à fouiller dans les tombeaux des Rois de Macédoine qui avoient là leur sépulture, enlevérent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilége dissipérent & jettérent aux vents les cendres de ces Princes. Pyrrhus passa légérement cet attentat, & s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires qu'il avoit alors sur les bras attirassent ailleurs son attention, soit que sentant le besoin pressant qu'il avoit de ces barbares, il ne voulût pas les aliéner en faisant une recherche fort exacte, qui le mettroit dans la nécessité de punir les coupables.

Ville de la Macédoine sur le fleuve Aliacmon.

bles. Cette connivence criminelle le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires ne fussent pas dans un état de consistance & de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances & à de nouvelles entreprises. Cléonyme Spartiate arriva auprès de lui, pour le solliciter de mener son armée contre Lacédémone ; & Pyrrhus préta volontiers l'oreille à cette proposition. Ce Cléonyme étoit de la race roiale. Cléoméne son pere, roi de Sparte, avoit eu deux fils : Acrotate & Cléonyme. Acrotate, qui étoit l'aîné, mourut avant son pere, & laissa un fils nommé Aréus. Après la mort de Cléoméne il y eut une dispute au sujet de la roiauté entre Aréus & Cléonyme. Comme celui-ci paroissoit homme violent & despotique, il n'étoit point aimé à Sparte, & il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta sur lui. Ce même Cléonyme, dans un âge fort avancé, avoit épousé une très belle femme, appellée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme aiant conçu une violente passion pour Acrotate, fils du Roi Aréus, qui étoit beau, bien fait, & dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage non seulement très triste, mais encore

AN. M. 3732. Av. J.C. 272. *Plut. in Pyrrho, pag.* 400-403. *Pausan. l.* 1. *pag.* 23. & 24. & *lib.* 3. *pag.* 168. *Justin. l.* 25. *cap.* 4.

très honteux pour ſon mari Cléonyme, que l'amour & la jalouſie tranſportoient également. Car ſa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne ſût le mépris que ſa femme avoit pour lui. Animé donc d'un vif deſir de ſe venger & de ſes citoiens injuſtes & de ſa femme infidéle, il mena Pyrrhus contre Sparte avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre éléphans.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour ſe rendre maître lui-même du Péloponnéſe. Il eſt vrai que dans ſes diſcours il le nia fortement. Car les Lacédémoniens lui aiant envoié des Ambaſſadeurs à Mégalopolis, il les aſſura qu'il n'en vouloit point du tout à Sparte, & qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupoit dans le pays. Il leur témoigna même qu'il avoit deſſein d'envoier les plus jeunes de ſes enfans à Sparte s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils y fuſſent élevés dans les mœurs & dans la diſcipline des Spartiates, & qu'ils euſſent ce grand avantage par deſſus tous les autres Princes & les autres Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Il amuſa par ces promeſſes flateuſes :ous ceux qui venoient à ſa rencontre pendant ſa marche. Bien imprudent & bien inſenſé, qui ſe fie aux paroles de ces politiques, dans l'eſprit deſquels la fourberie paſſe pour ſageſſe, & la bonne foi pour imbécillité! Pyrrhus ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il ſe mit à les ravager & à les piller.

. Il arriva ſur le ſoir devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât ſans différer un moment, pour profiter du trouble où étoient les habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un ſiége, & de l'abſence du roi Aréus qui étoit allé en Créte au ſecours des Gortyniens. En effet les Ilotes & les amis de Cléonyme s'empreſſoient déja à orner & à préparer ſa maiſon, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt ſouper avec lui le ſoir même. Pyrrhus qui comptoit la priſe de cette ville ſûre & immanquable, remit l'attaque au lendemain. Ce délai ſauva Sparte, & montra qu'il eſt des momens favorables & déciſifs, qu'il faut ſaiſir, & qui ne reviennent plus.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérérent d'envoier leurs femmes en Créte, mais elles s'y opposérent. Il y en eut une, nommée Archi-

damie, qui aiant pris une épée entra dans le Sénat, & portant la parole au nom de toutes les autres elle fit ses plaintes, & demanda à tous ces hommes qui étoient là assemblés, pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

Dans ce même Conseil il fut arrêté qu'on tireroit une tranchée paralléle au camp des ennemis pour leur disputer l'approche de la ville, en garnissant cette tranchée de leurs troupes. Mais comme, dans la surprise où ils se trouvoient, & dans l'absence de leur Roi, ils n'avoient point assez de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pyrrhus, & pour la combattre à découvert, ils résolurent d'achever de se fermer entiérement, en ajoutant aux deux extrémités du fossé une autre espéce de retranchement, formé par une chaîne de chariots enfoncés en terre jusqu'aux moieux des roues, afin qu'aiant une assiette ferme, ils arrétassent les éléphans, & empéchassent la cavalerie de les prendre en flanc.

Comme ils étoient occupés à ce travail, les femmes & les filles vinrent se joindre à eux; & après avoir exhorté

ceux qui devoient combattre à se reposer pendant la nuit, elles mesurérent la longueur de la tranchée, & en prirent pour leur tâche la troisiéme partie qu'elles eûrent achevée avant le jour. La tranchée avoit neuf piés de largeur, six de profondeur, & neuf cens de longueur.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentérent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, & leur quittant la tranchée qu'elles avoient faite, elles les exhortérent à la bien garder, & leur représentérent vivement quelle douceur ce seroit pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres & de leurs femmes, après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur. Pour Chélidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort si la ville venoit à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Cependant Pyrrhus marcha à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée les boucliers bien serrés. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer : les soldats de

Pyrrhus ne pouvoient même s'approcher du bord, ni s'y tenir fermes, à cause que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement. Ce que voiant son fils Ptolémée, il prit deux mille Gaulois, & l'élite des Chaoniens, & coulant le long de la tranchée, il s'avança vers l'endroit des chariots pour s'y ouvrir un passage. Mais il ne put y réussir, tant ils étoient serrés & enfoncés avant en terre. Dans cet embarras, les Gaulois s'avisérent de relever & de dégager les roues, pour traîner les chariots dans la riviére voisine.

Le jeune Acrotate s'aperçut le premier de ce danger, traversa promtement la ville avec trois cens soldats qu'il prit avec lui, & faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolémée par les derriéres sans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Il tomba brusquement sur les derniers; & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce mouvement subit, aiant perdu leur rang, & étant mis en désordre, ils s'entrepoussoient les uns les autres, & tomboient la plupart dans le fossé & autour des chariots. Enfin, après un long combat qui leur couta beaucoup de sang, ils furent repoussés:

& obligés de prendre la fuite. Les vieillards, & la plupart des femmes, étoient de l'autre côté de la tranchée, & voioient avec admiration ce courage intrépide d'Acrotate. Pour lui, couvert de ſang, & tout fier de ſa victoire, il retourna à ſon poſte au milieu des louanges & des applaudiſſemens des femmes Spartaines, qui relevoient ſa valeur, & portoient envie à la gloire & au bonheur de Chélidonide : preuve que les Dames de Sparte n'étoient pas fort délicates ſur le point de la chaſteté conjugale.

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus, le long du foſſé défendu par l'Infanterie Lacédémonienne. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage. Pluſieurs s'y diſtinguérent, & entr'autres Phyllius, qui, après avoir réſiſté lontems & tué de ſa main tous ceux qui s'étoient préſentés devant lui pour forcer le paſſage, ſentant enfin ſes forces lui manquer par le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues, & la quantité de ſang qu'il avoit perdu, appella un des officiers qui commandoient à ce poſte, lui céda ſa place, & alla tomber au milieu des ſiens, pour ne pas laiſſer ſon corps aux ennemis.

La nuit sépara les combattans, & mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens se défendirent avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Les femmes ne les abandonnoient point. Elles se tenoient toujours près d'eux; attentives à leur fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient besoin, & à retirer les blessés. Les Macédoniens travailloient avec une merveilleuse diligence à combler le fossé par quantité bois & d'autres matiéres qu'ils jettoient par dessus les armes & les morts: & les Lacédémoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur résistance pour les en empécher.

Tout-à-coup ils voient Pyrrhus, qui aiant forcé l'endroit où étoient les chariots, & s'étant ouvert un passage, poussoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poste, jettent de grands cris. Les femmes y répondent avec des hurlemens effroiables, & se mettent à courir de côté & d'autre. Pyrrhus s'avance, & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déja bien près de la ville, lorsque son cheval, percé d'un trait Crétois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien loin

dans la mêlée, & en mourant le jetta par terre. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repoussent les Macédoniens au delà de la tranchée.

Aussitôt Pyrrhus fit cesser de tous côtés le combat, se flatant que les Lacédémoniens, qui avoient perdu beaucoup de monde, & qui étoient presque tous blessés, prendroient le parti de se rendre. En effet la ville étoit réduite aux abois, & paroissoit hors d'état de soutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment, où tout étoit desespéré, un des Généraux d'Antigone leur améne de Corinthe un corps assez considérable de troupes étrangéres. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Créte le Roi Aréus avec deux mille hommes de pié.

Ces deux renforts, arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer davantage Pyrrhus, & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs, & sous les yeux de son Roi. Après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures, il renonça à son entreprise, & se mit à ravager le plat pays,

A. M. 3733. dans la résolution d'y passer l'hiver. Mais
Av. J.C. 271. une nouvelle lueur d'espérance l'entraîna bientôt ailleurs.

Plut. in Pyrrho, pag. 403-406. Pausan. l. 1. pag. 24. Justin. l. 25. cap. 5.

Il s'étoit allumé à Argos une grande sédition entre deux des principaux citoiens, Aristéas & Aristippe. Ce dernier paroissoit vouloir s'appuier de la faveur & de la protection d'Antigone ; & Aristéas, pour le prévenir, se hâta d'appeller Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ses victoires comme autant de dégrés pour d'autres avantages plus grands, & ses défaites comme des raisons indispensables de recommencer la guerre pour réparer ses malheurs, ne pouvoit être fixé ni par ses bons ni par ses mauvais succès dans une assiette d'esprit tranquille & assurée. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Aristéas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le Roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin, & aiant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en piéces les Gaulois & les Molosses qui faisoient son arriére-garde. Ptolémée, que Pyrrhus son pere avoit détaché pour secourir cette arriére-garde, aiant été tué dans le combat, ses troupes se débandérent, & prirent la fuite. La cavalerie Lacédémonienne, commandée

par Evalcus, Capitaine de grande réputation, les poursuivit avec tant de chaleur, que sans s'en apercevoir elle se trouva fort éloignée de son infanterie qui n'avoit pu la suivre.

Pyrrhus, qui venoit d'apprendre la mort de son fils, & qui en ressentoit une vive douleur, mena promtement contre eux sa cavalerie de Molosses, & se jettant le premier au milieu des ennemis, il fut en un moment tout couvert de sang par le carnage qu'il fit des Lacédémoniens. Il étoit toujours intrépide & terrible dans les batailles : mais dans cette occasion, où la vengeance & la douleur ajoutoient comme une nouvelle pointe à son courage, il se surpassa lui-même, & par sa force & son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit par tout Evalcus dans la mêlée, & l'aiant aperçu, il pousse son cheval contre lui, le perce de sa javeline après avoir lui-même couru un grand risque : puis, sautant à terre, il combat à pié, & fait un carnage effroiable de tous ces Lacédémoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Cette perte de ce qu'il y avoit de plus braves Officiers & soldats à Sparte, fut l'effet de la témérité de ceux qui, aiant remporté une



pleine victoire, se la laissérent enlever en poursuivant les fuiards avec une aveugle & indiscréte vivacité.

Pyrrhus après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de Ptolémée, & avoir soulagé en quelque maniére son affliction en assouvissant sa colére & sa vengeance dans le sang de ceux qui avoient tué son fils, continua sa route vers la ville de Nauplia, & le lendemain matin il envoia un Héraut à Antigone, pour lui offrir de vuider leur querelle par un combat singulier. Antigone se contenta de répondre que *si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.*

En même tems il leur vint à tous deux des Ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigone reçut volontiers cette proposition, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer : mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

On ne se trompoit point. La nuit venue, il s'approcha des murailles, & aiant trouvé une porte ouverte par Aris-

téas, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, & de se saisir de la place avant que d'être aperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses éléphans, la porte se trouva trop basse ; de sorte qu'il falut leur ôter les tours qu'ils avoient sur le dos, & quand ils furent entrés les leur remettre. Tout cela ne put se faire dans l'obscurité sans beaucoup d'embarras, de désordre, & de bruit, & sans une perte de tems considérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens voiant les ennemis dans leur ville, courent à la Forteresse, se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, députent vers Antigone pour le presser de venir à leur secours. Il y marche sans délai, & fait entrer dans la ville son fils avec ses Officiers & ses meilleures troupes.

En même tems arriva aussi dans Argos le Roi Aréus avec mille Crétois, & ceux des Spartiates qui avoient pu faire le plus de diligence. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en désordre. Pyrrhus accourt pour les soutenir. Mais au milieu de la confusion & du tumulte qui régnoient par tout pendant l'obscurité de la nuit, il ne peut ni se faire entendre, ni se faire obéir. Quand le jour parut,

il fut bien surpris de voir la Citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute espérance, il ne songe plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Hélénus, qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, pour laisser une sortie libre à ses troupes. Celui à qui Pyrrhus avoit donné cet ordre fort à la hâte, l'aiant mal entendu, en porta un tout contraire. Hélénus dans le moment même, prenant avec lui sa meilleure infanterie, & ce qui lui restoit d'éléphans, entre dans la ville pour aller secourir son pere.

Quand il entra, Pyrrhus commençoit à se retirer. Pendant que la place put lui donner du terrain, il fit bonne contenance, tournant de tems en tems visage, & repoussant avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais quand il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, la confusion qui étoit déja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes que son fils amenoit à son secours. Il avoit beau crier qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point, & alloient toujours en avant. Pour surcroit de malheur, un des plus grauds

éléphans étant tombé de travers au milieu de la porte, la tenoit comme fermée, de ſorte qu'ils ne pouvoient plus ni avancer ni reculer. L'embarras & le trouble paſſoient tout ce qu'on peut dire.

Pyrrhus voiant l'agitation de ſes gens pouſſés & repouſſés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui diſtinguoit ſon caſque, & qui le faiſoit reconnoitre, & ſe confiant en la bonté de ſon cheval, il ſe jetta au milieu des ennemis qui le pourſuivoient. Comme il combattoit en déſeſpéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuiraſſe. La bleſſure ne fut ni grande, ni dangereuſe. Pyrrhus tourne auſſitôt contre celui qui l'avoit frapé: c'étoit un ſimple ſoldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le combat de deſſus le toit d'une maiſon, comme toutes les autres femmes.

Voiant donc ſon fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, & ſaiſie de fraieur pour le grand péril auquel il s'expoſoit, elle prit à deux mains une groſſe tuile, & la jetta ſur Pyrrhus. Elle lui tomba juſtement ſur la tête, & le caſque n'aiant pu parer le coup, dans le moment

d'épaisses ténébres lui couvrent les yeux. Les mains lâchent les rênes : il tombe de son cheval sans être remarqué de personne. Mais bientôt après un soldat qui le reconnut, l'acheva en lui coupant la tête.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigone, aiant pris cette tête, poussa à toute bride vers son pere, & la jetta à ses piés. Il en fut fort mal reçu, comme faisant un personnage indigne de son rang. Antigone, rappellant dans sa mémoire le sort de son ayeul Antigone, & celui de son pere Démétrius, ne put refuser des larmes à un spectacle si lugubre, & fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté & de générosité Hélénus son fils, aussi bien que tous ses amis, & les renvoia en Epire.

On ne peut refuser le titre de grand Capitaine à Pyrrhus, après l'estime particuliére qu'en ont fait les Romains, & surtout après le témoignage glorieux que l'on dit lui avoir été rendu par l'homme du monde le plus digne d'être cru sur ce qui fait le mérite guerrier, & le plus capable d'en juger sainement & avec con-

noiſſance de cauſe. Tite-Live, ſur le témoignage d'un Hiſtorien qu'il cite ſans le garantir, raporte qu'Annibal interrogé par Scipion qui il regardoit comme le plus grand & le plus habile général, mit au premier rang Alexandre, Pyrrhus au ſecond, & ne ſe plaça lui-même qu'au troiſiéme. *Liv. lib. 5 n. 14.*

Il caractériſa Pyrrhus, en ajoutant; » qu'il étoit le premier qui eût enſeigné » l'art des campemens; que perſonne » n'avoit ſû mieux que lui prendre ſes » poſtes, & ranger ſes troupes; qu'il » avoit eu l'art de gagner les hommes & » de ſe les attacher, en ſorte que les » peuples d'Italie auroient mieux aimé » l'avoir pour maître tout étranger qu'il » étoit, que le peuple Romain qui de- » puis tant d'années tenoit le premier » rang dans le pays.

Pyrrhus pouvoit avoir ces grandes qualités: quoique pourtant j'aie de la peine à comprendre comment Annibal a pu dire qu'il étoit le premier qui eût enſeigné l'art des campemens. Avant lui les autres Généraux & Rois Grecs ne poſſédoient-ils pas cet art là? Il eſt vrai qu'il l'a enſeigné aux Romains, & c'eſt à quoi il faut ſe borner. Mais enfin ces grandes qualités ſeules ne font pas ce me ſemble le grand

Capitaine. Elles lui manquérent même en plusieurs occasions. Il fut vaincu par les Romains près d'Asculum pour avoir mal pris son terrain. Il manqua la prise de Sparte, pour en avoir différé l'attaque de quelques heures. Il perdit la Sicile, pour n'avoir pas assez ménagé l'esprit des peuples. Il se perdit lui-même à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie. On pourroit raporter beaucoup d'autres fautes qu'il fit même par raport à l'art militaire.

N'en est-ce pas une essentielle, indigne d'un grand Capitaine & d'un Roi, de s'exposer toujours sans ménagement comme un simple soldat, de combattre dans les premiers rangs comme un avanturier, de tirer plus de vanité d'une action personnelle qui montroit seulement beaucoup de force de corps & d'audace, que de la conduite sage & attentive d'un Général qui veille à la sureté du tout, & qui ne confond pas son mérite & ses devoirs avec ceux d'un simple soldat ? On a pu remarquer que ç'a été là assez le défaut des Rois & des Généraux de ce siécle, séduits sans doute par le faux éclat de la témérité heureuse d'Alexandre.

N'est-ce pas un autre grand défaut dans Pyrrhus, de n'avoir suivi aucune régle

dans l'entreprise de ses guerres, de s'y être livré aveuglément, sans réflexion, sans cause; par tempérament, par passion, par habitude, par impuissance de se tenir en repos, & par pure incapacité de faire autre chose que ferrailler: qu'on me pardonne cette expression? Il me semble qu'un tel caractére approche fort d'un héros de roman & d'un chercheur d'avantures.

Mais le défaut qui caractérise davantage Pyrrhus, & qui aura le plus choqué tous mes Lecteurs, c'étoit de former des entreprises trop légérement, de se livrer sans examen aux moindres apparences de succès, de changer de desseins & de vûes avec une facilité qui marquoit peu de consistance d'esprit & même peu de jugement, en un mot de tout commencer & de ne rien finir. Toute sa vie n'a été qu'une suite d'incertitude, de variations, de changemens. Transporté en différens tems par une ambition inquiéte & impétueuse dans la Sicile, dans l'Italie, dans la Macédoine, dans la Gréce, il ne fut nulle part moins que dans l'Epire, lieu de sa naissance & de son domaine. Donnons-lui donc le titre de grand Capitaine, si, pour le mériter, il ne faut que du courage, de la valeur,

& de l'audace ; car pour ces qualités, il ne l'a cédé à personne. En le voiant dans les combats, on croioit voir la vivacité, l'intrépidité, & cette ardeur martiale d'Alexandre. Mais certainement il n'a pas eu les qualités d'un bon Roi, qui aimant véritablement ses peuples, fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre heureux, sa gloire à leur procurer une paix tranquille & assurée.

AN. M. 3730. AV. J.C. 274. La réputation des Romains commençant à faire du bruit parmi les nations étrangéres par la guerre de six ans qu'ils avoient soutenue contre Pyrrhus, qu'ils forcérent enfin à quitter l'Italie pour retourner honteusement en Epire ; Ptolémée Philadelphe envoia des Ambassadeurs à Rome pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de se voir recherchés par un si grand Roi.

Liv. Epit. lib. 4. Eutrop. l. 2.

AN. M. 3731. AV. J C. 273. Pour répondre à ses honnêtetés, l'année suivante ils envoiérent aussi une Ambassade en Egypte. Les Ambassadeurs furent Q. Fabius Gurges, Cn. Fabius Pictor, Numérius son frere, & Q. Ogulnius. Ils firent voir un desintéressement, qui marquoit bien leur grandeur d'ame. Ptolémée, dans un régal qu'il leur donna, fit présent à chacun d'eux d'une couronne d'or. Ils la reçurent, pour ne le pas deso-

Liv. & Eutrop. ibid. Val Max. lib 4. cap. 3. Dio in Excerpt.

bliger en refusant l'honneur qu'il leur faisoit : mais, le lendemain matin, ils allérent mettre ces couronnes sur la tête des statues du Roi qui étoient dans les places publiques de la ville. A leur audience de congé ; le Roi leur aiant encore fait des présens considérables, ils les reçurent comme ils avoient fait les couronnes. Mais, dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au Sénat rendre compte de leur Ambassade, ils les mirent tous dans le trésor public ; & par ces deux belles actions ils firent voir, qu'en [a] servant le Public les gens de bien ne doivent se proposer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de se bien acquiter de leur devoir. La République ne se laissa pas vaincre ici en noblesse de sentimens. Le Sénat & le peuple voulurent qu'on donnât aux Ambassadeurs, pour les services qu'ils avoient rendus à l'Etat, une somme équivalente à ce qu'ils avoient remis dans le Trésor public. Voila un beau combat de gloire & de générosité, où l'on ne sait à quel parti attribuer la victoire ! Où trouve-t-on maintenant des hommes qui se dévouent

a De publico scilicet ministerio nihil cuiquam præter laudem bene administrati officii accedere debere judicantes. *Val. Max.*

ainſi au bien public ſans aucun retour d'intérêt, & qui entrent dans les charges & dans les emplois ſans aucune vûe de s'y enrichir? Mais auſſi où trouvera-t-on des Etats & des Princes qui ſachent ainſi eſtimer & récompenſer le mérite? On voit ici, dit un Hiſtorien, trois beaux modéles : de libéralité dans Ptolémée, de déſintéreſſement dans les Ambaſſadeurs, d'équité dans le peuple Romain.

Valére Maxime.

§. VIII. *Athénes aſſiégée & priſe par Antigone. Juſte punition de Sotade poëte ſatyrique. Révolte de Magas contre Philadelphe. Mort de Philétére, fondateur du roiaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter. Son fils Antiochus, ſurnommé Théus, lui ſuccéde. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphe : mort du premier. Guerre entre Antiochus & Ptolémée. Revolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux Rois. Mort de Ptolémée Philadelphe.*

DEPUIS QUE la Macédoine s'étoit ſoumis les Grecs, & les avoit rendu dépendans de ſon autorité, il ſemble qu'en

perdant leur liberté ils avoient perdu ce courage, & cette grandeur d'ame qui jusques-là les avoit si fort distingués des autres peuples. Ils paroissent entiérement changés, & on ne reconnoit plus leur ancien caractére. Sparte, autrefois si fiére, & en possession de dominer sur toute la Gréce, souffre maintenant avec patience le joug d'une domination étrangére, & se laissera bientôt asservir au dedans par des Tyrans, qui la traiteront avec la derniére cruauté. Nous verrons Athénes, si jalouse anciennement de sa liberté, & si formidable aux plus puissans Rois, courir, pour ainsi dire, à la servitude, & à mesure qu'elle changera de maîtres leur prodiguer successivement les plus basses & les plus indignes flateries. Elles feront l'une & l'autre quelques efforts de tems en tems pour se rétablir dans leur ancienne liberté, mais toujours foiblement & sans succès.

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puissant, & par cela même formidable aux Etats de la Gréce, les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagérent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue

AN. M. 37
AV. J.C. 2
Justin. 26. cap. 2.
Pausan. Lacon. p. 168. & Attic. p.

qu'avoient formé ces deux peuples, & pour en prévenir la suite, commença, sans perdre de tems, par mettre le siége devant Athénes. Ptolémée aussitôt y envoia une flote, dont il donna le commandement à Patrocle un de ses Généraux; & Arée Roi de Lacédémone se mit à la tête d'une armée pour secourir la place par terre. Patrocle, dès qu'il fut arrivé devant la ville, conseilla à Arée d'attaquer les ennemis, & promit en même tems de faire sa descente, & de les charger par derriére. Le conseil étoit sage, & ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès; mais Arée, qui manquoit de provisions, aima mieux retourner chez lui. La flote, qui ne pouvoit pas agir seule, en fit autant, & s'en retourna en Egypte sans rien faire. C'est l'inconvénient ordinaire des troupes de divers pays, commandées par des Chefs qui n'ont entre eux ni subordination, ni bonne intelligence. Athénes, abandonnée ainsi par ses Alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison.

AN. M. 3737. AV. J.C. 257. *Athen. lib. 14. pag. 620. 621.*

Patrocle, en s'en retournant, rencontra à Caune, ville maritime de la Carie, Sotade, poéte entiérement décrié pour la licence effrénée & de ses vers & de ses mœurs. Il n'épargnoit dans ses poésies

satyriques

satyriques ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même la personne sacrée des Rois. Chez Lysimaque il affectoit de noircir par des médisances atroces la réputation de Ptolémée; & quand il étoit à la Cour de celui-ci, il traitoit de la même sorte Lysimaque. Il avoit composé une satyre violente contre Ptolémée, où il y avoit des traits sanglans sur son mariage avec Arsinoé sa propre sœur. Pour éviter la colére de ce Prince, il s'étoit sauvé d'Alexandrie. Patrocle crut devoir faire un exemple d'un misérable qui avoit fait un si grand affront à son Maître. Il lui fit mettre du plomb autour du corps, & le fit jetter dans la mer. C'est une race bien dangereuse & bien détestable que ces Poétes satyriques de profession, qui ont renoncé à toute probité & à toute pudeur, & dont la plume trempée dans le fiel le plus amer ne respecte ni rang ni vertu.

Une revolte suscitée en Egypte par un Prince de qui il sembloit que Ptolémée n'avoit rien de pareil à craindre, lui donna beaucoup d'occupation. Magas, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, aiant levé l'étendart de la revolte contre Ptolémée son maître & son bienfaiteur, se fit déclarer Roi de ces provinces. Ils

AN. M. 37
AV. J.C. 2
Pausan Attic. p. & 13.

étoient freres de mere : car il étoit fils de Bérénice & de Philippe Officier Macédonien, qu'elle avoit eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Aussi fut-ce à sa priére & par son crédit que Magas obtint cette viceroiauté, quand elle revint à la Couronne par la mort d'Ophellas, comme il a été marqué ci-devant. Il s'y étoit si bien affermi par une longue possession, & par son mariage avec Apamé fille d'Antiochus Soter roi de Syrie, qu'il entreprit de se rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes, il poussa ses prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à son frere les deux provinces qu'il gouvernoit, il vouloit même le détrôner. Il mena en Egypte pour cet effet une grande armée, & prenant la route d'Alexandrie, il se rendit maître en passant de Parétonion, qui est une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la revolte des Marmarides dans la Libye, l'empécha de pousser cette expédition plus loin. Il retourna sur ses pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnoit une belle occasion à Ptolémée, qui s'étoit avancé sur la frontiére à la tête d'une armée, de le charger, & de le défaire entiérement : mais un nouveau péril l'appella lui-mê-

ne d'un autre côté. Il découvrit un com-
ılot qu'avoient fait contre lui quatre
nille Gaulois qu'il avoit pris à sa sol-
le, qui n'alloit pas à moins qu'à le
:hasser d'Egypte, & à s'en saisir eux-mê-
nes. Pour prévenir leur coup, il revint
n Egypte, & mena les conjurés dans
ıne île du Nil, où il les renferma si bien,
ju'il les y fit tous mourir de faim, excep-
é ceux qui aimérent mieux s'entretuer
jue d'y languir ainsi.

Magas, après avoir mis ordre aux trou- An. M. 374
ıles qui l'avoient fait retourner sur ses Av. J.C. 26.
ıas, reprit ses desseins sur l'Egypte; &,
ıour y mieux réussir, il engagea son beau-
ıere Antiochus Soter à y entrer. Il fut
ésolu entr'eux qu'Antiochus attaqueroit
'tolémée d'un côté, & Magas de l'autre.
'tolémée, qui fut averti secrettement de
e Traité, prévint Antiochus, & lui
:onna tant d'occupation dans toutes ses
'rovinces maritimes par les descentes &
:s ravages qu'y firent les troupes qu'il y
nvoia, que ce Prince fut obligé de de-
neurer dans ses propres Etats pour les
léfendre; & Magas, qui avoit compté
ır la diversion qu'il feroit, ne jugea
as à propos d'entrer en action de son
ôté, quand il vit que son Allié ne faisoit
as l'effort auquel il s'étoit attendu.

An. M. 3741. Av. J.C. 263. *Strab. l.* 13. *p.* 623. 624. *Pausan. in Att. p.* 13. *&* 18.

L'année suivante mourut Philétére, fondateur du roiaume de Pergame, à l'âge de quatre-vingts ans. Il étoit eunuque, & avoit eu pour maître Docime Officier de l'armée d'Antigone. Docime aiant quitté ce Prince pour entrer au service de Lysimaque, Philétére le suivit. Lysimaque lui trouvant beaucoup de capacité, le prit pour son Trésorier, & lui confia la ville de Pergame, dans le château de laquelle étoit le trésor. Il servit très fidélement Lysimaque dans ce poste pendant un grand nombre d'années. Mais son attachement aux intérêts d'Agathocle le fils aîné de Lysimaque, que les intrigues de la jeune Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, firent périr comme on l'a vû ci dessus; & la douleur qu'il témoigna de sa mort tragique, le rendirent suspect à cette jeune Reine, & elle prit des mesures pour le perdre. Philétére, qui s'en aperçut, prit le parti de se revolter; & aidé dans son dessein de la protection de Séleucus, il y réussit & se maintint dans la possession de la ville & des trésors de Lysimaque, à la faveur des troubles qui survinrent après sa mort & celle de Séleucus, qui arriva sept mois après. Il se conduisit avec tant d'adresse & d'habileté dans toutes les brouilleries des successeurs de ces deux Princes, qu'il

conserva la place & tout le pays d'alentour, dont il jouit lui-même pendant vingt ans, & qu'il en forma un Etat, qui subsista pendant plusieurs générations dans sa famille, & fut l'un des plus puissans Etats de l'Asie. Il avoit deux freres, Euméne & Attale, dont le premier, qui étoit l'aîné, avoit un fils nommé aussi Euméne, qui succéda à son Oncle, & régna vingt-deux ans.

C'est ici l'année que commença la première guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, entre les Romains & les Carthaginois.

Nicoméde, roi de Bithynie, aiant fait bâtir une ville près de l'endroit où étoit auparavant Astacus que Lysimaque avoit détruite, lui donna le nom de Nicomédie. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire du Bas Empire, parce que plusieurs Empereurs Romains y firent leur résidence.

An. M. 3742. Av. J.C. 262. *Pausan. Eliac. 1. p. 406. Euseb. in Chron. Trebell. Pollio in Gallien. Ammian. Marcell. lib. 22 cap. 9. Memn. c. 21. Strab. l. 13. pag. 624.*

Antiochus Soter voulut profiter de la mort de Philétére, & s'accommoder de ses Etats. Mais Euméne, son neveu & son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit si bien, que non seulement il garda ce qu'il avoit déja, mais il aggrandit même considérablement ses Etats par cette victoire.

An. M. 3743. Av. J. C. 261. *Trog. in Prolog. lib.* 26.

Antiochus après cette défaite, revint à Antioche. Il y fit * mourir un de ses fils qui avoit remué pendant son absence, & fit proclamer Roi l'autre, qui portoit le même nom que lui. Il mourut fort peu après, & lui laissa tous ses Etats. Il l'avoit eu de Stratonice fille de Démétrius, qui de sa belle-mere devint sa femme, de la manière que l'on a vû ci-dessus.

An. M. 3744. Av. J.C. 260. *Polyen. stratag. l.* 8. *c.* 50. *Appian. in Syr. p.* 130. *Justin. l.* 27. *cap.* 1.

Ce nouvel Antiochus, quand il parvint à la Couronne, avoit pour femme Laodice sa sœur de pere. Il prit ensuite le surnom de *Théos*, qui veut dire *Dieu*; & c'est par là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres Rois de Syrie qui ont porté le nom d'Antiochus. Les Milésiens furent les premiers qui le lui donnèrent, pour lui témoigner leur reconnoissance de les avoir délivrés de la tyrannie de Timarque. Ce Timarque étoit un Gouverneur de la Carie sous Ptolémée Philadelphe, qui, outre l'Egypte, avoit alors la Célé-Syrie & la Palestine, & les provinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie, & Carie dans l'Asie-Mineure. Il s'étoit revolté contre son Maître, & avoit choisi Milet pour sa résidence. Pour se défaire

* *M. de la Nauze prétend qu'il y a erreur dans le sommaire de Trogue Pompée. On peut consulter sa dissertation, Tome VII. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*



de ce Tyran, les Miléfiens avoient eu recours à Antiochus, qui le défit, & le tua. Ce fut pour cela qu'ils lui rendirent des honneurs divins, & lui donnérent même jusqu'au titre de *Dieu*. Flaterie impie, fort à la mode dans ces siécles-là pour les Princes régnans! Car les Lemniens avoient aussi fait des dieux de son pere & de son grand-pere, & leur avoient élevé des temples. Les Smyrniens en firent autant pour Stratonice sa mere. *Athen. l. 6. pag. 255.*

Bérose, le fameux Historien de Babylone, vivoit au commencement du régne de ce Prince; car il lui dédia son Histoire. Pline dit qu'elle contenoit les Observations Astronomiques de quatre cens quatre-vingts ans. Babylone aiant pour maîtres des Macédoniens, Bérose apprit leur langue, & passa premiérement à Cos, célébre par la naissance d'Hippocrate, & y établit une Ecole, où il enseignoit l'Astronomie & l'Astrologie. De Cos il alla à Athénes, où, malgré la vanité de son art, il s'acquit tant de réputation par ses prédictions astrologiques, qu'on lui éleva dans le Gymnase où se faisoient tous les exercices de la Jeunesse une statue avec une langue d'or. Joséphe & Eusébe nous ont conservé d'excellens morceaux de cette *Tatian. in Orat. contra Graec. p. 171.* *Plin. lib. 7. cap. 56.* *Vitruv. 9. 7.* *Plin. 7. 37.*

Histoire, qui répandent de la lumière sur plusieurs endroits de l'ancien Testament, & sans lesquels il seroit presque impossible de donner une suite exacte des Rois de Babylone.

An. M. 3745. Av. J. C. 259. Ptolémée aiant à cœur d'enrichir son roiaume, imagina un moien d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui se faisoit par mer. Les Tyriens en avoient été en possession jusques-là. Ils le faisoient par mer jusqu'à Elath, & de là par terre jusqu'à Rhinocorura, & de Rhinocorura encore par mer jusqu'à Tyr. Elath & Rhinocorura étoient deux ports de mer : le premier sur la côte orientale de la Mer Rouge, & le second dans le fond de la Méditerranée, entre l'Egypte & la Palestine, près de l'embouchure de la riviére d'Egypte.

Strab. l. 7. pag. 815. Plin. lib. 5. cap. 23. Pour attirer ce commerce dans son roiaume, Ptolémée crut qu'il faloit faire bâtir une ville sur la côte occidentale de la Mer Rouge, d'où partiroient les vaisseaux. Il la bâtit presque sur la frontiére de l'Ethiopie, & lui donna le nom de sa mere Bérénice. Le port n'étant pas fort bon, on se servit de celui de Myos-Hormos, qui étoit tout proche & beaucoup meilleur : & c'étoit là que venoient aborder toutes les marchandises de l'Arabie,

de l'Inde, de la Perse, & de l'Ethiopie. De là on les transportoit sur des chameaux à Coptus, d'où elles descendoient sur le Nil à Alexandrie, qui les fournissoit à tout l'Occident, & renvoioit en échange à l'Orient toutes les marchandises de l'Occident. Mais comme le chemin de Coptus à la Mer Rouge traversoit des deserts où l'on ne trouvoit point d'eau, ni de villes, ni même de maisons pour loger, Ptolémée pour y remédier, fit faire un Canal qui alloit le long du grand chemin, & aboutissoit au Nil, dont il tiroit son eau : & le long de ce Canal il fit bâtir des hotelleries dans les endroits où les traites le demandoient, afin que les passagers y pussent trouver le couvert & les commodités nécessaires pour eux & pour leurs bêtes.

Il ne se contenta pas de tous ces travaux. Comme son dessein étoit d'attirer absolument tout le commerce entre le Levant & le Couchant dans ses Etats; pour le protéger en même tems qu'il le facilitoit, il équipa deux flotes, l'une dans la Mer Rouge & l'autre dans la Méditerranée. Celle de la Méditerranée étoit très belle, & avoit des vaisseaux d'une grandeur fort extraordinaire. Il y en avoit deux à trente rangs de rames;

Theo. Idyll. 1 *Athe.* 5. *pag.*

T v



un à vingt ; quatre, à quatorze ; deux, à douze ; quatorze, à onze ; trente, à neuf ; trente-sept, à sept ; cinq, à six ; & dix-sept, à cinq. Cela faisoit en tout cent douze vaisseaux. Il en avoit une fois autant à quatre & trois rangs, sans compter un nombre prodigieux de petits vaisseaux. Avec une flote si formidable, non seulement il mit le commerce à couvert de toute insulte, mais il tint aussi tant qu'il vécut dans une entiére sujettion la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure, comme la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, & la Carie, jusques aux Cyclades.

AN. M. 3746. AV. J.C. 268. Magas, roi de Cyréne & de Libye, se voiant fort âgé & infirme, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée son frere, & lui fit proposer le mariage de Bérénice sa fille unique, avec le fils aîné de Ptolémée, & de lui donner tous ses Etats pour dot. La négociation réussit, & la paix se fit à ces conditions.

AN. M. 3747. AV. J.C. 257. *Athen. l. 12. pag. 550. Justin. l. 26. cap. 3.* Mais, avant l'exécution, Magas vint à mourir, après avoir gouverné cinquante ans la Libye & la Cyrénaïque. Sur la fin de ses jours il s'abandonnoit aux plaisirs, & sur tout aux excès de la table, qui affoiblirent beaucoup sa santé.

Après sa mort, sa veuve Apamé, que Justin appelle Arsinoé, résolut de rompre le mariage de sa fille avec le fils de Ptolémée, qui avoit été conclu sans son consentement. Pour cet effet, elle fit solliciter en Macédoine Démétrius, frere de pere du Roi Antigone Gonatas, de venir à sa Cour, en l'assurant qu'elle lui donneroit sa fille & la Couronne. Il ne tarda pas de s'y rendre. Dès qu'Apamé l'eut vû, elle conçut pour lui une passion violente, & résolut de le prendre elle-même pour son époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mere, & se croiant par sa faveur au-dessus de tout, il commença à traiter la jeune Princesse, les Ministres, & les Officiers de l'armée avec tant de hauteur & d'insolence, qu'il se forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduisit les conjurés jusques à la porte de la chambre de sa mere, où on le tua dans son lit, quoiqu'Apamé fit tous ses efforts pour lui sauver la vie, jusques à le couvrir de son propre corps. Après cela Bérénice alla en Egypte, où son mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Apamé, on la renvoia à son frere Antiochus Théus en Syrie.

An. M. 3748. Av. J.C. 256. *Hieron. in Daniel.*

Elle fut si bien aigrir son esprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre qui fut de longue durée, fort violente, & qui eut des suites très funestes pour Antiochus, comme la suite le fera connoitre.

An. M. 3749. Av. J.C. 255. *Strab. lib. 17. pag. 789. Hieron. in Daniel.*

Ptolémée ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Sa santé étoit trop délicate pour l'exposer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un camp. Il se contenta d'y emploier ses Généraux. Antiochus, qui étoit dans la fleur de son âge, entra lui-même en campagne, & mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient pour pousser cette guerre avec la derniére vigueur. L'Histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui s'y passa: ou peut-être qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part ni d'autre, ni d'événemens fort considérables.

An. M. 3750 Av. J.C. 254. *Plut. in Arato, pag. 1031.*

Malgré la guerre, Ptolémée n'oublioit pas sa Bibliothéque: il continuoit toujours à l'enrichir de nouveaux livres. Il étoit aussi fort curieux de portraits & de desseins des bons Maîtres. Aratus, le fameux Sicyonien, étoit un de ceux qui lui en cherchoient en Gréce, & il le servit si bien dans le goût qu'il avoit pour ces

raretés, que Ptolémée en conçut de l'amitié pour lui, & lui fit présent de vingt-cinq talens, qu'il emploia pour soulager ceux de Sicyone qui étoient dans le besoin, & pour racheter ceux qui étoient retenus captifs. *Vingt-cinq mille écus.*

Pendant qu'Antiochus étoit occupé de la guerre d'Egypte, il se fit un grand soulévement dans les provinces d'Orient, à quoi son éloignement l'empécha de pourvoir assez promtement. Ainsi la revolte s'augmenta, & se fortifia si bien qu'il n'y eut plus moien d'y remédier. Ces troubles donnérent lieu au commencement de l'Empire des Parthes. AN. M. 3754 AV. J.C. 250

L'occasion de ces troubles fut qu'Agathocle, qui étoit Gouverneur du pays des Parthes pour Antiochus, voulut faire violence à un jeune garçon du pays nommé Téridate. Arsace, frere du jeune garçon, qui étoit d'une basse naissance, mais qui avoit du courage & de l'honneur, pour délivrer son frere de la brutalité de ce misérable, aiant ramassé quelques-uns de ses amis, ils se jettent sur le Gouverneur, le tuent, & se sauvent avec quelques gens qu'ils assemblérent pour se défendre contre les poursuites auxquelles un coup aussi hardi les exposoit. Leur parti se grossit si fort par la négli- *Arrian. in Parth. apud Phot. Cod. 58. Syncell. pag. 284. Justin. lib 41. cap. 4. Strab. l. 11 pag. 515.*

gence d'Antiochus, que, dans fort peu de tems, Arſace ſe trouva aſſez puiſſant pour chaſſer les Macédoniens de la province, & la gouverner lui-même. Les Macédoniens en étoient toujours demeurés maîtres depuis la mort d'Alexandre, d'abord ſous Euméne, puis ſous Antigone, après lui ſous Séleucus Nicator, & en dernier lieu ſous Antiochus.

Juſtin. & Strab. ibid.

A peu près dans le même tems, Théodote ſe revolta auſſi dans la Bactriane, & de Gouverneur qu'il étoit ſe fit Roi de cette province. Il en ſoumit les mille villes qu'elle contenoit, pendant qu'Antiochus s'amuſoit à la guerre d'Egypte : & il s'y fortifia ſi bien, qu'il ne fut plus poſſible de le réduire. Cet exemple fut ſuivi par les autres nations de ce côté-là, qui ſecouérent toutes le joug en même tems : de ſorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de ſon Empire qui étoient au dela du Tigre. Ceci arriva, ſelon Juſtin, lorſque L. Manlius Vulſon, & M. * Atilius Régulus étoient Conſuls à Rome: c'eſt-à-dire la quatorziéme année de la premiére guerre Punique.

* *Dans tous les faits il y a C. Atilius.*

AN. M. 3755. AV. J C. 249. *Hieron. in Daniel. 11 Polyæn ſtratag. lib. 8. cap. 50.*

Les troubles & les revoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de ſe débarraſſer de la guerre qu'il avoit avec Ptolémée. La paix ſe fit entr'eux, dont

les conditions furent : Qu'Antiochus répudieroit Laodice pour épouser Bérénice fille de Ptolémée, & que deshéritant les enfans du premier lit, il assureroit la Couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. Après la ratification du Traité, Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de pere, & qu'il en eût eu deux fils: & Ptolémée s'embarqua à Péluse, & lui amena sa fille à Séleucie, port de mer près de l'embouchure de l'Oronte riviére de Syrie, où Antiochus la vint recevoir; & le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Ptolémée aimoit tendrement sa fille. Il donna ordre qu'on lui portât réguliérement de l'eau du Nil, afin qu'elle n'en bût point d'autre, la croiant meilleure pour sa santé. Il est rare que des mariages, formés uniquement par des vûes de politique, & fondés sur des conditions si injustes, ne soient pas suivis de succès malheureux & funestes.

Athen. l. pag. 45.

Athen. l. pag. 45.

Ce que je viens de raporter du mariage de la fille de Ptolémée avec Antiochus, avoit été clairement prédit par le Prophéte Daniel. Je répéterai ici le commencement de cette prophétie qui a été expliqué ailleurs, afin que d'un même coup d'œil on voie & on admire la prédiction

des plus grands évènemens de notre histoire accomplie à la lettre.

Dan. c. 11. v. 2. *Je vais vous annoncer la vérité.* C'est l'homme vétu de lin qui parle de la part de Dieu à Daniel. *Il y aura encore trois Rois en Perse :* Cyrus qui régnoit actuellement, Cambyse son fils, & Darius fils d'Hystaspe. *Le quatriéme s'élévera par la grandeur de ses richesses & de sa puissance au dessus de tout. Et lorsqu'il sera devenu si puissant & si riche, il animera tous les peuples contre le roiaume des Grecs.* C'est Xerxés qui marcha contre la Gréce avec une armée formidable.

v. 3. *Mais il s'élévera un Roi vaillant, qui dominera avec grande puissance & qui fera ce qu'il lui plaira.* A ces traits on reconnoit aisément Alexandre.

v. 4. *Et après qu'il sera le plus affermi, son roiaume sera détruit* par sa mort ; *& il se partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne passera point à sa postérité, & son roiaume ne conservera point la même puissance qu'avoit eu ce premier Roi. Car son roiaume sera déchiré, & il passera à des Princes étrangers outre ces quatre plus* grands. Nous avons vû le vaste [a] Empire d'Alexandre partagé en quatre grands

a Tum maximum in terris Macedonum regnum nomenque, inde morte Alexandri distractum in multa regna, dum ad se quisque opes rapiunt lacerantes viribus. *Liv. lib.* 45. *n.* 9.



Roiaumes; ſans parler des Princes étrangers qui fondérent des Roiaumes dans la Cappadoce, dans l'Arménie, dans la Bithynie, à Héraclée, & ſur le Boſphore. Tout cela eſt préſent à Daniel.

Le Prophéte paſſe enſuite au mariage & à la paix dont je viens de parler.

Le Roi du midi ſe fortifiera. L'un de
ſes Princes ſera plus puiſſant que lui : il v. 5.
dominera ſur beaucoup de pays, car ſon
Empire ſera grand. Quelques années après v. 6.
ils feront alliance enſemble, & la fille du Roi du midi viendra épouſer le Roi de de l'aquilon, pour faire amitié enſemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & ſa race ne ſubſiſtera point. Elle ſera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient ſoutenue en divers tems.

Il faut remarquer qu'ici, & dans toute la ſuite du chapitre, Daniel ne fait attention qu'aux Rois d'Egypte & de Syrie, parce que ce ſont les ſeuls qui aient fait la guerre au peuple de Dieu.

Le Roi du midi ſe fortifiera. Ce Roi du v. 5.
midi eſt Ptolémée fils de Lagus Roi d'Egypte, & le Roi du Septentrion, eſt Séleucus Nicator Roi de Syrie. En effet c'eſt-là juſtement leur ſituation à l'égard de la Judée : car elle a la Syrie au Nord, & l'Egypte au Sud.

Selon Daniel, le Roi d'Egypte, qui y régna le premier après Alexandre, Ptolémée Soter, qu'il appelle *le Roi du midi, sera puissant : confortabitur.* Tout ce qu'on en voit dans l'histoire, justifie pleinement la justesse de ce caractére. Car il étoit maître de l'Egypte, de la Lybie, de la Cyrénaïque, de l'Arabie, de la Palestine, de la Célé-Syrie, de la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure, de l'île de Cypre, de plusieurs des Iles de la mer Egée qu'on nomme aujourd'hui l'Archipel, & de quelques villes même de Grece, comme Sicyone & Corinthe.

Après cela le Prophéte parle [a] d'un autre des quatre successeurs de cet Empire, lesquels il appelle *Princes ou Gouverneurs* : c'est Séleucus Nicator, *Roi du Septentrion*, dont il dit, *qu'il sera plus puissant que le Roi du midi, & sa domination plus étendue.* Car c'est ce que veut dire l'expression qu'il emploie : *& se fortifiera au dessus de lui, & il dominera.* Que ses Etats fussent plus grands encore que ceux du Roi d'Egypte, c'est un fait bien aisé à vérifier. Car il avoit sous lui tout l'Orient depuis le mont Taurus jus-

[a] Et de principibus ejus prævalebit super eum, & dominabitur ditione : multa enim, dominatio ejus.

qu'à l'Indus, & plusieurs provinces de l'Asie Mineure entre le mont Taurus & la mer Egée : & un peu avant sa mort il eut encore, outre cela, la Thrace & la Macédoine.

Immédiatement après, il parle [a] *de la venue de la fille du Roi du midi vers le Roi du septentrion ; & de l'accord* ou *du traité de paix qui se fera à cette occasion entre les deux Rois*. Ce qui marque visiblement le mariage de Bérénice fille de Ptolémée roi d'Egypte avec Antiochus Théus roi de Syrie; & la paix qui se fit entr'eux en considération de cette alliance. Tout arriva précisément comme l'avoit prédit le Prophéte. La suite de l'histoire nous montrera la fin funeste de ce mariage, prédite aussi par Daniel.

Il continue dans tout le reste du chapitre à annoncer les événemens les plus remarquables dans la suite des tems, sous ces deux races de Rois jusques à la mort d'Antiochus Epiphane, le grand persécuteur de la nation des Juifs. J'aurai soin à mesure que ces événemens se développeront dans la suite de cette histoire, d'en faire l'application à la prophétie, pour en faire voir la justesse.

a Et post finem annorum fœderabuntur : filiaque Regis Austri veniet ad Regem Aquilonis facere amicitiam. *Ibid. v.* 6.

Mais en attendant, je ne puis m'empêcher de reconnoitre ici avec admiration la divinité des Ecritures, qui nous annoncent d'une maniére si précise & si détaillée des faits si singuliers & si extraordinaires plus de trois cens ans avant qu'ils arrivent. Quelle chaîne immense d'événemens depuis le Prophéte jusqu'au tems dont il s'agit, dont un seul venant à manquer déconcertoit tout le reste! Mais, pour ne parler que du mariage seul, quelle main a conduit à un même terme tant d'intérêts, tant de vûes, tant d'intrigues, tant de passions différentes? Quelle connoissance a pu prévoir avec tant de certitude des circonstances si arbitraires, & si sujettes, non seulement à la liberté, mais au caprice? Et qui n'adorera pas le souverain pouvoir que Dieu exerce, d'une maniére secrette mais certaine, sur les Princes & sur les Rois, dont il fait servir les crimes mêmes à l'exécution de ses saintes volontés, & à l'accomplissement de ses décrets éternels, où tous les événemens tant en général qu'en particulier ont leur tems & leur place marqués, ceux même qui dépendent le plus du choix & de la liberté de l'homme?

AN. M. 3756. AV. J.C 248. Comme Ptolémée étoit fort curieux

de ſtatues, de deſſeins, & de portraits faits par d'excellens maîtres, auſſi bien que de livres, il vit pendant le ſéjour qu'il fit en Syrie une ſtatue de Diane dans un de ſes temples, qu'il trouva fort à ſon gré. Il la demanda à Antiochus, & l'emporta en Egypte. Peu de tems après ſon retour, Arſinoé tombe malade, & ſonge que Diane lui apparoit, & lui dit, que la cauſe de ſa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté ſa ſtatue du temple où elle avoit été conſacrée. Là deſſus on la renvoie au plutôt en Syrie, on la remet dans ſon temple, &, pour appaiſer la colére de la déeſſe, on lui fait de riches préſens, & un grand nombre de ſacrifices. Mais tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne ceſſa point: elle en mourut même peu de tems après, & laiſſa Ptolémée inconſolable de ſa perte, d'autant plus qu'il croioit en avoir été lui-même la cauſe par l'indiſcrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane ſa ſtatue. *Liban. orat. 11.*

Ce goût pour les ſtatues, pour les tableaux, pour les piéces rares, quand il ne va que juſqu'à un certain point, peut être louable dans un Prince, & dans un homme puiſſant. Mais quand on s'y livre, il devient une dangereuſe tentation, & porte ſouvent à de grandes injuſtices &

pérament assez délicat. La mollesse dans laquelle il vivoit avoit encore augmenté la délicatesse naturelle de son tempérament. Les infirmités de la vieillesse, & l'affliction que lui causa la perte d'une femme qu'il aimoit jusqu'à l'adoration, le plongérent dans un abbattement qui l'emporta la 63[e] année de sa vie après un régne de trente-huit ans. Il laissa deux fils & une fille, qu'il avoit eus de sa premiére femme Arsinoé, fille de Lysimaque, différente de celle dont j'ai parlé auparavant. L'aîné, Ptolémée Evergéte, régna après lui. Le second porta le nom de son aieul maternel Lysimaque; & son frere le fit mourir pour rebellion. La fille étoit Bérénice, dont on a vû le mariage avec Antiochus Théus roi de Syrie.

Canon Ptolém. Astrono.

§. IX. *Caractére & qualités de Ptolémée Philadelphe.*

QUOIQUE Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le proposer comme le modéle parfait d'un bon roi, parce qu'elles étoient contrebalancées par des défauts non moins considérables. Il deshonora le commencement de son régne par le ressentiment qu'il fit paroitre contre un homme

homme d'un rare mérite (c'étoit Démétrius de Phalére) parce qu'il avoit donné à son pere un conseil contraire aux intérêts de Philadelphe, mais conforme à l'équité & au droit naturel. L'abondance & les richesses extrêmes dont il jouissoit entraînérent bientôt après elles le luxe, la mollesse, & l'amour du plaisir, qui en sont les suites presque inséparables, & contribuérent beaucoup à lui amollir le courage. Il cultiva peu les vertus guerriéres, ce qui n'est pas toujours un malheur pour les peuples.

En récompense il se distingua particuliérement par l'amour des arts, des sciences, & des savans. Le bruit de ses libéralités attira à sa Cour plusieurs poétes illustres, comme Lycophron, Callimaque, Théocrite: celui-ci, dans quelques-unes de ses idyles, en fait de magnifiques éloges. Nous avons vû jusqu'où il porta le goût des livres, n'épargnant aucune dépense pour augmenter & enrichir la Bibliothéque que son pere avoit commencée, qui leur a fait à l'un & à l'autre autant d'honneur que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Comme Philadelphe avoit beaucoup d'esprit, & que son heureux naturel avoit été cultivé avec soin par d'habiles maîtres,

à Alexandrie des Ecoles pub
des Académies, qui s'y sont
lontems avec une grande répu
aimoit à s'entretenir avec les s
comme tout ce qu'il y avoit
les plus habiles en chaque ge
pressoient de lui faire leur cour
de chacun d'eux, s'il est permi
primer ainsi, comme la quint
la fleur des sciences dans lesq
excelloient. Avantage inestimab
les Princes & les grands Seign
savoient en profiter; de pouv
peine & sans travail, appren
d'agréables conversations mille
non seulement curieuses, mai
importantes pour le gouvernem
On peut regarder comme le
ces entretiens de Philadelphe
savans, & du soin qu'il eut

.ui. Les plus grandes dépenſes, pour
parvenir en ce point au but qu'il ſe pro-
poſoit, ne l'effraioient point. Nous
avons vû que, pour faciliter & pour pro-
téger le commerce, il conſtruiſit des
villes entiéres, qu'il conduiſit un canal
d'une très longue étendue dans des
contrées déſertes & ſans eau, & qu'il
entretenoit dans les deux mers deux flo-
tes très nombreuſes & très bien équi-
pées, uniquement pour la ſureté des né-
gocians. Son grand principe étoit de
faire trouver aux étrangers dans ſes ports
toute la ſureté, toute la commodité,
toute la liberté poſſible, ſans gêner en
rien le trafic, ni vouloir le tourner ſelon
ſes vûes : perſuadé qu'il en eſt du com-
merce comme de certaines ſources, qu'on
tarit, ſi on veut détourner leur cours.

Voila des vûes dignes d'un grand
Prince, & d'un politique conſommé.
Auſſi voions-nous que le fruit en a été
infiniment ſalutaire à ſon roiaume, per-
manent, perpétuel, continuant encore
de nos jours ſur les mêmes fondemens
après plus de deux mille ans de durée,
apportant ſans ceſſe de nouvelles richeſſes
& de nouvelles commodités en tout genre
à toutes les nations, tirant d'elles conti-
nuellement des contributions volontaires,

ſervant de lien entre l'orient & l'occident, les uniſſant par le ſoulagement mutuel de leurs beſoins réciproques, & formant ſur cette baſe un commerce qui ſe perpétue de ſiécle en ſiécle ſans interruption. Ces grands conquérans, ces fameux héros qu'on fait tant valoir, ſans parler ici des ravages qu'ils cauſent aux peuples, ne laiſſent preſque après eux aucunes traces de leurs victoires, & des acquiſitions qu'ils ont faites pour aggrandir leurs empires : ou du moins les traces n'en ſont pas fort durables, & les révolutions, auxquelles les plus puiſſans Etats ſont ſujets, leur enlévent en peu de tems leurs conquêtes, & les font paſſer à d'autres. Au contraire ce commerce d'Egypte établi par Philadelphe a été inébranlable, & n'a fait que s'accroitre par la ſucceſſion des ſiécles, & devenir de plus en plus utile & même indiſpenſable pour toutes les nations. De ſorte qu'en remontant à ſa premiére ſource, on doit regarder ce Prince, comme le bienfaiteur non ſeulement de l'Egypte, mais de tout le genre humain & de toute la poſtérité.

Ce que nous avons remarqué dans l'hiſtoire de Philadelphe, que les peuples voiſins venoient en foule s'établir



en Egypte, préférant le séjour dans une terre étrangére à l'attachement naturel qu'ont tous les hommes pour leur pays natal, est encore un grand éloge pour ce Prince. Car le devoir le plus essentiel des Rois, & le plaisir le plus doux qu'ils puissent gouter dans la roiauté, est de se faire aimer des peuples, & de leur rendre leur gouvernement aimable. En habile politique il avoit compris que c'étoit là un moien sûr d'étendre ses Etats sans violence, en multipliant ses sujets; de les attacher au gouvernement par intérêt & par inclination; de procurer aux terres une meilleure culture; de faire fleurir les manufactures & les arts; d'augmenter en mille maniéres la puissance du Roi & du roiaume, dont les vraies forces consistent dans la multitude des hommes.

ARTICLE TROISIÉME.

L'ARTICLE troisiéme ne comprend l'histoire que de vingt-cinq ans, qui est le tems que dura le régne de Ptolémée Evergéte.

§. I. *Antiochus Théus est empoisonné par sa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait aussi*

mourir Bérénice & son fils. Ptolémée Evergéte venge leur mort, fait mourir Laodice, & s'empare d'une partie de l'Asie. Antiochus Hiérax & Séleucus son frere s'unissent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : son fils Démétrius lui succéde. Guerre entre les deux freres Antiochus & Séleucus. Mort d'Euméne Prince de Pergame : Attale lui succéde. Etablissement de l'Empire des Parthes par Arsace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus est fait prisonnier par les Parthes. Crédit de Joseph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius roi de Macédoine. Antigone s'empare de son trône. Mort de Séleucus.

AN. M. 3758. Av. J.C. 246. *Hiron. in Daniel. Plin. lib. 7. cap. 12 Val. Max. l. 9. c. 14 Solin c. 1. Justin lib. 27 cap. 1.*

ANTIOCHUS Théus n'eut pas plutôt appris la mort de Ptolémée Philadelphe son beau-pere, qu'il répudia Bérénice, & reprit Laodice, & ses enfans. Laodice, qui connoissoit la légéreté & l'inconstance d'Antiochus, craignant que, par un effet de la même légéreté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion pour assurer la Couronne à son fils. Par le Traité fait avec Ptolémée, ses enfans étoient deshéri-



tés, & ceux qu'auroit Bérénice devoient succéder, & elle en avoit déja un. Laodice fait donc empoisonner Antiochus; & quand elle le fut expiré, elle mit dans son lit un nommé Artemon qui lui ressembloit beaucoup & pour le visage, & pour la voix, afin de jouer le personnage dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement, & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux Seigneurs & au peuple sa chére Laodice, & ses enfans. On publia en son nom des ordres, par lesquels son aîné Séleucus Callinicus étoit nommé successeur à la Couronne. Alors on déclara sa mort, & Séleucus monta paisiblement sur le trône, & l'occupa vingt ans. Il paroit par la suite qu'Antiochus son frere surnommé Hiérax, eut le gouvernement des provinces de l'Asie Mineure, où il commandoit un corps de troupes assez considérable.

Laodice ne se croiant pas assez en sureté tant que Bérénice & son fils vivroient, songea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire aussi. Bérénice en fut avertie, & se sauva avec son fils à Daphné, où elle se renferma dans l'asyle

que Séleucus Nicator y avoit bâti. Mais, trompée par la perfidie de ceux qui l'y assiégérent par ordre de Laodice, premiérement son fils, puis elle ensuite, & tous les Egyptiens qui l'avoient suivi, furent égorgés de la maniére la plus noire & la plus indigne.

Par là fut exactement accompli ce que le prophéte Daniel avoit prédit de ce
Dan. c. 11. 6. mariage. *La fille du Roi du midi viendra épouser le Roi du septentrion, pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient soutenue en divers tems.* Je ne suis point étonné que Porphyre, ennemi déclaré du christianisme, ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites après coup. En effet auroient-elles été plus claires, s'il avoit été lui-même témoin des événemens qu'il prédit.

Quelle apparence y avoit-il que l'Egypte & la Syrie, qui du tems de Daniel dépendoient & faisoient partie de l'empire de Babylone, auroient l'une & l'autre des Rois originaires de la Gréce? Le Prophéte, plus de trois cens ans

auparavant, les y voit déja établis. Il voit ces deux Rois en guerre, ensuite réconciliés par un Traité de paix, dont un mariage est le gage & le sceau. Il voit que c'est le Roi d'Egypte, & non celui de Syrie, qui donne sa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Egypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui sera suivie de près d'une étrange catastrophe. Enfin il voit que sa race, malgré les précautions expresses, prises par le Traité, de la faire succéder seule à la couronne à l'exclusion des enfans du premier lit, non seulement ne monte point sur le trône, mais est entiérement exterminée : que la nouvelle Epouse succombe elle-même, & est livrée à sa rivale ; & qu'elle périt avec tous ses Officiers qui l'avoient conduite d'Egypte en Syrie, & qui jusques là avoient été sa force & son soutien. » O mon » Dieu, que vos Oracles sont dignes » d'être crus & respectés! *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

Pendant que Bérénice étoit bloquée & assiégée à Daphné, les villes de l'Asie Mineure, qui avoient appris son malheur, en eurent pitié, s'associérent, & envoiérent des troupes à Antioche pour la délivrer ; & son frere Ptolémée Evergéte fit



toute la diligence qu'il put pour s'y rendre avec une armée formidable. Mais Bérénice & son fils étoient morts avant que les uns & les autres y arrivassent. Quand ils virent que leurs efforts pour sauver la Reine & son fils étoient désormais inutiles, ils ne songérent plus qu'à venger leur mort d'une maniére éclatante. Les troupes d'Asie & celles d'Egypte se joignirent, & Ptolémée qui les commandoit fit tout ce qu'il voulut pour satisfaire sa juste indignation : tant le crime de Laodice, & du Roi son fils qui s'en étoit rendu complice, avoit d'abord aliéné d'eux l'esprit des peuples. Non seulement il fit mourir Laodice, mais il se rendit maître de toute la Syrie & de la Cilicie : ensuite il passa l'Euphrate, soumit tout jusques à Babylone & au Tigre: &, sans une sédition qui l'obligea de retourner en Egypte, il étoit sur le point de faire la conquête entiére de toutes les provinces de l'Empire de Syrie. Il laissa donc à Antiochus, un de ses Généraux, le commandement des provinces qu'il avoit conquises en deça du mont Taurus, & à Xanthippe celles d'au dela; & retourna en Egypte chargé du butin qu'il avoit fait dans les pays conquis.

Six vingts llions. Il emporta jusqu'à quarante mille ta-



lens d'argent, & une quantité prodigieuse de vases d'or & d'argent, & des statues jusqu'au nombre de deux mille cinq cens, dont une partie étoient les idoles d'Egypte que Cambyse, quand il en fit la conquête, avoit emportées en Perse. Ptolémée gagna le cœur de ses sujets en rendant ces Idoles à leurs anciens temples à son retour de cette expédition. Car les Egyptiens, les plus superstitieux & les plus attachés de tous les peuples à leur idolâtrie, ne savoient comment exprimer suffisamment leur estime & leur reconnoissance pour leur Roi, de leur avoir ainsi rendu leurs dieux. C'est de là que lui est venu le titre d'*Evergéte*, qui veut dire *Bienfaiteur*: titre infiniment préférable à ceux qu'une fausse idée de gloire fait prendre aux Conquérans, & qui caractérise véritablement les Rois, dont la solide grandeur consiste à pouvoir & à vouloir faire du bien à leurs sujets. Il seroit à souhaiter que Ptolémée l'eût mérité par de meilleurs endroits.

Tout ceci arriva encore précisément comme il avoit été prédit par le Prophéte Daniel. Il suffit de raporter le texte. *Mais il sortira un rejetton de la même tige* Dan.
du roi du midi, c'est-à-dire Ptolémée v. 7-9.
Evergéte fils de Ptolémée Philadelphe.

Il viendra avec une grande armée : il entrera dans les provinces du Roi du septentrion, Séleucus Callinicus : *il y fera de grands ravages, & il s'en rendra le maître. Il emmènera en Egypte leurs dieux captifs, leurs statues & leurs vases d'argent & d'or les plus précieux ; & il remportera toute sorte d'avantages sur le Roi du septentrion. Le Roi du midi entrera dans son roiaume*, de Séleucus ; *& il reviendra* ensuite *dans son pays*, c'est-à-dire dans l'Egypte.

Hygini Poet. Astron. lib. 2. Nonnus in Hist. Synag. Catullus de Coma Beren.

Quand Ptolémée Evergéte partit pour cette expédition, Bérénice sa femme qui l'aimoit tendrement, craignant les dangers où il alloit être exposé dans cette guerre, fit vœu de consacrer ses cheveux s'il en revenoit sans accident. Apparemment que c'étoit ce qu'elle estimoit davantage, & à quoi elle étoit le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec tant de bonheur & gloire, pour s'acquitter de sa promesse elle se les fit couper, & les offrit aux dieux dans le temple que Ptolémée Philadelphe avoit fait bâtir à sa chére Arsinoé sur le promontoire Zéphyrion en Cypre, sous le nom de Vénus Zéphyrienne. Peu de tems après, ces cheveux consacrés s'étant perdus on ne sait pas comment, Ptolémée fut très mau-



vais gré aux Prêtres de leur négligence, & entra dans une grande colére contr'eux. Conon de Samos, Mathématicien & habile courtisan, qui se trouva alors à Alexandrie, s'avisa de dire que ces cheveux avoient été transportés dans le ciel, & montra sept étoiles près de la queue du Lion, qui jusques-là n'avoient fait partie d'aucune contellation; & dit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Astronomes, soit pour faire leur cour aussi bien que lui, ou pour ne pas choquer le Prince, emploiérent le même nom, qui est demeuré en usage jusqu'à présent. Callimaque, qui avoit été à la Cour du pere, composa un petit poéme sur la chevelure de Bérénice, que Catulle a traduit en latin. Cette traduction est parvenue jusqu'à nous.

En revenant de cette expédition, Ptolémée passa par Jérusalem, & y offrit au Dieu d'Israel un grand nombre de sacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées sur le Roi de Syrie, & lui donna par là visiblement la préférence sur les Dieux d'Egypte. Peut être qu'on lui montra les Prophéties de Daniel, & qu'il en conclut qu'il avoit l'obligation toute entiére de ses heureux succès au Dieu qui les

Joseph. contr. Appian. l. 2.

avoit fait prédire si exactement par ses Prophétes.

An M. 3759. Av. J.C. 245. *Justin. liv. 27. cap. 2.*

Cependant Séleucus, que la crainte des troubles domestiques avoit retenu dans son roiaume, voiant que Ptolémée étoit de retour en Egypte, partit avec une flote considérable pour réduire les villes qui s'étoient revoltées. Elle ne fut pas plutôt en mer, qu'une horrible tempête la fit toute périr, comme si le Ciel, dit Justin, eût armé les vents & les flots contre ce Roi parricide pour venger son crime. Il ne se sauva presque personne que Séleucus lui-même, & quelques gens de sa suite qui échapérent tout nuds de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui sembloit devoir l'abymer, servit au contraire à rétablir ses affaires. Les villes d'Asie, qui s'étoient revoltées par l'horreur qu'elles avoient contre lui depuis le meurtre de Bérénice & de son fils, quand elles apprirent cette grande perte, croiant qu'il avoit été assez puni, changérent leur haine en compassion, & reprirent son parti.

Velut diis ipsis parricidium vindicantibus.

An M 3760. Av. J.C. 244.

Ce changement inespéré l'aiant remis en possession de la meilleure partie de ses États, il travailla à mettre sur pié une armée pour reprendre le reste. Mais cet effort ne lui réussit pas mieux

que le précédent. Son armée fut battue par Ptolémée : il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui-même à Antioche avec aussi peu de monde qu'il en avoit eu auparavant en échapant du naufrage : comme [a] si, dit l'Historien, triste jouet de la fortune il n'avoit recouvré son ancienne puissance, que pour la perdre une seconde fois avec plus de douleur.

Après ce second échec les villes de Smyrne & de Magnésie dans l'Asie Mineure par pure affection pour Séleucus, firent une ligue par laquelle elles s'obligeoient d'emploier toutes leurs forces pour le soutenir. Elles étoient fort attachées à sa famille, dont apparemment elles avoient reçu de grands bienfaits, & avoient rendu des honneurs divins à Antiochus Théus son pere, aussi bien qu'à Stratonice mere de ce dernier. Callinicus fut fort sensible aux marques d'attachement que lui avoient donné ces deux villes, & leur accorda dans la suite de grands privilèges. Elles firent graver le Traité dont nous parlons sur une grande colonne de marbre qui subsiste encore, & qui est

a Quasi ad ludibrium tantùm fortunæ natus esset, nec propter aliud opes regni recepisset, quàm ut amitteret. *Just.*

à présent dans la cour du Théatre d'Oxford. Cette colonne fut apportée d'Asie par Thomas Comte d'Arundel au commencement du régne de Charles I, & donnée avec d'autres marbres antiques à l'Université d'Oxford par Henri Duc de Norfolk son petit fils, sous le régne de Charles II. Toute la République Litéraire doit savoir gré à des Seigneurs qui se piquent ainsi de décorer & d'enrichir des Universités. Je souhaiterois qu'on eût ici le même zéle pour l'Université de Paris la mere de toutes les autres, & si digne par son antiquité, par sa réputation, par le nombre & l'habileté de ses Maîtres, & par son dévouement à la personne sacrée des Rois, d'être favorisée particuliérement par les Princes & par les grands Seigneurs. L'établissement d'une Bibliothéque dans cet illustre Corps, feroit un honneur immortel à quiconque en jetteroit les premiers fondemens.

Séleucus, dans l'extrémité où il s'étoit trouvé réduit, avoit eu recours à son frere Antiochus, & lui avoit promis la Souveraineté des provinces de l'Asie Mineure qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvû qu'il le vînt joindre avec ses troupes, pour agir de concert avec

lui. Ce jeune Prince étoit alors dans ces provinces à la tête d'une armée, & [a] quoiqu'il n'eût que quatorze ans, comme il avoit déja toute l'ambition & toute la scélérateſſe qui ne se trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta sans balancer les offres qu'on lui faisoit, & vint trouver son frere, non pour lui conserver ses Etats, mais pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avidité si grande, & toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentoit à lui sans aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom d'*Hiérax*, qui veut dire un Oiseau de proie qui fond sur tout ce qu'il trouve, & à qui tout est bon quand il le peut ravir. *Un Epervier.*

Quand Ptolémée apprit qu'Antiochus se disposoit à agir de concert avec Séleucus contre lui, afin de n'avoir pas ces deux Princes pour ennemis en même tems, il s'accommoda avec Séleucus; & il y eut une tréve conclue pour dix ans. AN. M. 3761. AV. J.C. 243.

a Antiochus, cùm esset annos quatuordecim natus, supra ætatem regni avidus, occasionem non tam pio animo, quàm offerebatur, arripuit: sed, latronis more, totum fratri eripere cupiens, puer sceleratam virilemque sumit audaciam. Unde Hierax est cognominatus: quia, non hominis, sed accipitris ritu, in alienis eripiendis vitam sectaretur. *Justin.*

Vers ce tems, Antigone Gonatas mourut, âgé de 80 ou 83 ans, après en avoir régné 34 en Macédoine, & 44 dans la Gréce. Il eut pour successeur son fils Démetrius, qui régna dix ans, & qui se rendit maître de la Cyrénaïque & de toute la Libye. Démétrius avoit épousé d'abord la sœur d'Antiochus Hiérax. Olympias fille de Pyrrhus roi d'Epire, après la mort d'Alexandre son mari, qui étoit aussi son frere, engagea Démétrius à épouser sa fille Phtia. La premiére femme ne pouvant souffrir cette injure, se retira chez son frere Antiochus, & le sollicita vivement à porter la guerre contre son infidéle mari. Mais il avoit pour lors d'autres occupations & d'autres vûes.

En effet Antiochus continuoit toujours ses preparatifs, [a] comme pour marcher au secours de son frere selon le Traité qu'ils avoient fait ensemble, mais véritablement pour le détrôner lui-même, cachant sous le nom de frere toute la mauvaise volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors que c'étoit à lui qu'il en vouloit, & passa aussitôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. Le prétexte d'Antiochus étoit la promesse qu'on

a Pro auxilio bellum, pro fratre hostem, imploratus exhibuit.

lui avoit faite de la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure pour assister son frere contre Ptolémée. Séleucus, qui se voioit délivré de cette guerre sans l'assistance de son frere, ne se croioit pas obligé à tenir sa promesse. Antiochus ne voulant point se désister de ses prétentions, & Séleucus refusant de les lui accorder, il falut que les armes en décidassent. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie. Séleucus y fut défait, & eut de la peine à sauver sa personne. Antiochus aussi, malgré sa victoire, courut grand risque. Les troupes, à la valeur desquelles il la devoit principalement, étoient des Gaulois qu'il avoit pris à sa solde, du nombre de ceux apparemment qui s'étoient établis dans la Galatie. Ces traîtres, sur le bruit qui s'étoit répandu que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le dessein de se défaire d'Antiochus; comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Euméne, Prince de Pergame, pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ses forces contre Antiochus & les Gaulois, dans l'espérance d'accabler les

Justin. 17. cap. 3

uns & les autres à la faveur de leur division. Un danger si pressant obligea Antiochus de faire un nouveau Traité avec les Gaulois, par lequel, au lieu de leur maître qu'il étoit auparavant, il devint simplement leur Allié, & fit avec eux une ligue offensive & défensive. Mais ce Traité n'empécha pas Euméne de les attaquer. Comme il le fit si brusquement qu'il ne leur laissa pas le tems de se remettre de leurs fatigues, & de faire des recrues, il remporta sur eux une victoire, qui ne lui couta pas beaucoup, & qui lui ouvrit toute l'Asie Mineure.

An. M. 3763. Av J.C. 241 *Athen. l. 10. pag. 445. Strab. l. 13 pag. 624 Valer. Excerpt. ex Polyb.*

Après ces succès, Euméne s'abandonna aux excès de la table & de l'ivrognerie, & en mourut au bout d'un régne de vingt ans. Comme il n'avoit point d'enfans, ce fut Attale son cousin germain, fils d'Attale cadet de son pere, qui lui succéda. C'étoit un Prince sage & vaillant, & qui sut bien se maintenir dans les conquêtes qu'on lui laissa. Après avoir entiérement réduit les Gaulois, il se trouva si bien affermi dans ses Etats, qu'il prit le titre de Roi. Car jusques-là ses prédécesseurs, quoiqu'ils en eussent le pouvoir, n'avoient pourtant encore osé en prendre le nom. Attale fut le premier de sa maison qui le porta. Il le

laissa à sa postérité avec ses Etats; & elle en jouit jusqu'à la troisiéme génération.

Pendant qu'Euméne, & Attale après lui, enlevoient ainsi des provinces à l'Empire de Syrie vers le Couchant, Théodore & Arsace en faisoient autant à l'Orient. Sur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arsace se jetta sur l'Hyrcanie, l'ajouta à la Parthie qu'il avoit déja démembrée de l'Empire, & se fit un roiaume de ces deux provinces, qui devint dans la suite bien formidable à l'Empire Romain. Peu de tems après Théodore étant mort, Arsace fit une ligue offensive & défensive avec son fils, qui porta le même nom, & succéda à son pere dans la Bactrie: & par cette union ils se maintinrent tous deux dans ces Etats. Malgré tout cela les deux freres s'opiniâtroient toujours à se faire la guerre, sans considérer que, pendant qu'ils se disputoient l'un à l'autre l'Empire que leur avoient laissé leurs peres, leurs ennemis communs le leur enlevoient piéce à piéce.

Justin. lib. 41. cap. 4.

Après plusieurs pertes & plusieurs défaites, Antiochus vaincu & dépouillé fut obligé de chercher des retraites, & d'en changer souvent avec les débris de son parti, jusqu'à ce qu'enfin il fut tout-à-

An. M. 3774. fait chassé de la Mésopotamie. Et ne
Av. J.C. 230. voiant plus d'endroit où il pût être en sû-
reté dans tout l'Empire de Syrie, il se ré-
fugia chez Ariarathe roi de Cappadoce, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere, malgré cette alliance, fut bien-tôt las d'entretenir un gendre qui lui étoit à charge, & résolut de s'en défaire. Antiochus, averti de son dessein, se sauva en Egypte. Il aima mieux se mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de sa maison, que de se fier à un frere qu'il avoit si fort offensé. Mais il eut sujet de s'en repentir. Il ne fut pas plutôt en Egypte, que Ptolémée le fit arrêter, & le mit en prison sous bonne garde, où il le retint pendant quelques
An. M. 3778. années, jusqu'à ce qu'enfin, assisté par
Av. J.C. 226. une courtisane qui le voioit, il s'évada; & en sortant d'Egypte il fut assassiné par des voleurs.

An. M. 3765. Ptolémée cependant, profitant des
Av. J.C. 239. douceurs de la paix, s'appliquoit à culti-
ver les sciences dans ses Etats, & à augmenter la Bibliothéque de son pere à Alexandrie de toutes sortes de livres. Comme il faloit, pour les bien choisir, & pour en avoir soin, un Bibliothé-
Suid. in voce. quaire habile; quand Zénodote, qui
Ζηνόδοτος. l'avoit été depuis le tems de Ptolémée

ter grand-pere du Roi, vint à mourir,
ergéte attira d'Athénes Erotasthéne le
yrénien, qui étoit en grande réputa- *Id in voce*
on, & qui avoit été éléve de Callima- Ἀπολλώνιος & Ἐρατοσθένης.
ue du même pays. C'étoit un homme
un savoir universel. Ses ouvrages ne
nt point parvenus jusqu'à nous, excepté
Catalogue qu'il a laissé des Rois de
hébes en Egypte avec les années de
urs régnes, depuis Ménès ou Misraïm
ui peupla l'Egypte après le déluge, jus-
ues à la guerre de Troie. Ce Catalogue
ntient un suite successive de trente-huit
ois, & se trouve encore aujourd'hui
ans George le Syncelle.
Séleucus se voiant débarrassé des trou- AN. M. 3768.
es que son frere lui avoit causés, après AV. J.C. 236.
voir rétabli l'ordre au dedans, & remé-
é aux maux qu'avoit causé cette guerre,
tourna vers l'orient pour tâcher de ré-
uire les revoltés. Mais il n'y réussit
as. On avoit donné trop de tems à Ar-
ce pour se fortifier dans son usurpation.
près de vains efforts pour remettre ces
rovinces dans l'obéissance, Séleucus fut
bligé d'abandonner honteusement son
ntreprise. Peutêtre néanmoins eût-il pu
réussir avec le tems : mais de nouveaux
oubles qui s'élevérent dans ses Etats
endant son absence, le contraignirent

[illegible]

[illegible] fit [illegible] une nouvelle [illegible], dès que ses autres affaires lui en laissèrent le tems. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la première. Non seulement il fut battu par Arsace dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Les Parthes célébrèrent longtems le jour de cette victoire d'Arsace, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur esclavage. Car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans que les Rois Parthes auxquels ils furent soumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils eussent continué à le porter. Alors Arsace commença à prendre le titre de Roi, & établir solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance Romaine, & fut une barriére que les Romains ne purent forcer. Tous les Rois qui le suivirent, se firent un honneur & une loi de porter le nom d'Arsace, com-

me

ne les Rois d'Egypte conservérent celui de Ptolémée tant que la race de Ptolémée Soter régna dans ce pays-là. Arsace, d'une condition très basse a élevé sur le trône, & devenu aussi mémorable parmi les Parthes, que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, sont une preuve de ce que dit l'Ecriture : *que le Très-haut a la domination sur les roiaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plait, & qu'il établit roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.* *Dan. 4. 14.*

Onias Souverain Sacrificateur des Juifs avoit négligé de paier à Ptolémée le tribut ordinaire de vingt talens, que ses prédécesseurs avoient toujours paié réguliérement aux Rois d'Egypte comme un hommage qu'ils faisoient à cette Couronne. Le Roi envoia Athénion un de ses Courtisans à Jérusalem, sommer les Juifs de paier les arrérages, dont la somme s'étoit accumulée pendant plusieurs années; avec menace, si on y manquoit, d'envoier des troupes qui les chasseroient du pays, & le partageroient entr'elles. L'allarme fut grande dans Jérusalem. On

AN. M. 3771. AV. J.C. 233.

Vingt mille écus.

Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 3. & 4.

a Arsaces, quæsito simul constitutoque regno, non minùs memorabilis Parthis fuit, quàm Persis Cyrus, Macedonibus Alexander, Romanis Romulus. *Justin.*

députa vers le Roi Joseph, neveu d'Onias, généralement estimé, quoique jeune encore, pour sa prudence, sa probité, & sa justice. Athénion, dans le séjour qu'il fit à Jérusalem, avoit fort goûté son caractére, & étant parti pour l'Egypte avant lui, promit de lui rendre auprès du Roi tous les services qui dépendroient de lui. Joseph le suivit de près. Il rencontra sur la route des gens des plus considérables de la Célé-Syrie & de la Palestine qui alloient aussi en Egypte dans le dessein d'y prendre les grandes fermes du revenu de ces provinces. Comme l'équipage de Joseph n'étoit pas, à beaucoup près, aussi magnifique que le leur, ils firent peu de cas de lui, & lui trouvérent peu d'esprit & de mérite. Joseph dissimula, & dans les conversations qu'il eut avec eux, il en tira, sans paroitre avoir aucun dessein, toutes les lumiéres qu'il pouvoit desirer sur l'affaire qui les menoit à la Cour.

En arrivant à Alexandrie, ils trouvérent que le Roi étoit allé faire un tour à Memphis. Joseph fut le seul de la troupe, qui, sans perdre de tems, se mit en chemin pour l'y aller trouver. Il eut le bonheur de le rencontrer comme il en revenoit avec la Reine & Athénion dans son

char. Le Roi, qu'Athénion avoit fort prévenu en sa faveur, fut ravi de le voir, & le fit monter dans son char. Joseph excusa son Oncle sur son âge & sa lenteur naturelle avec tant d'adresse & d'habileté, que le Roi en fut satisfait, & conçut une grande estime pour l'Avocat qui avoit si bien plaidé sa cause. Il lui fit donner un appartement dans le Palais Roial à Alexandrie, & le faisoit même manger à sa table.

Quand le jour fut venu où l'on devoit affermer par voie d'enchére les revenus des provinces, les compagnons de voiage de Joseph n'offrirent pour les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie, de Judée, & de Samarie, que huit mille talens, c'est-à-dire vingt-quatre millions. Joseph, qui, par les conversations qu'ils avoient eues sur ces matiéres en sa présence, avoit découvert que ces fermes valoient plus du double, leur fit des reproches de ce qu'ils mettoient les revenus du Roi si bas, & en offrit le double, ou seize mille talens. Ptolémée étoit bien aise de voir augmenter son revenu si considérablement: mais il craignit que celui qui portoit si haut cette ferme, ne fût pas en état de paier la somme qu'il offroit; & il lui demanda quelle caution il lui

donneroit. Joſeph lui répondit avec u grand ſang froid, qu'il lui donneroi pour cautions des perſonnes, dont il ſe roit content, & contre qui il étoit ſû qu'il n'avoit rien à objecter. On lui di de les nommer. Il nomma le Roi & l Reine, & dit qu'ils ſeroient caution pour lui l'un à l'autre. Le Roi ne pu s'empêcher de rire de cette ſaillie. Ell le mit de ſi bonne humeur, qu'il lui fi adjuger la ferme ſur ſa ſimple parole, & ſans exiger de lui aucune caution Il l'exerça pendant dix ans au grand contentement de la Cour & des Provinces. Nos riches Financiers s'en retournérent honteux & confus, & durent re connoitre qu'un équipage magnifique eſt un mérite bien mince.

AN.M.3772. AV.J.C. 2.. *Juſtin. lib. 8. cap. 3. Dexipp. Porphyr. Euſeb.* En Macédoine, mourut le Roi Démétrius. Il laiſſa un fils, nommé Philippe, qui étoit en très bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel, aiant épouſé la mere de ſon pupille, monta ſur le trône, & régna pendant douze ans. Comme il étoit magnifique en promeſſes, mais ſans effet, on lui donna le ſurnom de * *Doſon*.

* *Ce nom en grec, ſignifie* un homme qui donnera, *c'eſt-à-dire qui promet de donner, & qui ne donne point.*

Cinq ou six ans après, Séleucus Callinicus qui depuis quelque tems étoit retenu captif chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arsace, pendant tout le tems de sa captivité, le traita toujours en Roi. Sa femme étoit Laodice, sœur d'Andromaque un de ses Généraux. Il en eut deux fils & une fille. Il maria la fille à Mithridate roi de Pont, & lui donna la Phrygie pour sa dot. Les fils étoient Séleucus & Antiochus. Le premier, qui fut surnommé *Céraunus*, lui succéda.

An. M. 37
Av. J.C. 2
Justin l.
cap. 3.
Athen. p.
153.

Nous voici arrivés au tems où la République des Achéens commence à paroitre avec éclat dans l'histoire, & soutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'est ce qui m'engage à exposer ici l'état présent de ces deux Républiques. Je commencerai par celle des Achéens.

§. II. *Etablissement de la République des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractére de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergéte il appaise la sédition prête à éclater dans Sicyone. Il enleve Corinthe à Antigone roi de Macédoine. Il fait entrer plusieurs villes dans la ligue des*

Achéens : Mégare, Trézène, Epidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même succès par raport à Argos.

Polyb. lib. 2. pag. 125-130.

LA RÉPUBLIQUE des Achéens n'étoit considérable dans les premiers tems ni par la grandeur de ses richesses, ni par l'étendue de son domaine ; mais par une grande réputation, de probité, de justice, d'amour de la liberté ; & cette réputation étoit fort ancienne. Les Crotoniates & les Sybarites, pour rétablir le bon ordre dans leurs villes, adoptérent les loix & les coutumes des Achéens. Après la célébre bataille de Leuctres, les Lacédémoniens & les Thébains, par estime pour leur vertu, les prirent pour arbitres dans un différend qu'ils avoient entr'eux.

Le gouvernement de cette République étoit Démocratique, c'est-à-dire entre les mains du peuple. Elle conserva sa liberté jusqu'au tems de Philippe & d'Alexandre : mais sous eux, & depuis eux, elle fut ou soumise aux Macédoniens qui s'étoient rendus maîtres de la Gréce, ou opprimée par de cruels Tyrans.

Elle étoit composée de douze * villes renfermées dans le Péloponnése, qui toutes

* *Ces douze villes étoient, Patræ, Dyma, Pharæ, Tritæa, Leontium, Ægira, Pellene, Ægium, Bura, Ceraunia, Olenus, Helice.*

ensemble n'en valoient pas une bonne. Elle ne se signala d'abord par aucune action éclatante ; parce que parmi ses citoiens il n'y en avoit aucun qui se distinguât des autres par un mérite particulier. On verra dans la suite quel changement un homme seul y apporta par ses grandes qualités. Depuis la mort d'Alexandre cette petite République fut livrée à tous les maux que la discorde entraîne après elle. L'amour du bien public n'y dominoit plus. Chaque ville ne songeoit plus qu'à ses propres intérêts. Leur état n'avoit plus rien de fixe ni de stable, parce qu'elles changeoient de maîtres à mesure que la Macédoine en changeoit, soumises d'abord à Démétrius, puis à Cassandre, & en dernier lieu à Antigone surnommé Gonatas, qui y laissa dominer les Tyrans dont il disposoit ; afin qu'elles ne pussent pas se soustraire à son autorité.

Vers la CXXIV^e Olympiade, c'est-à-dire à peu près dans le tems de la mort de Ptolémée Soter pere de Philadelphe, & du passage de Pyrrhus en Italie, la République des Achéens reprit ses premiers usages, & rentra dans l'ancienne concorde. Ceux de Patre & de Dyme en jettérent les premiers fondemens. Les AN. M. 3724 AV. J.C. 280

Tyrans furent chassés des villes. Réunies toutes ensemble comme autrefois, elles ne firent plus qu'un seul corps de République. Il y avoit un Conseil public où se décidoient les affaires. Un Greffier commun en tenoit les Regîtres. L'assemblée avoit deux Présidens que les villes nommoient tour à tour. Mais bientôt après on jugea à propos de les réduire à un seul.

Le bon ordre qui régnoit dans cette petite République, où l'égalité, la liberté, l'amour de la Justice & du bien public, étoient les régles fondamentales du Gouvernement, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses loix & à ses priviléges. Sicyone fut une des premiéres qui s'y joignit, & ce fut par le moien d'Aratus l'un de ses citoiens, qui jouera dans la suite un grand rôle, & deviendra fort illustre.

Plut. in Arato, pag. 1027-1031.

Sicyone, qui gémissoit depuis lontems sous le joug des Tyrans, venoit de faire un effort pour le secouer, en mettant en place Clinias, l'un de ses premiers & de ses plus braves citoiens; & déja le gouvernement paroissoit se rétablir, & prendre une meilleure forme. Mais Abantidas, pour se saisir de la tyrannie, trouva le moien de s'en défaire;

& de tous ses parens ou amis, il chassa les uns & tua les autres. Il cherchoit aussi Aratus fils de Clinias, qui n'avoit que sept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le desordre dont la maison étoit pleine lorsque le pere fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; & errant par la ville saisi de fraieur, & sans aucun secours, il entra par hazard sans être vû dans la maison de la sœur du Tyran. Cette femme, naturellement généreuse, & d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit réfugié chez elle, le cacha avec grand soin, & la nuit venue elle l'envoia secrettement à Argos.

Aratus, sauvé ainsi d'un si grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes & les amis que son pere avoit à Argos. La tyrannie, en assez peu de tems, avoit déja passé par plusieurs mains à Sicyone, lorsqu'Aratus, qui commençoit à entrer dans l'âge viril, songea à en délivrer entiérement sa patrie. Il étoit en grande considération, tant à cause de sa naissance que de son courage,

qui étoit accompagné d'une gravité au dessus de son âge, & d'un sens ferme & rassis. Ces qualités, qui étoient connues, faisoient que les bannis de Sicyone avoient particuliérement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource, & comme leur futur Libérateur. Ils ne se trompoient pas.

An. M. 3752. Av. J.C. 252. Aratus, âgé de vingt ans, forma une conspiration contre le Tyran, c'étoit alors Nicoclès; & quoique les espions envoiés par celui-ci à Argos l'observassent de près, il sut si bien couvrir son dessein, & le conduisit avec tant de prudence & de secret, qu'il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone par escalade. Le Tyran fut trop heureux de se sauver de la ville par des conduits souterrains. Comme le peuple s'assembloit en tumulte, ne sachant rien de tout ce qui se passoit, un Héraut cria à haute voix qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les citoiens à la liberté.* Aussitôt ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embrasé. Il n'y eut pas un seul homme de tué ou de blessé ni de part ni d'autre, le bonheur d'Aratus aiant conservé cette action pure & nette du sang des citoiens, ce qui faisoit sa joie & son triomphe. Il



rappella les bannis, qui n'étoient pas moins de cinq cens.

Sicyone commençoit à jouir de quelque repos, mais Aratus n'étoit point ſans inquiétude & ſans embarras. Au dehors, il s'apercevoit qu'Antigone jettoit un œil d'envie ſur ſa ville, & cherchoit les moiens de s'en emparer depuis qu'elle avoit recouvré ſa liberté : au dedans, il voioit, à l'occaſion des bannis, des ſemences de diviſion & de diſcorde, dont il craignoit extrêmement les ſuites. J'expliquerai bientôt ce qui y donnoit lieu. Il crut que dans la conjoncture délicate où il ſe trouvoit, le parti le plus ſage & le plus ſûr étoit d'unir Sicyone à la Ligue des Achéens. Il n'eut pas de peine à y réuſſir, & ce fut un des plus grands ſervices qu'il rendit à ſa patrie.

Ce n'eſt pas que la puiſſance des Achéens fût grande. Ils n'avoient, comme je l'ai déja obſervé, que de très petites villes. Leur pays n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui n'avoit ni ports, ni abris. Mais, avec cette médiocrité & cette foibleſſe apparente, ils furent ceux qui firent le mieux comprendre que les forces des Grecs étoient invincibles toutes les fois qu'ils avoient de l'ordre & de la diſcipli-

ne, qu'ils demeuroient bien unis; & qu'ils étoient conduits par un Général ſage & expérimenté. Auſſi ces mêmes Achéens, qui étoient ſi peu de choſe en comparaiſon de l'ancienne puiſſance de la Gréce, en prenant toujours de bons conſeils, en demeurant étroitement unis enſemble, en n'étoufant point le mérite de leurs concitoiens par l'envie, mais aimant à s'y ſoumettre avec docilité; non ſeulement ſe maintinrent libres au milieu de tant de villes puiſſantes, de tant d'Etats plus forts qu'ils n'étoient, de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & ſauvérent la plupart des Etats de la Gréce.

Aratus, après s'être engagé & avoir engagé ſa ville dans la Ligue des Achéens, alla ſervir dans leur cavalerie, & il ſe fit extrêmement aimer de ſes Généraux par ſa promtitude & ſa vivacité à exécuter leurs ordres. Car, quoiqu'il eût infiniment contribué au pouvoir & au crédit de la Ligue, en y apportant ſa propre réputation, & toutes les forces de ſa patrie; cependant il ſe montroit en tout auſſi ſoumis que le moindre ſoldat à celui qui étoit élu Général des Achéens, quelque petite & obſcure que fût la ville d'où on l'avoit tiré. Grand & ſalutaire exem-

ple pour les jeunes Seigneurs & les jeunes Princes lorſqu'ils ſervent dans les troupes ; qui leur apprend à oublier leur naiſſance, & à ne la faire reſpecter que par une plus exacte ſoumiſſion aux ordres des Commandans.

On ne ſe laſſoit point d'admirer & de louer la conduite & le caractére d'Aratus. Il étoit naturellement honnête & poli, grand & noble dans ſes ſentimens, uniquement occupé de l'intérêt commun ſans ſonger au ſien : implacable ennemi des Tyrans, & n'aiant pour ſa haine & pour ſon amitié d'autre régle que l'utilité publique. C'étoit en beaucoup de choſes un homme accompli pour être à la tête des affaires : parlant bien, penſant juſte, ſe taiſant à propos. Il ſupportoit avec douceur les différens qui s'élevent ſouvent dans les délibérations. Il ne cédoit à perſonne dans l'art de faire des amis & des alliances. Il étoit fort propre à imaginer des entrepriſes contre les ennemis, à couvrir ſes deſſeins par un ſecret impénétrable, & à les conduire à une heureuſe fin par ſa patience & par ſon audace. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit pas reconnoiſſable. Lent, irréſolu, timide, il ne pouvoit ſoutenir la vûe du danger. Ce n'eſt

Plut. in Arato, pag. 1031.
Polyb. lib. 4. pag. 271-278.

pas que réellement il manquât de courage & de hardiesse : mais ces qualités étoient comme engourdies par la grandeur de l'exécution, & il n'étoit timide que par occasion & par intervalle. De là vient que tout le Péloponnése a été rempli des trophées de ses vainqueurs, & des monumens de ses défaites. C'est ainsi, dit Polybe, que la nature a mis des qualités différentes & contraires, non seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits, &, ce qui est le plus étonnant, souvent par raport à une même personne, de sorte que le même homme n'est plus le même: dans une occasion vif, courageux, hardi; dans une autre sans vigueur, sans vivacité, sans résolution.

An. M. 3753. Av. J.C. 251. *Plut. in Arato, pag. 1031 1032.* J'ai dit que l'affaire des bannis causoit à Aratus une grande inquiétude. C'étoit au sujet des terres & des maisons qu'ils possédoient avant leur bannissement, dont une grande partie avoit passé des mains des propriétaires entre celles de gens qui les avoient vendues à d'autres, & avoient disparu depuis que le Tyran avoit été chassé. Il étoit naturel que les bannis, à leur retour, rentrassent dans leurs biens, & ils le demandoient avec instance. Mais ces biens se

trouvoient occupés pour la plupart par des gens qui les avoient achetés de bonne foi, à qui par conséquent il faloit rendre le prix de ces terres & de ces maisons, si on leur en ôtoit la possession. Les prétentions & les plaintes étoient fort vives de part & d'autre, & Sicyone se trouvoit à la veille de son entiére ruine par une guerre civile qui paroissoit inévitable. Jamais affaire ne fut plus embarrassante. Il n'étoit pas au pouvoir d'Aratus de concilier les deux parties, dont les demandes étoient également justes; & l'on ne pouvoit les satisfaire toutes deux en même tems, sans qu'il en coutât des sommes considérables, qu'il n'étoit pas en état de fournir. Il ne vit d'autre ressource, dans une si pressante extrémité, que la bonté & la libéralité de Ptolémée roi d'Egypte, qu'il avoit éprouvée en sa propre personne à l'occasion de ce que je vais raconter.

Ce Prince étoit fort curieux de portraits & de tableaux. Aratus, qui étoit connoisseur, assembloit tout ce qu'il pouvoit trouver d'ouvrages des plus grands Maîtres, principalement de Pamphile & de Mélanthe, & l'envoioit au Roi. Sicyone étoit encore alors en grande

réputation pour les Arts, & pour la Peinture sur tout, dont le goût s'y étoit conservé sans altération dans toute son ancienne pureté. On disoit qu'Apelle, déja admiré de tout le monde, avoit été à Sicyone, & s'étoit attaché à ces deux Peintres, à qui il donna un talent, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'Art, que pour participer à leur grande réputation. Dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville; il effaça & détruisit tous les portraits des Tyrans. Mais, quand il vint à celui d'Aristrate qui avoit régné du tems de Philippe, & qui étoit représenté debout sur un char de victoire, il balança lontems s'il l'effaceroit : car tous les meilleurs éléves de Mélanthe avoient contribué à la perfection du tableau, & Apelle lui-même y avoit mis la main. Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art : mais, bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât.

Mille écus.

Ce goût pour la peinture avoit mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolémée. Il crut donc pouvoir implorer sa générosité dans la fâcheuse conjoncture où il se trouvoit. Il s'embarqua pour

l'Egypte, où il n'arriva qu'après avoir essuié bien des contretems & des dangers. Il eut une longue audience du Roi, qui l'estima d'autant plus, qu'il le connut davantage. Il lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnése, & le Roi aiant partagé les autres en divers paiemens, il les envoia ensuite par parties. Cent quante m écus.

Son retour causa une joie universelle dans Sicyone. On le nomma seul arbitre souverain & maître absolu pour terminer tous les différens des bannis, & pour régler leurs partages. Mais, en sage politique, qui ne cherche point à s'attirer à lui seul la décision de toutes les affaires, & qui ne craint point que d'autres diminuent sa gloire en la partageant avec lui, il refusa constamment l'honneur qu'on vouloit lui faire, & nomma quinze des citoiens les plus estimés dans la ville, qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail, & de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans, aiant restitué aux particuliers le prix des terres ou des maisons qu'ils avoient achetées de bonne foi. On a toujours remarqué





tout l'honneur. On le combla
ges, on lui éleva des statues, &
inscriptions publiques on le
pere du peuple, & le libérat
patrie; qualités bien au dessu
des plus fameux Conquérans!

Un succès si éclatant donna
lousie, & même de la crainte à
Soit qu'il voulût le gagner, ou
suspect à Ptolémée, il en fit
éloge dans un repas public, re
des louanges extraordinaires l
& le mérite de ce jeune homm
nua en termes assez clairs, c
aiant connu par lui-même la
faste Egyptien, vouloit s'attac
service; & que lui, de son c
résolu de l'emploier dans ses
finit par prier tous les Seign
Cour qui étoient présens de l
desormais comme leur ami. C

lui étoit si injurieux : mais celui-ci n'eut pas de peine à s'en justifier.

Aratus aiant été élu pour la première fois Général des Achéens, alla ravager la Locride, & tout le territoire de Calydon. Mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à * Chéronée, où ils furent battus par les Etoliens.

Huit ans après, aiant été élu pour la seconde fois Général des Achéens, il rendit un grand service à toute la Gréce par une action que Plutarque égale aux entreprises les plus fameuses des Généraux Grecs. An. M. 3760. Av. J.C. 244.

L'Isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit & joint le continent de la Gréce avec celui du Péloponnése ; & la Citadelle de Corinthe, appellée *Acro-Corinthus*, qui est située sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux Continens, & les séparant dans un passage d'ailleurs assez étroit, quand elle est pourvûe d'une bonne garnison, rompt & empêche toute communication au dedans de l'Isthme par terre

* *Philippe, plus de quarante ans auparavant, avoit remporté près de la même ville une célébre victoire contre les Athéniens & les Thébains.*



& par mer, & rend maître absolu de la Gréce celui qui en est saisi, & qui y entretient des troupes. Philippe appelloit cette Citadelle *les entraves de la Gréce*. Aussi étoit-elle l'objet du desir & de la jalousie de tous les voisins, & sur tout des Rois & des Princes.

Antigone, après avoir lontems cherché avec une inquiétude & un empressement extraordinaires les moiens de se rendre maître de cette place, étoit enfin venu à bout de l'enlever par surprise, & il se félicitoit de ce succès inopiné comme d'un vrai triomphe. Aratus ne perdit pas l'espérance de la lui enlever à son tour; & pendant qu'il étoit tout occupé de cette pensée, une espéce de hazard lui fournit une occasion favorable de la mettre à exécution.

Ergine, habitant de Corinthe, étoit venu à Sicyone pour quelque affaire, & avoit fait une liaison particuliére avec un Banquier fort connu & ami d'Aratus. Dans la conversation, comme ils parloient de la Citadelle de Corinthe, Ergine dit qu'en allant voir Dioclès son frere, qui étoit soldat de la garnison, ce qu'il faisoit assez souvent, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, qui

conduisoit à un endroit où la muraille de la Citadelle étoit très basse. Le Banquier ne laissa pas tomber cette parole, & lui demanda en riant si lui & son frere seroient d'humeur à gagner une grosse somme d'argent, & à faire fortune. Ergine entendit bien ce qu'on lui vouloit dire, & promit de sonder sur cela son frere Dioclès. Peu de jours après il revint, & se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze piés de hauteur, & de lui aider avec son frere à exécuter le reste de son entreprise. Aratus, de son côté, promit de leur donner soixante talens si l'affaire réussissoit. Mais comme il faloit que ces soixante talens fussent déposés chez le Banquier pour la sûreté des deux freres, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du soupçon, & d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent, & les joyaux de sa femme, & les mit en gage chez le Banquier pour toute la somme.

Soixante mille écus.

Il avoit l'ame si grande, dit Plutarque, & il étoit enflammé d'une si vive ardeur pour les belles actions, que sachant qu'Epaminondas & Phocion avoient été estimés les plus justes & les plus gens de bien de toute la Gréce pour avoir refusé

les présens qu'on leur offroit, & avoit fait plus de cas de la vertu que de toutes les richesses du monde, il s'efforça d'aller encore plus loin qu'eux, & d'enchérir sur leur desintéressement & leur générosité. En effet, il y a bien de la différence entre refuser des présens, & sacrifier soi-même tout son bien pour le service du Public. Aratus donne tout le sien, & le donne sans qu'on le sache, & pour une entreprise dont il courra seul le danger. Qui est-ce donc, s'écrie Plutarque enthousiasmé de la beauté de cette action, qui n'admirera pas une magnanimité si rare & si surprenante ? Qui est-ce, encore aujourd'hui, qui ne s'intéresse pas à ce grand exploit, & qui ne prend point part au combat de ce grand personnage, qui achette si chérement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule espérance de faire une belle action ?

On remarque ici que ce qui perpétuoit chez les Grecs le goût de la gloire, du desintéressement, de l'amour du bien public, c'étoit le souvenir des grands hommes qui s'étoient distingués dans les

ſiécles paſſés par ces beaux ſentimens. Et c'eſt là le grand avantage de l'Hiſtoire, écrite comme elle l'étoit chez les Grecs, comme auſſi le principal fruit qu'on en doit tirer.

Les préparatifs de l'entrepriſe furent traverſés de pluſieurs contretems fâcheux, dont un ſeul ſembloit devoir tout déconcerter. Enfin tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ſes troupes de paſſer la nuit ſous les armes, & prenant avec lui quatre cens ſoldats choiſis, dont la plupart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, & qui portoient avec eux des échelles, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. Il faiſoit un beau clair de lune, qui leur fit craindre avec raiſon d'être découverts. Heureuſement pour eux il ſe leva, du côté de la mer, un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville, & y répandit une grande obſcurité. Là toutes les troupes s'aſſirent pour ôter leurs ſouliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les piés nuds, que parce qu'on monte mieux ſur des échelles, & qu'on n'eſt pas ſi ſujet à gliſſer. Mais Ergine, & avec lui ſept jeunes hommes déterminés, tous équipés en voiageurs, ſe gliſſérent dans la porte ſans être aperçus, & tuérent

d'abord la ſentinelle & les gardes qui faiſoient le guet. En même tems on appliqua les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promtement avec lui cent des plus réſolus, ordonne aux autres de ſuivre comme ils pourroient, & aiant auſſitôt retiré les échelles, il deſcend dans la ville, & à la tête de ſes cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joie, comme aiant déja réuſſi parce qu'il n'avoit pas été découvert.

En avançant ils rencontrérent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiére, & dont ils ne furent point aperçus parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre; mais eux ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiére. Aratus & ſes gens ſe tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles maſures comme dans une embuſcade: d'où, quand ces quatre hommes vinrent à paſſer, ils ſe jettérent ſur eux, & en tuérent trois. Le quatriéme, bleſſé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après les trompettes ſonnérent l'allarme, & toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumiéres que

que l'on allumoit par tout, en bas dans la ville, & en haut ſur les remparts de la Citadelle; & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continuoit ſon chemin, & s'efforçoit de gravir ſur ces rochers eſcarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le ſentier qui n'aboutiſſoit à la muraille que par une infinité de tours, de détours, & de circuits très difficiles. Mais bientôt, comme par une eſpéce de miracle, la lune diſſipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce ſentier juſqu'à ce qu'il fût au pié de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors, par un effet du même bonheur, les nuages ſe raſſemblérent, & la lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obſcurité.

Les trois cens ſoldats qu'Aratus avoit laiſſés au dehors près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouvérent pleine de tumulte & de confuſion, & toute éclairée d'une infinité de lumiéres, & ne pouvant trouver le ſentier qu'avoit pris Aratus, ni le ſuivre à la trace, ſe ſerrérent tous enſemble au bas du pré-

cipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans une grande inquiétude & dans une grande détresse. Déja Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la Citadelle. On entendoit bien du bas le bruit des combattans, & leurs cris : mais, comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cens soldats ne sachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archélaüs, qui commandoit les troupes du Roi Antigone, aiant pris bon nombre de soldats avec lui, monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue; & en marchant il passa devant ces trois cens sans les apercevoir. Il ne fut pas plutôt passé, que ceux-ci se levérent comme d'une embuscade où ils auroient été placés exprès, tombérent sur lui, tuérent les premiers qu'ils rencontrérent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archélaüs même, ils les écartérent, les mirent en fuite, & les menérent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersérent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevoient cette défaite, Ergine arrive, envoié par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour

leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur ; que le combat étoit fort vif sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'être promtement secouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis, & pour redoubler leur courage. La lune qui étoit dans son plein donnant sur leurs armes, les faisoit paroitre en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cause de la longueur du chemin par où ils montoient, & le silence de la nuit rendant les échos plus forts & plus sensibles, faisoit paroitre leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge si violente, qu'ils chassérent les ennemis, prirent poste sur la muraille, & se virent entiérement maîtres de la Citadelle au point du jour : de sorte que les premiers raions du soleil éclairérent leur victoire. En même tems le reste de leurs troupes arrive de Sicyone. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigone.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la Citadelle dans le Théatre, où se rendit une foule innom-

brable de peuple attiré par la curiosité de le voir & de l'entendre. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du Théatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scéne, & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par la fatigue & par le besoin de sommeil. La joie & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand abbattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi, par des battemens de mains & des acclamations réitérées, lui témoignoit son profond respect & sa vive reconnoissance. Lui cependant, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuiant sur sa pique, il se tint quelque tems dans cette posture.

Quand tout le Théatre fut calme, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit à ceux de Corinthe un assez long discours sur la Ligue des Achéens, leur persuada d'y entrer eux-mêmes, & leur rendit en même tems les clés de leur ville, qui depuis le tems de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Pour ce qui regarde les Capitaines d'Antigone, il donna la liberté à Archélaüs qu'il

avoit fait prisonnier, & fit mourir Théophraste qui refusoit de sortir de la ville.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon, & du port de Léchée, où il prit vingt-cinq vaisseaux du Roi. Il prit aussi cinq cens chevaux pour la guerre, & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardérent la Citadelle, & y mirent une garnison de quatre cens hommes.

Cette action de hardiesse, suivie d'un si heureux succès, ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites très favorables. Les Mégariens, quittant le parti d'Antigone, se joignirent à Aratus. Les Trézéniens & les Epidauriens suivirent leur exemple, & entrérent dans la Ligue des Achéens.

Il y attira aussi le Roi Ptolémée, en lui laissant l'Intendance de la guerre, & en le nommant Généralissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela acquit à Aratus une si grande réputation & un tel crédit parmi les Achéens, que, comme il étoit défendu par la loi d'élire le même homme Capitaine Général plusieurs années de suite, au moins on l'élisoit de deux années l'une ; & que de fait, ou par ses conseils, il commandoit toujours sans aucune disconti-

nuation. Car on voioit clairement qu'il n'y avoit ni richesses, ni amitié des Rois, ni avantage particulier de Sicyone même sa patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage & à l'accroissement des Achéens. Il étoit persuadé qu'il en est des villes foibles par elles-mêmes, comme des parties du corps, qui ne se nourrissent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entr'elles, & qui, dès qu'elles sont séparées, ne prennent plus de nourriture, & périssent infailliblement. On voit de même les villes dépérir par tout ce qui rompt leur société, au lieu qu'elles se fortifient & s'accroissent, lorsque, devenues parties d'un grand corps, & liées ensemble par l'unité d'intérêts, elles participent à la prévoiance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime & les entretient.

Polyb. lib. 2. pag. 130. Toutes les vûes d'Aratus, toutes ses entreprises, pendant qu'il fut en charge, tendoient à chasser les Macédoniens du Péloponnése, à abolir toutes les Tyrannies, & à rétablir toutes les villes dans leur ancienne liberté, & dans l'usage de leurs loix. Et ce fut par ce motif que, tant que vécut Antigone Gonatas, il s'opposa fortement aux entreprises de ce Prince.

AN. M. 3762. AV. J.C. 242. Il garda la même conduite sous Démé-



trius qui succéda à Antigone, & qui régna dix ans. Les Etoliens s'étoient joints d'abord à Antigone Gonatas pour ruiner la Ligue des Achéens. Ils se brouillérent avec Démétrius son successeur, qui leur déclara la guerre. Les Achéens, oubliant les mauvais services qu'ils en avoient reçus, marchérent à leur secours, & leur union pour lors devint fort étroite, & fut fort utile à toutes les villes voisines.

Polyb lib. 2. p. 91-101. Appian. de bellis Illyr. pag. 760.

AN. M. 3770. AV. J.C. 234.

Il y avoit dans l'Illyrie plusieurs petits Rois, qui ne vivoient presque que de rapine, & qui exerçoient une sorte de piraterie sur tous les peuples qui confinoient à leurs Etats: Agron fils de Pleurate, Scerdiléde, Démétrius de Phare, ainsi appellé d'une ville d'Illyrie qui étoit sous sa domination. Ces petits Princes infestoient tout le voisinage. Ils attaquérent en particulier ceux de Corcyre, & les Acarnaniens. Teuta régnoit à la place d'Agron son mari, qui étoit mort d'un excès de vin, aiant laissé un fils encore enfant qui se nommoit Pinée. Ces peuples, ainsi vexés, eurent recours aux Etoliens & aux Achéens, qui ne manquérent pas de prendre leur défense. Ces bons services ne furent paiés que d'ingratitude. Peu de tems après les Corcyréens firent alliance avec les Illyriens, & reçurent

AN. M. 3772. AV. J.C. 232.

Corfou.

AN. M. 3776. AV. J.C. 228.



dans leur ville Démétrius de Phare avec la garnison qu'il y amena.

A. M. 3778. Av. J. C. 226. Les Romains, mécontens des pirateries que ces peuples exerçoient sur plusieurs de leurs citoiens & de leurs marchands, députérent vers Teuta pour lui en faire leurs plaintes. Elle fit assassiner un des Ambassadeurs Romains, & mettre l'autre en prison. Une insulte si outrageante les détermina à lui déclarer la guerre. Les deux Consuls L. Postumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus, partirent pour aller porter la guerre dans l'Illyrie avec des armées de terre & de mer. Ceux de Corcyre, de concert avec Démétrius de Phare, livrérent au Consul Fulvius la garnison qu'ils avoient reçue dans leur ville. Les Romains, après avoir rétabli Corcyre dans son entiére liberté, poussérent jusques dans l'Illyrie, & s'emparérent d'une grande partie du pays. Ils abandonnérent plusieurs villes à Démétrius de Phare pour prix de sa trahison.

A. M. 3779. Av. J. C. 225. Teuta, réduite à la derniére extrémité, demanda la paix aux Romains. Elle lui fut accordée à ces conditions : Qu'elle paieroit tous les ans un certain tribut : qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté peu d'endroits qu'on lui laisseroit :

&c, ce qui étoit l'article le plus intéressant pour les Grecs, qu'elle ne pourroit naviger au dela de la ville de Lissus, qu'avec deux petits vaisseaux qui ne seroient point armés en guerre. Il paroit que les autres petits Rois dépendoient de Teuta. Ils furent compris dans le Traité, quoiqu'il n'y soit fait mention que de Teuta.

Les Romains se firent alors respecter en Gréce par une Ambassade solennelle, & ce fut la premiére fois qu'on y connut leur puissance. Ils envoiérent des Ambassadeurs aux Etoliens & aux Achéens, pour leur faire part du Traité qu'ils venoient de conclure avec les Illyriens. Ils en envoiérent d'autres à Corinthe & à Athénes. Ce fut alors pour la premiére fois que les Corinthiens déclarérent par un décret public, que les Romains seroient admis à la célébration des Jeux Isthmiques, comme les Grecs. Les Athéniens ordonnérent aussi qu'on accorderoit aux Romains le droit de bourgeoisie à Athénes, & qu'ils pourroient être initiés dans les grands mystéres.

Depuis la mort de Démétrius, qui n'avoit régné que dix ans, Aratus trouva d'heureuses dispositions dans les esprits pour venir à bout de ses desseins. Plusieurs des Tyrans, que ce Prince soutenoit de

tout ſon crédit, & à qui il paioit de groſſes penſions, aiant perdu par ſa mort leur appui, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avoient uſurpée ſur leurs citoiens : d'autres, intimidés par les menaces d'Aratus, ou gagnés par ſes promeſſes, imitérent leur exemple. Il leur procuroit à tous des avantages conſidérables, afin qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe repentir du parti qu'ils avoient pris.

Plut. in Arato, pag. 1038-1041.

Aratus, voiant avec peine les Argiens ſoumis au Tyran Ariſtomaque, entreprit de les en délivrer, & ſe fit un point d'honneur de rendre à cette ville ſa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même tems d'ajouter une ville ſi puiſſante à la Ligue des Achéens. Son entrepriſe ne réuſſit pas pour lors. Peu de tems après, Ariſtomaque fut tué par ſes domeſtiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Ariſtippe, encore plus déteſtable Tyran que le premier, ſe ſaiſit de la domination, & il eut l'adreſſe de s'y maintenir du conſentement même des Argiens. Mais regardant Aratus comme un ennemi mortel, pendant la vie duquel la ſienne ſeroit toujours en danger, il réſolut de le faire tuer avec le ſecours du Roi Antigone

Doſon, qui s'étoit prêté à ſa vengeance. Déja il y avoit par tout des aſſaſſins, qui n'épioient que l'occaſion d'exécuter l'ordre ſanglant dont on les avoit chargés. Mais il n'y a point de ſi bonne ni de ſi ſûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui ſont ſoumis. Car, lorſqu'une fois le Peuple & les Nobles ſont accoutumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui; alors il a un million d'yeux pout voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui ſe paſſe. Aratus l'éprouva bien dans l'occaſion dont il s'agit.

Ici Plutarque, par un beau contraſte, compare les troubles & les agitations d'Ariſtippe avec la paix & la tranquillité d'Aratus. Ce Tyran, dit-il, qui entretenoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, qui avoit répandu le ſang de tous ceux qu'il craignoit, ne pouvoit gouter de repos ni jour ni nuit. Tout l'agitoit, tout l'inquiétoit, tout le rongeoit de ſoins cuiſans. Il avoit peur de ſon ombre. Une garde terrible tenoit toujours des épées nues autour de ſa maiſon. Comme ſa vie étoit entre les mains de ſes gardes, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes. Il ne ſouffroit

pas qu'ils entrassent dans le palais : il vouloit qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après le souper il chassoit tous ses domestiques, fermoit sur lui la porte de sa cour, & avec sa concubine il se retiroit dans une chambre haute qui fermoit avec une trape, sur laquelle il mettoit son lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les fraieurs, dans les craintes. La mere de la concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & la reportoit le lendemain matin. D'un autre côté Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par sa vertu & par la force des loix, une domination perpétuelle, paroissoit devant tout le monde avec une simple robe & un manteau, sans rien craindre. Et au lieu que, parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui entretiennent des gardes, qui mettent au devant d'eux des armes, des portes, des trapes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente ; Aratus, qui se montroit par tout l'ennemi irréconciliable de tous les Tyrans, a * laissé une postérité qui dure de

* *Polycrate, à qui Plutarque adresse la vie d'Aratus, étoit un de ses descendans, & il avoit deux*

ιos jours, dit Plutarque, & qui est encoe honorée & respectée de tout le monde.

Aratus attaqua à force ouverte le Tyran. Dans un premier combat, où l'une des aîles de son armée avoit battu es ennemis, il fit paroitre peu de prulence, de résolution, & de fermeté, iiant fait sonner la retraite mal à propos, x cédé la victoire au Tyran, ce qui lui ttira bien des reproches. Il répara cette aute dans un second combat, où Arisippe perdit la vie, & où il y eut plus le quinze cens des ennemis de tués. Aratus, aiant remporté une victoire si clatante, & sans avoir perdu un seul ιomme, ne put pas néanmoins se renlre maître de la ville d'Argos, ni la renettre en liberté. Agias & le jeune Arisomaque s'y jettérent avec les troupes du Roi, & s'en emparérent.

Il réussit mieux par raport à la ville de Mégalopolis, dont Lysiade avoit usurpé a domination. Celui-ci n'avoit rien du aractére violent & cruel des Tyrans, x ne l'étoit devenu que par une fausse dée qu'il avoit conçue du bonheur & le la gloire qui accompagnent la souveraine autorité. Soit crainte, soit peruasion, sur les remontrances d'Aratus

ls, qui continuérent en- ιre sa race, laquelle avoit déja duré 350 ans depuis la mort d'Aratus.

il déposa la Tyrannie, & fit entrer sa ville dans la Ligue des Achéens. Ceux-ci, touchés d'une action si généreuse, l'élurent sur le champ leur Capitaine Général. Il se piqua d'abord de surpasser la gloire d'Aratus, & fit plusieurs entreprises qui ne paroissoient pas nécessaires ; entr'autres il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus emploia tout son crédit pour s'y opposer : ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiade, malgré lui, fut nommé à un second Généralat, puis à un troisiéme, & ils commandoient tous deux alternativement. Mais quand on vit qu'en toute occasion il contrarioit son rival, & que sans garder de ménagement il heurtoit de front une vertu aussi sincére & aussi solide que celle d'Aratus, on reconnut que sous le dehors d'un zéle affecté il cachoit une dangereuse ambition, & il fut chassé.

Comme dans la suite les Lacédémoniens seront fort mélés dans les guerres que les Achéens auront à soutenir, il me paroit à propos d'exposer l'état où se trouvoit pour lors Lacédémone.



§. III. *Agis Roi de Sparte entreprend de réformer cette ville, & d'y faire revivre les anciens établissemens de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne, où il s'étoit joint à Aratus contre les Etoliens, il trouve tout changé à Sparte. Enfin il est condanné à mort, & exécuté.*

APRÈS que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, & qu'à la suite des richesses l'avarice, le luxe, la mollesse, la dépense, & la volupté qui en sont presque inséparables, y eurent trouvé accès, en rompant les fortes barriéres que la sagesse de Lycurgue y avoit opposées; Sparte se vit déchue de son ancienne gloire & de son ancienne puissance, & elle fut réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'aux tems du régne d'Agis & de Léonide, dont nous avons maintenant à parler. *Plut. in Agide pag. 796-801.*

Agis étoit de la maison des Eurytionides, fils d'Eudamidas, & le sixiéme descendant d'Agésilas qui passa en Asie. Léonide, fils de Cléonyme, étoit de la maison des Agides, & le huitiéme qui régna à Sparte après Pausanias qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

Pag. 429. J'ai raporté ci-devant la dispute qui s'éleva à Sparte au sujet de la roiauté entre Cléonyme & * Aréus. Ce dernier l'emporta : c'est lui qui fit lever le siége de Lacédémone à Pyrrhus. Il eut pour successeur son fils Acrotate, qui ne régna que sept ou huit ans. Celui-ci laissa en mourant un fils, nommé Aréus comme son aieul, encore enfant. Ce Prince fut sous la tutelle de Léonide ; & étant mort quelque tems après, Léonide, de Régent qu'il étoit, devint Roi.

Quoique tous les Spartiates fussent déja gâtés & pervertis par la corruption générale où étoit tombé le Gouvernement, il y avoit cependant dans Léonide une dépravation plus marquée, & un éloignement plus sensible des mœurs & des usages de son pays : comme dans un homme qui avoit vécu lontems dans les palais des Satrapes, qui avoit fait plusieurs années la cour à Séleucus, qui avoit même épousé une femme en Asie contre les loix de sa patrie ; & qui ensuite, sans garder ni mesures ni bornes,

* *Joséphe a remarqué qu'Aréus, roi de Lacédémone, avoit envoié des lettres à Onias Grand Prêtre des Juifs, par lesquelles il reconnoissoit qu'il y avoit de la parenté entre les Juifs & les Lacédémoniens. Il n'est pas aisé de démêler l'origine de cette parenté, ni d'accommoder les tems d'Aréus & d'Onias.*



avoit voulu transporter tout ce faste & tout cet orgueil des Princes dans un pays libre, & dans un gouvernement dont la modératiou & la justice faisoient la base.

Agis étoit d'un caractére tout opposé. N'aiant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été élevé dans les richesses & le luxe, & nourri dans les délices d'une maison * également fastueuse & voluptueuse, il renonça d'abord à toutes les voluptés, rejetta toutes les parures & les vains ornemens, & fit gloire d'aller vétu d'une simple casaque, & de rappeller les repas, les bains, & toute l'ancienne maniére de vivre de Sparte. Il disoit hautement *qu'il ne se soucieroit pas d'être Roi, s'il n'espéroit de faire revivre les loix & l'ancienne discipline de Sparte.* Beau sentiment, qui marque qu'Agis avoit une vraie idée & jugeoit sainement de la Roiauté, dont le devoir le plus essentiel & la gloire la plus solide, est d'établir un bon ordre dans toutes les parties de l'Etat, en y faisant régner les usages sagement établis par les loix !

Cette discipline avoit commencé à dé-

* *Plutarque dit que sa mere Argesistrata, & son aieule Archidamie, avoient plus d'or & plus d'argent que tous les autres Lacédémoniens ensemble.*

choir depuis le moment, qu'après avoit ruiné le Gouvernement d'Athénes, Lacédémone commença à se remplir d'or. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait, & le nombre des héritages qu'il avoit établis, s'étant conservés dans les successions, & chaque pere laissant à son fils sa part telle qu'il l'avoit reçue, cet ordre & cette égalité qui persévérérent sans interruption, suspendirent & arrétérent en quelque sorte le mauvais effet des autres abus. Mais, dès qu'on eut donné atteinte à ce sage établissement par une loi qui permettoit à tout homme de disposer de sa maison & de son héritage, & de les donner de son vivant ou de les laisser par testament après sa mort à qui il voudroit; cette nouvelle loi acheva de sapper le plus sûr fondement de la police de Sparte. Un Ephore, nommé Epitade, pour se venger d'un fils dont il étoit mécontent, fit passer cette loi.

On est étonné avec raison que tout un Etat, pour satisfaire la passion d'un seul homme, change si facilement une coutume aussi ancienne & aussi fondamentale que celle dont il s'agit ici. Sans doute que ce qui servit de prétexte à ce changement, fut d'augmenter dans les famil-

les l'autorité paternelle, qui n'avoit point de motifs pour se faire respecter] des enfans qui n'en espéroient rien, & n'en craignoient rien puisqu'ils recevoient tous également & directement de la main de l'Etat, indépendamment de leurs peres, tout ce qu'ils pouvoient attendre de biens & d'établissemens. Cet inconvénient domestique, qui intéressoit tous les peres, & qui sembloit regarder le bon ordre de toutes les familles, fit une forte impression sur ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, les éblouit dans le moment, & les rendit distraits sur d'autres inconvéniens beaucoup plus considérables qui en devoient naître infailliblement, & dont on ne fut pas lontems à apercevoir les pernicieux effets.

On voit [a] par-là combien il est dangereux de changer les anciennes loix sur lesquelles un Etat, une Société ont roulé depuis lontems : avec quelle précaution il faut se défendre de l'impression que font quelques inconvéniens, dont les loix les plus sages ne peuvent être exemtes : combien il faut de prudence, de pénétration dans l'avenir, & d'expérience,

a Adeo nihil motum ex antiquo probabile est : veteribus, nisi quæ usus evidenter arguit, stari malunt. *Liv. lib.* 34. *n.* 54.

pour comparer & balancer les avantages & les défauts des anciens usages avec les nouveaux qu'on veut leur substituer.

On peut dire que la nouvelle Loi, qui accordoit aux particuliers le pouvoir de disposer des héritages, causa la ruine de Sparte. Les puissans acqueroient tous les jours de nouveaux fonds, en chassant les héritiers des successions qui leur appartenoient. Ainsi tous les biens se trouvant bientôt entre les mains d'un très petit nombre de citoiens, la pauvreté gagna & remplit toute la ville, donna lieu à une basse & honteuse fainéantise, éteignit le goût de la vertu & de la gloire qui jusques-là avoit rendu les Spartiates supérieurs à tous les autres peuples de la Gréce, & ne laissa dans les esprits & dans les cœurs que la haine & l'envie contre ceux qui avoient envahi injustement toutes les possessions.

Il ne restoit dans la ville qu'environ sept cens Spartiates naturels ; & de ces sept cens il n'y en avoit à peu près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté, qui demeuroit dans la ville sans y avoir ni revenu, ni aucune part aux honneurs, & qui soutenant

à contre-cœur & mollement les guerres contre les ennemis du dehors où il n'y avoit à gagner que pour les riches, épioit sans relâche l'occasion de changer la situation présente des affaires, & de se tirer de l'oppression.

Tel étoit l'état de Sparte, quand Agis songea à remédier à des abus si crians : dans le tems même qu'Aratus travailloit à délivrer sa patrie. L'entreprise étoit belle, mais bien hazardeuse. Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à entrer dans ses vûes. Mais la plupart des vieux, en qui la corruption avoit jetté de profondes racines, tremblérent au seul nom de réforme & de Lycurgue. Il commença par gagner Agésilas son oncle, homme fort éloquent & fort accrédité, mais possédé de l'amour des richesses; & c'est ce qui le rendit plus favorable aux desseins d'Agis. Il étoit accablé de dettes, & il espéroit de s'acquiter sans qu'il lui en coutât rien, en changeant le Gouvernement. AN. M. 3756. AV. J.C. 248.

Il travailla ensuite à gagner par son moien sa mere, sœur d'Agésilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cause du grand nombre de ses esclaves, de ses amis, & de ses débiteurs, & qui influoit beaucoup par son crédit dans les

affaires les plus importantes. Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut effraiée à la premiére vûe, & fit ce qu'elle put pour le lui faire abandonner. Mais quand Agésilas, joignant ses réflexions à celles du Roi, eut fait comprendre à sa sœur de quelle utilité seroit pour Sparte l'exécution de ce dessein, & de quelle gloire elle illustreroit à jamais leur famille : alors cette Dame, & celles qui lui étoient les plus unies, animées par la noble ambition de ce jeune Prince, changérent tout d'un coup de sentiment ; & furent tellement frapées de la beauté de ce projet, qu'elles pressérent elles-mêmes Agis de mettre promtement la main à l'œuvre, & qu'envoiant chercher leurs amis, elles les exhortérent à se joindre à lui.

Elles parlérent même aux autres Dames de la ville, sachant bien que les Lacédémoniens avoient de tout tems beaucoup de déférence pour leurs femmes, & qu'ils leur laissoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans les affaires particuliéres & dans l'intérieur de leurs maisons. Or la plus grande partie des richesses de Sparte étoit alors entre les mains des femmes, & c'est ce qui fut

un grand obſtacle à l'entrepriſe d'Agis. Elles s'y oppoſérent toutes, voiant bien que cette vie ſimple & ſobre, qu'on vouloit rétablir, & à laquelle on donnoit tant d'éloges, alloit leur faire perdre, non ſeulement leur luxe & leurs délices, mais encore tous leurs honneurs & toute la puiſſance qu'elles avoient à cauſe de leurs richeſſes.

Dans l'effroi que leur avoit cauſé cette propoſition, elles s'adreſſent à Léonide, & le conjurent, comme ſon âge lui donnoit de l'aſcendant ſur Agis, d'emploier toute ſon autorité auprès de ſon Collégue, pour le retenir & l'empécher de paſſer outre. Léonide étoit très porté à appuier les riches : mais comme il craignoit le peuple qui ſouhaitoit fort ce changement, il n'oſa pas s'oppoſer ouvertement à Agis. Il ſe contenta de le traverſer ſous main, & d'emploier des manœuvres ſourdes pour faire échouer ſon projet. Il parloit en ſecret aux Magiſtrats, & calomnioit Agis, en diſant : Qu'il offroit aux pauvres le bien des riches, le partage des terres, & l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit uſurper ; & que par-là il cherchoit à faire, non des citoiens pour Sparte, mais des ſatellites & des gardes pour ſa perſonne.

Cependant Agis étant venu à bout de faire élire pour Ephore Lysandre qui étoit favorable à ses vûes, porta d'abord au Conseil une Ordonnance, qu'il avoit dressée, & dont les principaux articles étoient : Que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes ; Que de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pelléne jusqu'au mont Taygéte, au promontoire de Malée, & à Sélasie, on en feroit quatre mille cinq cens lots ; Que de celles qui étoient au delà de ces limites, on en feroit quinze mille ; Que ces dernières portions seroient distribuées à ceux du voisinage qui étoient en état de porter les armes, & que celles qui étoient au dedans seroient pour les Spartiates mêmes, parmi lesquels, pour en suppléer & remplir le nombre qui étoit considérablement diminué, on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eu une éducation honnête & noble, & qui se trouveroient bien conformés de leur personne, & dans la fleur de l'âge ; Qu'ils seroient tous distribués pour les repas en quinze sales, appellées *Phidicies*, dont la moindre seroit de deux cens, & la plus forte de quatre cens, & qu'ils observeroient tous la même manière de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Cette

Cette Ordonnance aiant trouvé de l'oppofition parmi les Sénateurs qui n'étoient pas tous de cet avis, Lyfandre fit affembler le Peuple, & parla fortement à fes citoiens pour la leur faire accepter. Il fut appuié par un jeune Spartiate plein de zèle pour le bien public, il s'appelloit Mandroclide; qui leur repréfenta le plus vivement qu'il lui fut poffible les motifs les plus capables de les toucher: le refpect qu'ils devoient à la mémoire de Lycurgue leur illuftre Légiflateur; le ferment qu'avoient fait leurs ancêtres en leur nom & au nom de toute leur poftérité, de garder inviolablement fes faintes Ordonnances; la gloire & le bonheur dont Sparte avoit joui tant qu'elle les avoit obfervées avec exactitude; l'aviliffement & la misére où elle étoit tombée depuis qu'elle y avoit donné atteinte; l'état pitoiable des Spartiates, ces anciens Maîtres de la Gréce, ces vainqueurs de l'Afie, ces dominateurs fur terre & fur mer, qui avoient fait trembler le Grand Roi jufques fur fon trône, dépouillés maintenant de leurs biens, de leurs terres, de leurs maifons par l'avarice infatiable de quelques-uns de leurs concitoiens; réduits à une extrême pauvreté & à une honteufe indigence; &,

ce qui leur étoit sans doute beaucoup plus sensible, devenus l'objet du mépris & des insultes de ceux à qui ils devoient faire la loi. Il finissoit en les priant que, pour complaire à un petit nombre, qui même les fouloit aux piés comme de vils esclaves, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entiérement avilie & perdue : mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient déclaré plus d'une fois, que l'amour des richesses seroit funeste à Sparte, & causeroit sa ruine totale.

Alors le Roi Agis s'avançant au milieu de l'Assemblée, après un discours très court, car il crut que l'exemple seroit plus efficace & plus persuasif que toutes les paroles, déclara qu'il mettoit en commun tous ses biens qui étoient très considérables, & qui consistoient en terres labourables, en pâturages, & en six cens talens d'argent comptant ; que sa mere & sa grand-mere alloient faire la même chose, aussi bien que ses parens & ses amis, qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Six cens mille écus.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune Prince, & en même tems ravi de joie de ce qu'on revoioit enfin un Roi digne de Sparte. Mais alors

Léonide levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir. Car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose, & que ses citoiens ne lui en auroient pas la même obligation ; mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendroit toujours à celui-là seul qui avoit donné l'exemple : il demanda tout haut à Agis, s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un homme juste, habile, & bien intentionné pour sa patrie. Agis aiant répondu qu'il le tenoit pour tel. » Où avez-vous donc vû, repartit Léonide, que Lycurgue ait jamais ordonné » une abolition des dettes, ou qu'il ait » donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui étoit très persuadé que » la ville ne pourroit se conserver saine, » si tous les étrangers n'en étoient chassés ? Agis lui répondit, » Qu'il ne s'étonnoit » pas que lui, qui avoit été élevé dans » les pays étrangers, & qui s'étoit marié » dans une maison de Satrape, ne connût pas Lycurgue ; & qu'il ignorât » qu'en chassant de sa ville l'or & l'argent, il en avoit banni toutes dettes » actives & passives. Que pour ce qui » étoit des étrangers qui venoient dans sa » ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne

» pouvoient s'accommoder aux mœurs
» & à la discipline qu'il établissoit : que
» c'étoient là les seuls qu'il chassoit, non
» qu'il fît la guerre à leurs personnes,
» mais parce qu'il craignoit leur maniè-
» re de vivre, & la corruption de leurs
» mœurs, qui pourroient inspirer insen-
» siblement aux Spartiates l'amour du
» luxe & de la mollesse, & une envie dé-
» mesurée de s'enrichir. » Il apportoit en exemple des Poétes & des Philosophes, comme Terpandre, Thalès, & Phérécyde, qui, bien qu'étrangers, étoient fort estimés & honorés à Sparte, parce qu'ils enseignoient les mêmes maximes que Lycurgue.

Après ce discours, tout le peuple suivit le parti d'Agis, & tous les riches se rangérent du côté de Léonide, & le priérent de ne les pas abandonner. Ils s'adressérent aussi aux Sénateurs, qui avoient sur cela le principal pouvoir, en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues & confirmées par le Peuple ; & ils firent tant par leurs priéres & par leurs instances, que ceux qui rejettoient l'Ordonnance d'Agis, l'emportérent enfin d'une voix. Mais Lysandre, qui étoit encore en charge, se mit incontinent à

poursuivre Léonide en vertu d'une ancienne loi, qui défendoit » qu'aucun » descendant d'Hercule épousât une fem» me étrangére, & qui ordonnoit la pei» ne de mort contre celui qui sorti de » Sparte seroit allé s'établir chez les étran» gers. » On produisoit des témoins de tous ces faits contre Léonide; & en même tems on persuada à Cléombrote d'intervenir au procès, & de demander la Couronne, comme étant de la race roiale, & gendre de Léonide.

Léonide effraié de cette poursuite dont il craignoit l'issue, se réfugia dans le temple de Minerve appellée *Chalcioicos*; & la femme de Cléombrote, quittant son mari, alla solliciter pour son pere en se rendant suppliante avec lui. Léonide fut sommé de se présenter, & comme il ne comparut point, on lui ôta la roiauté & on la donna à Cléombrote son gendre.

Dans ce tems-là Lysandre sortit de charge, son tems étant expiré. Les nouveaux Ephores intentérent un procès à Lysandre & à Mandroclide, sur ce que, contre la loi, ils avoient décerné l'abolition des dettes, & le nouveau partage des terres. Lysandre & Mandroclide, se voiant en danger d'être condannés, per-



ſuadent aux deux Rois, qu'ils n'ont qu'à s'unir, à ſe bien entendre enſemble, ſans ſe mettre en peine de tous les Décrets des Ephores, qui peuvent bien décider entre les deux Rois, quand ils ſont de différent avis, mais qui n'ont nul droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils ſont d'accord.

Les deux Rois, profitant de cette ouverture, ſe préſentent à l'Aſſemblée, font ſortir les Ephores de leurs ſiéges, en établiſſent d'autres en leur place, du nombre deſquels fut Agéſilas; & aiant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les priſonniers, ils ſe rendirent très redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils alloient faire main baſſe ſur eux. Cependant on ne tua perſonne: Agis même, ſachant qu'Agéſilas vouloit faire tuer Léonide comme il s'enfuioit à Tégée, lui donna une eſcorte qui l'y conduiſit en ſureté.

L'affaire étoit ſur le point de ſe terminer abſolument ſans qu'aucun oſât s'y oppoſer, tant la terreur étoit répandue par tout. Un ſeul homme y mit obſtacle. Agéſilas poſſédoit une des plus grandes & des meilleures terres du pays, & en même tems il devoit de très groſſes ſommes. Comme il n'étoit point en état de

paier ses dettes, ni disposé à abandonner sa terre pour la mettre en commun, il représenta à Agis, que le changement seroit trop grand, trop violent, & même trop dangereux s'ils entreprenoient de faire passer en même tems ces deux chefs, l'abolition des dettes, & le partage des terres : au lieu que, si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité. Le raisonnement étoit spécieux, & Agis en fut ébloui. Lysandre même, trompé par Agésilas, gouta aussi cet expédient. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations, ils les portérent à la place publique, les assemblérent en un monceau, & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches & les banquiers, qui avoient prété leur argent, s'en retournérent très désolés ; & Agésilas, avec un air insultant, dit *que de sa vie il n'avoit vû un feu si beau ni si clair*.

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fît aussi le partage des terres, & les Rois ordonnoient que cela s'exécutât. Mais Agésilas faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empécher, &

alléguant prétextes sur prétextes, gagna du tems jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée. Car les Achéens, alliés des Lacédémoniens, leur avoient envoié demander du secours contre les Etoliens, qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponnése.

Aratus, Général des Achéens, avoit déja assemblé des troupes pour s'y opposer, & il avoit écrit aux Ephores. Sur ses lettres, les Ephores envoiérent d'abord Agis. Il partit sans perdre de tems. Les soldats témoignérent une joie incroiable de marcher sous ses ordres. C'étoient, pour la plupart, de jeunes gens, & de jeunes gens pauvres, qui se voiant déja déchargés de toute dette & libres, & espérant encore qu'ils partageroient les terres s'ils revenoient de cette expédition, se montroient merveilleusement affectionnés pour Agis. C'étoit un spectacle charmant pour les villes, de voir ces troupes traverser le Péloponnése tranquillement, sans y faire le moindre dégât ni le moindre desordre, & sans que le bruit de leur marche fût presque entendu. Les Grecs étoient tout surpris, & faisoient en eux-mêmes cette réflexion : Que ne devoit point être autrefois la discipline & le bon

ordre de l'armée de Lacédémone quand elle avoit à ſa tête, Agéſilas, ou Lyſandre, ou l'ancien Léonide, puiſque commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de ſon camp, elle témoigne pour lui tant de reſpect & tant de crainte! Auſſi ce jeune homme ne faiſoit gloire que de vivre dans une grande ſimplicité, d'aimer le travail, & de n'être jamais ni vétu ni armé plus magnifiquement que le moindre ſoldat de ſon armée.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme il délibéroit dans un Conſeil de guerre s'il hazarderoit la bataille, & quelle diſpoſition il donneroit à ſes troupes. Agis étoit d'avis de combattre, & de ne pas ſouffrir que la guerre paſſât le ſeuil des portes du Péloponnéſe: mais il ajouta qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos; qu'il étoit plus ancien que lui, & d'ailleurs Capitaine Général des Achéens, au lieu qu'il n'étoit lui que Général des troupes auxiliaires, & qu'il n'étoit pas venu pour leur rien commander, ni pour être à leur tête, mais ſeulement pour combattre avec eux, & les ſecourir. Il paroit que les Officiers d'Aratus le ménagérent moins que n'avoit fait Agis, & qu'ils lui firent de vifs repro-

ches de ce qu'il ne vouloit pas donner le combat, attribuant à timidité ce qui étoit l'effet de sa prudence. Mais la vaine crainte d'une fausse infamie ne lui fit point abandonner les vûes sages qu'il avoit pour le bien public. Il se justifioit lui-même dans des Mémoires qu'il avoit laissés, où il marquoit que les laboureurs aiant déja recueilli & serré tous les grains & tous les fruits de la terre, il aveit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis, que de hazarder pour lors une bataille qui n'étoit pas nécessaire, & où il s'agissoit de tout. Dès qu'Aratus eut résolu de ne pas combattre, il congédia ses Alliés après les avoir comblés de louanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte.

Plut. in Arato, pag. 541. Les Etoliens entrérent donc librement dans le Péloponnése, & en passant se saisirent de la ville de Pelléne, où leurs troupes, occupées uniquement du pillage, se débandérent toutes en un moment, courant çà & là sans ordre, & en venant aux mains entr'elles pour le butin. Aratus, qui en fut averti, ne laissa pas échaper une occasion si favorable. Ce ne fut plus le même homme. Sans perdre un moment, & sans attendre que toutes ses

troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, marcha aux ennemis devenus plus foibles par leur victoire même, les attaqua dans la place qu'ils venoient de prendre, & les en chassa de vive force après leur avoir tué plus de sept cens hommes. Cette action lui fit beaucoup d'honneur, & changea les reproches injurieux qu'on lui avoit faits, & qu'il avoit soufferts patiemment, en applaudissemens & en éloges.

Cependant plusieurs peuples & Princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Etolie. Il n'eut pas de peine à y réussir, & non seulement il conclut la paix, mais il moienna une ligue offensive & défensive entre les deux nations des Etoliens & des Achéens.

Agis, en arrivant à Sparte, y avoit trouvé un grand changement. Agésilas, qui étoit Ephore, n'étant plus retenu par la crainte comme auparavant, & ne songeant qu'à satisfaire son avarice, commettoit les violences & les injustices les plus criantes. Se voiant haï & détesté de tout le monde, il prit & entretint des satellites qui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au Sénat; & il fit courir le bruit qu'il seroit encore Ephore l'année

AN. M. Av. J.C. *Plut. Agid. p.* 804.

ſuivante. Ses ennemis, pour éviter les maux dont ils étoient menacés, firent venir ouvertement Léonide de Tégée, & le rétablirent ſur le trône, à la grande ſatisfaction du peuple même, qui étoit très irrité de voir qu'on l'avoit abuſé par l'eſpérance du partage des terres qu'on n'avoit point exécuté.

Agéſilas ſe ſauva par le moien de ſon fils qui étoit généralement aimé; & les deux Rois ſe refugiérent, Agis dans le temple de Minerve appellée *Chalcioicos*, & Cléombrote dans celui de Neptune. C'étoit contre celui-ci que Léonide paroiſſoit le plus irrité. Auſſi, laiſſant là Agis, il alla d'abord à l'autre avec une troupe de ſoldats, & étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant ſon gendre, il s'étoit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté la roiauté, & qu'il l'avoit chaſſé de ſa patrie. Cléombrote n'avoit rien à répondre à ces reproches, mais il ſe tenoit aſſis dans un profond ſilence, & avec une contenance qui marquoit ſon embarras. Sa femme Chélonide étoit auprès de lui avec ſes deux enfans à ſes piés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille & femme également infortunée, mais également fidéle, toujours attachée au parti du

malheureux, elle avoit suivi & accompagné Léonide son pere pendant tout son exil, & maintenant elle étoit auprès de son mari, suppliante comme lui, & le tenant tendrement embrassé.

Tous ceux qui étoient présens fondoient en larmes, & admiroient la vertu & la tendresse de Chélonide, & la force de l'amour conjugal. Cette malheureuse Princesse, montrant ses habits de deuil, & ses cheveux épars & négligés : *Mon pere*, s'écria-t-elle, *ces habits lugubres ce visage abattu, & cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrote, ce sont les suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, & pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la désolation où je me trouve? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & roiales, lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur le point d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colére ni vous fléchir par les larmes de sa femme & de ses enfans, sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence*

que vous même ne le désirez, lorsqu'il verra mourir avec lui une épouse qui lui est si chére. Car ne croiez pas qu'en cet état je puisse me résoudre à vivre. Comment pourrois-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu par mes priéres toucher de compassion ni mon mari pour mon pere, ni mon pere pour mon mari, fille & femme toujours affligée & toujours méprisée par les miens ? En finissant ce triste discours, Chélonide appuia son visage sur la tête de Cléombrote; & tourna sur les assistans des yeux abbattus par tristesse, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonide, après avoir parlé un moment avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever, & de sortir promtement de Sparte. En même tems il pria instamment sa fille de demeurer, & de ne pas abandonner un pere après une si grande preuve de tendresse que celle qu'il venoit de lui donner, en accordant à ses priéres la vie de son mari. Mais il ne put la persuader, & dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfans entre les bras, prit l'autre entre les siens; & après avoir fait sa priére à la déesse, & baisé son autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant!

Modéle de l'amour conjugal, digne de l'admiration de tous les siécles ! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entiérement corrompu par la vaine gloire & par l'ambition démesurée de régner ; il auroit trouvé que l'exil, avec une compagne si vertueuse, étoit pour lui un bonheur préférable à la roiauté.

Après que Léonide eut chassé Cléombrote & déposé les premiers Ephores, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il s'appliqua à tendre des embuches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asyle, & de venir régner avec lui, lui faisant entendre que ses citoiens lui pardonnoient tout le passé, parce qu'ils voioient bien qu'étant encore jeune, passionné pour la gloire, & sans expérience, il s'étoit laissé tromper par Agésilas. Mais comme Agis doutoit de la sincérité de ses paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce temple, Léonide renonça au dessein de le tromper par des dehors feints & simulés. Ampharès, Democharès, & Arcésilas, qui avoient accoutumé de lui rendre souvent visite, lui continuérent leurs soins, & quelquefois ils le menoient du temple jusqu'aux étuves, & après qu'il s'étoit baigné ils le rame-

noient en sûreté dans le temple : car ils étoient tous trois ses amis particuliers.

Mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Ampharès avoit emprunté peu auparavant d'Agésistrata, mere d'Agis, de riches tapisseries, & de la vaisselle d'argent très magnifique. Ces richesses lui firent naitre l'envie de trahir le Roi avec sa mere & son aieule, dans l'espérance que ces meubles précieux lui resteroient. On dit même que ce fut lui, qui, plus que les deux autres, préta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Léonide, & qui excita le plus contre Agis les Ephores, du nombre desquels il étoit. Comme Agis sortoit quelquefois du temple pour aller au bain, ils résolurent de profiter de l'un de ces momens pour le surprendre. L'aiant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allérent au devant de lui, l'embrasserent, & le suivirent en s'entretenant à l'ordinaire avec lui. Au bout de la rue il y avoit un détour qui menoit à la prison. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de sa dignité, saisit Agis, & lui dit : *Agis, je vous méne aux Ephores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même tems Démocharès, qui étoit grand & fort, lui

jettant son manteau autour du cou, se mit à le traîner; & les autres le poussant par derriére selon le complot fait entr'eux, personne ne paroissant pour le secourir parce que la rue étoit déserte, ils le jettérent dans la prison.

En même tems arrive Léonide avec grand nombre de soldats étrangers, & il environne la prison. Les Ephores arrivent aussi, & après avoir fait venir ceux des autres Sénateurs qui étoient dans les mêmes sentimens qu'eux, ils interrogérent Agis comme dans un jugement juridique, & lui ordonnérent de se justifier sur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Un des Ephores, feignant de lui ouvrir une voie pour se tirer de cette affaire criminelle, lui demanda s'il n'avoit pas été forcé par Lysandre & par Agésilas. Il répondit qu'il n'avoit été forcé par personne; mais que plein d'admiration pour Lycurgue, & voulant l'imiter, il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce Législateur l'avoit laissée. Le même Ephore lui demanda s'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait. Le jeune Prince répondit, *Qu'il ne se repentiroit jamais d'une entreprise si belle, si noble, & si vertueuse, quand même il verroit la mort devant ses yeux.*

Alors ils le condannérent à mort, & sur le champ ils ordonnérent aux Officiers publics de le mener dans la chambre de la prison où l'on étrangloit ceux qui étoient condannés.

Démocharès, voiant que les Officiers de Justice n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournoient, & ne vouloient point prêter leur ministére à cette cruelle exécution; les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot. Déja le peuple savoit qu'il étoit pris: déja on s'assembloit devant les portes de la prison, où il y avoit un grand tumulte: déja toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux; & la mere d'Agis & son aieule étoient accourues remplissant tout de leurs cris, & priant que le Roi des Spartiates eût au moins le privilége de se défendre, & d'être jugé devant ses citoiens. Ce zêle du peuple ne fit qu'animer les meurtriers à hâter davantage l'exécution d'Agis, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si on donnoit au peuple le tems de s'assembler.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des Exécuteurs qui pleuroit, & qui étoit touché de son infortune: *Mon ami*, lui dit-il,

cesse de pleurer, car périssant ainsi contre les loix & la justice, je suis plus heureux & plus digne d'envie, que ceux qui m'ont condanné. En finissant ce peu de paroles, il donna volontairement son cou au cordon.

En même tems Ampharès sortit à la porte, & Agésistrata s'étant d'abord jettée à ses genoux, il la releva, & lui dit qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence, ni aucun mauvais traitement; & la pressa d'entrer, si elle vouloit, dans la prison pour voir son fils. Et comme elle demanda que sa mere pût entrer aussi avec elle: Rien n'empêche, dit Ampharès; & les prenant l'une & l'autre, il les introduisit dans la prison, & aiant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'Exécuteur l'aieule Archidamie la premiére, qui étoit une Dame très avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ses citoiens avec autant ou plus de dignité, de réputation, & d'estime, qu'aucune Dame de son tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort à terre, & sa mere attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux Exécuteurs à la détacher, & l'aiant étendue auprès du corps de son



fils de la manière la plus décente qu'elle put, elle la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle se jetta sur le corps de son fils, & le baisant tendrement, elle lui dit : *Mon fils, c'est l'excès de ta douceur, & de ton humanité, c'est le trop de circonspection & de ménagemens qui t'a perdu, & qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendoit & voioit tout ce qui se disoit & se passoit, entra, & adressant la parole à Agésistrata, il lui dit avec emportement : *Puisque vous avez sû & approuvé les desseins de votre fils, vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots Agésistrata se levant, & courant au devant du fatal cordon : *Au moins*, dit-elle, *que ceci puisse être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, & qu'on vit emporter les trois corps, l'indignation fut générale, & l'on convenoit que, depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponnése, il ne s'y étoit rien fait de si atroce ni de si horrible. En effet, tous les crimes, qui font le plus d'horreur à la nature, se rencontrent ici, & dans des circonstances qui en augmentent infiniment la noirceur. Mais on peut dire que le meurtre du Roi les réunit &

es surpasse tous. Une exécution si barba-
e, malgré le respect que la nature même
inspire aux peuples les plus féroces pour
la personne sacrée des Rois, est pour une
nation une tache, que toute la suite des
siécles n'est pas capable d'effacer.

Agis aiant été exécuté, Léonide ne fit pas assez de diligence pour se saisir de son frere Archidamus qui se sauva d'abord : mais il prit la femme de ce malheureux Prince, qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'elle avoit eu de lui, & l'obligea par force d'épouser son fils Cléoméne, qui n'étoit pas encore en âge d'être marié, mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, avoit hérité de son pere Gylippe de très grands biens. D'ailleurs elle surpassoit en beauté & en bonne grace toutes les autres Dames Grecques, & se distinguoit encore davantage par sa sagesse & par sa vertu. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage : elle pria, elle conjura, mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cléoméne, elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide, mais beaucoup de bonté, de douceur, & de complaisance pour son jeune mari, qui dès le

Plut. in Cleom. pag. 805.

premier jour avoit conçu pour elle une estime & une affection qui ne se démentirent jamais. Il partageoit même avec son Epouse, par une sorte de sympathie, la tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis, & le plaisir qu'elle prenoit à s'en souvenir : jusques-là que souvent il lui faisoit raconter tout ce qui le regardoit, & qu'il l'écoutoit avec une grande attention quand elle lui expliquoit les grands desseins & les grandes vûes qu'il avoit pour le Gouvernement.

§. IV. *Cléoméne monte sur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens : & remporte sur eux plusieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, & rétablit l'ancienne discipline. Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens & sur Aratus. Celui-ci appelle à leur secours Antigone roi de Macédoine, qui leur fait remporter plusieurs victoires, & prend plusieurs places sur les ennemis.*

Plut in Cleom. pag. 805-811.

CLÉOMENE avoit beaucoup de grandeur d'ame, & une violente passion pour la gloire. Il n'étoit pas moins porté à la tempérance & à la simplicité qu'Agis, mais il n'avoit pas, comme lui,

une douceur excessive, accompagnée de timides précautions. La nature au contraire avoit mêlé dans son tempérament une pointe & un éguillon de vivacité impétueuse, qui le poussoit avec ardeur à tout ce qui lui paroissoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de si beau que de commander à ses citoiens de leur bon gré & de leur propre consentement : mais il trouvoit aussi qu'il n'étoit pas contraire à la gloire d'un sage gouvernement, d'user de quelque violence pour réduire à ce qui est utile au bien public le petit nombre d'injustes qui s'y opposent pour leur intérêt particulier.

Il n'étoit point du tout content de l'état où il voioit Sparte. Tous les citoiens étoient amollis par la fainéantise & par les voluptés. Le Roi même, content de vivre en paix, négligeoit absolument les affaires. Personne n'étant touché du bien public, chaque particulier ne s'occupoit que de ses intérêts & du soin d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Loin qu'on songeât à faire exercer les jeunes gens & à les former à la tempérance, à la patience, & à l'égalité, il étoit très dangereux seulement d'en parler, cela seul aiant été la cause de la mort d'Agis.

On dit aussi que Cléoméne encore jeune avoit entendu quelques discours de philosophie dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Borysthéne, passa à Lacédémone, & s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes gens. Ce Sphérus étoit un des principaux disciples de Zénon le * Citien. La philosophie Stoïcienne dont il faisoit profession, propre à rehausser le courage & à inspirer des sentimens de grandeur, pouvoit être dangereuse pour un esprit déja vif & impétueux par lui-même; au lieu que, entée pour ainsi dire sur un caractére doux & modéré, elle pouvoit lui être fort utile.

An. M. 3762. Av. J. C. 242. Après la mort de Léonide, qui ne survécut pas lontems à la condannation & à la mort d'Agis, son fils Cléoméne lui succéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avoit que le vain titre de Roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains des Ephores, qui abusoient étrangement de leur pouvoir. Il songea dès lors à changer le Gouvernement; & comme il trouvoit peu de personnes disposées à entrer dans ses vûes, il crut que la guerre lui en faciliteroit l'exécution, & il travailla à commettre sa

*Il étoit ainsi appellé de Citium ville de Cypre.

la ville avec les Achéens, qui heureusement avoient donné à Sparte quelques sujets de plainte.

Aratus avoit pensé, dès le commencement de son administration, à faire une Ligue de tous les peuples du Péloponnése, persuadé que, s'il pouvoit y réussir, ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors; & c'étoit là l'unique but de sa politique. Tous les autres peuples avoient déja donné leur consentement, & il ne restoit plus que les Lacédémoniens, les Eléens, & ceux de l'Arcadie qui étoient attachés au parti de Lacédémone. Aussitôt après la mort de Léonide, Aratus commença à harceler les Arcadiens, pour tâter le courage des Lacédémoniens, & pour faire connoitre en même tems qu'il méprisoit Cléoméne comme un homme fort jeune, & qui n'avoit aucune expérience.

Dès que les Ephores furent informés de cet acte d'hostilité, ils mirent leurs troupes en campagne sous la conduite de Cléoméne. Elles n'étoient pas nombreuses, mais pleines de confiance & d'ardeur à cause du Général qui les commandoit. Les Achéens marchérent contre lui avec vingt mille hommes de pié, & mille chevaux. Aristomaque avoit

pour lors le commandement. Cléoméne les rencontra près de Pallantium ville d'Arcadie, & leur présenta la bataille. Mais Aratus, effraié de cette audace, ne voulut pas que le Général hazardât ce combat, & il se retira : ce qui lui attira de violens reproches de la part des siens, & de vives railleries de celle des ennemis, qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléoméne, qu'il en étoit tout fier parmi ses citoiens ; & il les faisoit ressouvenir d'un mot d'un de leurs anciens Rois, qui disoit, *Que les Lacédémoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.* Il battit les Achéens dans une seconde rencontre : mais Aratus, profitant en habile Capitaine de sa déroute même, alla d'abord se jetter sur Mantinée, & avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville, & y mit garnison.

Cléoméne, de retour à Sparte, songea sérieusement à l'exécution de son grand dessein. Il eut assez de crédit pour faire revenir de Messéne Archidamus frere d'Agis, qui étant de l'autre maison roiale de Sparte, avoit un droit incontestable à la Couronne. Il étoit persuadé que l'au-

torité des Ephores feroit beaucoup plus foible quand le trône de Sparte feroit rempli par fes deux Rois, qui étant bien unis pourroient la contrebalancer. Mais malheureufement ceux qui * étoient coupables de la mort de fon frere Agis, trouvérent le moien de l'affaffiner.

Quelque tems après Cléoméne remporta encore un nouvel avantage fur les Achéens près de Mégalopolis, où Lyfiade fut tué, pour s'être attaché trop vivement à la pourfuite des Lacédémoniens, qui d'abord avoient été battus. Cette victoire fit un grand honneur au jeune Roi, & augmenta beaucoup fon crédit. Il avoit communiqué fon deffein à un petit nombre d'amis affidés, qui le fervirent bien à propos. Quand il revint à Sparte, il avoit concerté fa marche, de forte qu'il devoit y entrer dans le tems que les Ephores feroient à table pour fouper. Des gens, commandés pour ce meurtre, entrérent l'épée à la main dans la fale où ils mangeoient, tuérent quatre des ** Ephores, & dix de ceux qui avoient pris les armes pour les fecourir. Agéfilas, qu'on avoit laiffé pour

* *Polybe marque que ce fut Cléoméne lui-même qui le fit affaffiner.* Lib. 5. pag. 383. & lib. 8. pag. 511.

** *Il y avoit cinq Ephores.*

mort, se sauva. On ne fit plus de violence à personne; & c'en étoit bien assez.

Dès le lendemain Cléoméne fit afficher les noms de quatre-vingts citoiens qui devoient être bannis. Il ôta de la sale d'audience tous les siéges des Ephores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la justice; & aiant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de la conduite qu'il avoit tenue. Il représenta l'abus énorme que les Ephores faisoient de leur pouvoir, pour anéantir toute autorité légitime, pour chasser leurs Rois, ou même pour les faire mourir sans aucune forme de justice, & pour menacer ceux qui desiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin des Gouvernemens. Il ajouta qu'il étoit aisé de voir qu'il ne cherchoit point son propre intérêt, mais uniquement celui des citoiens, en faisant revivre parmi eux l'égalité & la discipline que le sage Lycurgue y avoit autrefois établies, & auxquelles Sparte devoit toute sa gloire & toute sa réputation.

Après avoir ainsi parlé, il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-pere Mégistone, qui étoit fort riche, en fit de même. Après lui tous ses amis, enfin tous les autres citoiens suivi-

sent cet exemple, & tout le pays fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, & promit de les rappeller dès que les affaires seroient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoiens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins, il leva quatre mille hommes de pié, & leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines, & à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfans, & travailla à rétablir la discipline appellée Laconique; à quoi le Philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices & les repas reprirent leur ancien ordre & leur ancienne gravité, la plupart des citoiens embrassant volontairement cette façon de vivre sage, noble, & réglée; & le reste, qui étoit en petit nombre, s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de Monarque, & pour ne pas effaroucher les citoiens, il nomma son frere Euclidas Roi avec lui. Et ce fut la premiére fois que les Spartiates eurent deux Rois ensemble de la même famille.

Cléoméne se doutant bien que les

Achéens & Aratus penſeroient indubitablement qu'il n'oſeroit ſortir de ſa ville dans le mouvement & le trouble qu'y avoient excité les nouveautés qu'il venoit d'introduire dans le gouvernement, crut que rien ne lui ſeroit plus honorable ni plus utile, que de faire voir à ſes ennemis la bonne volonté des troupes à ſon égard, & en même tems l'affection de ſes citoiens pour lui, & l'aſſurance où il étoit que les nouveaux changemens n'avoient point aliéné les eſprits. Il ſe jetta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, & amaſſa un butin très-conſidérable. Au ravage des terres il ajouta l'inſulte, faiſant célébrer des jeux & repréſenter un ſpectacle pendant une journée entiére preſque ſous les yeux des ennemis : non qu'il y prît aucun plaiſir par lui-même, mais il faiſoit voir par ce trait de mépris & de bravade combien il ſe tenoit aſſuré de les vaincre.

Quoiqu'il fût aſſez ordinaire pour lors de voir à la ſuite des autres armées des troupes de comédiens, de farceurs, de danſeuſes ; ſon camp étoit pur & net de pareilles diſſolutions. Les jeunes gens paſſoient la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les

former & à les instruire. Ils ne faisoient consister leurs délassemens que dans des entretiens honnêtes, doux, familiers, qu'ils avoient soin d'égaier par des railleries fines & délicates, mais modestes, & jamais mordantes ni injurieuses. C'étoit la loi que le sage Législateur de Sparte y avoit établie pour les conversations.

Cléoméne étoit lui-même comme le maître qui formoit ainsi ses citoiens, moins par des discours que par son exemple, montrant dans sa vie simple, frugale, & qui n'avoit rien au-dessus du moindre de ses sujets, un modéle sensible de sagesse & de tempérance. Et c'est ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choses qu'il fit en Gréce. Car ceux que leurs affaires attiroient à la Cour des autres Rois, n'admiroient pas tant leurs richesses & leur magnificence, qu'ils détestoient leur fierté, & la hauteur avec laquelle ils traitoient ceux qui les approchoient. On n'avoit point de pareils rebuts à essuier à la Cour de Cléoméne. Avec un habit simple & très commun, sans gardes, presque sans Officiers, il donnoit des audiences aussi longues qu'on le vouloit, recevoit tout le monde agréablement, ne rebutoit ja-

mais personne ; & par cet air affable & prévenant, il se faisoit généralement estimer, aimer, & respecter. De quel côté trouve-t-on ici la vraie grandeur & le vrai mérite d'un Roi ?

Sa table étoit aussi très simple, très frugale, & véritablement Laconique. Il n'y avoit point de musique ni de concert, & l'on n'en desiroit point : sa conversation en tenoit lieu. En effet, quand on sait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter. Il égaioit le repas, tantôt en proposant quelque question curieuse & intéressante, tantôt en racontant quelque histoire agréable & utile, assaisonnant le tout d'un air enjoué & spirituel. Il trouvoit peu de mérite & peu de gloire pour un Roi, à ne pouvoir s'attacher les hommes que par l'appas des richesses & de la table : au lieu que de les gagner par l'attrait de la parole, & par la douceur d'un commerce où régnent la franchise & la bonne foi, c'est ce qu'il jugeoit une qualité vraiment roiale.

A.M. 3776. Ce caractére affable & prévenant attachoit les troupes à Cléoméne, les
Av. J.C. 228. remplissoit d'ardeur pour son service, & par là les rendoit en quelque sorte invincibles. Il enleva plusieurs places aux Achéens, ravagea les terres de leurs alliés,

& s'avança près de Phéres dans le dessein de leur donner bataille, ou de décrier Aratus comme un lâche, qui avoit fui le combat, & livré tout leur plat pays au pillage. Les Achéens s'étant donc mis en campagne avec toutes leurs troupes, & s'étant campés dans les terres de Dymes, Cléoméne les y suivit, & en les harcelant & les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, & fit grand nombre de prisonniers.

Ces grandes pertes abbattirent fort le courage des Achéens. Ils craignoient tout de la part de Sparte, sur tout si elle se fortifioit du secours des Etoliens, comme le bruit en couroit. Aratus, qui avoit accoutumé d'être Capitaine Général de deux années l'une, quand son tour revint, & qu'on l'eut élu, refusa la charge, & à sa place Timoxéne fut nommé Général. On blâma fort Aratus, & avec raison, lui qui étoit le pilote, d'avoir abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau dans un tems d'orage & de tempête, où il auroit été convenable & glorieux de s'en saisir comme par force si l'on s'y étoit opposé, comme l'histoi-

Plut in Cleomen pag 811. Idem in Arato, pag 1044.

re en fournit plusieurs exemples ; & de ne songer ainsi qu'à sauver l'Etat aux dépens même de sa vie. Que s'il desespéroit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plutôt céder à Cléoméne, qui étoit Grec, & roi de Sparte, que d'appeller à son secours des étrangers, & de les rendre maîtres du Péloponnése, comme nous verrons bientôt qu'il le fit. Mais la jalousie étouse toutes les sages réflexions : c'est une maladie que la raison seule ne guérit point.

3777. Les Achéens, réduits à l'extrémité,
227. sur tout depuis la derniére bataille dont j'ai parlé, envoiérent des Ambassadeurs à Cléoméne, pour traiter de paix. Cléoméne parut d'abord leur imposer des conditions trop dures : mais il envoia lui-même des Ambassadeurs de sa part leur proposer seulement de lui accorder le Généralat de la Ligue Achéenne ; que pour le reste il n'auroit aucun différent avec eux, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs places. Les Achéens, très disposés à recevoir la paix à ces conditions, priérent Cléoméne de se rendre à Lerne, où ils devoient tenir une assemblée générale pour conclure ce Traité. Il s'étoit déja mis en chemin pour s'y rendre. Un accident imprévû qui lui arriva, rompit l'entrevûe : & Aratus manœuvra en-

fuite pour empécher que la négociation ne se renouât. Il crut qu'aiant eu la principale autorité dans la Ligue des Achéens pendant trente-trois ans, il lui seroit honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui, & lui enlever toute sa gloire & sa puissance, & se mettre en possession d'un commandement qu'il avoit acquis, augmenté, & conservé pendant un si long tems. Ainsi il fit tous ses efforts pour empécher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais comme les Achéens n'entroient point dans son sentiment, parce qu'ils étoient effraiés de l'audace aussi bien que du bonheur extraordinaire de Cléoméne, & que d'ailleurs ils trouvoient très juste & très raisonnable le dessein des Lacédémoniens de remettre le Péloponnése dans l'état où il étoit anciennement, il eut recours à un moien, qui ne convenoit à aucun des Grecs, mais qui étoit deshonorant pour un homme de son caractére & de son rang. C'étoit d'appeller à son secours Antigone roi de Macédoine, & par une suite inévitable de le rendre maître de la Gréce.

Il n'avoit pas oublié qu'Antigone avoit de grands sujets d'être mécontent de lui: mais il savoit que les Princes, à propre- *Polyb. l. ii p. 133-1.*

ment parler, n'ont ni ami ni ennemi, & qu'ils mesurent tout sur leur utilité & leur intérêt. Il ne vouloit pas entrer à visage découvert dans cette négociation, ni la proposer comme de lui-même, parce que, si elle venoit à mal réussir, toute la haine en tomberoit sur lui, & que d'ailleurs c'étoit annoncer ouvertement aux Achéens qu'il desespéroit absolument de leurs affaires, que de leur proposer d'avoir recours à leur ennemi déclaré. En habile & rusé politique, il couvrit ses vûes, & marcha par des souterrains. La ville de Mégalopolis, comme la plus proche de Sparte, étoit aussi la plus exposée aux courses des ennemis, & elle étoit fort ennuiée de la guerre, d'autant plus que les Achéens, hors d'état de se défendre eux-mêmes, étoient aussi dans l'impuissance de la soutenir. Deux des citoiens de cette ville, Nicophane & Cercide, qu'Aratus avoit gagnés, proposérent dans le Conseil de la ville de faire demander aux Achéens la permission d'implorer le secours d'Antigone : ce qui fut conclu sur le champ, & cette permission leur fut accordée. Ces deux mêmes citoiens furent députés pour en aller faire la proposition au Roi. Aratus, auparavant, les avoit

bien instruits. Dans l'audience qu'ils eurent d'Antigone, après avoir touché légérement ce qui regardoit leur ville, ils insistérent fortement, selon les instructions qu'ils avoient reçues, sur le danger extrême que le Roi lui-même couroit, si l'alliance dont on parloit entre les Etoliens & Cléoméne avoit lieu. Ils lui représentérent que si leurs forces réunies avoient contre les Achéens le succès qu'ils attendoient, Cléoméne, plein d'ambition comme il étoit, ne se borneroit pas sans doute à la seule conquête du Péloponnése : qu'il étoit clair que ce Prince aspiroit à l'empire de toute la Gréce, & qu'il n'y pouvoit parvenir sans ruiner entiérement l'autorité des Macédoniens. Ils ajoutérent qu'en cas que les Etoliens ne se joignissent point à Cléoméne, les Achéens seroient en état de se soutenir eux seuls, & qu'ils n'importuneroient point le Roi pour lui demander du secours; mais que si la fortune leur étoit peu favorable, & que la jonction des deux peuples se fît, ils le prioient de ne pas voir d'un œil indifférent la ruine des Péloponnésiens, qui pourroit avoir pour lui-même de fâcheuses conséquences. Ils ne manquérent pas d'insinuer qu'Aratus entreroit dans toutes ses vûes, & lui

donneroit, dans le tems, des gages assurés de sa fidélité & de ses bonnes intentions.

Antigone goûta fort toutes les raisons des Députés, & il saisit avec joie & empressement l'occasion qu'on lui offroit, d'entrer dans les affaires de la Gréce. On a pu remarquer que ç'avoit toujours été là la politique des Successeurs d'Alexandre, qui tous, en se déclarant rois, avoient converti tout le gouvernement en monarchie. Ils avoient un intérêt pressant de s'opposer à tous les Etats qui conservoient quelque inclination pour la liberté & pour le gouvernement populaire : & par tout, où ils n'étoient pas assez puissans pour l'éteindre entiérement, ils cherchoient au moins à l'affoiblir, & à le mettre dans l'impuissance de rien entreprendre de grand, en semant la division parmi les Républiques & les peuples libres, & en les commettant les uns contre les autres, afin de leur devenir nécessaires, & d'empécher, qu'en se réunissant, ils ne secouassent le joug des Macédoniens. Polybe, en parlant de l'un de ces Princes, marque en termes formels qu'il paioit de grosses pensions à divers Tyrans de la Gréce, qui

Lib. 2 p. 151.

a Δημήτριος ἦν αὐτοῖς (μονάρχοις) ἐπιεὶ χορηγὸς ἢ μισθοδότης.

toient les ennemis déclarés de la liberté.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Antigone se prête si facilement ici à la prière & aux demandes des Mégalopolitains. Il leur écrivit une lettre obligeante, dans laquelle il leur promettoit du secours supposé que les Achéens y consentissent. Les habitans de Mégalopolis, charmés de l'heureux succès de leur négociation, envoiérent sur le champ les deux mêmes Députés à l'Assemblée générale des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigone, & pour les presser de le mander au plutôt, afin de remettre leurs intérêts entre ses mains.

Aratus se félicitoit lui-même en secret d'avoir conduit si habilement & si heureusement son intrigue, & de voir qu'Antigone ne paroissoit pas mal intentionné à son égard, comme il avoit lieu de le craindre. Il souhaitoit dans le fond n'avoir pas besoin de son secours : mais, si la nécessité obligeoit d'y recourir, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer cette résolution, mais qu'elle parût venir des Achéens mêmes, sans qu'il y eût aucune part.

Quand les Députés de Mégalopolis furent arrivés dans l'Assemblée, ils y

firent lecture de la lettre d'Antigone, & rendirent compte de la maniére obligeante dont il les avoit reçus, des marques d'estime & d'affection qu'il avoit données à l'égard des Achéens, & des offres avantageuses qu'il leur avoit faites. Ils finirent par demander, & cela au nom de leur Ville, qu'il plût aux Achéens d'inviter Antigone à venir au plutôt dans leur Assemblée; & il parut que tout le monde panchoit vers cet avis. Aratus alors se leva, & prit la parole. Après avoir fait valoir extrêmement la bonne volonté du Roi, & loué le sentiment de l'Assemblée, il représenta que rien n'obligeoit encore de se presser: qu'il étoit de l'honneur de la République de tâcher de soutenir & de terminer par elle-même ses guerres: que si, par quelque fâcheux accident, elle se voioit hors d'état de le faire, il seroit assez tems pour lors d'avoir recours à ses amis. Cet avis fut généralement approuvé, & il fut conclu que les Achéens n'emploieroient que leurs seules forces pour soutenir la guerre présente.

A. M. 3778. Elle leur réussit fort mal. Cléoméne
Av. J.C. 226. s'empara d'un grand nombre * de villes

* *Caphyes, Pelléne, Phénée, Phlionte, Cléones, Epidaure, Hermione, Tréžéne.*

du Péloponnése, dont Argos étoit la plus considérable ; & enfin il se rendit maître aussi de Corinthe, mais non pas de la Citadelle. Alors il n'y eut plus lieu de délibérer dans le Conseil des Achéens. Antigone fut appellé, & il fut résolu qu'on lui livreroit la Citadelle de Corinthe, sans quoi il ne se seroit jamais engagé dans cette expédition : car il lui faloit une place de sûreté, & il n'y en avoit point qui lui convînt comme celle-ci, tant à cause de son heureuse situation entre deux mers, que pour les fortifications de sa Citadelle, qui la rendoient presque imprenable. Aratus envoia son fils à Antigone parmi les autres otages. Ce Prince, sans perdre de tems, s'avança à grandes journées avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatorze cens chevaux. Aratus, avec les principaux Officiers de la Ligue, alla par mer au devant d'Antigone jusqu'à la ville de Péges à l'insû des ennemis. Dès qu'Antigone fut averti qu'il arrivoit en personne, il s'avança, & lui rendit tous les honneurs possibles comme à un Capitaine d'un rang & d'un mérite distingués.

Plut. in Cleomen. p. 814. 815. Idem in Arato, pag. 1047.

AN. M. 3779. Av. J.C. 225.

Cléoméne ne jugea pas à propos de s'arrêter à défendre le passage de l'Isthme,

& crut qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes* Oniennes, & de harceler les ennemis par de fréquentes attaques plutôt que de hazarder la bataille contre des troupes très exercées & très aguerries. Par cette conduite il réduisit Antigone à une grande extrémité, car il n'avoit pas fait grande provisions de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces passages que Cléoméne défendoit. Antigone, dans cet embarras, ne trouva d'autre expédient que de se rendre au promontoire d'Hérée, & de faire passer de là son armée par mer à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems, & de grands préparatifs qui n'étoient pas aisés à faire.

A. M. 3780.
Av. J.C. 224.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venoient d'Argos par mer, pour lui apprendre que les Argiens s'étoient revoltés contre Cléoméne, & que déja ils assiégeoient la Citadelle. Aratus prenant d'Antigone quinze cens soldats, se rendit par mer à Epidaure.

Cléoméne, informé de ces nouvelles

* *C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides sur le chemin de l'Attique jusqu'à la Béotie & au mont Cithéron.* Strab. l. 8. p. 380.

vers les neuf ou dix heures du soir, détacha sur le champ Mégistone avec deux mille soldats pour marcher en toute diligence vers Argos au secours des siens. Pour lui, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigone, & à rassûrer les Corinthiens en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit qu'une légére émotion causée par un petit nombre de mutins, que l'on réduiroit sans peine. Mais, après que Mégistone entré dans Argos y eut été tué en combattant, & que la garnison des Lacédémoniens fort pressée, & ne pouvant presque plus résister, lui eut envoié divers courriers pour lui demander un promt secours, alors craignant que si les ennemis venoient à se rendre maîtres d'Argos, & à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril, & ne missent le siége devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & sans défense, il leva son camp, & partit de Corinthe avec toute son armée.

Il ne se fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigone y entra, & y mit une bonne garnison. Cléoméne arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, se saisit de quelques quartiers avec des échelles, &

mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais Aratus y étant entré de son côté, & le Roi Antigone aiant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cléoméne se retira à Mantinée.

Pendant qu'il étoit en marche, il reçut le même soir à Tégée des courriers de Lacédémone, qui lui apportoient une nouvelle, à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs. Ils lui annoncérent la mort de sa femme Agiatis, dont il n'avoit pas la force de se tenir éloigné une campagne entiére dans le tems même de ses plus heureuses expéditions; mais il faisoit souvent des voiages à Sparte pour la voir, à cause de l'amour & de l'estime qu'il avoit pour elle. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte, où il arriva de bonne heure; & après avoir donné quelques momens à sa douleur dans sa maison avec sa mere & ses enfans, il reprit incontinent le soin des affaires publiques.

En ce tems-là Ptolémée, qui lui promettoit du secours, lui envoia demander pour otages sa mere & ses enfans. Cléoméne fut assez lontems sans oser déclarer à sa mere cette demande du Roi d'Egypte; & étant allé souvent chez elle

pour lui en parler, lorsqu'il étoit sur le point d'ouvrir la bouche, il n'en avoit pas la force, & se taisoit. Sa mere, voiant son embarras, entra dans quelque soupçon : car les meres sont bien clairvoiantes sur l'article de leurs enfans. Elle demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce, si son fils ne desiroit pas quelque chose d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin Cléoméne s'étant enhardi, & lui aiant expliqué la chose comme elle étoit, elle se prit à rire. » Quoi, mon fils, lui dit-elle, c'est » donc là ce que vous n'osiez me découvrir ? Eh que ne nous jettez-vous au » plutôt dans un vaisseau, & que ne » m'envoiez-vous sans différer par tout » où vous croirez que mon corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse vienne le détruire & le consumer » dans l'inaction & dans la langueur ? Quand tout fut prêt pour le voiage, Cratésiclée (c'étoit le nom de la mere de Cléoméne,) sur le point de monter dans le vaisseau tira son fils à part, & le mena seul dans le temple de Neptune, Là elle le tint lontems embrassé, & le baisant tendrement le visage baigné de pleurs, elle lui recommanda la liberté & l'honneur de sa patrie. Comme elle

ſentit qu'il étoit ſi ému & ſi attendri qu'il fondoit auſſi en larmes, elle lui dit : » Allons, Roi de Lacédémone, eſ- » ſuions nos larmes, afin que, quand » nous ſortirons de ce temple, perſonne » ne nous voie pleurer, ni rien faire » d'indigne de Sparte. Car cela ſeul eſt en » notre puiſſance, & les événemens ſont » entre les mains de Dieu. « Après avoir ainſi parlé, elle raſſura ſon viſage, s'en alla au vaiſſeau tenant ſon petit-fils, & commanda au Pilote de partir ſans différer.

En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolémée recevoit des Ambaſſadeurs d'Antigone, & qu'il écoutoit ſes propoſitions ; & d'un autre côté elle eut nouvelles que ſon fils Cléoméne, ſollicité par les Achéens de conclure avec eux un Traité, n'oſoit terminer cette guerre ſans le conſentement de Ptolémée à cauſe de ſa mere qui étoit en ſon pouvoir. Elle lui manda de faire hardiment & ſans balancer tout ce qui lui paroitroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolémée pour une vieille femme & pour un enfant. Voila les ſentimens dont les femmes même ſe piquoient à Sparte.

An. M. 3781. Av. J.C. 223. Cependant Antigone s'étant rendu

maître de Tégée, de Mantinée, d'Orchoméne, & de plusieurs autres villes, Cléoméne, réduit à défendre la Laconie seule, affranchit tous les Ilotes qui furent en état de donner cinq mines, c'est-à-dire deux cens cinquante livres. De cette contribution il ramassa jusqu'à cinq cens talens, & arma à la Macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les opposer au corps des Leucaspides d'Antigone. Il forma ensuite une entreprise, à laquelle certainement on ne devoit pas s'attendre. La ville de Mégalopolis étoit en ce tems-là très considérable, & elle ne cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puissance. Il songea à brusquer cette place, & à l'emporter d'emblée. Antigone avoit envoié la plus grande partie de ses troupes en quartier d'hiver dans la Macédoine, & étoit demeuré à Egium dans l'Assemblée des Achéens, afin d'y prendre des mesures avec eux pour la campagne prochaine. Cléoméne supposoit, & sa conjecture n'étoit pas mal fondée, que la garnison de la ville n'étoit pas bien forte, qu'elle seroit peu sur ses gardes ne craignant aucune insulte de la part d'un ennemi aussi foible que lui, & que pour peu qu'il fît de diligence il mettroit Antigone, qui en étoit actuellement éloigné de

Polyb. lib. 2. pag. 149. Plut. in Cleomene. p. 815-817. Id. in Arat. pag. 1048.

Cinq cens mille écus.

trois journées de chemin, hors d'état de la secourir. La chose arriva comme il l'avoit projettée. Etant arrivé de nuit, il escalada les murs, & se rendit maître de la ville presque sans résistance. La plupart des habitans se retirérent à Messéne avec leurs femmes & leurs enfans avant qu'on pût penser à les poursuivre. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du remède.

Cléoméne, par une générosité qui a peu d'exemples, envoia un Héraut à Messéne pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendoit leur ville à condition qu'ils renonceroient à la Ligue des Achéens, & qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. Quelque avantageuse que fût cette offre, ils ne purent se résoudre à l'accepter, & ils aimérent mieux être privés de leurs terres, des tombeaux de leurs peres, de leurs temples, en un mot de tout ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux dans la vie, que de violer la foi qu'ils avoient jurée à leurs alliés. Le fameux Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & qui se trouvoit actuellement à Messéne, ne contribua pas peu à leur faire prendre une si généreuse résolution.

ſolution. S'attendroit-on à trouver une telle grandeur d'ame & une telle nobleſſe de ſentimens dans la lie de la Gréce ? Car on peut bien appeller ainſi le tems dont nous parlons ici, en le comparant à ces beaux ſiécles de la Gréce unie & triomphante, où l'éclat de ſes victoires étoit effacé par celui de ſes vertus.

Le refus des Mégalopolitains mit Cléoméne en fureur. Juſqu'au moment de leur réponſe non ſeulement il avoit épargné la ville, mais il l'avoit conſervée avec tant de ſoin, qu'aucun ſoldat n'avoit oſé y faire le moindre deſordre. Mais il entra pour lors dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoia à Sparte les ſtatues & les tableaux, & après avoir détruit & raſé la plus grande partie des murailles & des quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte avec ſes troupes. La déſolation de cette ville cauſa une extrême douleur aux Achéens, & ils ſe reprochoient comme un crime de n'avoir pu ſecourir de ſi fidéles alliés.

Ils reconnurent bientôt qu'en appellant Antigone, ils s'étoient donné un maître, & un maître impérieux, qui leur faiſoit acheter au prix de leur liberté le ſecours qu'il leur donnoit. Il leur

fit passer un Décret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoieroit aucune ambassade sans sa permission. Il les obligea à nourrir & soudoier la garnison qu'il tenoit dans la Citadelle de Corinthe : c'est-à-dire qu'ils paioient eux-mêmes leurs propres liens, car c'étoit cette Citadelle qui les tenoit en bride. Ils se livrérent si bassement à la servitude, qu'ils en vinrent jusqu'à faire des sacrifices, des libations, & des Jeux en l'honneur d'Antigone. Aratus lui-même ne fut pas plus ménagé. Antigone releva dans Argos toutes les statues des Tyrans qu'Aratus avoit abbattues, & abbattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient surpris la Citadelle de Corinthe, hors une seule, qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques priéres que celui-ci fît au Roi, il ne put jamais l'en empêcher. Il voioit avec une peine extrême tout ce qui se passoit, mais il n'étoit plus le maître, & il paioit la juste peine d'en avoir donné un à sa patrie & à lui-même. Après qu'Antigone eut pris Mantinée, & que par une barbare inhumanité il en eut tué ou vendu tous les citoiens, il abandonna cette ville aux Argiens pour la repeupler, & chargea de cette commission Aratus, qui eut la lâcheté

de donner à la ville nouvellement repeuplée le nom de celui qui s'en étoit montré le plus cruel ennemi. Trifte, mais falutaire exemple, qui montre que quand une fois on a pris l'efprit de fervitude, on fe voit tous les jours forcé de defcendre plus bas, fans favoir où s'arréter. Antigonée

C'eft un crime qu'on ne peut pardonner à Aratus, & que nulle autre qualité, nulle belle action ne peut couvrir, d'avoir travaillé lui-même à mettre fa République dans les fers, & cela par jaloufie pour Cléoméne fon rival, dont il ne put fouffrir la gloire, & la fupériorité que donnoit à ce jeune Prince l'heureux fuccès de fes armes. Car enfin, dit Plutarque, que demandoit Cléoméne aux Achéens pour leur accorder la paix, finon d'être élu leur Général? Encore étoit-ce dans la vûe de combler de bienfaits les villes, & de leur affurer la jouiffance de leur liberté, en reconnoiffance de ce grand honneur, & d'un fi glorieux titre. Or, continue toujours Plutarque, s'il faloit néceffairement choifir entre Cléoméne & Antigone, c'eft-à dire entre un Grec & un Barbare, car les Macédoniens étoient regardés & traités de la forte, maître pour maître, le dernier

citoien de Sparte n'étoit il pas préférable au premier des Macédoniens, du moins pour quiconque sait faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs? La jalousie étoufa tous ces sentimens dans Aratus, tant il est difficile de voir d'un oeil tranquille un mérite supérieur.

Pour ne pas paroitre le céder à Cléoméne, & pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un Roi de Sparte, & un Roi qui venoit d'y rétablir l'ancienne discipline, portât parmi ses titres celui de Capitaine Général des Achéens, il appelle un étranger, dont il s'étoit autrefois déclaré l'ennemi mortel; il remplit le Péloponnése des mêmes Macédoniens qu'il se glorifioit d'en avoir chassés dans sa jeunesse; il se jette à leurs piés, & avec lui toute l'Achaïe, pour exécuter les ordres de leurs Satrapes; enfin d'homme libre qu'il étoit, devenu un lâche & servile adulateur, il a la bassesse d'offrir des sacrifices à Antigone, de paroitre à la tête d'une procession couronné de fleurs, de chanter des hymnes en son honneur, traitant de Dieu un homme, non seulement mortel, mais qui portoit la mort dans son sein, & tomboit déja en pourriture. Il étoit prêt à périr de phtisie. Cependant Aratus avoit d'ailleurs

beaucoup de mérite, & s'étoit montré un très grand personnage, & très digne de la Gréce. On reconnoit ici, dit Plutarque, un déplorable effet de la fragilité humaine, laquelle au milieu de tant de rares & d'excellentes qualités, ne peut former le modéle d'une vertu qui soit exemte de tout blâme.

Nous avons déja remarqué qu'Antigone avoit envoié ses troupes dans la Macédoine en quartier d'hiver. Dès que le printems fut venu, Cléoméne forma une entreprise pleine de témérité & de folie au jugement du vulgaire, mais, dit Polybe bon juge en ces matiéres, bien entendue & pleine de sagesse. Sachant que les Macédoniens étoient dispersés dans leurs quartiers, & qu'Antigone passoit l'hiver à Argos avec ses amis, & n'avoit avec lui qu'un très petit nombre de soldats étrangers, il fit une irruption dans les terres d'Argos pour les ravager. Il pensoit en lui-même qu'il arriveroit de ces deux choses l'une : que, si Antigone piqué de honte hazardoit le combat, il seroit certainement battu ; ou que, s'il refusoit de combattre, il se perdroit de réputation dans l'esprit des Achéens, & qu'au contraire les troupes Spartaines en deviendroient plus fiéres

Plut. Cleome. 816. 8 Polyb. pag. 1

& plus hardies. Cela ne manqua pas d'arriver. Car, comme il faisoit le dégât dans tout le pays, les Argiens, très fâchés & perdant patience, s'assembloient à la porte du Roi avec plaintes & murmure, le pressant de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillans que lui. Mais Antigone, en Capitaine prudent & sage, persuadé que la honte consistoit, non à s'entendre dire des injures, mais à s'exposer témérairement & sans raison, & à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer au hazard, refusa de sortir, & demeura ferme dans sa premiére résolution de ne point combattre. Cléoméne mena donc ses troupes jusqu'au pié des murailles d'Argos, & après avoir impunément & sans aucune crainte saccagé & ruiné tout le plat pays, il reprit le chemin de Sparte.

Cette expédition lui fit un grand honneur, & arracha de la bouche même de ses ennemis cet aveu & cette louange, que Cléoméne étoit un excellent Général, très digne & très capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. En effet, d'avoir résisté avec les forces d'une seule ville à toute la puissance des Macédoniens, à tout le Péloponnése, malgré les fonds immenses qui

leur étoient fournis par le Roi, & de n'avoir pas seulement conservé la Laconie entiére & hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir ravagées, & de leur avoir pris de si grosses villes, ce n'est pas l'effet d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnamité commune. Mais un malheur l'empécha de rétablir Sparte dans son ancienne puissance, comme la suite va le faire voir.

§. V. *Célébre bataille de Sélasie gagnée par Antigone contre Cléoméne : celui-ci se retire en Egypte. Antigone se rend maître de Sparte, & la traite avec bonté. Mort de ce Prince. Philippe, fils de Démétrius, lui succéde. Mort de Ptolémée Evergéte : Ptolémée Philopator lui succéde. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes. Magnifique générosité des Princes & des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avoit souffertes. Sort du fameux Colosse.*

Dès que l'été fut venu, les Macédoniens & les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigone se mit à la tête de son armée, & s'avança vers la Laconie. Son armée montoit à vingt-huit mille

AN. M. 378
Av. J.C. 22
Polyb. l. p. 153-154.
Plut. in Cleomen. pa 818. 819.
Id. in. Philo pag. 358.

hommes de pié, & douze cens chevaux. Celle de Cléoméne n'étoit en tout que de vingt mille hommes. Dans l'attente où il étoit de cette irruption il avoit fortifié tous les passages par des corps détachés, des fossés, & des abbattis d'arbres, & s'étoit campé à Sélasie. Il conjecturoit sur de bonnes raisons que ce seroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le pays, en quoi il ne fut pas trompé. Deux montagnes forment ce défilé : l'une s'appelle l'Eva, & l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, & sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléoméne aiant fait au pié de ces montagnes un bon retranchement, posta sur le mont Eva son frere Euclidas à la tête des alliés, & se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas le long du fleuve des deux côtés il plaça de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigone en arrivant voit que tous les passages étoient fortifiés, & que Cléoméne, en prenant ses postes, n'avoit rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer & de se défendre; qu'enfin la disposition de son camp étoit aussi avantageuse que les approches en

étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter une attaque, & d'en venir sitôt aux mains. Il fit camper à peu de distance, & se couvrit d'une petite riviére. Il resta là pendant quelques jours à reconnoitre la situation des différens postes, & les dispositions des peuples qui composoient l'armée ennemie. Quelquefois il faisoit mine d'avoir certains desseins, & tenoit en suspens les ennemis sur ce qu'il devoit exécuter. Mais ils étoient par tout sur leurs gardes, & tous les côtés étoient également hors d'insulte. Enfin de part & d'autre on prit le parti d'en venir à une bataille décisive. *Le Gorg.*

On ne comprend pas comment Cléoméne, posté avantageusement comme il l'étoit, inférieur d'un tiers aux ennemis pour le nombre des troupes, aiant par ses derriéres une communication libre avec Sparte qui pouvoit lui envoier des vivres, se détermina sans nécessité à donner une bataille qui devoit décider du sort de Sparte.

Mais Polybe semble en insinuer la cause. Il remarque que Ptolémée avoit fait dire à Cléoméne qu'il ne lui envoieroit plus de secours d'argent, & qu'il l'avoit fort exhorté à s'accommoder avec

Antigone. Or Cléoméne n'avoit plus de fonds pour cette guerre : il étoit fort en arriére pour la paie des étrangers, & il avoit beaucoup de peine à entretenir ses propres troupes. C'est, sans doute, ce qui le détermina à hazarder ce combat.

Quand les signaux eurent été donnés de part & d'autre, Antigone fit marcher contre ceux qui étoient au mont Eva, les Macédoniens & les Illyriens mélés alternativement par bataillons. La seconde ligne étoit d'Acarnaniens & de Crétois. Derriére eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Il rangea sa cavalerie sur la riviére, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, & la fit soutenir de mille piétons Achéens, & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui prenant les étrangers armés à la légére & les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléoméne. Les étrangers étoient à la premiére ligne. La phalange Macédonienne suivoit partagée en deux, une partie doublée sur l'autre, parce que le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre sur un plus grand front.

Le choc commença par le mont Eva. Les armés à la légére, qui d'abord avoient été postés pour couvrir & pour

ſoutenir la cavalerie du côté de Cléoméne, voiant que les derriéres des cohortes Achéennes n'étoient pas couvertes, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne ſe virent alors fort preſſés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargés en queue par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopémen étoit avec ſes citoiens dans la cavalerie d'Antigone, ſoutenue par les Illyriens. Ils avoient ordre de demeurer dans leur poſte ſans branler, juſqu'à ce qu'on eût donné un certain ſignal. Philopémen voioit qu'il n'étoit pas difficile de tomber ſur cette infanterie légére d'Euclidas, & de la renverſer, & que c'étoit là le moment de le faire. Il en dit d'abord ſon avis aux Officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Ils ne daignérent pas ſeulement l'écouter, par la raiſon qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune, & le traitérent de viſionnaire. Il ne ſe rebuta point, & ſeul avec ſes citoiens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand carnage.

Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarraſſés de ce

qui les arrêtoit, montérent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont toute la force consistoit dans l'union étroite de ses parties, dans le serrement de ses rangs, dans la roideur égale de ses piques hérissées & multipliées, dans l'impétuosité uniforme de ce corps massif, qui par son poids renversoit & accabloit tout ce qui s'opposoit à sa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine seroit descendu, avec ses troupes moins pesantes moins embarrassées, fort loin au devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter : il l'auroit harcelée de toutes parts : & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille : & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainsi le haut de la montagne à mesure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendoit de la qualité de ses armes & de la disposition de ses gens, profitant de la commodité du poste qu'il occu-

poit, il les auroit facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, se flatant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croiant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée, il resta sur le sommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réservé assez de terrain pour faire un mouvement en arrière, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas lontems la pesanteur de l'armure & de l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne qui s'étoit aussitôt formée sur la hauteur, & mise en état de combattre : & Euclidas, qui n'avoit de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bientôt renversé.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens se battoit vivement, & sur tout Philopémen, parce que cette bataille devoit décider de la liberté de leur République. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, & combattant à pié il reçut un

coup qui lui traversa les deux cuisses. Cette blessure n'étoit point mortelle, & elle n'eut point de suites.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les troupes armées à la légére & par les étrangers dont ils avoient chacun environ cinq mille. Comme l'action se passoit sous les yeux des deux Rois & des deux armées, ces troupes s'y signalérent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang, ils se battoient avec la derniére opiniâtreté. Cléoméne, voiant que son frere avoit été mis en fuite, & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier, craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous côtés, & se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes aiant donné aux soldats armés à la légére le signal de se retirer de l'espace qui étoit entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre, changeant leurs piques de main, & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient pressés par la va-

leur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étoient repoussés par la pesanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigone s'avançant piques serrées & baissées, & tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassérent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués : le reste prit la fuite en desordre. Il ne resta autour de Cléoméne que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte. Plutarque assure que la plupart des troupes étrangéres périrent à cette bataille, & que de six mille Lacédémoniens il ne s'en sauva que deux cens.

On peut dire qu'Antigone, en un certain sens, fut redevable de cette victoire au courage & à la prudence du jeune Philopémen. La résolution hardie qu'il prit d'aller avec sa troupe seule attaquer l'infanterie légére des ennemis, donna lieu à la déroute de l'aîle commandée par Euclidas, & celle-ci entraîna la déroute du reste de l'armée. Cette action, entreprise par un simple Capitaine de cavalerie, non seulement sans ordre, mais malgré les Officiers supérieurs, & contre l'ordre même du

Général, paroit contraire aux régles. Mais il en est une supérieure à tout, qui est le salut de l'armée. Si le Général eût été présent, il auroit lui-même ordonné ce mouvement. Un moment de délai pouvoit en faire manquer le succès. Il paroit bien qu'Antigone en jugea ainsi. Car, après la bataille, faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre qui commandoit sa cavalerie, pourquoi il avoit chargé avant le signal contre l'ordre qu'il avoit donné. Alexandre aiant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune Officier de Mégalopolis qui avoit commencé contre ses ordres; Antigone lui dit: *Ce jeune homme, en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand Capitaine; & vous Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Sparte, dans ce desastre, fit paroître cette ancienne fermeté & cet ancien courage, qui semblent tenir un peu de la férocité, & qui dans tous les tems ont distingué ses citoiens. Nulle femme ne pleura la perte de son mari. Les vieillards louoient la mort de leurs enfans: les enfans trouvoient heureux leurs peres qui avoient été tués dans le combat. Tous déploroient leur propre sort, de n'avoir pu sacrifier leur vie à la liberté

de sa patrie. Ils ouvroient leurs maisons à ceux qui revenoient de l'armée couverts de blessures, & en prenoient un soin particulier, leur fournissant avec empressement tout ce qui leur étoit nécessaire. Il n'y eût nul trouble, nulle confusion dans la ville. Chacun étoit plus occupé à pleurer les maux publics, que les siens particuliers.

Cléoméne arrivé à Sparte conseilla à ses citoiens de recevoir Antigone, & leur dit, qu'en quelque état qu'il se trouvât, s'il pouvoit faire quelque chose qui fût utile à Sparte, il le feroit avec un très grand plaisir. Etant ensuite entré dans sa maison, il ne voulut ni boire quoiqu'il eût grande soif, ni s'asseoir quoiqu'il fût très las : mais s'appuiant tout armé sur une colonne la tête sur le coude, après avoir repassé en lui-même pendant quelque tems les divers partis qu'il pouvoit prendre, il sortit tout d'un coup, & alla avec ses amis au port de Gythium, & s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avoit fait réparer, il fit voile vers l'Egypte.

Un Spartiate lui aiant représenté vivement les tristes suites du voiage qu'il méditoit en Egypte, & la honte qu'il auroit pour un Roi de Sparte d'aller

ramper bassement devant un Prince étranger, l'exhorta fortement à prévenir ces justes reproches par une mort volontaire & glorieuse, & à se justifier par là auprès de ceux qui étoient morts dans les champs de Sélasie pour la liberté de Sparte. » Tu te trompes, lui répondit » Cléoméne, de croire qu'il y ait de la » force & du courage à affronter la mort » par la crainte d'une fausse honte, ou » par le desir d'une vaine louange: dis » plutôt que c'est foiblesse & lâcheté. » Il faut que la mort que l'on choisit, » ne soit pas la suite d'une action, mais » une * action; n'y aiant rien de plus » honteux que de ne vivre & de ne mourir que pour soi-même. Pour moi je » tâcherai d'être utile à ma patrie jusqu'au dernier soupir. Quand cette espérance nous manquera, alors il nous » sera aisé de mourir si nous en avons » tant d'envie.

AN. M. 3781. AV. J. C. 223. *Plut. in Cleomen. pag. 819. Polyb. lib. 2. pag. 155.*

A peine Cléoméne étoit-il parti, qu'Antigone arriva dans Sparte, & s'en rendit maître. Il parut la traiter non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il

* *C'étoit un principe chez les Anciens, que la mort des hommes d'Etat ne devoit pas être inutile à la République, ni oisive, mais une suite de leur ministére, & une de leurs plus importantes actions.* Plut. in Lycurg. p. 57.

avoit fait la guerre, non aux Spartiates, *Justin. l. 1 cap. 4.*
mais à Cléoméne, dont la fuite avoit satisfait & désarmé sa colére. Il ajouta qu'il seroit glorieux pour son nom que l'on dît dans la postérité, que Sparte avoit été sauvée par le Prince qui seul avoit eu le bonheur de la prendre. Il appelloit avoir sauvé Sparte, que d'avoir aboli tout ce que le zèle de Cléoméne avoit fait pour le rétablissement des anciennes loix de Lycurgue : & c'est ce qui causa sa ruine. Sparte perdit tout par la défaite & par la retraite forcée de Cléoméne. Une journée ruina ces heureux commencemens de puissance & de gloire, & lui ôta même l'espérance de pouvoir jamais se rétablir dans son ancienne splendeur, & dans sa premiére autorité, qui ne pouvoient plus subsister dès qu'on lui interdisoit l'usage de ses anciennes coutumes & de ses loix, qui en avoient été le fondement. La corruption reprit son cours, & se fortifia de plus en plus jusqu'à son entiére décadence, qui ne tarda pas lontems. On peut dire que les vûes & les entreprises hardies de Cléoméne furent les derniers efforts d'une vie expirante.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit sur les nou-

velles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le païs. Si cette nouvelle étoit arrivée trois jours plutôt, Cléoméne auroit été sauvé. Antigone étoit déja attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phtisie totale par un catharre général sur tout son corps qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne se laissa pourtant point abbattre au mal, & il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre roiaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie il répéta plusieurs fois, *O la belle, ô l'heureuse journée!* & qu'il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une veine, & perdit beaucoup de sang. Ce symptome fut suivi d'une fiévre continue très violente, dont il mourut. Il avoit nommé auparavant pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans : ou plutôt il lui remit le sceptre, dont il n'avoit été que dépositaire.

Cependant Cléoméne arriva à Alexandrie. Quand il salua le Roi pour la premiére fois, il en fut reçu assez froidement, & sans aucune distinction mar-

quée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, & qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise & la simplicité Laconique, assaisonnées de grace sans bassesse, & même d'une fierté noble, telle qu'elle convenoit à sa naissance & à son rang, alors Ptolémée connut tout son prix, & l'estima infiniment plus que tous les Courtisans qui ne cherchoient qu'à lui plaire par de basses flateries. Il eut honte même & se repentit d'avoir négligé un si grand homme, & de l'avoir abandonné à Antigone, qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation, & augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler & de relever Cléoméne par toutes sortes d'honneurs, & l'encouragea en lui promettant qu'il le renvoieroit en Gréce avec une flote & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talens par an, dont il s'entretint lui & ses amis avec une grande simplicité, épargnant le reste pour l'emploier à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Gréce en Egypte. Mais Ptolémée mourut avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléoméne de le renvoier dans sa patrie,

An. M. 3782
Av. J.C. 222

Vingt-quatre mille écus.

An. M. 3783
Av. J.C. 221

Ce Prince avoit régné vingt-cinq ans. C'eſt le dernier de cette race qui ait eu de la modération & quelque vertu. Preſque tous ceux qui vinrent après lui furent des monſtres de débauche & de ſcélérateſſe. Depuis la paix avec la Syrie, il s'étoit appliqué principalement à étendre ſa domination du côté du midi. Auſſi la pouſſa-t-il tout le long de la mer rouge, tant du côté de l'Arabie que de celui de l'Ethiopie, juſqu'au détroit qui la joint à l'Océan méridional. Ptolémée ſon fils, ſurnommé Philopator, lui ſuccéda.

Strab. l. 17. pag. 796.

Monum. Adulit.

Détroit de Babelmandel.

Quelque tems auparavant il étoit arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre qui y cauſa des dommages conſidérables. Tous les murs, tous les arſenaux, tous les endroits du port où les vaiſſeaux étoient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux Coloſſe, qui paſſoit pour une des merveilles du monde, fut abbattu, & entiérement détruit. On s'imagine aiſément que ce tremblement n'épargna ni les maiſons particuliéres, ni les édifices publics & les temples. La perte montoit à des ſommes immenſes. Dans ce déſaſtre commun, les Rhodiens réduits à la derniére extrémité, députérent chez tous les Princes voiſins pour

AN. M. 3782.
AV. J.C. 222.
Polyb. lib. 5. p. 428-431.

implorer leur ſecours. Il y eut entr'eux, pour conſoler & ſoulager cette ville déſolée, une émulation bien digne de louange, & qui eſt ſans exemple. Hiéron & Gélon en Sicile, & Ptolémée en Egypte ſe ſignalérent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talens, (cent mille écus) & poſérent dans la place publique deux ſtatues, l'une du peuple Rhodien, l'autre du peuple Syracuſain, dont la premiére étoit couronnée par l'autre; pour marquer, dit Polybe, que les Syracuſains comptoient avoir reçu eux-mêmes une grace & un bienfait d'avoir pu procurer quelque ſoulagement à ceux de Rhodes. Ptolémée, ſans parler de beaucoup d'autres dépenſes qui montoient à des ſommes conſidérables, fournit trois cens talens (trois cens mille écus); un million de meſures de froment; de la matiére pour bâtir dix galéres à cinq rangs de rames, & autant à trois rangs; une quantité infinie de bois pour d'autres bâtimens; en particulier, pour rétablir le Coloſſe, trois mille talens, c'eſt-à-dire neuf millions. Antigone, Séleucus, Pruſias, Mithridate, & tous les autres Princes, auſſi bien que toutes les villes, ſignalérent leur libéralité. Les particuliers voulurent

aussi entrer en part de cette gloire, & l'on cite une Dame appellée Chryséis, véritablement digne de son nom, qui seule fournit cent mille mesures de froment. Que les Princes d'à présent, dit Polybe, qui croient avoir beaucoup fait quand ils ont donné quatre ou cinq mille écus, comprennent combien ils sont éloignés de ceux dont on vient de parler. En assez peu d'années Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été, à l'exception du Colosse.

Chryseis, signifie d'or.

Ce Colosse étoit une statue d'airain d'une grandeur prodigieuse, comme je l'ai marqué ci-devant. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler, montoit à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens, au lieu d'emploier cet argent, comme c'étoit la principale intention de ceux qui l'avoient donné, à relever ce Colosse, prétendirent que l'oracle de Delphes le leur avoit défendu, & gardérent cet argent dont ils s'enrichirent. Le Colosse demeura abbattu comme il étoit sans qu'on y touchât pendant 875 ans, au bout desquels (l'an de Jesus-Christ 653, Moawias, le sixiéme Calife ou Empereur des Sarrazins, aiant pris Rhodes, le vendit

Strab. l. 14. pag. 652.

Zonar. sub regno Constantis Imperat. & Cedrenus.

: à un marchand Juif, qui en eut la arge de neuf cens chameaux : c'eſt-à-re qu'en comptant huit quintaux pour e charge, l'airain de ce Coloſſe, après déchet de tant d'années par la rouille, ce qui vraiſemblablement en avoit été lé, ſe montoit encore à ſept cens vingt lle livres, ou à ſept mille deux cens intaux.

Fin du ſeptiéme Tome.

TABLE
DU SEPTIÈME VOLUME.
HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

AVANT-PROPOS.



LIVRE SEIZIÉME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÉME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier le ſeptiéme Volume de l'*Hiſtoire Ancienne*, par M. Rollin : & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. A Paris ce 6 Juin 1734.

SECOUSSE.